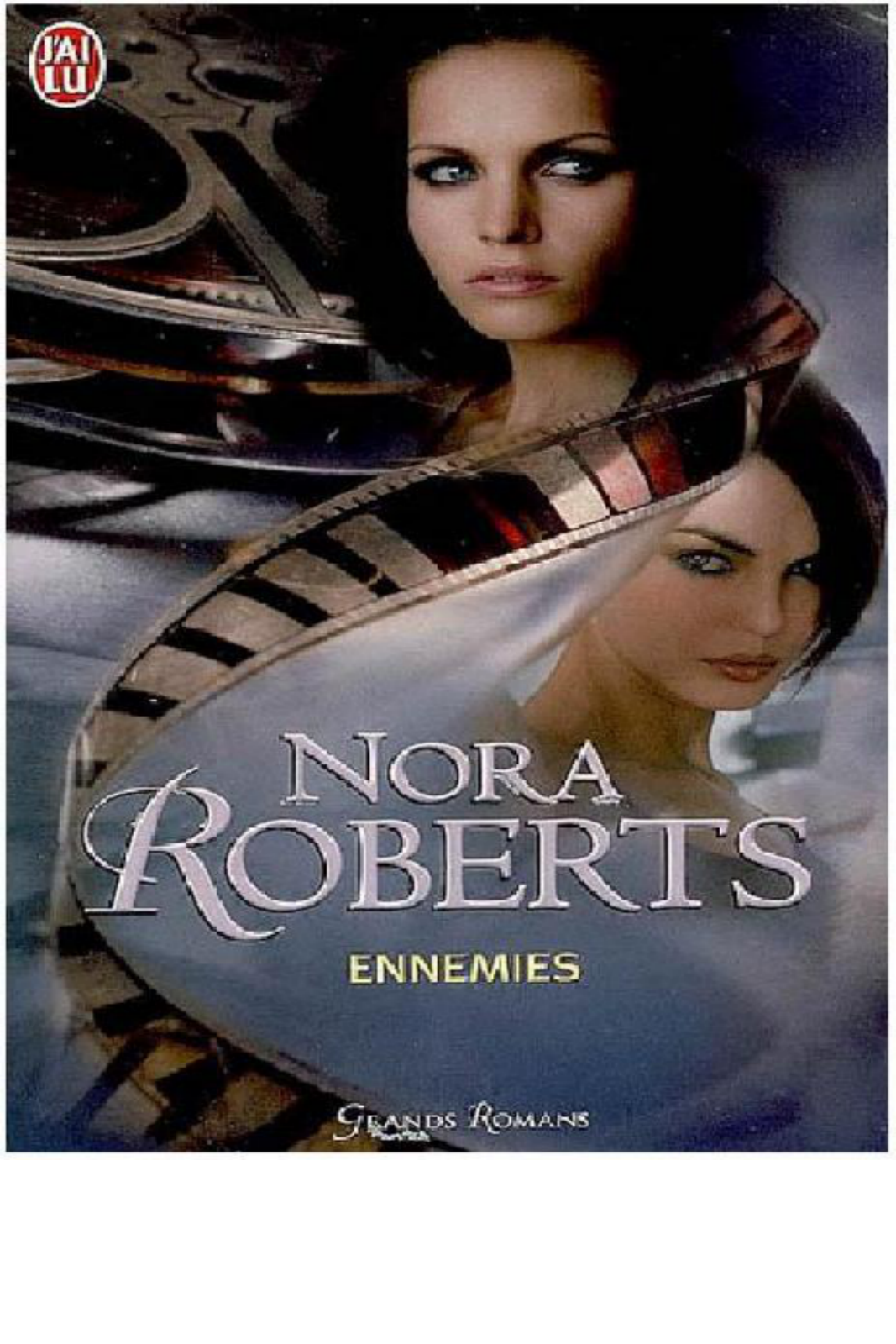


Ennemies

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the book cover features a woman's face, likely the protagonist, looking intensely at the viewer. She is wearing a headpiece that resembles a film strip, which is a key visual element of the cover design. The overall color palette is dark and moody, with shades of blue, black, and gold.

NORA ROBERTS

ENNEMIES

GRANDS ROMANS
Le Livre de Poésie

PREMIÈRE PARTIE

« L'heure est venue de tout se dire. »

Chicago, 1994

C'était une nuit sans lune à Chicago, et Deanna se sentait l'âme du digne et courageux Gary Cooper dans *High Noon*, sur le point de braver la vengeance du bandit rusé.

Mais bon sang de bon sang ! songea-t-elle. Chicago était sa ville. C'était Angela l'étrangère.

En choisissant comme lieu de rencontre le studio où toutes deux avaient gravi les marches glissantes de l'échelle de l'ambition, Angela avait fait preuve comme toujours de son sens inné du spectacle. Mais c'était maintenant le studio de Deanna, et c'était son émission à elle qui recueillait la part du lion dans les sondages.

Angela ne pouvait rien y changer. A moins de ressusciter Elvis Presley pour qu'il chante « Heartbreak Hotel » en direct...

L'ombre d'un sourire effleura les lèvres de Deanna à cette pensée, mais elle n'avait pas vraiment le cœur à rire. Angela était une concurrente redoutable. Au fil des ans, elle avait employé les tactiques les plus infâmes pour rester en haut de l'affiche.

Quoi qu'il en soit, cette fois, elle en serait pour ses frais. Elle avait sous-estimé Deanna Reynolds. Elle aurait beau chuchoter des secrets et menacer de répandre tous les scandales possibles, Deanna resterait de marbre.

Elle l'écouterait cependant jusqu'au bout. Elle tenterait même peut-être, une dernière fois, de conclure un compromis. D'offrir, sinon son amitié, du moins la promesse d'une relation courtoise.

Deanna n'avait guère d'espoir de combler le fossé qui les séparait après tout ce temps et toutes ces hostilités, mais elle était d'une nature

optimiste.

Du moins, jusqu'à un certain point.

Elle ralentit devant le bâtiment de la chaîne de télévision CBC. Durant la journée, on ne savait jamais où se garer. Deanna s'y faisait déposer et rechercher par son chauffeur afin d'éviter tout tracas de stationnement. À l'intérieur, techniciens, monteurs, réalisateurs,

présentateurs,

coursiers

et

autres

secrétaires s'affairaient dans tous les sens pour produire les journaux de sept heures du matin, de midi, de dix-sept heures et du soir, ainsi que l'émission *Cuisinons ensemble!* de Bobby Marks, le magazine hebdomadaire *En profondeur* présenté par Finn Riley et *Une heure avec Deanna*, le « talk-show » le plus regardé du pays.

Mais à présent, alors que venaient de sonner les douze coups de minuit, l'endroit était presque désert.

On n'y comptait qu'une demi-douzaine d'automobiles appartenant aux membres de l'équipe de garde qui attendaient désespérément « l'événement » dans la salle de rédaction.

Regrettant de ne pas être ailleurs, n'importe où, mais ailleurs, Deanna arrêta son moteur. Pendant un moment, elle se contenta de rester là, immobile, à écouter le murmure de la ville et le ronflement de l'énorme système de climatisation de l'immeuble. Elle devait à tout prix maîtriser son émotion et ses nerfs avant de se retrouver en face d'Angela.

Dans son métier, le trac était une seconde nature. Il fallait vivre avec. Elle pouvait dominer ses sentiments de colère, surtout si se fâcher ne devait la mener nulle part. Mais le trac...

Deanna avait compris à ses dépens combien Angela était maîtresse en l'art de manipuler les émotions des autres. Le problème de Deanna (d'aucuns prétendaient que c'était justement son principal atout) était qu'elle avait du mal à dissimuler ce qu'elle éprouvait. Ses beaux yeux gris, l'expression de sa bouche, l'inclinaison de sa tête la trahissaient inévitablement.

Certains l'en trouvaient d'autant plus irrésistible... et dangereuse. Elle rajusta le rétroviseur et y examina son reflet. Oui, pensa-t-elle, les étincelles de fureur étaient bien visibles, le ressentiment, aussi, et les remords.

Après tout, Angela et elle avaient été amies. Enfin, presque... Un frémissement d'impatience lui parcourut l'échiné. Question d'orgueil. Il y avait longtemps qu'elle rêvait de ces retrouvailles.

Elle sortit son rouge à lèvres et se remaquilla légèrement. Elle n'allait pas se mesurer à sa rivale de toujours sans la plus élémentaire des protections.

Satisfaite de constater qu'elle avait la main sûre, elle laissa retomber le tube dans son sac et descendit du véhicule. Elle prit le temps de respirer l'air tiède de la nuit.

Calme, Deanna?

Non. Remontée, au contraire. Pleine d'énergie nerveuse. Elle claqua sa portière et traversa l'aire de stationnement. Elle sortit sa carte d'identité magnétique de sa poche, l'enfonça dans la fente à côté de la porte.

Quelques secondes plus tard, une lumière verte clignota. Elle appuya sur la poignée et entra.

Elle pressa sur la minuterie pour éclairer l'escalier.

La porte se referma toute seule derrière elle.

Angela n'était pas encore là. Intéressant. Elle avait sûrement demandé les services d'une limousine. Depuis qu'elle s'était installée à New York, elle évitait de prendre le volant à Chicago. Deanna était étonnée de n'avoir pas aperçu une voiture de louage devant le bâtiment.

Car Angela était toujours, toujours à l'heure.

C'était une de ses nombreuses qualités.

Le cliquetis de ses talons résonna dans le corridor, tandis que Deanna descendait d'un étage. Elle glissa sa carte dans une seconde fente et se demanda qui Angela avait soudoyé, menacé ou séduit pour avoir accès au studio en pleine nuit.

Quelques années auparavant, elle avait emprunté ce même chemin au pas de course, pleine d'enthousiasme, répondant au doigt et à l'œil aux ordres d'Angela.

Comme un chiot assoiffé de câlins, elle avait guetté le moindre signe d'approbation. Comme tout chiot intelligent, elle avait vite compris sa douleur.

Et lorsqu'elle avait été trahie, au lieu de geindre, elle avait pensé ses

blessures avant d'utiliser ses acquis... jusqu'au jour où l'élève avait dépassé son maître.

Les vieilles rancœurs, si longtemps refoulées, remontaient d'un seul coup. Cette fois, se promit-elle, cette fois, elle se battrait sur *son* terrain, selon ses règles. La jeune fille naïve de Kansas City était plus que prête.

Peut-être que tout irait mieux, une fois l'abcès crevé? Peut-être pourraient-elles enfin se considérer d'égale à égale? Peut-être réussiraient-elles à tourner une page sur le passé et redémarrer à zéro ?

La lumière verte clignota. Deanna poussa la porte du studio.

Il était désert.

Elle en fut soulagée. Le fait d'arriver la première lui conférait un avantage de plus, celui de l'hôtesse recevant chez elle une invitée indésirable.

Esquissant un sourire, elle tendit la main vers le bouton de contrôle des projecteurs. Elle crut percevoir un bruissement. Elle eut la sensation de ne pas être seule.

Angela, pensa-t-elle en allumant.

Mille et une lueurs explosèrent dans sa tête. Une douleur fulgurante la transperça, et elle plongea dans le noir.

Elle reprit conscience en gémissant. Elle avait la tête lourde, douloureuse. Étourdie, ne sachant plus où elle était, elle porta une main à sa tempe. Ses doigts s'en détachèrent maculés de sang.

Elle tenta en vain de reprendre ses esprits, ahurie de se découvrir sur son propre siège, sur son plateau.

Avait-elle raté son entrée en scène? Elle fixa la caméra et sa petite lumière rouge.

Mais la salle était vide de spectateurs, les techniciens n'étaient pas au

rendez-vous. Les projecteurs l'inondaient de leur lumière crue, mais il ne se passait rien.

Angela. Elle était venue rencontrer Angela.

Ses yeux se voilèrent, elle cligna des paupières. Ce fut alors que son regard tomba sur l'image visible à l'écran de contrôle. Elle se reconnut elle-même, pâle, l'air hagard. Puis elle vit, horrifiée, son invitée dans le fauteuil voisin.

Angela, en tailleur de soie rose à boutons de nacre.

Angela, ses cheveux blonds impeccablement coiffés, longues jambes croisées, mains posées sur les genoux.

Oui, c'était bien Angela. Même si son visage était méconnaissable.

Le sang dégoulinait sur la soie rose.

Deanna se mit à hurler.

Chapitre 1

Chicago, 1990

Cinq, quatre, trois. ..

De son coin sur le plateau du *Journal de midi*, Deanna sourit à l'objectif :

— Avec nous cet après-midi, Jonathan Monroe, auteur de *Je veux le mien*, annonça-t-elle en prenant l'ouvrage sur la petite table ronde entre deux fauteuils pour le présenter à la caméra n° 2... Vous précisez en sous-titre « *L'égoïsme sain* ». Qu'est-ce qui vous a incité à écrire au sujet d'un trait de caractère considéré par la majorité comme un défaut ?

— Eh bien, justement, répliqua-t-il, dégoulinant de transpiration sous les projecteurs, mais souriant... Je voulais le mien.

Bonne réponse, songea-t-elle. Mais si elle ne l'aidait pas, il en resterait là.

— Comme tout le monde, non ? renvoya-t-elle dans l'espoir de le décontracter en se mettant à sa portée.

Dans votre livre, vous affirmez que l'égoïsme sain est réprimé dès le berceau par les parents et l'entourage.

— Tout à fait.

Le sourire éclatant de Jonathan Monroe s'était figé, et ses yeux trahissaient une peur panique.

Le regard emplí d'intérêt, Deanna changea discrètement de position et posa une main sur ses doigts rigides pour le rassurer.

— D'après vous, quand un adulte exige que son enfant prête ses jouets, il crée un précédent anti-naturel. Ne croyez-vous pas que le partage soit, au contraire, une forme élémentaire de courtoisie ?

— Pas du tout

Il se mit à lui expliquer pourquoi. Bien que ses explications fussent données par à-coups, Deanna parvint habilement à masquer les maladresses et à soutenir jusqu'au bout la séquence de trois minutes quinze secondes.

— Il s'agissait de « *Je veux le mien* », de Jonathan Monroe, répéta-t-elle à la caméra, pour conclure. Dès maintenant, dans toutes les bonnes librairies. Merci infiniment d'être venu parmi nous aujourd'hui, Jonathan.

— Ce fut un grand plaisir. Permettez-moi d'ajouter que je travaille en ce moment sur un autre ouvrage qui s'appellera « *Pousse-toi, j'étais là d'abord* » et traitera de l'agression saine.

— Je vous souhaite bonne chance. Je vous retrouve dans quelques instants pour la suite du *Journal de midi*.

Une fois les publicités lancées, elle se tourna vers son invité et lui sourit.

— Vous avez été formidable. Merci.

Libéré de son micro, il s'empessa de sortir un mouchoir et de s'essuyer le front.

— J'espère que je ne m'en suis pas trop mal tiré.

C'était ma première télé.

— Vous avez été très bien. Je suis certaine que votre prestation suscitera l'engouement du public pour votre livre.

— Vraiment?

— Absolument. Puis-je vous demander un autographe? Radieux, il prit le stylo qu'elle lui tendait.

— Vous m'avez drôlement facilité la tâche, Deanna.

Ce matin, j'avais une interview à la radio. Le journaliste n'avait même pas lu la quatrième.

Munie de son exemplaire signé, Deanna était déjà mentalement de l'autre côté du studio.

— Ça n'a pas du être facile, en effet Merci encore, acheva-t-elle en lui serrant la main. A bientôt, pour le prochain.

— J'espère!

Mais elle s'était déjà éloignée, se faufilant gracieusement entre les kilomètres de câbles pour regagner sa place derrière le bureau des présentateurs.

— Encore un cinglé, commenta Roger Crowell, son co-présentateur.

— Il était charmant.

Avec un large sourire, Roger inspecta son reflet dans son miroir de poche et rajusta vaguement sa cravate. Élégant, exhalant la maturité et la sagesse, quelques mèches grises parsemant une chevelure rousse, il était très télégénique.

— Tu trouves tout le monde charmant... Surtout les cinglés.

— C'est pour ça que je t'aime, Roger !

Cette riposte provoqua des rires parmi les techniciens. Mais Roger n'eut pas le loisir de réagir, car le réalisateur signalait le redémarrage de l'émission. Le prompteur démarra, et Roger gratifia l'objectif de son sourire le plus éclatant pour annoncer la naissance de deux lionceaux au zoo.

— Voilà pour l'édition de ce journal. Restez avec nous pour « *Cuisinons ensemble!* ». Roger Crowell...

— ... et Deanna Reynolds vous souhaitent une excellente journée. À demain.

Tandis que le générique défilait, Deanna se tourna vers son partenaire.

— Quel grand sensible tu fais! Tu as rédigé toi-même ce papier sur les bébés lions. Ce texte, c'était toi tout craché.

Il rougit, mais lui adressa un clin d'oeil.

— Je me contente de leur offrir ce qu'ils veulent, chérie.

— C'est bon ! s'écria le directeur de plateau en s'étirant. Bravo, les gars.

— Merci, Jack.

Deanna détacha son micro.

— On va déjeuner? proposa Roger, qui avait toujours faim et contrebalançait son amour de la nourriture par un entraînement régulier au gymnase.

— Peux pas. J'ai du boulot.

Roger se leva. Sous sa magnifique veste en serge bleu marine, il portait un bermuda aux couleurs criardes.

— Ne me dis pas que c'est pour la terreur du Studio B ! Une lueur de colère assombrit momentanément le regard de la jeune femme.

— D'accord. Je ne te le dirai pas.

— Hé ! Te fâche pas, Dee !

— Je n'ai jamais dit que j'étais fâchée.

— C'est pas la peine, insista-t-il en la poursuivant vers la sortie... Tu es furieuse. Ça se voit. Tu as les sourcils froncés. Regarde...

Il l'entraîna dans la salle de maquillage, alluma, et se plaçant derrière elle, la poussa devant la glace.

— Tu vois? Tu as une ligne, là...

Elle l'effaça délibérément et afficha un sourire professionnel.

— Je ne vois rien du tout.

— Alors, laisse-moi t'expliquer. Tu es la femme dont tout homme rêve. Tu respires la sensualité, avec tes grands yeux bleus et ton teint de pêche. Ça passe plutôt bien à l'écran.

— Et l'intelligence? La plume, l'audace...

— Je te parle de l'aspect visuel... Rappelle-toi ma dernière partenaire, Twinkie, avec sa crinière laquée et ses dents bien blanches. Elle s'inquiétait davantage de ses faux-cils que des titres à énumérer.

— Et aujourd'hui, elle présente le journal pour la chaîne n° 2 de Los Angeles, compléta Deanna.

Elle connaissait les chemins à suivre pour réussir dans la profession. Et même très bien. Elle n'était pas pour autant obligée d'approuver le système.

— J'ai entendu dire qu'elle allait bientôt passer sur une chaîne nationale.

— C'est le jeu. En ce qui me concerne, j'apprécie d'avoir à mes côtés quelqu'un qui a de la cervelle. Mais n'oublions pas qui nous sommes.

— Je croyais que nous étions journalistes.

— Journalistes de *télévision*. La caméra adore ton visage, sur lequel on peut lire tout ce que tu penses, tout ce que tu éprouves. Le problème, c'est qu'à la ville, tu es trop vulnérable. Une femme comme Angela ne fait qu'une bouchée des paysannes comme toi !

— Je n'ai pas grandi dans une ferme !

— Parfois, on se le demande. Qui est ton meilleur copain, Dee? reprit-il en lui serrant affectueusement l'épaule.

Elle soupira, leva les yeux au ciel.

— C'est Roger.

— Un conseil : méfie-toi d'Angela.

— Écoute, elle a la réputation de se mettre en colère, mais...

— Elle est considérée par beaucoup comme une garce de première.

S'écartant de Roger, Deanna ôta le couvercle d'un pot de crème démaquillante. Elle avait horreur de ces querelles entre collègues. Elle détestait avoir l'impression qu'on lui demandait de choisir entre l'un ou l'autre. Elle avait déjà suffisamment de mal à jongler entre ses

responsabilités à la rédaction et l'aide qu'elle apportait à Angela. Car au fond, elle prenait toujours sur elle et sur son temps pour lui rendre ces services.

— Tout ce que je sais, c'est qu'avec moi, elle est exquise. Elle m'a félicitée pour ma présence à l'écran.

Elle apprécie la séquence « Le coin de Deanna » et a proposé de m'aider à affiner mon style.

— Elle se sert de toi.

— Elle m'apprend mon métier, argua Deanna en jetant à la corbeille son coton sali d'un geste net et rapide. Si elle atteint les sommets de l'audimat avec son talk-show, ce n'est pas sans raison. En quelques mois, elle m'a enseigné des trucs que j'aurais mis des années à comprendre toute seule.

— Et tu crois vraiment qu'elle acceptera de te donner une part du gâteau ?

Deanna eut une moue. Parce qu'elle en voulait un bout de ce gâteau. Évidemment. Et même un gros. Elle repensa à « l'égoïsme sain » et rit tout bas.

— Je ne suis pas en compétition avec elle.

— Pas encore.

Mais elle le serait bientôt, et il le savait. Il était un peu étonné qu'Angela n'ait pas détecté l'ambition de Deanna, derrière ses airs innocents. Mais l'orgueil en aveuglait plus d'un. Il était bien placé pour le savoir.

— Un deuxième conseil : surtout, ne lui fournis aucune munition.

Il contempla un instant Deanna qui se remaquillait légèrement pour la rue. Elle était peut-être naïve, mais elle était aussi têtue comme une mule.

— J'ai quelques sujets bouche-trous à peaufiner, conclut-il en lui tirant gentiment les cheveux. À

demain.

— C'est ça. À demain.

Restée seule, elle tapota le bout de son crayon sur la table. Elle ne pouvait pas nier tout ce que venait de dire Roger. Perfectionniste, exigeante pour elle-même comme pour les autres, Angela Perkins était connue pour sa dureté. Une dureté qui avait payé. Sur six années d'existence, *Chez Angela* tenait le haut de l'affiche depuis les trois dernières.

Les deux émissions *Journal de midi* et *Chez Angela* étant enregistrées dans les studios de la CBC, Angela avait fait pression pour que Deanna puisse l'assister à ses heures « perdues ». Elle s'était toujours montrée pleine de sollicitude envers sa cadette, avec une générosité plutôt rare dans le milieu impitoyable de la télévision.

Deanna avait-elle tort de lui faire confiance? Elle ne le pensait pas. Elle n'était pas non plus innocente au point de croire que sa gentillesse serait toujours récompensée.

Songeuse, elle s'empara de la brosse à cheveux marquée à son nom. Débarrassée de l'épaisseur du maquillage indispensable sous les lumières des projecteurs, elle avait un teint de porcelaine qui contrastait fortement avec sa chevelure noire, mi-longue, et ses yeux gris-bleu en amande.

Satisfaite de son reflet, elle enroula un élastique autour de sa queue de cheval.

Son ambition n'était pas de se mesurer à Angela.

Elle espérait bien évidemment profiter de ses enseignements pour avancer dans sa carrière. Peut-être pouvait-elle viser un poste aux informations de vingt heures ? Il n'était pas non plus impossible que sa séquence « Le coin de Deanna » du journal de la mi-journée se transforme en une émission hebdomadaire...

Mais de là à entrer en concurrence avec la reine du marché...

Les années 90 étaient ouvertes à toute innovation.

Si Deanna réussissait, ce serait grâce à tout ce qu'elle aurait appris d'Angela. Elle lui en serait toujours reconnaissante.

— Si ce salaud s' imagine que je vais en rester là, il va avoir une drôle de surprise, explosa Angela Perkins en fusillant des yeux le reflet du réalisateur dans le miroir de sa loge... Il a bien voulu venir vendre son disque à mon émission. Un prêté pour un rendu, Lew!

Nous lui offrons une couverture publicitaire à l'échelon national, il a intérêt à répondre à quelques questions concernant les charges portées contre lui pour fraude fiscale.

— Il n'a jamais dit qu'il s'y refuserait, Angela, répliqua Lew McNeil en se disant qu'avec un peu de chance, sa migraine naissante s'estomperait. Il a simplement dit qu'il ne pourrait être précis tant que l'instruction était en cours. Il préférerait que tu te concentres sur l'évolution de sa carrière.

— Si je laissais à tous mes invités le loisir de diriger mes émissions, je n'en serais pas là ! riposta-t-elle en se glissant dans un fauteuil... Tire-moi encore les cheveux, cocotte, et tu te retrouveras à quatre pattes pour ramasser tes bigoudis ! aboya-t-elle à l'intention de la coiffeuse.

— Je suis désolée, Miss Perkins, mais ils sont vraiment trop courts pour...

— Finissons-en, trancha-t-elle.

Face au miroir, elle se força à se décontracter. Elle savait combien il était important, quel que soit l'état de ses nerfs, de détendre les traits de son visage avant une émission. La caméra saisissait le moindre détail, la moindre ride. Prenant une ample respiration, elle ferma les yeux, signalant ainsi au réalisateur qu'il ferait mieux de se taire.

Lorsqu'elle les rouvrit, ses yeux parurent immenses, clairs et brillants comme des saphirs surmontés de longs cils soyeux.

Elle sourit, tandis que la coiffeuse achevait de mettre en place sa chevelure en un somptueux halo de boucles blondes. Cette coiffure lui seyait à merveille.

Sophistiquée, sans ostentation. Chic, sans prétention.

Elle s'examina sous tous les angles, puis approuva d'un signe du menton.

— C'est parfait, Marcie. Je me sens rajeunie de dix ans ! conclut-elle avec un sourire éclatant qui fit oublier à la jeune fille les menaces du début de la séance.

— Vous êtes superbe, Miss Perkins.

— Grâce à toi, la complimenta Angela en jouant distraitement avec son rang de perles de culture. Et comment va le nouvel homme de ta vie, Marcie ? Il est gentil avec toi ?

— Adorable ! confirma cette dernière en vaporisant un nuage de laque sur son œuvre. Je suis enfin tombée sur le bon numéro.

— Bravo ! S'il t'embête, préviens-moi. Je m'occuperai de lui. Marcie s'écarta en riant.

— Merci, Miss Perkins. Et bonne chance... !

— Mmmmm... Et maintenant, Lew, reprit Angela en lui serrant brièvement la main pour l'encourager...

Reste calme, ne t'inquiète de rien. Contente-toi de dorloter notre invité jusqu'à son passage à l'antenne. Je me charge du reste.

— Il veut ta parole, Angela.

— Mon trésor, donne-lui tout ce qu'il veut!... Et cesse de paniquer comme ça...

Le mal de tête de Lew s'amplifia d'un seul coup.

Angela se pencha pour prendre une cigarette, qu'elle alluma avec un briquet en or gravé à ses initiales, cadeau de son second mari. Un mince filet de fumée s'échappa de ses narines.

Décidément, Lew se ramollissait, sur le plan personnel comme sur le plan professionnel. Son costume et sa cravate cachaient mal ses épaules voûtées, comme tirées vers le bas par un ventre bedonnant. Son crâne se dégarnissait, sa chevelure était striée de gris. Or, l'émission était réputée pour son dynamisme et sa vivacité. Son réalisateur correspondait de moins en moins à cette image.

— Tu pourrais me faire confiance, Lew, après toutes ces années.

— Si tu attaques Deke Barrow, nous aurons un mal fou ensuite à attirer les célébrités.

— Tu parles ! Ils sont prêts à n'importe quoi pour venir sur mon plateau ! s'écria-t-elle en agitant sa cigarette dans les airs comme une lance. Ils me sollicitent pour promouvoir leurs films, leurs émissions spéciales, leurs livres, leurs disques... et surtout leurs affaires de cœur. Ils ont besoin de moi, Lew, parce qu'ils savent pertinemment qu'ici, ils seront vus par plusieurs

millions

de

téléspectateurs...

Des

téléspectateurs qui allument chaque jour leur poste pour moi, ajouta-t-elle en s'offrant un beau sourire.

Lew travaillait avec Angela depuis plus de cinq ans; il savait exactement comment manœuvrer en cas de querelle.

— Personne ne nie cela, ma chérie. Tu es la meilleure. Je dis simplement qu'à mon avis, il faut y aller en douceur avec Deke. Son retour sur la scène de la *country music* est un événement presque sentimental.

— Laisse-le moi. Je serai sentimentale à souhait.

Elle ramassa les fiches que lui avait préparées Deanna à sept heures ce matin-là. Comprenant qu'il n'avait plus qu'à sortir, Lew hocha le menton. Angela consulta ses notes, enchantée. Cette petite était épâtante. Très efficace, très sérieuse.

Très utile.

Angela aspira une dernière bouffée de fumée avant d'écraser son mégot dans le lourd cendrier en cristal sur sa coiffeuse. Comme toujours, pots, brosses et autres tubes de crème étaient alignés dans un ordre méticuleux. Dans un coin trônait un vase rempli de deux douzaines de roses rouges (qu'on lui changeait chaque matin), et devant, une coupe de bonbons à la menthe multicolores.

La routine était pour Angela une règle de vie, elle aimait se sentir maîtresse de son environnement et de tous ceux qui l'entouraient. Chacun avait sa place. Elle s'amusait à en créer une pour Deanna Reynolds.

D'aucuns auraient pu s'étonner qu'une femme aussi coquette, à l'approche de la quarantaine, s'entichât d'une jeune et ravissante assistante. Mais si elle-même avait été jolie autrefois, avec les années, l'expérience et les artifices, elle était aujourd'hui devenue belle. Elle n'avait pas peur de vieillir. Pas dans un monde où l'âge était si facile à combattre.

Elle tenait à s'approprier Deanna pour son physique, son talent et son enthousiasme. Parce que l'ambition flairait l'ambition.

Mais aussi, tout simplement, parce qu'elle l'aimait bien.

Elle lui offrirait en retour quelques conseils, des critiques amicales, voire un compliment par-ci, par-là.

Peut-être, avec le temps, lui proposerait-elle un poste d'importance. Mais en aucun cas elle ne permettrait à cette concurrente en puissance de prendre son envol.

Personne ne se libérait de l'emprise d'Angela Perkins.

Deux ex-maris l'avaient appris à leurs dépens. Ils ne s'étaient pas échappés. Ils avaient été froidement remerciés.

— Angela?

— Deanna! s'exclama-t-elle en lui tendant la main.

Je pensais à toi, justement. Tes notes sont épatantes.

Elles m'aideront merveilleusement pour l'émission.

— J'en suis heureuse.

Elle tripota sa boucle d'oreille gauche, signe qu'elle hésitait

— Euh... Ça m'ennuie de te demander ça, mais ma mère est folle de Deke Barrow.

— Et tu veux son autographe.

Avec un sourire embarrassé, Deanna brandit le disque-compact qu'elle tenait derrière son dos.

— Elle aimerait beaucoup qu'il lui signe ceci.

— Tu peux compter sur moi. Et comment s'appelle-t-elle, ta maman?

— Marilyn. C'est vraiment très gentil, Angela.

— Mais voyons ! Ce n'est rien du tout...

Elle marqua un temps. Angela Perkins avait toujours eu un sens inné du rythme.

— À propos, pourrais-tu me rendre un petit service?

— Bien sûr.

— Pourrais-tu me réserver une table pour ce soir à La Fontaine ? Dix-neuf heures trente, pour deux personnes. Je n'ai absolument pas le temps de m'en occuper et j'ai oublié d'en parler à ma secrétaire.

— Entendu.

Deanna sortit son carnet de sa poche pour prendre note.

— Tu es un amour, Deanna, déclara Angela en se levant pour vérifier une dernière fois son tailleur bleu ciel dans la glace... Que penses-tu de cette couleur?

Elle n'est pas trop pâle?

Deanna prit le temps de l'examiner de bas en haut.

— C'est très féminin.

Angela se décontracta visiblement.

— Parfait. Tu assistes à l'enregistrement?

— Impossible. J'ai un texte à rédiger pour le *Journal*.

— Ah, bon... Tu n'as pas pris de retard à cause de moi, j'espère?

— Les journées n'ont que vingt-quatre heures, répliqua Deanna. A présent, je vais te laisser.

— À plus tard, ma chérie !

Deanna ferma la porte derrière elle. Tout le monde au studio savait qu'Angela tenait à passer les dix dernières minutes avant son entrée en

scène toute seule. On supposait qu'elle en profitait pour revoir ses fiches. Pas du tout. Elle était prête. Mais elle aimait leur laisser croire le contraire. Ou encore, imaginer qu'elle avalait une dose du cognac qu'elle avait toujours sur sa table.

Elle n'y touchait pas. Il lui suffisait d'avoir la bouteille là, devant elle, aussi terrifiante que réconfortante.

Ils pouvaient supposer ce qu'ils voulaient, à condition qu'ils n'apprennent jamais la vérité.

Car durant ces ultimes instants avant d'apparaître sur le plateau, Angela Perkins tremblait de peur. Elle qui paraissait si sûre d'elle, elle qui avait interviewé des présidents, des princesses, des assassins et des millionnaires... elle succombait inmanquablement à un violent accès de trac.

Plusieurs centaines d'heures de psychothérapie n'avaient en rien atténué les sueurs froides ou les nausées. Incapable de s'en défendre, elle se laissait choir sur son siège et se renfermait en elle-même. Le miroir en tryptique reflétait l'image d'une femme élégante, impeccable, aux yeux brillants d'effroi.

Elle appuya les mains sur ses tempes. Aujourd'hui, elle allait sûrement craquer, et ils décèleraient dans sa voix une trace d'accent de son village perdu de l'Arkansas. Ils verraient devant eux la fillette mal aimée par une mère qui lui préférait l'écran de sa minuscule télévision Philco portable... La fillette habillée de vêtements de seconde main et mal chaussée, qui travaillait de toutes ses forces pour n'obtenir que des notes moyennes.

Ils comprendraient qu'elle n'était qu'une rien du tout, une tricheuse qui s'était frayé au bluff un chemin dans cet univers impitoyable.

Et ils se moqueraient d'elle.

Ou pire encore : ils éteindraient leur poste.

On frappa à sa porte, et elle sursauta.

— On y va, Angela !

Elle prit une longue inspiration, puis une seconde.

— J'arrive.

Elle s'était exprimée d'un ton calme. Posé. Elle était maîtresse en l'art de la duperie. Elle s'attarda quelques secondes devant le miroir, jusqu'à ce que toute lueur de panique fût estompée.

Elle n'échouerait pas. Personne ne rirait d'elle.

Jamais plus on ne l'ignorerait. Ils ne verraient rien de ce qu'elle se refusait à leur montrer.

Elle se leva et sortit dans le corridor.

Elle n'avait pas encore salué son invité, mais elle passa devant la salle d'attente sans s'y arrêter.

Le réalisateur réchauffait la salle, où tous ceux qui avaient eu la chance de pouvoir entrer murmuraient d'excitation. Marcie, en équilibre précaire sur ses talons de huit centimètres, se précipita vers la présentatrice pour jeter un dernier coup d'œil sur sa coiffure et son maquillage. Un documentaliste apporta à Angela quelques fiches supplémentaires. Elle n'adressa la parole ni à l'un ni à l'autre.

Une véritable ovation l'accueillit à son arrivée sur le plateau.

— Bonjour !

Elle

s'installa

et

attendit

la

fin

des

applaudissements, tandis qu'un technicien fixait son micro au col de sa veste.

— J'espère que vous êtes tous en pleine forme !

Elle scruta la salle. L'équilibre entre races, âges et sexes lui parut bien

respecté. Un détail essentiel pour les plans d'ensemble.

— Y a-t-il parmi vous des fans de Deke Barrow ?

Un tonnerre d'applaudissements. Elle rit.

— Moi aussi, assura-t-elle, alors qu'elle détestait la *country music*... Nous allons passer un excellent moment.

Elle se cala dans son fauteuil, croisa les jambes, plaça délicatement les deux mains sur un bras du siège.

La lumière rouge de la caméra clignota. Une mélodie de jazz marqua le démarrage de l'émission.

— « Lendemain perdus », « La petite fille aux yeux verts », « Cœur sauvage »... Ce sont quelques-uns des titres qui ont fait de notre invité une légende vivante. Il domine la *country music* depuis vingt-cinq ans déjà, et son plus récent album, « Perdu dans Nashville » monte en flèche au hit-parade. J'ai nommé Deke Barrow !

Re-tonnerre

d'applaudissements.

Solidement

charpenté, tempes grisonnantes sous son Stetson en feutre noir, Deke émergea des coulisses, gratifia les spectateurs d'un sourire, puis serra la main de la présentatrice. Elle se tint légèrement à l'écart pour qu'il profite pleinement de son succès.

Feignant un enthousiasme sans faille, elle se joignit à la joie du public. D'ici une heure, Deke Barrow repartirait en chancelant Sans comprendre ce qui lui arrivait.

Angela attendit la seconde moitié de l'émission pour frapper. En hôtesse parfaite, elle avait flatté son invité, écouté attentivement ses anecdotes, ri de ses plaisanteries. À présent grise par l'admiration du public, Deke répondait aux questions des spectateurs, qu'Angela recueillait avec un micro dans la salle.

Rusée comme un cobra, elle guettait le moment propice.

— Passerez-vous par Danville, dans le Kentucky, au cours de votre tournée ? C'est ma ville natale...

bredouilla une rousse écarlate de timidité.

— Ça, je peux pas dire qu'on ira là. Mais on sera à Louisville le dix-sept juin. Pensez à dire à vos amis de venir me voir.

— Cette tournée va durer plusieurs mois, intervint Angela. Ce sera un peu difficile à vivre, non?

— Plus qu'avant, en tout cas, répliqua-t-il en lui adressant un clin d'oeil. J'ai plus vingt ans... Mais je dois dire que j'adore ça. Chanter dans un studio d'enregistrement, ça n'a rien à voir avec la scène.

— Jusqu'ici, vous avez connu un énorme succès. La rumeur selon laquelle vous alliez peut-être écourter votre périple à cause de vos problèmes avec le fisc sont donc fausses?

Le sourire de Deke se figea.

— Oui, Mâ'ame. On ira jusqu'au bout

— Je pense que tout le monde ici vous soutient autant que moi. Fraude fiscale... ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. À les entendre, vous seriez une sorte d'Al Capone.

— Je ne peux pas en parler maintenant marmonna-t-il en se trémoussant et en tirant sur sa cravate. Mais il n'a jamais été question de fraude fiscale.

— Oh ! Je vous demande pardon ! Et de quoi s'agit-il ?

—

D'un

désaccord

concernant

certaines

déclarations.

— Un désaccord, le mot me paraît un peu faible. Je comprends que vous ne puissiez vous étendre sur ce sujet tant que l'affaire est en cours d'instruction, mais je trouve cela choquant. Qu'un homme comme vous, ayant tant donné pendant plus de deux générations à des millions de spectateurs, se voie tout d'un coup confronté à la ruine parce que sa comptabilité était mal tenue...

— C'est pas aussi grave que...

— Mais vous avez mis votre maison de Nashville en vente, insista-t-elle d'une voix mielleuse, les yeux luisants. Il me semble que ce pays, célébré dans toutes vos chansons, pourrait montrer davantage de compassion. Vous ne trouvez pas?

Elle avait mis le doigt sur un point sensible.

— Apparemment, les inspecteurs du fisc n'ont pas grand chose en commun avec le pays que je décris dans mes textes depuis vingt-cinq ans... Ils ne pensent qu'en dollars. Ils ne peuvent pas imaginer combien il faut travailler pour en arriver là. Toute la sueur qui a coulé.

Ils vous matraquent, jusqu'à tout vous prendre. Ils poussent les gens honnêtes à mentir et à tricher.

— Voyons, vous n'êtes pas en train de nous dire que vous avez menti et triché, tout de même ?

Elle le gratifia de son sourire le plus charmeur.

— Nous serons de retour dans un tout petit instant après une page de publicité ! annonça-t-elle.

La lumière de la caméra s'éteignit.

— Je suis certaine que la plupart d'entre nous ont déjà eu affaire au fisc... Nous sommes avec lui, n'est-ce pas, mes amis?

Les encouragements des spectateurs ne suffirent pas à le rassurer.

— Je ne peux pas en parler, balbutia-t-il. Je peux avoir un peu d'eau ?

— Nous en resterons là, ne vous inquiétez pas...

Tandis qu'une assistante se précipitait vers l'invité avec un verre d'eau fraîche, Angela s'adressa au public.

— Je pense que Deke préférerait ne plus avoir à s'exprimer sur ce sujet délicat. Vous pouvez l'applaudir chaleureusement...

Elle fixa de nouveau la caméra.

— Nous voici de retour *Chez Angela*. Il nous reste encore quelques instants pour vos questions.

Cependant, à la demande de Deke, nous éviterons le problème de la fraude fiscale, puisqu'il n'est pas en mesure de se défendre tant que l'affaire est en cours.

Evidemment, lorsqu'elle conclut l'émission peu après, on ne pensait plus qu'à cela.

Angela ne traîna pas dans la salle, mais s'empressa de rejoindre Deke sur le plateau.

— Vous avez été formidable ! déclara-t-elle en serrant sa main ramollie. Merci beaucoup d'être venu parmi nous. Et bonne chance !

— Merci à vous.

Hébété, il signa des autographes jusqu'à ce que l'assistant-réalisateur vienne le chercher.

— Apportez-moi une copie de l'enregistrement !

ordonna Angela en regagnant sa loge. Je veux revoir la dernière partie.

Elle alla se planter devant son miroir et adressa un sourire satisfait à son reflet.

Chapitre 2

Deanna avait horreur de couvrir les sujets tragiques. Son métier de journaliste lui imposait d'annoncer les nouvelles et d'interviewer ceux qui en étaient victimes : le public avait le droit de savoir. Mais lorsqu'elle tendait son micro à une personne en souffrance, elle s'en voulait de se comporter en voyeur.

— La paisible banlieue de Wood Dale a été ce matin le théâtre d'un drame atroce. Selon la police, Lois Dossier, institutrice, âgée de trente-deux ans, aurait trouvé la mort au cours d'une scène de ménage qui aurait dégénéré. Son époux, le Dr Charles Dossier est actuellement en garde à vue. Quant aux deux enfants du couple, respectivement âgés de cinq et de sept ans, ils sont avec leurs grands-parents maternels.

Peu après huit heures ce matin, dans cette maison tranquille et cossue, des coups de feu ont éclaté.

Deanna reprit son souffle, tandis que la caméra prenait un plan d'ensemble de la demeure. Elle poursuivit son reportage en fixant l'objectif sans ciller, en s'efforçant d'ignorer la foule agglutinée, les journalistes en folie, la douce brise de printemps imprégnée du parfum des jacinthes.

Elle s'exprimait d'une voix claire, détachée. Mais son regard trahissait son émotion.

— Parvenue sur les lieux dès huit heures quinze, la police n'a pu que constater le décès de Lois Dossier.

D'après les voisins, Mme Dossier était une mère dévouée, très active au sein de la commune. Elle était aimée et respectée. C'est une de ses plus proches voisines et meilleures amies, Bess Pierson, qui a prévenu les autorités.

Deanna se tourna vers la jeune femme en survêtement mauve à ses côtés.

— Avez-vous déjà été témoin de disputes violentes chez les Dossier ?

— Oui... euh, non. Je n'ai jamais pensé qu'il lui ferait du mal. Je

n'arrive pas à le croire... C'était ma meilleure amie, hoqueta-t-elle. Nous vivions côte à côte depuis six ans. Nos enfants jouent ensemble.

Elle se mit à pleurer. Furieuse contre elle-même, Deanna lui prit la main et insista :

— Vous connaissiez à la fois Lois et Charles Dossier. Êtes-vous de l'avis de la police? Est-ce une banale scène de ménage qui a mal tourné ?

— Je n'en sais rien. Ils avaient quelques problèmes.

Ils s'emportaient souvent, s'insultaient. Lois m'avait dit qu'elle voulait consulter un thérapeute avec Charles, mais il s'y opposait.. Et maintenant, c'est trop tard !

sanglota-t-elle. Mon Dieu ! Je l'aimais comme une sœur...

— Coupez ! ordonna Deanna, avant d'entourer Mme Pierson d'un bras réconfortant. Je suis désolée.

Vous ne devriez pas être là.

— Je me dis que c'est un cauchemar. Que je vais me réveiller.

— Ne pouvez-vous pas vous réfugier chez des amis? Des proches? s'enquit Deanna en scrutant le jardin où se pressaient badauds et reporters... Vous risquez d'être harcelée un bon moment encore.

— Oui, vous avez raison.

Mme Pierson s'essuya les yeux du revers de la main.

— On devait aller au cinéma ce soir ! Sur ces mots, elle pivota sur ses talons et s'enfuit

— Seigneur ! gémit Deanna en voyant ses collègues se ruer derrière elle avec leurs micros.

— Tu es trop sensible, lui reprocha son caméraman.

— Tais-toi, Joe.

Elle se reprit, s'efforça de respirer calmement. Oui, elle était trop

sensible. À elle de ne pas se laisser aller.

Elle se devait de résumer la situation de la manière la plus claire et concise possible.

— Finissons-en. Nous avons besoin de ce reportage pour le *Journal de midi*. Tu fais un zoom sur la fenêtre de la chambre, puis tu reviens sur moi. Arrange-toi pour avoir les jacinthes et les jonquilles dans le cadre, ainsi que le chariot rouge du même.

Sa casquette de joueur de base-ball perchée sur une chevelure châtain éparse, Joe plissa les paupières. Il imaginait déjà le film monté. Il hissa la caméra sur son épaule.

— Je suis prêt quand tu veux.

— Trois, deux, un... La mort de Lois Dossier bouleverse toute une commune. Tandis que les amis et les proches s'interrogent sur le pourquoi de ce meurtre, le Dr Charles Dossier répond aux questions de la police. Ici Deanna Reynolds, à Wood Dale, pour la chaîne CBC.

— Beau travail, Deanna !

— Ouais, génial ! railla-t-elle en se dirigeant vers la camionnette.

La chaîne rediffusa le reportage dans le journal régional du soir, avec en prime une mise au point depuis le commissariat, où Dossier venait d'être inculpé pour homicide sans préméditation. Blottie dans un fauteuil de son appartement, Deanna regarda toute objectivité le présentateur enchaîner avec l'incendie qui avait ravagé un appartement du quartier sud.

— Bravo, Dee ! la félicita Fran Myers, vautrée sur le canapé, ses boucles rousses en bataille.

Elle avait un visage fin, des yeux vifs, couleur noisette. Contrairement à Deanna, qui avait grandi dans une belle demeure de banlieue, Fran avait été élevée dans un logement bruyant

Les gens viennent se confier à toi parce que tu sais les écouter. C'est un atout pour une journaliste, pas un défaut. — Ça ne m'aide pas à dormir la nuit. Agitée, soudain épuisée, Deanna passa une main dans ses cheveux et examina la pièce d'un air songeur.

Une table de salle à manger branlante, un tapis effiloché, un unique fauteuil, qu'elle avait recouvert d'un tissu gris. Seul, le bureau, magnifique spécimen du début du dix-huitième siècle, témoignait de son succès partiel. Mais tout était à sa place.

Cet appartement bien rangé n'était pas la maison de ses rêves, mais comme l'avait dit Fran, un point de départ. Et elle avait la ferme intention d'aller loin, sur les plans à la fois personnel et professionnel.

— Tu te rappelles, en faculté, comme on trouvait excitant l'idée de courir après les ambulances, d'interviewer les assassins, de rédiger des textes incisifs qui susciteraient l'intérêt des téléspectateurs ?

s'enquit Deanna en se remettant à marcher de long en large. Eh bien, oui, c'est excitant ! Mais c'est une passion cher payée.

Elle marqua une pause, souleva une ravissante boîte en porcelaine, la reposa.

— Angela m'a laissé entendre qu'elle m'offrirait un poste de documentaliste dans son émission, avec mon nom au générique et une hausse de salaire en prime.

De peur d'influencer son amie, Fran eut une petite moue.

— Et ça te tente ?

— Chaque fois que j'y pense, je me rappelle que cela impliquerait de renoncer à la caméra... Le petit clignotant rouge me manquerait trop, avoua Deanna avec un petit rire. Tu comprends...

Elle hésita, revint s'asseoir sur le bras du canapé, le regard brillant.

— Je n'ai pas envie d'être la chef documentaliste d'Angela. Je ne suis même plus certaine de vouloir aller à New York. Je crois que j'ai envie d'une émission à moi. Diffusée sur cent vingt marchés. Je veux vingt pour cent des bénéfices. Je veux être en couverture de *TV Guide*.

Fran ne put s'empêcher de sourire.

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Rien, je ne sais pas... Peut-être n'est-ce que pour la septième ou la huitième année. J'y arriverai, j'en suis sûre. Mais en attendant d'avoir gagné tous mes galons, il va falloir que je continue à naviguer dans la

tragédie.

— C'était le plan-de-carrière-revu-et-corrigé de Deanna Reynolds.

— Exactement.

— Ma chérie, je suis persuadée qu'avec ton intelligence, ta méticulosité, ta présence et ton ambition courtoise, mais tenace, tu obtiendras tout ce que tu voudras... Mais quand tu seras au sommet, ajouta-t-elle en s'offrant une poignée de pralines, n'oublie pas les petites gens.

— Comment t'appelles-tu, déjà? Fran lui jeta un coussin à la figure.

— Bon, maintenant que nous avons réglé tes problèmes, permets-moi de t'annoncer un événement dans la saga de Fran Myers.

— Tu as été promue ?

— Non.

— Richard, alors ?

— Non, bien qu'il soit sur les rangs pour devenir associé chez Dowell, Dowell, et Fritz.

Elle prit une longue aspiration, et son teint pâle de rousse rosit joliment.

— Je suis enceinte.

— Quoi? Enceinte? Pas possible! s'écria Deanna en se précipitant vers elle. Un bébé ! C'est merveilleux !

C'est incroyable!... Non?

— Tu parles ! Nous n'avions pas prévu cela avant un ou deux ans, mais quoi... il faut neuf mois, c'est bien cela?

— Que je sache, oui. Tu es heureuse. Je le vois, je le sens.

Je n'arrive pas à croire que... Seigneur, Fran! Tu es ici depuis plus d'une heure et c'est seulement maintenant que tu me le dis. Quand on

me reproche de vouloir tirer la couverture...

Fran tapota son ventre encore plat.

— Je tenais à ce que nous ayons éliminé tout le reste pour nous concentrer sur moi. Enfin... nous.

— Aucun problème. Tu as des nausées ?

— Moi ? Jamais de la vie !

— Tant mieux. Et Richard? Qu'a-t-il dit?

— Avant, ou après avoir sauté au plafond ?

Deanna rit de nouveau, puis se leva d'un bond pour exécuter un petit pas de danse. Un bébé ! Il faudrait acheter des peluches, de la layette, acheter des bons d'épargne...

— Il faut fêter ça !

— Et que faisons-nous, à l'université, dans ces cas-là?

— On mangeait chinois et on arrosait ça d'un petit vin blanc pas cher... Sauf qu'aujourd'hui, pour toi, le lait est plus indiqué,

Fran grimaça.

— Il va bien falloir que je m'y habitue. Dis-moi, j'ai quelque chose à te demander.

— Je suis toute ouïe.

— Occupe-toi de ton plan de carrière, Dee.

J'aimerais beaucoup que mon enfant ait une star pour marraine.

Quand le téléphone sonna à six heures du matin, Deanna émergea péniblement de son sommeil, se tint la tête d'une main et chercha à tâtons son appareil de l'autre.

— Deanna Reynolds.

— Bonjour, ma chérie. Désolée de te réveiller.

— Angela?

— Qui d'autre serait assez impoli pour t'appeler à une heure pareille? répliqua-t-elle en riant. J'ai un énorme service à te demander. Nous enregistrons l'émission, aujourd'hui, et Lew a la grippe.

— J'en suis navrée.

Deanna s'éclaircit vaillamment la gorge et réussit à se redresser.

— Ce sont des choses qui arrivent. Le problème, c'est que nous traitons un sujet délicat, aujourd'hui. Je me suis dit que tu serais parfaite pour t'occuper en coulisses des invités. C'est Lew qui s'en charge d'habitude, tu comprends ? je suis vraiment très ennuyée.

— Pourquoi ne pas t'adresser à Simon, ou à Maureen?

— Ils ne sont ni l'un ni l'autre doués pour ce genre de mission. Simon est remarquable au téléphone, et Maureen est une perle en ce qui concerne l'organisation du transport ou de l'hébergement. Mais ces invités-là méritent une attention spéciale, que toi seule peux leur apporter.

— Ce serait avec plaisir, Angela, mais je dois être au studio à neuf heures.

— J'en parle à ton réalisateur, ma chérie. Il m'est redevable. Simon s'en sortira tout seul pour le second enregistrement, mais si tu pouvais me dépanner ce matin, je t'en serais vraiment très reconnaissante.

— Bien, acquiesça Deanna en se recoiffant machinalement. A condition que cela ne crée pas de conflit.

Elle n'avait plus qu'à se préparer un café et avaler deux cachets d'aspirine.

— Ne t'inquiète pas. J'ai encore la touche avec la rédaction. J'aurai besoin de toi sur place à huit heures précises. Merci, ma chérie.

— D'accord, mais...

Abasourdie, Deanna contempla le récepteur d'où s'échappait la tonalité monocorde. Angela n'avait-elle pas omis quelques détails? Quel était ce sujet si délicat, qui étaient ces invités mystérieux?

Le visage éclairé d'un sourire timide, un pot de café à la main, Deanna pénétra dans la salon vert où les invités de l'émission d'Angela attendaient leur entrée en scène. Elle connaissait maintenant le contenu de l'émission du jour. Tel un soldat vétéran scrutant un champ de mines, elle scruta les regards des sept invités.

Les triangles conjugaux. Deanna reprit son souffle.

Deux couples et les « autres » femmes qui avaient failli détruire leurs mariages. Elle aurait été plus en sécurité au milieu du champ de mines.

— Bonjour !

Un silence glacial l'accueillit.

— Je suis Deanna Reynolds. Je vous souhaite la bienvenue. Puis-je vous redonner un peu de café?

— Volontiers, dit un homme assis sur une chaise dans un coin, sa mallette sur les genoux.

Il lui tendit sa tasse et la gratifia d'un sourire bref, une lueur d'amusement dans ses yeux marron clair.

— Je suis le Dr Pike. Marshall Pike... N'ayez pas peur, ils ne sont pas armés, ajouta-t-il sur un ton confidentiel.

— Ils ont des ongles et des dents, marmonna-t-elle.

Elle avait entendu parler de lui, le spécialiste de cette séquence, psychologue de son état et qui tenterait si possible « d'élargir le débat » avant le générique.

Trente-cinq ans environ, décida-t-elle. Décontracté, sûr de lui, séduisant. Plutôt conservateur, à en juger par la coupe soignée de ses cheveux blonds et de son costume. Ses ongles étaient impeccables, son sourire aisé.

— Je surveillerai votre flanc si vous surveillez le mien proposa-t-il.

Elle lui sourit.

— Marché conclu. Monsieur et madame Forrester?

Tous deux se tournèrent vers Deanna, lui affreusement gêné, elle pleine de ressentiment.

— Vous serez les premiers... avec Miss Draper.

Lori Draper, le troisième côté du triangle, n'en pouvait plus d'excitation. Elle avait davantage l'air d'une pompom-girl que d'une vamp sulfureuse.

— Vous croyez que ma tenue conviendra?

Mme Forrester émit un grognement de mépris, tandis que Deanna la rassurait sur ce point.

— Je crois qu'on vous a déjà expliqué la façon dont nous allons procéder. Les Forrester et Miss Draper se présenteront d'abord...

— Je ne veux pas être assise à côté d'elle ! siffla Mme Forrester, lèvres pincées.

— Bien sûr. Ce n'est pas un problème, nous...

— Je ne veux pas non plus que Jim soit près d'elles Lori Draper leva les yeux au ciel.

— Doux Jésus, Shelly, on a cassé depuis des mois !

Tu crois que je vais lui sauter dessus devant le pays tout entier, ou quoi?

— De votre part, rien ne m'étonnerait, aboya Shelly... Nous ne nous mettrons pas à côté d'elle, insista-t-elle auprès de Deanna. Et Jim ne lui parlera pas. Sous aucun prétexte.

Cette déclaration raviva les tisons dans le triangle numéro deux, Tout le monde se mit à crier en même temps. Les accusations volèrent, l'amertume jaillit.

Deanna jeta un coup d'œil anxieux en direction de Marshall Pike, qui se contenta de hausser une épaule en souriant de plus belle.

— Silence ! s'écria Deanna en descendant dans l'arène| Je suis sûre que vous avez tous beaucoup de choses à dire. Mieux vaut garder vos propos pour l'émission, vous ne trouvez pas? Vous avez tous accepté de venir raconter votre version de l'histoire et chercher d'éventuelles solutions à vos problèmes. Je suis certaine que nous parviendrons à un compromis pour les places.

Comme une institutrice devant une classe de maternelle, elle donna la suite des instructions.

— Donc, madame Forrester... Shelly, Jim, Lori, si vous voulez bien me suivre, nous allons vous installer et vous donner vos micros.

Dix minutes plus tard, Deanna était de retour dans le salon vert, Son soulagement était grand: pas une goutte de sang n'avait été versée ! Les membres du second triangle fixaient obstinément l'écran de contrôle. Marshall s'était levé pour examiner le plateau de pâtisseries.

— Bravo, Miss Reynolds.

— Merci, docteur.

— Marshall, je vous en prie ! répliqua-t-il en choisissant un pain aux raisins. C'est une situation pour le moins délicate. D'un point de vue purement technique, le triangle s'est brisé quand la liaison a été rompue, mais sur les plans émotionnel, moral, voire intellectuel, il existe toujours.

Bien vu, songea-t-elle. Si jamais l'homme qu'elle aimait la trompait ce serait lui le plus cassé des deux.

— Je suppose que vous vous trouvez souvent face à ce genre de problème en consultation?

— Très souvent, en effet. J'en ai fait ma spécialité après mon propre divorce, avoua-t-il avec un sourire penaud, attendrissant à souhait... Si je comprends bien, poursuivit-il, le regard sur le grenat ornant un doigt de sa main droite, vous n'aurez pas de sitôt recours à mes services.

— Vous êtes très perspicace.

Décidément, Marshall Pike était fort séduisant...

Mais elle n'avait pas le temps de se concentrer sur son sourire ravageur et sa silhouette élancée. Elle devait s'occuper des trois énergumènes derrière lui.

— L'émission démarre tout de suite après cette publicité expliqua-t-elle. Marshall, vous n'apparaîtrez que durant les vingt dernières minutes, mais il serait bien que vous regardiez le tout afin de pouvoir formuler des conseils spécifiques.

— Mais bien entendu. Ne vous inquiétez pas: c'est la quatrième fois que je passe.

— Ah, vous êtes un vétéran ! Avez-vous besoin de quelque chose?

Il glissa, un regard vers le trio derrière lui.

— Un gilet pare-balles, peut-être?

Elle rit tout bas et lui serra le bras. Il était parfait.

— Je vais voir ce que je peux faire, promit-elle.

L'émission fut mouvementée, et si les échanges verbaux étaient pour le moins colorés, personne ne fut grièvement blessé. Hors champ, Deanna admira la façon dont Angela tenait les rênes, tout en légèreté, laissant ses invités agir à leur guise, puis les ramenant dans le droit chemin dès qu'ils menaçaient de s'emporter un peu trop.

Elle manipulait à merveille son public, aussi. Elle avait le don de présenter son micro au bon moment, à la bonne personne, puis d'enchaîner avec une question ou un commentaire personnels.

Quant au Dr Pike, c'était le médiateur par excellence. Il exhalait un mélange idéal d'intelligence et de compassion et savait distiller ses conseils à doses homéopathiques. |

Quand le générique défila, les Forrester se tenaient la main. L'autre couple s'ignorait superbement. Et les deux « autres » discutaient comme de vieilles amies.

Angela avait marqué un point de plus.

— Ah! Enfin avec nous, Deanna? la taquina Roger en lui pinçant le

bras.

— Je sais bien que vous ne pouvez pas vous passer de moi ne serait-ce qu'une seule journée ! répondit-elle en se frayant un chemin jusqu'à son bureau.

Dans la salle de rédaction, les téléphones sonnaient, les claviers cliquetaient, les écrans de contrôle crachaient leurs images.

— Quel est notre titre principal? s'enquit-elle.

— L'incendie de la nuit dernière dans le quartier sud. Deanna opina et s'assit. Contrairement aux bureaux de la plupart de ses collègues, le sien était toujours bien rangé. Les crayons, bien taillés, étaient rangés dans un pot en céramique, auprès d'un bloc-notes vierge. Son agenda était ouvert à la date du jour.

— Un incendie criminel? — C'est à craindre. J'ai le texte. Nous avons enregistré un entretien avec le brigadier en chef, et nous avons une équipe sur place...

Et comme je suis un gars sympathique, je t'ai apporté ton courrier.

— Je le constate, en effet. Merci.

— J'ai saisi quelques minutes de l'émission d'Angela, ce matin, reprit-il en mâchouillant un bout de réglisse... Discuter d'adultère à une heure pareille, c'est dur.

— Ça leur donne un sujet de conversation pour le repas de midi.

Deanna s'empara d'un coupe-papier en ébène et ouvrit la première enveloppe.

— De dévoiler sa vie privée sur une chaîne nationale?

— Il semble que le résultat soit plutôt positif pour les Forrester.

— J'ai eu l'impression que les autres allaient se rendre directement au tribunal.

— Le divorce est parfois la seule solution.

— Tu crois ? Si ton conjoint te trompait, lui pardonnerais-tu ou lui intenterais-tu un procès ?

— J'écouterais ce qu'il aurait à me dire, j'en discuterais, j'essaierais de comprendre pourquoi c'est arrivé. Ensuite, je criblerais ce mufle de balles, acheva-t-elle en souriant. Mais il ne s'agit que de moi... Et tu vois, nous en avons fait un sujet de conversation...

Tiens! Tiens! Tu as vu ça?

Elle lui montra la feuille qu'elle venait de déplier.

En plein milieu, dactylographiée à l'encre rouge, se détachait une phrase, une seule.

Deanna, je t'aime.

— Un admirateur secret ? plaisanta Roger, mais il paraissait soucieux.

— Il semble que oui... Je ne vois pas d'adresse d'expéditeur. Ni de timbre, d'ailleurs.

— Je viens de prendre ton courrier. Quelqu'un a dû l'y glisser.

— C'est plutôt mignon... Un peu effrayant, aussi, ajouta-t-elle, parcourue d'un frémissement.

— Pose quelques questions. Peut-être a-t-on remarqué quelqu'un qui traînait autour de ta case ?

— C'est sans importance, éluda-t-elle en jetant la lettre et l'enveloppe à la poubelle.

— Excusez-moi...

— Ah! Docteur Pike! s'exclama-t-elle... Vous vous êtes perdu sur le chemin de la sortie ?

— En fait non. On m'a dit que j'avais des chances de vous trouver ici.

— Dr Marshall Pike. Roger Crowell...

— Je vous ai reconnu, je vous regarde souvent, tous les deux, dit le thérapeute.

— Je viens moi-même de vous admirer à l'ouvrage, répliqua Roger en rangeant subrepticement son paquet de réglisse dans sa poche.

Il pensait au mot anonyme. Dès qu'il le pourrait, il viendrait le repêcher dans la corbeille.

— Il nous faut le texte sur l'exposition canine, Dee.

— Entendu !

— Content de vous avoir rencontré, docteur.

— Moi de même!... Je voulais vous remercier d'avoir su maintenir une ambiance à peu près saine, ce matin, déclara-t-il en se tournant vers la jeune femme.

— C'est une de mes spécialités.

— Je vous l'accorde. J'ai toujours apprécié votre manière de présenter les informations, avec clarté et sensibilité.

— Merci.

Il scruta la salle de rédaction. Deux reporters se querellaient au sujet d'un match de base-ball, les téléphones hurlaient, un coursier poussant un chariot rempli de dossiers passa entre deux bureaux.

— C'est un lieu très animé.

— Oui. Je vous le ferais visiter avec plaisir, mais j'ai un papier à écrire pour le *Journal*.

— Dans ce cas, je reviendrai... En fait, j'espérais, après avoir été avec vous sur le front, si je puis dire...

j'espérais, donc, que vous accepteriez de dîner avec moi.

Elle l'examina avec attention. Feindre l'indifférence totale eût été ridicule.

— Ma foi, pourquoi pas ?

— Ce soir? Dix-neuf heures trente?

Elle hésita. Elle n'était pas impulsive de nature. Lui était un professionnel. Il était courtois, agréable, il avait fait preuve d'intelligence, il avait du cœur.

— Avec plaisir.

Elle arracha une feuille de son bloc-notes et y inscrivit ses coordonnées.

Chapitre 3

— Dans quelques minutes, le *Journal de midi*.

L'histoire d'une jeune femme qui a ouvert son cœur et sa maison aux enfants défavorisés de Chicago, le résumé des résultats sportifs avec Les Ryder et la météo de Dan Block... Restez avec nous. À tout à l'heure.

Le clignotant rouge s'arrêta, et Deanna détacha son micro en quittant précipitamment son bureau de présentatrice. Elle avait un texte à terminer, une liaison téléphonique à assurer, et voulait revoir ses notes pour sa séquence « Le coin de Deanna ». Depuis bientôt deux semaines qu'elle remplaçait Lew au pied levé, elle avait travaillé plus de cent heures sans relâche.

Elle était à mi-chemin de la salle de rédaction, quand Angela l'arrêta en plein élan.

— Ma chérie, tu ne fonctionnes plus qu'à deux vitesses : démarrage et arrêt.

Deanna marqua une pause uniquement parce qu'Angela lui barrait la route.

— Là, je démarre en trombe. Je suis débordée.

— Tu as toujours réussi à tout faire dans les temps, assura Angela en la retenant d'une main sur le bras. J'en ai pour une minute.

Deanna lutta contre son impatience grandissante.

— Je t'en accorde deux, si tu me parles en marchant.

— Entendu ! J'ai un déjeuner d'affaires dans une heure, je suis donc moi-même assez pressée. J'aimerais que tu me rendes un petit service.
— Je t'écoute.

L'esprit déjà à son travail, Deanna pénétra dans la salle de rédaction et se dirigea vers son bureau. Ses papiers étaient rangés par ordre de priorité : les notes qui lui serviraient pour rédiger son texte, la liste des questions qu'elle voulait poser à son interlocuteur au téléphone, ses fiches pour « Le coin de Deanna ». Elle alluma son ordinateur et

tapa son code d'accès secret, attendant qu'Angela veuille bien lui expliquer de quoi il s'agissait.

Cette dernière prit tout son temps. Elle n'était pas venue là depuis des mois, ses bureaux et son studio se trouvant dans ce que les employés de la CBC

appelaient communément « La Tour », cette mince flèche blanche jaillissant de l'immeuble. Une façon à peine subtile de séparer les émissions à diffusion nationale des programmes d'informations régionales.

— Je donne une petite fête demain soir. Finn Riley rentre de Londres ce soir, et j'ai eu envie de lui offrir une réception pour son retour.

— Mmmmm, murmura Deanna, concentrée sur son introduction.

— Il est parti depuis un bon moment, et après les difficultés qu'il a connues lors de son passage à Panama avant de regagner son poste londonien, il mérite bien un peu d'attention.

Deanna opina distraitement.

— Comme c'est une idée de dernière minute, j'ai besoin d'aide pour tout coordonner. Le traiteur, les fleurs, la musique, le déroulement même de la soirée.

Ma secrétaire ne s'en sortira jamais toute seule. Or, je veux que tout soit parfait. Si tu pouvais m'accorder quelques heures à la fin de la journée... et demain, bien sûr...

Deanna ravala un sursaut de ressentiment.

— Ce serait avec grand plaisir, Angela, mais je suis complètement dépassée.

Le sourire persuasif d'Angela demeura tel quel, mais son regard devint glacial.

— Tu n'es pas de service samedi.

— Non, pas ici, bien que je sois de garde. Mais j'ai d'autres projets.

— Je vois, dit Angela en portant une main à son rang de perles... J'ai ouï dire que tu voyais souvent le Dr Marshall Pike.

Le Journal s'efforçait peut-être d'annoncer des nouvelles basées sur des faits vérifiés, mais de toute évidence, au sein du studio, l'on préférerait s'en tenir aux rumeurs.

— Nous sommes sortis à plusieurs reprises ces dernières semaines.

— Je ne voudrais surtout pas me mêler de ce qui ne me regarde pas... et j'espère que tu ne vas pas mal le prendre, Dee... Mais crois-tu qu'il soit vraiment ton genre d'homme? s'enquit-elle en appuyant la hanche sur le bord de la table.

Déchirée entre son désir de rester polie et celui de respecter un emploi du temps rigoureux, Deanna opta pour la première solution.

— Je n'en ai pas. De genre d'homme, je veux dire...

— Bien sûr que si ! s'exclama Angela en riant. Il te faut quelqu'un de jeune, solide, aimant la nature... Un athlète. Quelqu'un qui soit capable de maintenir le rythme incroyable que tu t'imposes. Quelqu'un d'intelligent, aussi, sans basculer dans l'exagérément cérébral.

Deanna n'avait vraiment pas de temps à perdre avec ces bêtises. Elle s'empara d'un crayon bien taillé.

— Tu sembles me considérer comme une femme futile.

— Mais pas du tout ! protesta Angela en écarquillant innocemment les yeux. Ma chérie, je veux ce qu'il y a de mieux pour toi. Je serais désolée qu'une vulgaire amourette vienne freiner ta carrière. Quant à Marshall, il est un peu... doucereux, non?

Une lueur de colère brilla dans les prunelles de Deanna, mais elle se reprit aussitôt.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire par là. J'aime être en sa compagnie.

— Évidemment ! Je te comprends. Qui pourrait t'en vouloir, après tout ? Il est plus âgé que toi, il a de l'expérience, il est bien élevé. Mais de là à lui permettre d'interférer dans ton boulot...

— Il ne me gêne nullement. Nous avons passé quelques soirées

ensemble ces dernières semaines, un point c'est tout. Je suis navrée, Angela, mais il faut à tout prix que je continue ce travail.

— Excuse-moi. Je croyais que nous étions amies.

Je ne pensais pas te vexer avec un petit conseil constructif.

— Je ne suis pas vexée, répliqua Deanna en réprimant un soupir. J'ai un délai à respecter. Ecoute, si j'ai un moment plus tard, je ferai ce que je pourrai pour t'aider.

Comme par miracle, le visage d'Angela s'éclaira.

— Tu es un amour! Écoute... pour te prouver que je ne t'en veux pas... tu n'as qu'à amener Marshall demain soir.

— Angela...

— Pas question de refuser !... Et si tu pouvais arriver une ou deux heures plus tôt, je t'en saurais infiniment gré. Je ne connais personne qui sache comme toi organiser une fête, Dee. Nous reparlerons de tout cela.

Angela s'éloigna d'un pas tranquille, et Deanna s'adossa à son fauteuil. Elle avait la désagréable impression d'être passée sous un rouleau compresseur.

Elle hocha le menton, jeta un coup d'oeil sur ses notes, les doigts crispés au-dessus de son clavier. Puis, fronçant les sourcils, elle s'obligea à se décontracter.

Angela avait tort. Marshall n'interférait en rien dans son travail. Elle aimait la façon dont fonctionnait son esprit : ouvert à tout, il était toujours prêt à considérer une situation sous ses divers aspects.

Sur le plan physique, elle appréciait qu'il lui ait laissé l'initiative. Elle commençait à se sentir suffisamment en confiance pour vouloir accélérer un peu les choses... Mais alors, il lui faudrait tout raconter.

Elle chassa vivement les mauvais souvenirs. Elle affronterait un problème après l'autre. La première étape était d'analyser sa relation avec Marshall, et de décider si elle voulait aller plus loin.

Apercevant la pendule, elle gémit de désespoir.

Elle réglerait ses soucis personnels une autre fois. Pour l'heure, elle avait largement de quoi s'occuper.

Les employés d'Angela avaient baptisé sa suite de bureaux « la citadelle ». Elle y régnait en maîtresse absolue, donnant des ordres impératifs, distribuant à égalité compliments et réprimandes. Ceux qui tenaient le coup au-delà des six mois d'essai étaient diligents, loyaux... et gardaient pour eux leurs commentaires désobligeants.

Elle était exigeante et capricieuse. Mais après tout, n'avait-elle pas mérité sa place ?

Elle entra dans la salle d'accueil, où sa secrétaire préparait activement l'enregistrement du lundi. De part et d'autre d'un long couloir s'alignaient d'autres bureaux, où œuvraient réalisateurs, assistants et autres documentalistes. Mais l'ambiance était beaucoup plus calme qu'à la rédaction. Elle n'y avait d'ailleurs effectué qu'un court séjour, se servant de cette expérience comme d'une catapulte pour satisfaire d'autres ambitions. Car Angela Perkins n'avait qu'un seul désir : être le centre de toutes les attentions.

Dans le monde de l'information, le « scoop » était roi. La présentatrice pouvait éventuellement se faire remarquer, si elle était douée. Comme Angela. Six années de reportages sur le terrain lui avaient valu un divorce, un second mariage, et la voie ouverte pour *Chez Angela*. Elle préférait de loin l'atmosphère cossue et les moquettes épaisses de son nouveau domaine.

— Vous avez plusieurs messages, Miss Perkins.

— Plus tard. Venez avec moi, Cassie, ajouta-t-elle en pénétrant dans son antre.

Elle se mit à arpenter la pièce. La tapisserie d'Aubusson, l'élégant bureau en marquetterie, la superbe vitrine antique contenant sa collection de récompenses... tout cela lui appartenait.

Elle s'arrêta devant une galerie de portraits ornant l'un des murs. Des photos d'elle en compagnie de diverses célébrités, des couvertures de *TV Guide*, de *Time* et de *People*. Elle reprit son souffle.

— Sait-elle qui je suis ? murmura-t-elle. A-t-elle vraiment conscience de ce que je représente?

Hochant la tête, elle se détourna. Mais ce n'était qu'un faux-pas. Elle rattraperait le coup. Après tout, cette fille lui était sympathique.

Calmée, elle vint s'asseoir dans le fauteuil en cuir, cadeau de son ex-mari le jour où son émission avait atteint la première place de l'audimat.

Cassie resta debout. Elle ne s'approcherait des sièges en acajou ornés de coussins brodés que si elle y était invitée.

— Vous avez contacté le traiteur?

— Oui, Miss Perkins. Le menu est là, devant vous.

Angela acquiesça vaguement.

— Et le fleuriste?

— Tout est confirmé, sauf les belles-d'un-jour. Ils essaient de vous les trouver, mais ont proposé plusieurs solutions de remplacement.

— Si je voulais autre chose, je l'aurais demandé...

Ce n'est pas votre faute, Cassie. Asseyez-vous.

Angela ferma les yeux. Elle sentait venir une migraine. Elle se massa les tempes. Sa mère avait souffert du même mal. Elle l'avait anesthésié à l'alcool.

— Apportez-moi de l'eau fraîche, voulez-vous ?

J'ai mal à la tête.

Cassie se leva docilement et se dirigea vers le bar.

Calme, posée, elle était elle-même suffisamment ambitieuse pour accepter les caprices de sa patronne.

Sans un mot, elle remplit un verre et vint l'offrir à Angela.

— Merci.

Angela avala deux cachets et pria pour qu'ils la soulagent

— Avez-vous la liste des invités ?

— Elle est là.

— Parfait. Donnez-en une copie, ainsi que de tout le reste, à Deanna. À partir de maintenant, c'est elle qui se chargera de l'organisation.

— Bien, Madame.

— Vous avez vérifié la météo ?

— On prévoit un temps clair et frais, avec des températures aux alentours de 13, 14 degrés.

— Dans ce cas, il faudra prévoir d'allumer les radiateurs de la terrasse. Je veux qu'on danse.

Cassie prit note de ce détail.

— Votre coiffeuse sera chez vous à quatorze heures. Votre robe vous sera livrée à quinze heures au plus tard.

— Parfait. Oublions tout cela pour l'instant. Prenez contact avec Beeker. Je veux tout savoir concernant le Dr Marshall Pike, psychologue ayant pignon sur rue à Chicago. Que Beeker me renseigne au fur et à mesure de ses découvertes.

Elle rouvrit les yeux. La douleur s'estompait.

— Dites à Beeker qu'il ne s'agit pas d'une urgence, mais bel et bien d'une priorité. Vous avez compris ?

— Oui, Miss Perkins.

À dix-huit heures, Deanna était encore en plein travail. Jonglant avec trois appels téléphoniques différents, elle peaufinait un texte pour le journal du soir.

— Oui. Je comprends parfaitement votre position.

Mais une interview, surtout télévisée, vous aiderait...

Bien sûr, si c'est ce que vous pensez. Je crois savoir que votre voisine est plus que prête à me raconter son histoire devant la caméra...

Elle sourit en éloignant le récepteur de son oreille.

— Oui, il me semble qu'il serait mieux de représenter les deux parties. Merci infiniment, madame Wilson. Je serai sur place à dix heures demain matin.

Apercevant Marshall qui venait vers elle, elle le salua d'une main, puis appuya sur le bouton de sa ligne numéro deux.

— Excusez-moi, madame Carter. Oui, comme je vous le disais, je comprends parfaitement votre position. C'est vraiment dommage pour vos tulipes. Un reportage télévisé vous permettrait d'exprimer votre point de vue.

Deanna adressa à Marshall un sourire chaleureux, tandis qu'il lui passait une main dans les cheveux.

— Comme vous voudrez. Mme Wilson a accepté de donner sa version des faits...

Elle s'écarta de nouveau de l'appareil, leva les yeux au ciel en étouffant un fou rire.

— Entendu! Parfait! À dix heures précises.

Bonsoir!... Bataille en banlieue, expliqua-t-elle. Je vais devoir travailler quelques heures demain. Une sombre histoire de voisins qui se chamaillent pour un parterre de tulipes, un plan cadastral erroné et un cocker.

— Passionnant...

— Je te raconterai ça pendant le dîner.

Elle ne lui résista pas lorsqu'il se pencha pour l'embrasser sur la bouche. C'était un baiser amical, sans plus.

— Tu es tout mouillé, murmura-t-elle.

— Il pleut à verse. Je meurs d'envie de boire un bon verre de vin dans un restaurant cossu.

— J'ai encore un appel en attente.

— Prends ton temps. Tu bois quelque chose?

— Volontiers. J'ai les cordes vocales à vif. Deanna se concentra à nouveau sur son téléphone.

— Monsieur Van Damme ? Pardonnez-moi cette interruption. Oui... Il semble qu'il y ait un malentendu en ce qui concerne la commande de vin pour Miss Perkins... Il s'agit bien de trois caisses de Taittinger, et non de deux. Parfait. Et le vin blanc? Bien, bien... Puis-je la rassurer en ce qui concerne la sculpture de glace?

Marshall posa devant elle un soda, et elle le gratifia d'un sourire.

— C'est parfait, monsieur Van Damme. Vous avez pensé à échanger les tartes contre des petits fours ?

Formidable ! Je crois que tout est en bonne voie. À

demain. Bonsoir.

Laissant échapper un long soupir, elle raccrocha.

— Ouf! C'est fait. Du moins, je l'espère.

— La journée a été longue ?

— Très longue, et très remplie... C'est gentil d'être venu me chercher, Marshall, ajouta-t-elle en rangeant machinalement son bureau.

— Mon emploi du temps est plus léger que le tien.

— Mouais... Et merci d'avoir changé tes projets de demain pour accommoder Angela.

— Un bon psychologue sait s'adapter à tout.

D'ailleurs, j'ai l'impression que ça va être une sacrée soirée.

— En effet. Elle ne fait jamais rien à moitié.

— Et tu l'en admires d'autant plus.

— C'est vrai. Accorde-moi cinq minutes pour me rafraîchir, et je te promets de me consacrer entièrement à notre tête-à-tête.

Comme elle se levait, il bougea, et leurs corps se frôlèrent.

— Je te trouve très bien ainsi.

Un frisson d'excitation lui parcourut l'échine, et son estomac se noua. Dans ses yeux, elle déchiffra une lueur de désir, et son cœur se mit à battre plus vite.

Il lui suffisait de dire « oui », et ils oublieraient leur dîner aux chandelles. Si seulement ce pouvait être aussi simple...

— Je n'en ai pas pour longtemps.

— Je t'attends, assura-t-il en s'effaçant.

Il était très patient. Tôt ou tard, elle allait devoir décider s'ils resteraient amis ou deviendraient amants.

— En consultation avec ton psy, Dee?

Elle remarqua soudain Joe, le caméraman, près de la porte, engloutissant une barre de chocolat. Sur sa veste effilochée, il arborait un badge avec l'inscription « Célibataire ». Son jean était troué aux genoux. Les techniciens n'avaient pas à se soucier de leur apparence.

— Je te croyais plus malin que ça, Joe.

— Bof !... Alors? La guerre des tulipes, c'est pour demain matin ?

— Oui. Ça ne t'ennuie pas d'y consacrer ta matinée de samedi ?

— Du moment qu'on me paie mes heures

supplémentaires...

— Parfait. Delany est encore là?

— Je l'attends. On va jouer au poker. J'ai une revanche à prendre.

— Sois gentil, dis-lui que les deux femmes ont accepté un rendez-vous à dix heures.

— Entendu.

— Merci !

Deanna se précipita dans les lavabos pour se remaquiller et se recoiffer. Elle mettait du rouge sur ses lèvres, quand Joe fit irruption dans la salle. La porte claqua derrière lui, et il se jeta sur elle.

— Seigneur, Joe! Qu'est-ce qui te prend?

— En route, Dee ! Il faut faire vite !

— Quoi? Mais de quoi s'agit-il? La guerre est déclarée?

— Presque. On part pour l'aéroport.

— L'aéroport ? Mais Marshall m'attend !

— Tu vas aller dire à ton copain que tu dois faire ton métier de journaliste. Delany vient d'apprendre qu'un avion en détresse doit atterrir.

— Mon Dieu !

Elle courut jusqu'à la rédaction, Joe sur ses talons, et s'empara de son bloc-notes.

— Navrée, Marshall. Je dois y aller.

— C'est ce que j'avais cru comprendre. Tu veux que je t'attende?

— Non, soupira-t-elle en saisissant sa veste au vol.

Je ne sais pas combien de temps cela peut durer. Je t'appelle... Delany, où es-tu ?

Son rédacteur en chef agita le bout de son cigare non allumé.

— Vas-y, Reynolds ! Appelle-moi par radio. On vous prendra en direct. Donne-moi un scoop !

— Désolée ! répéta-t-elle à l'intention de Marshall.

D'où vient l'avion ? demanda-t-elle à Joe en descendant quatre à quatre les marches de l'escalier.

— De Londres. Ils nous renseigneront sur le chemin.

Dehors, il pleuvait à torrents. En quelques secondes, son tee-shirt lui colla au torse. Il hurla en ouvrant la portière de la camionnette : — C'est un 747. Il y aurait plus de deux cents passagers à bord. Panne du moteur babord, un problème avec le radar... Il a peut-être été frappé par la foudre.

Comme pour illustrer cette proposition, un éclair zébra le ciel. Trempée, Deanna s'installa sur la banquette.

— C'est quelle fréquence ? s'enquit-elle en allumant la radio du tableau de bord.

— Sais pas. J'espère qu'on y arrivera avant eux.

Il ne voulait surtout pas rater un plan de l'arrivée. Il appuya sur l'accélérateur, les yeux brillants d'excitation. Le trajet promettait d'être rapide.

— Mais tu ne sais pas la meilleure, Dee ! Finn Riley est à bord. Ce fou furieux a prévenu lui-même la rédaction !

Chapitre 4

La cabine du 747 ballotait comme un taureau dyspeptique. L'avion ruait, frémissait, tremblait comme pour expulser son trop-plein de passagers. Certains priaient, d'autres sanglotaient, d'autres encore n'avaient plus de force que pour gémir.

Finn Riley ne songeait guère à prier. Il était croyant, à sa façon. Il pouvait, s'il en éprouvait soudain le désir, réciter par cœur l'acte de contrition, comme il l'avait fait tout au long de son enfance au confessionnal. Mais pour l'heure, il avait d'autres préoccupations.

Le temps était compté... pour la batterie de son ordinateur portable. Il allait bientôt devoir se contenter de son magnétophone. Or, il préférerait écrire...

Il jeta un coup d'œil par le hublot. Les éclairs sillonnaient le ciel obscur, telles des lances envoyées par les dieux... Non. Il effaça cette dernière phrase.

Trop bête. Un champ de bataille. La nature contre la technologie... Voilà des termes plus guerriers, songea-t-il. Les prières, les pleurs, les plaintes, ponctués de rires amers. Il avait entendu tout cela dans les tranchées.

Il utilisa les derniers sursauts de sa batterie moribonde à décrire la situation sous cet angle.

Une fois la machine éteinte, il la rangea, ainsi que sa disquette, dans sa mallette. Il n'avait plus qu'à espérer. Il sortit de son sac son mini-magnétophone. Il avait vu assez d'avions écrasés pour savoir que survivre à un pareil accident tenait du miracle.

— Nous sommes le quinze mai. Il est dix-neuf heures zéro deux, heure locale. Le vol 1129 s'approche de l'aéroport d'O'Hare, bien qu'il soit impossible de voir quoi que ce soit par ce temps. La foudre a frappé le moteur babord il y a une vingtaine de minutes.

D'après ce que j'ai réussi à soutirer du steward de la cabine de première classe, il y aurait aussi un problème de radar. L'appareil compte à son bord deux cent cinquante-deux

passagers

et

douze

membres

d'équipage.

— Vous êtes complètement fou !

Le voisin de Finn s'était enfin résolu à relever sa tête, qu'il tenait coincée entre les genoux. Son visage, dégoulinant de sueur, était verdâtre. Il s'exprimait avec un accent britannique teinté autant de whisky que de terreur.

— Nous serons peut-être morts dans quelques minutes, et vous, vous parlez dans votre machine à la noix !

— Nous pourrions aussi bien être vivants. D'une façon comme d'une autre, c'est de l'information...

Tenez, ajouta-t-il, gentiment, en lui tendant un mouchoir.

— Merci.

L'inconnu se tapota le front. L'avion fut secoué d'un spasme, et l'homme posa la tête contre le dossier de son fauteuil, paupières closes.

— Vous devez avoir de l'eau glacée à la place du sang.

Finn se contenta de sourire. Il avait le sang chaud, au contraire, mais à quoi bon tenter de l'expliquer à ce profane ? Il n'était pas particulièrement fataliste. Il avait peur, lui aussi. Mais il avait le chemin tout tracé grâce à son magnétophone, son bloc-notes, son ordinateur portatif. Il était préparé. Ses outils de journaliste lui donnaient l'illusion d'être indestructible.

Pourquoi un caméraman continuait-il de filmer, alors que les balles fusaient ? Pourquoi un reporter plantait-il son micro sous le nez d'un psychopathe ?

Pourquoi se précipitait-il à l'intérieur d'un bâtiment au lieu de s'en

éloigner lors d'une alerte à la bombe? Parce qu'ils étaient aveuglés par les boucliers de la presse toute puissante.

Ou encore, pensa Finn avec un petit sourire, parce qu'ils étaient complètement fous.

— Dites... reprit-il en se tournant vers son voisin.

Vous voulez être l'interlocuteur de ma dernière interview ?

Ouvrant des yeux rougis, son compagnon vit devant lui un homme un peu plus jeune que lui, au teint clair, à la barbe naissante d'un ton plus foncé que ses cheveux couleur de bronze cassés sur le col de son blouson d'aviateur. Les traits nets, anguleux, étaient radoucis par une large bouche souriante. Mais ce furent surtout ses yeux qui retinrent son attention. Des yeux d'un bleu profond, mystérieux, comme un lac recouvert de brume, où dansaient des flammes d'amusement, d'ironie et d'insouciance. Un rire lui échappa malgré lui.

— Merde ! marmonna-t-il, souriant à son tour.

— Je crains que la chaîne ne censure cette réponse.

Les convenances, vous comprenez... C'est votre premier voyage aux États-Unis?

— Vous êtes vraiment cinglé !... Non, j'effectue la traversée environ deux fois par an.

— Que ferez-vous en tout premier lieu, si nous arrivons sains et saufs ?

— Je téléphonerai à ma femme. Nous nous sommes disputés avant mon départ. Une histoire idiote... Oui, je veux parler à ma femme et à mes enfants, répéta-t-il en s'essuyant le front.

L'avion perdit de l'altitude. Cris et sanglots redoublèrent.

— Mesdames, Messieurs, nous vous prions de ne pas quitter votre siège et de garder votre ceinture attachée. Nous allons bientôt atterrir. Pour votre sécurité, nous vous prions de mettre votre tête entre vos genoux et de saisir fermement vos chevilles. Une fois à terre, nous engagerons les procédures d'évacuation d'urgence.

À moins qu'ils ne nous ramassent à la pelleteuse, se dit Finn. La vision de la carcasse du vol 103 de la Pan Am en Ecosse lui revint à la

mémoire. Il se rappelait trop bien ce qu'il avait vu, ce qu'il avait senti, ce qu'il avait éprouvé en diffusant son reportage. Qui présenterait celui du vol 1129?

— Comment s'appelle votre épouse ?

— Anna.

— Et vos enfants ?

— Brad et Susan. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je ne veux pas mourir.

— Pensez à Anna, à Brad et à Susan. Ça vous aidera. Sans ciller, il observa la croix celtique qu'il avait extirpée de sous sa chemise. Lui aussi devait penser aux êtres aimés. Il la serra dans sa main.

— Il est dix-neuf heures zéro neuf, heure locale. Le pilote va tenter l'atterrissage.

— Tu le vois ? Joe ? Tu vois quelque chose ?

— Rien du tout, avec cette pluie à la noix... J'ai du mal à croire que les autres chaînes n'ont pas encore envoyé leurs équipes. Je reconnais bien là notre Finn national, de nous avoir contacté assez tôt pour qu'on ait l'exclusivité.

— Ils sont sûrement au courant, maintenant, dit Deanna, paupières plissées pour mieux scruter le ciel...

Nous ne serons pas seuls longtemps. J'espère que nous ne nous sommes pas trompés de piste.

— T'inquiète pas. Attends. Tu entends? Ce n'était pas un coup de tonnerre.

— Non. On aurait dit... Regarde! Regarde! C'est sûrement l'avion !

Les phares étaient à peine visibles derrière le rideau de pluie. Ils perçurent le lointain grondement d'un moteur, puis le hululement des sirènes. La gorge de Deanna se noua.

— Benny ? Tu nous écoutes ?

— Je vous reçois cinq sur cinq.

— Il arrive... Hein? Oui, nous sommes prêts... On passe en direct! ajouta-t-elle à l'intention du caméraman... Tu me prends en plan américain, puis tu suis l'appareil. Ne le lâche pas. On est sur les ondes...

Cinq, quatre...

Dans son casque, elle entendit le présentateur prendre le relais. Puis ce fut à elle :

— Nous venons d'apercevoir les phares du vol 1129. Comme vous pouvez le constater, une violente tempête souffle sur l'aéroport et la pluie détrempe la piste. Les officiels ont refusé de nous dire la nature exacte des problèmes mécaniques, mais les véhicules de secours se tiennent prêts.

— Que voyez-vous exactement, Deanna? demanda le présentateur en studio.

— Les phares. Nous entendons le bruit du moteur qui se rapproche... Là!

Un éclair illumina la carlingue argentée qui plongeait vers la terre.

— Il y a à bord deux cent soixante-quatre personnes, passagers et membres d'équipage, cria-t-elle pour se faire entendre par-dessus le vrombissement des machines et les hurlements des camions de pompiers.

Parmi eux se trouve Finn Riley, le correspondant étranger de la CBC, de retour à Chicago après un séjour prolongé à Londres. Seigneur, je vous en supplie... murmura-t-elle...

Elle se tut, laissant aux images le soin de raconter la suite de l'histoire.

L'avion peinait visiblement. Elle imagina le pilote dans le poste de pilotage, luttant de toutes ses forces pour garder l'horizontale.

— On y est presque, chuchota-t-elle, oubliant la caméra, le micro et les téléspectateurs.

Le logo bleu, blanc et rouge de la compagnie d'aviation passa devant ses yeux. Dans son casque, elle perçut un grésillement.

— Je ne vous entends pas, Martin. Restez à l'écoute. Retenant son souffle, elle vit les roues glisser, rebondir sur la chaussée. L'appareil glissa, vira d'un côté, puis de l'autre, poursuivi par les gyrophares des véhicules de secours.

— Il dérape ! annonça-t-elle. Je vois de la fumée.

Beaucoup de fumée sous l'aile gauche. J'entends les freins crisser. Il ralentit. Il ralentit bien, mais le pilote semble avoir du mal à le contrôler.

L'aile pencha, effleura la piste, et une gerbe d'étincelles jaillit. Puis, soudain, en un énorme soupir, l'avion s'immobilisa, en travers.

— Le vol 1129 est arrivé.

— Deanna, vous est-il possible d'évaluer l'étendue des dégâts?

— D'ici, non. Il n'y a que la fumée, sous l'aile gauche. Ce qui correspondrait à l'information non-officielle selon laquelle il s'agirait d'une panne de moteur. Les équipes de secours recouvrent le secteur de neige carbonique. Les ambulances sont en attente.

La porte s'ouvre, Martin, et le toboggan se met en place. Je vois... Oui! Voilà! Les premiers passagers sont évacués...

— Rapproche-toi ! lui ordonna le réalisateur. On revient sur Martin, le temps que tu avances.

— Nous allons essayer d'en savoir plus sur cet atterrissage forcé du vol 1129, qui vient d'arriver à l'aéroport d'O'Hare. Ici Deanna Reynolds pour la CBC.

— C'est bon ! aboya le réalisateur. Cours !

— Mince alors ! s'écria Joe, surexcité. Tu vas voir les images ! Nous allons gagner un Emmy !

Elle le fusilla des yeux, mais se garda de tout commentaire.

— Viens vite, Joe. Nous allons tenter d'obtenir quelques interviews.

Ils coururent sur la piste, tandis que les voyageurs continuaient de glisser le long du toboggan jusque dans les bras des secouristes. Une jeune femme était assise par terre, secouée de sanglots. Joe n'hésita pas : il filma.

— Nous sommes en place, Benny. Tu nous reçois?

— Cinq sur cinq. Bon boulot, les enfants ! On vous reprend en direct. Trouvez-moi un passager. Trouvez-moi...

— Riley ! cria Joe. Hé ! Finn Riley !

Deanna pivota juste à temps pour voir le reporter glisser vers la terre ferme. Entendant son nom, il tourna la tête vers eux, plissa les yeux, fixa la caméra. Et sourit.

Il s'arrêta en souplesse, sa mallette à la main. La pluie dégoulinait de ses cheveux, roulait sur son blouson, détrempait ses bottes. En quelques pas, il fut devant le caméraman.

— Espèce de veinard ! s'exclama Joe en le tapotant sur l'épaule.

— Content de te voir, Joe. Excuse-moi une minute.

Sans prévenir, il saisit Deanna et lui planta un baiser sonore sur la bouche. Elle eut l'impression de recevoir un choc électrique.

— J'espère que ça ne vous ennuie pas, s'excusa-t-il avec un sourire ravageur. J'ai bien pensé embrasser le sol, mais vous êtes tellement plus jolie. Je peux vous emprunter ça un instant?

Il lui arrachait déjà son casque.

— Hé!

— Qui est le réalisateur?

— Benny. Et je...

— Benny? Il lui prit son micro.

— Benny ! Oui, c'est moi. Alors ? Tu as bien reçu mon appel ? Ce fut un plaisir, mon cher... Je ne recule devant aucun sacrifice pour satisfaire la rédaction...

Non. Non, aucun problème. Nous passerons en direct à vingt-deux heures, dit-il à Joe... Tenez, ajouta-t-il pour Deanna, en déposant sa mallette à ses pieds...

Surveillez-moi ça.

Il mit le casque et fixa l'objectif.

— Ici Finn Riley, en direct de l'aéroport d'O'Hare.

À dix-huit heures trente-deux ce soir, le vol 1129 en provenance de Londres a été frappé par la foudre...

Deanna n'en revenait pas. Deux minutes à peine après avoir touché terre, ce mufle lui usurpait sa fonction, lui volait son scoop, la reléguait au rang de coursière pour raconter lui-même aux téléspectateurs l'odyssée du vol 1129 !

D'accord, il était bon. Là-dessus, rien à dire. Elle n'en était guère étonnée : elle avait plus d'une fois vu ses reportages, de Londres, d'Haïti, aussi, d'Amérique Centrale, du Moyen-Orient... Elle en avait même présenté quelques-uns en introduction. Mais le problème n'était pas là.

Le problème était qu'il avait tiré la couverture à lui.

Eh bien! Il ne tarderait pas à découvrir sur qui il était tombé.

Après tout, sa spécialité n'était-elle pas les interviews? Tournant le dos à Finn, épaules voûtées pour se protéger de la pluie, elle partit en quête de passagers.

Un instant plus tard, quelqu'un lui tapait sur l'épaule.

— Oui ? Vous avez besoin de quelque chose ?

— D'un bon cognac au coin du feu... Mais en attendant, j'ai pensé qu'on pourrait conclure par quelques entretiens avec les passagers, les secouristes, voire, avec un peu de chance, les membres d'équipage...

Histoire de présenter un reportage complet au journal du soir.

— J'ai déjà quelques personnes qui acceptent de raconter leur histoire.

— Tant mieux. Occupez-vous en avec Joe. Pendant ce temps, je vais essayer de convaincre le pilote de parler.

Elle le rattrapa par le bras.

— Mon micro, s'il vous plaît !

— Ah, oui. Bien sûr.

Il le lui rendit, ainsi que le casque. Elle avait l'air d'un chien mouillé, songea-t-il. Mais un chien de race, un de ces Afghans qui restent dignes et élégants en toute circonstance... Grisé de bonheur à l'idée d'être là, bien vivant, il se dit qu'elle était très belle, en colère.

— Je vous connais, il me semble ? C'est vous qui présentez *le Matin*?

— Je n'y suis plus depuis plusieurs mois. Je présente *le Journal de midi*.

— Mes félicitations ! Diana... Non... Deanna...

C'est bien cela?

— Vous avez une excellente mémoire. Je ne crois pas que nous nous soyons rencontrés auparavant.

— Non, mais j'ai remarqué quelques-unes de vos interventions... Pas mal... Il y avait des enfants à bord.

Si on ne peut pas les avoir au micro, il faudrait au moins les filmer. Les concurrents sont arrivés...

Dépêchons-nous !

— Je connais mon métier ! Mais il s'était déjà éloigné.

— On ne peut pas le taxer de manque de confiance, railla-t-elle.

Joe grogna.

— Il est solide comme un roc. Travailler avec lui est un plaisir. On sait

que ce sera réussi. Et il ne traite jamais ses techniciens comme des esclaves débiles.

— Dommage qu'il soit moins respectueux de ses collègues journalistes. Allons-y !

Il était plus de vingt et une heures lorsqu'ils regagnèrent les studios de la CBC, où Finn fut accueilli en héros. Quelqu'un lui tendit une bouteille de Jameson encore scellée. Frissonnante, Deanna se dirigea droit vers son bureau et alluma son ordinateur.

Ce reportage serait diffusé à l'échelle nationale.

Elle n'allait pas rater sa chance.

Ignorant les cris, les rires et les tapes dans le dos, elle se mit à écrire à toute allure.

— Tenez !

Une main large, aux longs doigts, barrée d'une cicatrice à la base du pouce, posa un verre devant elle.

— Je ne bois jamais d'alcool quand je travaille, répliqua-t-elle d'un ton qu'elle espérait sec, mais pas pincé.

— Une gorgée de whisky ne peut pas vous faire de mal. Et ça vous réchauffera... Vous avez froid ! ajouta-t-il en se penchant sur le bord de la table... Tenez, prenez cette serviette pour vous sécher les cheveux. Et avalez. Nous avons du boulot. — J'y suis déjà. Mais elle prit la serviette. Et, après une légère hésitation, le scotch. Il avait raison. Elle se sentit vite réchauffée.

— Il nous reste trente minutes pour rédiger le texte.

Benny est dans la salle de montage... C'est bien, ce que vous avez écrit! poursuivit Finn en se tordant le cou pour lire sur son écran.

— Ce serait encore meilleur, si vous vous poussiez de là. Finn Riley était habitué aux réactions hostiles, mais il aimait comprendre.

— Vous êtes fâchée parce que je vous ai embrassée? Sans vouloir vous

offenser, Deanna, ça n'avait rien de personnel. J'ai agi par instinct.

— Non, je ne suis pas fâchée parce que vous m'avez embrassée, riposta-t-elle, les dents serrées, en pianotant furieusement sur son clavier. Je suis fâchée parce que vous m'avez volé mon reportage.

Maintenant son genou entre les deux mains, Finn réfléchit quelques instants, puis décida qu'elle n'avait peut-être pas complètement tort.

— Permettez-moi de vous poser une question. A votre avis, qu'est-ce qui fait un meilleur reportage?

Vous,

en

train

de

donner

des

explications

approximatives? Ou moi, assurant un compte rendu du vol quelques minutes après l'évacuation?

Elle lui accorda un coup d'œil furibond, mais ne dit rien.

— Bon ! Pendant que vous y réfléchissez, nous allons imprimer mon texte et le comparer avec le vôtre.

— Comment ça, votre texte ?

— Celui que j'ai écrit à bord. J'ai interviewé mon voisin, en plus... Pas mal, pour l'aspect humain...

En dépit de son agacement, elle faillit rire.

— Vous avez rédigé un article alors que votre avion menaçait de tomber ?

— Ces ordinateurs portatifs sont une merveille : ils fonctionnent à peu près n'importe où. Vous avez encore cinq minutes avant que Benny n'arrive dans tous ses états.

Deanna regarda Finn repartir vers le bureau du rédacteur chef.

Décidément, ce type était siphonné.

Et très doué, décida-t-elle trente minutes plus tard.

Le film monté fut prêt trois minutes avant la mise en ondes. Le texte, remanié, minuté, était sur le prompteur. Finn Riley, toujours en pull et en jean, s'installa derrière le bureau du présentateur pour la diffusion nationale de son reportage.

— Bonsoir. Ici Finn Riley, avec un flash spécial sur le vol 1129.

Deanna savait qu'il lisait ce qu'elle-même avait écrit quelques minutes auparavant. Et pourtant, il donnait l'impression de raconter une histoire. Il savait quand marquer une pause, sur quel mot appuyer, quand lever les yeux, quand les rabaisser...

Un sentiment d'admiration la submergea malgré elle. Lorsqu'ils lancèrent le film, elle se regarda dans l'écran de contrôle. Cheveux ruisselants, les yeux grands ouverts, le visage blême sous la pluie. La voix était claire, nette. Ouf ! C'était au moins cela. Mais elle n'était pas assez détachée. Sa peur se sentait.

Et lorsque la caméra la quitta pour suivre l'arrivée de l'appareil, elle entendit sa propre prière chuchotée dans le micro.

Elle s'impliquait beaucoup trop. Elle soupira.

Ce fut encore pire quand Finn prit le relais un moment plus tard, après s'être échappé de l'avion en détresse. Il avait l'allure d'un guerrier fraîchement débarqué du champ de bataille. Un vétéran, capable de décrire avec concision et sans émotion chaque coup porté à l'ennemi.

Il avait raison. Le reportage était bien meilleur ainsi.

Pendant la page de publicité, Deanna monta en régie. Benny souriait comme un imbécile heureux.

Trop gros, perpétuellement rouge, il avait la manie de se tirer sur les cheveux. Mais c'était un réalisateur de grand talent.

— On a battu toutes les autres chaînes ! disait-il à Finn par l'intermédiaire de son casque. Personne n'avait le film de l'atterrissage, ni l'évacuation des passagers...

Il envoya un baiser à Deanna.

— C'est formidable, Tu reprends dans dix seconde, Finn. On passe les interviews.

Benny passa les trois dernières minutes à marmonner en triturant les cheveux.

— On aurait peut-être dû lui trouver une veste.

— Mais non, le rassura Deanna. Il est très bien ainsi.

—... Durant ces ultimes minutes, certains, comme Harry Lyle, ont pensé à leur famille. D'autres, comme Marcia DeWift ou Kenneth Morgenstem, ont passé en revue tout ce qu'ils n'avaient pas eu le temps d'accomplir. Pour eux, comme pour tous les autres à bord du vol 1129, le cauchemar s'est terminé à dix-neuf heures dix-sept, quand l'appareil a touché le macadam de la piste n° 3. Ici Firm Riley, pour la CBC. Bonsoir.

— Générique ! Musique ! Coupez !

Des cris de joie explosèrent dans la régie. Benny s'adossa contre son fauteuil à roulettes et leva les bras en signe de triomphe. Les téléphones se mirent à sonner tous en même temps.

— Benny, c'est Barlow James, sur la deux.

Le silence se fit aussitôt, et le réalisateur contempla le récepteur d'un air méfiant. Barlow James était le président de la section information de La chaîne. Il appelait rarement.

Benny ravalait sa salive.

— Allô?... Oui.. Merci, monsieur. Oui, répéta-t-il en levant le pouce pour indiquer à son entourage que tout était pour le mieux. Oui, monsieur, Finn est formidable. Nous sommes heureux qu'il soit de nouveau parmi nous. Deanna Reynolds?... Oui monsieur. Nous

sommes fiers de l'avoir dans notre équipe. Merci infiniment Je le leur dirai.

Benny raccrocha, se leva, exécuta une sorte de boogie.

— Il est content ! chantonna-t-il Content comme tout ! Il t'a adorée, Deanna. Il aime ton style frais et ultime, je le cite... Et le fait que tu étais trempée lui a beaucoup plu.

Etouffant un rire, elle recula, et heurta Finn.

— Excellentes qualités pour une journaliste, intervint ce dernier... Bravo, les gars... Vous avez été épatants.

— M. James est content que tu sois de retour, dit Benny. Et il attend avec impatience de te massacrer au tennis la semaine prochaine.

— Il peut toujours rêver... Merci encore! ajouta Finn à l'intention de Deanna.

Il la rattrapa dans la salle de rédaction alors qu'elle enfilait son manteau.

— Votre texte était excellent.

— Merci.

— En général, je n'aime pas lire le commentaire, mais avec le vôtre, ce fut un plaisir.

— C'est la nuit des compliments ! Merci, et bienvenue à Chicago.

— Je peux vous déposer quelque part?

— J'ai ma voiture.

— Et moi, je n'en ai pas, répliqua-t-il avec son sourire à fossettes. Je vais avoir un mal fou à trouver un taxi par ce temps.

Elle l'examina de bas en haut. Avec ses talons, elle était de la même taille que lui. Il avait de grands yeux d'un bleu innocent. Trop innocent. Surtout avec ce sourire. Pas mal...

— Je pourrais, par égard pour un collègue, vous ramener. Elle avait encore les cheveux mouillés. Il remarqua qu'elle n'avait pas pris la

peine de se remaquiller.

— Vous êtes encore fâchée ?

— Moi? Non. Un peu irritée, c'est tout.

— Je vous offrirais volontiers un sandwich, murmura-t-il en tendant la main pour tripoter l'un des boutons de sa veste.

— Je ne pense pas que ce soit utile. D'ailleurs, j'ai un coup de téléphone à donner.

Elle avait quelqu'un dans sa vie. Dommage. Oui, vraiment très dommage.

— Bon. Mais si vous voulez bien me raccompagner, ce ne serait pas de refus.

Chapitre 5

Pour certaines personnes, l'organisation d'une soirée n'avait rien de sorcier. Il suffisait d'additionner un buffet, des boissons, de la musique, quelques bons amis, et le tour était joué.

Pour Deanna, il s'agissait d'une véritable campagne.

Dès l'instant où Cassie lui avait passé la main vingt-quatre heures auparavant, elle s'était attachée à vérifier les moindres détails, à cocher des listes interminables.

Tel un général inspectant ses troupes, elle avait contacté le traiteur, le fleuriste, le barman, le personnel de la maison. Elle avait prévu, remanié, approuvé, compté les verres, discuté avec le chef d'orchestre. A présent, elle goûtait les brochettes de poulet à la sauce aux cacahuètes de Van Damme.

— C'est divin! murmura-t-elle, paupières closes, lèvres entrouvertes. Exquis...

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, tous deux se sourirent.

— Dieu soit loué ! soupira Van Damme en lui offrant un verre de vin, en plein milieu de l'immense cuisine d'Angela. Miss Perkins m'avait demandé de composer un buffet sur le thème de la « cuisine autour du monde ». J'ai eu très peu de temps pour concocter des plats qui se marient bien entre eux. Ratatouille, champignons sautés à la berlinoise, feuilles de vigne farcies...

La liste n'en finissait plus.

— Vous avez merveilleusement bien travaillé, monsieur Van Damme, assura-t-elle en lui portant un toast. Miss Perkins et ses invités seront enchantés. Je sais maintenant que je peux laisser le reste entre vos mains.

Du moins l'espérait-elle. Autour d'eux une demi-douzaine de cuisiniers s'affairaient, secouant les casseroles, bousculant les plateaux, marmonnant.

— Encore trente minutes, dit-elle, embrassant la salle d'un dernier coup d'œil.

Chaque centimètre carré des plans de travail roses était recouvert de

vaisselle. L'air était imprégné de délicieux parfums. Deanna décida que le moment était venu d'échapper à toute cette activité qui lui donnait le tournis.

Elle se dirigea précipitamment vers le vaste salon, tout en fleurs et en couleurs pastel. De superbes lys jaunes jaillissaient des vases de cristal, de délicates roses flottaient dans des coupes fragiles. Cette pièce, comme tout le reste de la demeure d'Angela, exhalait une féminité exacerbée. Le regard aiguisé de Deanna passa sur les coussins couleur de sorbets jetés négligemment sur le divan à dossier arrondi, les bougies savamment disposées. Derrière les portes encore fermées de la terrasse, les musiciens accordaient leurs instruments.

L'espace d'un instant, elle s'amusa à imaginer que cette maison était la sienne. Elle y aurait mis davantage de couleurs franches, moins de fanfreluches. Mais elle n'aurait aucun mal à s'habituer à ces hauts plafonds, à ces larges fenêtres, à cette magnifique cheminée entourée de bois de pommier.

Elle accrocherait plus de tableaux aux murs. Elle placerait ici et là des meubles anciens, bien choisis, qui contrasteraient avec les pièces plus modernes.

Un jour, peut-être, songea-t-elle en poussant de deux centimètres un vase sur une commode.

Satisfaite, elle effectua une dernière tournée de vérification du rez-de-chaussée. Elle traversait le hall pour rejoindre l'escalier, lorsqu'on sonna. Il était encore trop tôt pour les invités. Pourvu que ce ne soit pas une livraison de dernière minute !

C'était Finn, sa silhouette se détachant nettement sur un fond de crépuscule. Une douce brise taquina ses cheveux, et grisa Deanna de parfums. Il lui sourit, laissa monter son regard de la pointe de ses baskets à sa chevelure hirsute.

— Tiens ! Vous ici ! Vous couvrez la soirée ?

— Si l'on veut.

Elle remarqua qu'il s'était rasé. Il avait jugé inutile de mettre une cravate, mais sa veste et son pantalon gris ardoise lui donnaient une allure à la fois chic et décontractée.

— Vous êtes en avance, murmura-t-elle.

— À la demande de la maîtresse de maison, expliqua-t-il en entrant et en fermant la porte derrière lui. J'aime beaucoup votre robe du soir.

— J'allais justement me changer.

Et lui, la retardait. Se surprenant à tripoter sa boucle d'oreille, elle laissa précipitamment retomber sa main.

— Entrez donc. Asseyez-vous. Je vais prévenir Angela de votre arrivée.

— Vous êtes pressée? s'enquit-il en la suivant dans la salle de séjour.

— Mais non, pas du tout. Puis-je vous offrir à boire? Le barman est à la cuisine, mais je sais me débrouiller.

— Ne vous occupez pas de moi.

Il se percha sur le bras d'un canapé et inspecta la pièce. Deanna ne convenait pas plus que lui à ce décor ultra-féminin. Elle lui faisait penser à une Titanide. Et le mot Titanide évoqua soudain, sans qu'il sache trop pourquoi, des images d'étreintes passionnées sur un tapis de feuilles en pleine forêt.

— Rien n'a changé ici en six mois, constata-t-il. J'ai toujours l'impression de me promener dans un jardin royal.

Deanna réprima un fou rire, mais n'osa pas acquiescer.

— Angela adore les fleurs. Je vais la chercher.

— Laissez-la donc se pomponner. Ça aussi, elle adore. Vous ne vous asseyez jamais?

— Bien sûr que si !

— Quand vous rédigez un texte ou quand vous conduisez...

— Quand je mange, aussi, parfois.

— Intéressant ! Moi aussi. Peut-être pourrions-nous essayer ensemble,

un de ces jours?

Elle haussa un sourcil, inclina la tête.

— Chercheriez-vous par hasard à me séduire, monsieur Riley?

Il soupira, mais ses yeux brillaient d'espièglerie.

— Moi qui croyais être d'une subtilité à toute épreuve !

— Non.

— Non, je ne suis pas subtil ?

— Vous ne l'êtes pas. Et non, c'est gentil à vous, mais je ne suis pas libre. Et quand bien même je le serais, il me paraît déraisonnable de mélanger relations personnelles et professionnelles.

— Vous êtes terriblement catégorique.

— Eh, oui ! confirma-t-elle avec un sourire charmant. Marquant une pause dans l'embrasure, Angela serra les dents. Ce tableau de sa protégée et de son amant entretenant une conversation intime dans son salon l'avait rendue furieuse. Pourtant, elle s'arma d'un sourire.

— Finn, mon chéri ! s'exclama-t-elle en se précipitant vers lui, longue et gracile comme une fleur d'or gainée de soie bleu pâle. Comme tu m'as manqué !

murmura-t-elle en se jetant à son cou et en réclamant ses lèvres.

Elle savait créer une impression forte. Depuis toujours. Elle s'offrait à lui sans pudeur.

— Je suis content de te voir, répondit-il en la repoussant légèrement pour mieux l'examiner. Tu as l'air en pleine forme.

— Toi aussi, mon cher. Deanna, tu aurais pu me prévenir que mon invité d'honneur était là ! lui reprocha-t-elle sans le quitter des yeux.

— Excuse-moi, marmonna-t-elle, clouée sur place.

Je m'y apprêtais...

— Mais elle allait d'abord me verser à boire, intervint Finn

en la dévisageant par-dessus l'épaule d'Angela. Il riait intérieurement. Il paraissait gêné.

— Je ne sais pas comment je me débrouillerais sans elle, lui confia Angela en mettant un bras autour de la taille de Finn. Je peux compter sur elle pour tout, absolument tout. Et je n'hésite pas. Ah! J'oubliais...

Elle tendit la main vers Deanna.

— ... Avec tout ça, j'oubliais complètement les événements d'hier soir. J'étais folle d'inquiétude, quand j'ai entendu parler de cet avion.

Elle frissonna, serra le bras de Deanna.

— Vous avez été formidables, tous ! Ton reportage improvisé en plein drame était épatant, Finn. Ça ne m'étonne pas de ta part.

Deanna porta son regard de l'un à l'autre.

— Je pense que vous voulez profiter de quelques minutes de tranquillité avant la venue des invités.

Quant à moi, je vais me changer.

— Mais bien sûr ! Nous te mettons en retard, ma pauvre. Deanna est une tigresse en ce qui concerne le respect des emplois du temps ! ajouta Angela en s'abandonnant contre Finn. Vas-y vite, ma chérie... Je me charge de tout, à partir de maintenant.

— Je vais me servir un cocktail, annonça Finn en se dégageant de son étreinte, tandis que Deanna montait en courant l'escalier.

— Il doit y avoir du Champagne, par là, roucoula Angela. Je veux fêter ton retour avec ce qu'il y a de meilleur.

Finn alla derrière le bar en bois de rose et sortit du petit réfrigérateur une bouteille. Comment devait-il manœuvrer avec Angela?

— J'ai essayé de te joindre à plusieurs reprises, hier soir, commença-t-elle.

— En rentrant, j'ai laissé le soin à mon répondeur de prendre les messages. J'étais épuisé.

Premier mensonge. Et non le dernier, songea-t-il en grimaçant. Le bouchon claqua, le bulles remontèrent.

— Je comprends, assura-t-elle en le rejoignant et en posant une main sur la sienne. Mais tu es rentré. Enfin ! Ces six mois ont été interminables.

Sans un mot, il remplit une coupe pour elle et un verre d'eau gazeuse pour lui.

— Tu ne bois pas avec moi?

— Pas pour le moment... Angela, tu t'es mise en quatre pour moi. Ce n'était pas nécessaire.

— Rien n'est trop beau pour toi, murmura-t-elle.

Peut-être était-il lâche de garder ce bar entre eux? Il soutint son regard sans ciller.

— Nous nous sommes bien amusés, Angela, mais il est trop tard pour revenir en arrière.

— En effet Nous irons de l'avant ! déclara-t-elle en déposant un baiser sur ses doigts. Nous nous entendons si bien, toi et moi. Tu t'en souviens, non?

— Oh, oui ! Mais ça ne marchera pas.

Elle lui mordilla, brièvement les doigts, le surprenant et l'excitant à la fois.

— Tu te trompes, mon chéri. Je te le prouverai, promit-elle. Le carillon de la porte d'entrée résonna.

— Plus tard... conclut-elle avec un sourire mystérieux.

Il avait l'impression désagréable d'être piégé dans une cage aux barreaux de velours. Relations, amis, collègues, associés, célébrités se bousculaient pour fêter son retour. Le buffet était exquis, exotique à souhait, la musique discrète. Il n'avait qu'une envie : s'échapper.

Il se souciait peu des convenances. Mais il savait que s'il tentait une escapade, Angela provoquerait une scène dont on entendrait parler d'un bout à l'autre du pays. Les gens du milieu étaient trop nombreux pour qu'une altercation comme celle-là passe inaperçue.

D'ailleurs, il aimait mieux présenter l'information qu'en être le sujet. Il n'avait donc qu'une solution : tenir le coup jusqu'au bout, jusqu'à l'inévitable querelle, après ces mondanités interminables.

Sur la terrasse, au moins, l'air était frais. Finn Riley était homme à savourer les effluves de fleurs du printemps, de gazon fraîchement tondu, d'épices et de parfums de femmes. Écoutant d'une oreille distraite le discours de son voisin, il s'autorisa à penser à son chalet dans les bois. Il rêvait de s'y retrouver, de s'asseoir avec un bon livre et un cognac devant un feu de cheminée, ou de préparer de nouveaux appâts pour la pêche. Seul. La perspective de ce moment de solitude était son unique consolation.

— Je te le dis, Riley, s'ils ne font pas quelque chose pour le mardi soir, on va se retrouver avec une coupure budgétaire de plus à la rédaction. Ça me rend malade, rien que d'y penser !

— Je sais. Personne n'a oublié les licenciements d'il y a deux ans.

Il aperçut Deanna.

— Excuse-moi...

Se frayant un chemin à travers la foule, il se rapprocha d'elle et glissa les deux bras autour de sa taille. Elle se raidit, et il hocha le menton.

— Il ne s'agit pas d'une tentative de séduction, mais d'une tentative de diversion.

— Ah, bon ? s'enquit-elle en se mettant à danser avec lui. En quel honneur?

— En l'honneur que les problèmes concernant la grille horaire du mardi soir m'ennuient à périr.

— Ah-ha ! Il est vrai que nous sommes en difficulté de ce côté-là. L'émission qui précède le journal du soir est...

— Taisez-vous ! ordonna-t-il.

Elle pouffa, et il lui sourit, enchanté de pouvoir la regarder dans les yeux.

— Vous savez qu'en tant qu'invité d'honneur, il est de votre devoir de circuler.

— J'ai horreur des règlements.

— Et moi, je ne vis que par eux.

— Dans ce cas, dites-vous que je « circule » en dansant avec vous. Nous allons même bavarder, tous les deux. J'aime beaucoup votre robe.

Il était sincère. La simplicité de la coupe et l'audace du rouge vif lui plaisaient infiniment plus que les pastels et les froufrous d'Angela.

— Merci.

Elle le dévisagea attentivement. Elle voyait presque la douleur battre à ses tempes.

— Une migraine?

— Non, merci. J'en ai déjà une.

— Je vais vous chercher des cachets, si vous voulez.

— Ça passera... Tenez ! ajouta-t-il en la serrant de plus près. Je me sens déjà mieux. D'où êtes-vous?

— De Topeka, capitale du Kansas.

Paupières closes, elle faillit soupirer de bonheur, mais se reprit juste à temps. Il était beaucoup trop séduisant pour elle.

— Pourquoi vous êtes-vous installée à Chicago ?

— L'amie avec laquelle je partageais ma chambre à l'université est venue ici après son mariage. Elle m'a persuadée de l'imiter. La proposition de la CBC m'a grandement facilité les choses.

Elle sentait divinement bon. Ses cheveux, sa peau lui évoquaient le vin

chaud et la fumée. Il pensa à son lac, où se reflétaient les étoiles de la nuit, et au chant des criquets dans les herbes.

— Vous aimez pêcher ?

— Pardon?

— Pêcher. Vous aimez pêcher ? Elle s'éloigna légèrement.

— Je n'en sais rien. De quelle sorte de pêche voulez-vous parler?

Il sourit. Il était attendri non pas tant par sa perplexité que par le sérieux avec lequel elle lui posait la question, comme s'il s'agissait d'un grave problème politique.

— Vous avez eu raison de venir là, Kansas.

Curieuse comme vous l'êtes, vous irez loin. Dieu sait que vous en avez le physique.

— J'aime penser que j'ai aussi une cervelle.

— Si c'est le cas, vous savez combien le physique compte pour réussir. Le public aime que les morts, les guerres et les scandales économico-financiers leur soient racontés par une jolie présentatrice. Après tout, pourquoi pas ?

— Vous êtes d'un cynisme !

— J'ai cultivé cette qualité après ma première audition de présentateur pour la chaîne 3 de Tulsa. J'ai devancé deux autres candidats parce que je passais mieux à l'écran.

— Et votre travail n'y était pour rien ?

— Aujourd'hui, si.

Il joua avec ses cheveux cascasant sur ses épaules.

Très agréable, cette sensation. Trop, même, songea-telle.

— Qu'est-ce que c'est que cette cicatrice?

— Laquelle?

— Celle-là.

— Ah, oui. Euh... Je me suis bagarré dans un bar.

C'était... C'était à Belfast. Dans un pub fréquenté par les membres de l'IRA.

— Mmmm... Ce genre d'aventure me semble indigne d'un grand correspondant international.

— J'ai bien le droit de m'amuser de temps en temps. De toute façon, c'était il y a des années...

Aujourd'hui, je suis nettement plus digne.

Il lui sourit et l'attira de nouveau tout contre lui.

Elle eut l'impression de fondre.

— Je ne suis pas de cet avis.

— Essayez, vous verrez, la défia-t-il tout bas.

Tiens! Quelqu'un vous cherche.

Jetant un coup d'oeil derrière elle, elle reconnut Marshall. Il leva deux coupes de Champagne dans sa direction.

— Si je comprends bien, je dois vous relâcher, dit Finn... Dites-moi, c'est sérieux, votre histoire?

Elle hésita, contempla leurs mains jointes, luttant contre l'envie de rester avec lui.

— Je n'en sais rien, avoua-t-elle. Je ne suis pas encore décidée.

— Prévenez-moi.

Il la libéra, et elle s'éloigna lentement.

— Désolé d'arriver si tard, s'excusa Marshall en l'embrassant rapidement avant de lui offrir sa coupe.

— Ce n'est pas grave.

Elle but. Elle avait la gorge sèche.

— Il fait un peu frais, dehors, non ? Tu as froid.

Rentre.

— Oui... Je suis navrée, pour notre soirée gâchée d'hier.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Nous avons l'un comme l'autre des cas d'urgence à résoudre.

— Je t'ai téléphoné en rentrant.

— Oui, j'ai eu ton message... Je me suis couché tôt, ajouta-t-il, le regard baissé.

— Tu n'as donc pas vu notre reportage.

— Non, mais j'en ai aperçu quelques extraits aux informations ce matin. N'est-ce pas avec Finn Riley que tu dansais, à l'instant ?

— Si.

— On ne peut pas dire que son retour soit passé inaperçu. J'ai du mal à comprendre comment il a pu s'exprimer de façon aussi concise et détachée si vite après avoir frôlé la mort. Je suppose qu'il est blindé.

Deanna fronça les sourcils.

— C'est davantage une question d'instinct et d'entraînement.

— Je suis heureux de constater que de ton côté, tu as su rester passionnée et sincère.

Elle esquissa un sourire.

— Mon but était d'être claire et objective.

— Oh, ce fut le cas ! assura-t-il en réclamant ses lèvres. Et tu étais ravissante, sous la pluie... Crois-tu que nous pourrions nous éclipser bientôt et avoir un moment pour nous ?

Vingt-quatre heures auparavant, elle aurait répondu oui. À présent,

elle hésitait. Marshall mit l'index sous son menton, un geste qui l'avait souvent attendrie.

— Un problème?

— Non. Oui.

Elle soupira, agacée par ses propres tergiversations.

L'heure était venue de prendre des distances.

— Je regrette, Marshall, mais Angela compte sur moi pour veiller au bon déroulement de la fête. Et pour être franche, tu vas un peu trop vite pour moi.

Elle sentit qu'elle l'avait vexé, mais il n'enleva pas son doigt.

— Je ne cherchais pas à te presser.

— Je sais. Tu n'as rien à te reprocher. C'est simplement que... que je suis prudente, sans doute un peu trop, en matière de relations intimes. J'ai mes raisons, que je t'expliquerai un jour, si je le peux.

— Prends ton temps. Tu sais combien j'ai envie d'être auprès de toi. Et ce n'est pas uniquement un désir sexuel.

— Je sais, murmura-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour poser sa joue contre la sienne.

Mais elle pensait à celle de Finn, toute douce, quand ils avaient dansé.

Il était fatigué. Il avait pourtant l'habitude de se reposer n'importe où, dans un train, dans un avion, dans un car, par bribes, de camper dans la jungle, dans le désert, dans les tranchées. Il appréciait la douceur des draps fins dans les hôtels de luxe, mais il dormait tout aussi bien sur un tapis, bercé par les tirs d'obus.

Or, ce soir, il rêvait d'un bon lit douillet. Mais il avait encore une affaire à régler. Et s'il avait peu de respect pour les règlements, il n'ignorait jamais les problèmes.

— Et voilà ! Enfin débarrassés du dernier invité !

s'exclama-t-elle en revenant vers lui, belle et fraîche comme au début de la soirée. Tout le monde était enchanté de te revoir.

Elle enroula les bras autour de son cou et se lova contre son épaule.

Il leva une main pour lui caresser les cheveux. Elle était douce, rose. Il avait l'impression d'être englué dans les tentacules d'une vigne vierge. S'il ne restait pas sur ses gardes, il étoufferait.

— Asseyons-nous. Nous devons discuter.

— Je sais que tu vas avoir du mal à le croire, mais je n'en peux plus de parler.

Elle laissa courir sa main sur la chemise de Finn, remonta jusqu'au bouton du haut.

— Et j'ai dû patienter jusqu'à maintenant pour t'avoir pour moi toute seule et fêter vraiment ton retour.

Elle se pencha vers lui dans l'attente d'un baiser, mais un éclair de colère jaillit de ses yeux lorsqu'il la repoussa.

— Angela, je suis désolé, mais je n'ai pas envie de reprendre là où nous en étions restés il y a six mois.

Nous avons rompu dans la douleur, et je le regrette, mais nous avons bel et bien rompu.

— Tu ne vas tout de même pas me punir d'avoir été un peu trop émotive et d'avoir prononcé des paroles un peu vives sur le moment? Nous sommes tout l'un pour l'autre, Finn.

— Nous avons eu une liaison, rectifia-t-il. Sur le plan sexuel, c'était formidable. Et nous étions presque amis. J'aimerais conserver l'amitié et oublier le reste.

— Tu es cruel.

— Je suis honnête.

— Tu ne veux pas de moi ?

Elle renversa la tête et lâcha un rire rauque.

— Mais si, tu veux encore de moi ! Je le sais, je le sens, murmura-t-elle, bouche entrouverte. Tu sais bien ce que je peux faire pour toi, Finn. Tu en as envie autant que moi.

— Je ne prends pas forcément tout ce dont j'ai envie.

— Mais tu m'as prise. Ici même, sur ce tapis, la première fois. Tu te rappelles ?

Elle caressa son torse, sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Je t'ai rendu fou, tu m'as arraché mes vêtements.

Tu t'en souviens ?

Sa voix était coulante comme du miel. Oh, oui, il s'en souvenait ! Ses ongles dans son dos, ses dents plantées dans son épaule : elle avait sucé son sang, et il s'était laissé faire.

— Je veux que tu me prennes encore, Finn.

Elle fixa son visage, tandis que sa main glissait plus bas.

Il se raidit. Il savait comment ce serait, et l'espace d'un instant, eut désespérément envie d'éprouver ce plaisir dans la violence. Mais il se souvenait aussi de tout le reste.

— Cela ne se reproduira plus, Angela.

Il la lâcha. Elle était vive. Il aurait dû s'y attendre, mais la gifle partit si vite et si fort qu'il fut projeté en arrière.

— Je vois que tu n'as pas changé.

Il essuya ses lèvres où perlait une goutte de sang.

— C'est parce que je suis plus âgée que toi, n'est-ce pas ? cracha-t-elle, enragée. Tu préfères quelqu'un de plus jeune, que tu pourras mouler à ta guise.

— Je connais ta rengaine par cœur, Angela.

Arrêtons-la tout de suite.

Il se détourna et se dirigea vers la porte. Il avait presque traversé le hall, quand elle se jeta à ses pieds.

— Non ! Non, ne pars pas ! hurla-t-elle en s'accrochant à sa jambe, secouée de sanglots.

Elle était aussi furieuse que terrifiée à l'idée d'avoir été rejetée.

— Pardon! ajouta-t-elle... Pardon! Je t'en supplie, ne me laisse pas.

— Pour l'amour du ciel, Angela ! riposta-t-il en la mettant debout.

— Je t'aime. Je t'aime tant !

Nouant les bras autour de son cou, elle pleura sur son épaule. Son amour était aussi sincère que sa colère, aussi volatile et capricieux.

— Si je te croyais, j'aurais pitié de nous deux.

Il s'écarta brusquement. Les larmes. L'arme absolue des femmes, et en même temps, la plus mesquine.

— Tais-toi ! Crois-tu que j'ai couché avec toi pendant trois mois sans savoir que tu me manipulais ?

Tu ne m'aimes pas. Tu ne me veux que parce que j'ai osé te quitter.

— C'est faux ! hoqueta-t-elle en levant vers lui son visage ravagé. Je t'aime, Finn. Je pourrais te rendre heureux.

Il faillit succomber. Agacé par elle, mais surtout par sa propre faiblesse, il la repoussa.

— Je sais bien que tu as fait pression sur James pour qu'il me renvoie afin que je n'aille pas à Londres.

— J'étais désespérée ! s'écria-t-elle en cachant sa figure dans ses mains. J'avais peur de te perdre.

— Tu voulais me prouver que j'étais sous ta coupe.

Et si James ne m'avait pas soutenu, tu n'aurais pas hésité à ruiner ma carrière.

— Il ne m'a pas écoutée. Toi non plus.

— Non. Et si je suis venu ici ce soir, c'est parce que j'espérais qu'en six mois, tu t'étais calmée. Je me suis trompé.

— Crois-tu pouvoir me tourner le dos ? Comme ça, tout simplement ? Je te détruirai. Il me faudra peut-être des années pour y parvenir, mais j'y parviendrai, promit-elle, d'un ton menaçant, son chagrin envolé.

Finn marqua une pause avant de sortir. Elle se tenait au milieu de la pièce, le visage maculé, les yeux rouges et gonflés.

— Merci pour la soirée, Angela. Le spectacle m'a époustouflé.

Deanna aurait été d'accord. Tandis que Finn regagnait sa voiture, elle bâillait dans l'ascenseur qui la menait à l'étage de son appartement. Dieu merci, elle était en congé le lendemain. Elle aurait le temps de récupérer. Et de réfléchir à sa situation avec Marshall.

Pour l'heure, elle n'avait qu'une idée en tête : prendre un bon bain et se coucher.

Elle sortit les clés de son sac, et en chantonant, entra. Par habitude, elle pressa sur l'interrupteur et traversa le vestibule.

Tout était silencieux. Merveilleusement tranquille.

Poussant les verrous de la porte, elle se dirigea machinalement vers son répondeur. Elle écouta ses messages en enlevant ses escarpins de satin noir et en dégourdissant ses doigts de pieds. La voix de Fran récitant une liste de prénoms possibles pour Bébé la fit sourire. Ce fut alors qu'elle aperçut l'enveloppe, par terre.

Tiens ! Comment ne l'avait-elle pas vue plus tôt ?

Intriguée, ravalant un second bâillement, elle la déchira et en sortit une unique feuille de papier blanc.

En son milieu, tapée à l'encre rouge, une phrase : *Deanna, je t'adore.*

Chapitre 6

— On a l'antenne dans trente secondes !

— Nous serons prêts !

Deanna se glissa dans son fauteuil sur le plateau du *Journal*. Dans son casque se chevauchaient les voix des techniciens en salle de régie. À quelques mètres devant elle, le réalisateur demandait un complément d'information en se trémoussant d'impatience. Un caméraman fumait tranquillement sa cigarette en discutant avec un preneur de son.

— Vingt secondes ! Seigneur ! souffla Roger en essuyant ses mains moites sur ses genoux. Qui a donné à Benny l'idée d'ajouter un fond musical au reportage ?

— C'est moi, avoua-t-elle avec un sourire penaud.

J'ai lancé ça comme ça, en visionnant les rushes. Tu verras, ce sera très bien.

Quelqu'un hurlait des insanités dans son casque, et elle

devint

légèrement

jaune.

Pourquoi

cette

perpétuelle quête de la perfection ?

— En toute franchise, je n'imaginais pas qu'il me prendrait à ce point au sérieux.

— Dix secondes, marmonna Roger en jetant un ultime coup d'oeil dans son miroir de poche. S'il faut boucher le trou, je m'en remets à toi, cocotte.

— Tout va bien se passer.

Elle serra les mâchoires. Oui, tout se passerait bien, qu'on se le dise! Elle allait présenter une minute dix de chef-d'œuvre! Les injures derrière la vitre se transformèrent en cris de victoire, et le réalisateur commença le décompte.

— Ils l'ont ! murmura Deanna à son partenaire, avant de regarder droit dans l'objectif.

— Bonjour, voici le *Journal de midi*. Roger Crowell.

— Et Deanna Reynolds. Deux cent soixante-quatre personnes se trouvaient à bord du vol 1129 en provenance de Londres vendredi dernier. Depuis ce matin, on peut dire plus un. En effet, Matthew John Carlyse, fils des passagers Alice et Eugène Carlyse, est venu au monde ce matin à cinq heures quinze. Né six semaines avant terme, le bébé pèse deux kilos cinq cents et se porte comme un charme.

Suivait un bref reportage accompagné de « Baby, baby » de Cat Stevens. Deanna s'autorisa un soupir de soulagement, et son sourire s'élargit. Quelle réussite! Et grâce à elle...

— Les images sont superbes.

— Pas mal, acquiesça Roger, souriant malgré lui quand la caméra effectua un zoom avant sur la couveuse. Quelqu'un avait accroché à sa couverture des ailes d'aviateur.

— Les Carlyse ont donné à leur fils ce prénom en l'honneur de Matthew Kirland, qui était aux commandes de l'avion sinistré et a pu faire atterrir l'appareil sans dommages sur l'aéroport d'O'Hare vendredi soir. Ni M. Carlyse ni son épouse ne craignent le retour à Londres à la fin du mois. Quant à Matthew, il s'est gardé de tout commentaire.

— Dans un tout autre domaine... enchaîna Roger.

Deanna consulta ses notes pour s'assurer de ce qui venait ensuite. Lorsqu'elle releva les yeux, elle aperçut Finn, au fond du studio. Il se balançait d'avant en arrière, les mains dans les poches avant de son pantalon. Il la félicita d'un hochement de tête.

Que fabriquait-il là? Il avait droit à une semaine entière de vacances! Pourquoi n'était-il pas à la montagne, sur la plage... n'importe où, mais ailleurs ?

Elle se secoua intérieurement et s'adressa à l'objectif, sensible à ce regard bleu et objectif qui ne la quittait plus.

Roger lança la page de publicité qui précédait la rubrique « Le Coin de Deanna ». Exaspérée par cette présence indésirable, la jeune femme s'écarta de son bureau, descendit de l'estrade et enjamba les câbles serpentant tout autour. Elle s'apprêtait à aller accueillir son invitée du jour, quand Finn surgit devant elle.

— Vous êtes meilleure que dans mes souvenirs.

— Vraiment? répliqua-t-elle en tirant sur le bas de sa veste. Après un tel compliment de votre part, je peux mourir heureuse.

— C'était une simple remarque. Vous m'intriguez, vous savez, ajouta-t-il en lui prenant le bras. Suis-je toujours sur votre liste noire pour vous avoir volé la vedette l'autre soir?

— Vous ne figurez sur aucune liste. J'ai horreur qu'on m'épie, c'est tout.

Il ne put s'empêcher de rire.

— Dans ce cas, ma pauvre Kansas, vous vous êtes trompée de métier.

Il la relâcha, et cédant à un élan soudain, s'empara d'une chaise pliante hors champ. Il n'avait pas eu l'intention de rester, et savait pertinemment qu'il le faisait dans le seul but de l'irriter. Cet après-midi, comme la veille, il était venu faire un tour dans les studios, tout bêtement parce qu'il s'y sentait à l'aise.

Rien, hormis sa carrière, ne l'excitait dans son existence. Et c'était tant mieux. Il observa Deanna, qui en hôtesse parfaite, bavardait de tout et de rien, histoire de détendre l'atmosphère. Serait-elle rassurée, ou agacée de savoir qu'il n'avait pas pensé à elle une seule seconde durant tout le week-end ? Il avait pris l'habitude de bien compartimenter sa vie. Par principe, les femmes n'interféraient jamais dans son travail et la réalisation de ses ambitions.

Ces quelques mois passés à Londres avaient renforcé sa réputation et sa crédibilité, mais il était content d'être rentré.

Son attention se tourna de nouveau vers Deanna, qui riait. Elle avait un rire agréable, un peu rauque.

Subtilement sensuel.

En harmonie parfaite avec son physique, décida-t-il.

Quant à ses yeux ! Magnifiques, chaleureux, brillants d'intérêt pour le discours de l'invitée, venue promouvoir une exposition de peinture.

A cet instant précis, Finn songea qu'il se fichait éperdument de la peinture et de l'art en général.

Deanna, en revanche, était captivante. Cette façon qu'elle avait de se pencher en avant, de donner une note d'intimité à son interview. Jamais elle ne consultait ses notes, jamais elle ne trébuchait sur une question.

Même après la fin de la séquence, elle continua de s'occuper de son artiste, laquelle repartit pleine d'espoir et d'énergie. Deanna revint s'installer auprès de son co-présentateur.

— Elle est épatante, n'est-ce pas ?

Se retournant, Finn reconnut derrière lui, au seuil du studio, un homme dégingandé, au visage étroit sillonné de rides d'inquiétude. Même lorsqu'il souriait, le regard de Simon Grimsley exprimait une mélancolie infinie. Il perdait ses cheveux, constata Finn. Il n'avait pourtant guère plus de trente ans. Comme toujours, il était vêtu d'un costume sombre agrémenté d'une cravate au nœud serré.

— Comment vas-tu, Simon ?

— Ne m'en parle pas ! s'exclama-t-il en levant les yeux au ciel. Angela est d'une humeur massacrate.

— Ce n'est pas nouveau.

— Comme tu dis ! répondit-il, baissant le ton comme la lumière rouge se mettait à clignoter. Elle m'a jeté un presse-papiers à la figure. Un Baccarat. Dieu merci, elle vise assez mal. Elle est sous pression, en ce moment.

— Bien sûr.

— C'est difficile, de rester toujours en tête des sondages. Simon laissa échapper un soupir quand le signal « à l'antenne » s'éteignit. Les tournages en direct l'angoissaient toujours.

— Deanna ! appela-t-il. Bravo ! Belle prestation.

— Merci. Et l'enregistrement de ce matin?

— Couci-couça, grimaça-t-il. J'ai un message pour toi de la part d'Angela... Ça m'a eu l'air important, ajouta-t-il en lui tendant une enveloppe rose pâle.

Elle résista à la tentation de la fourrer dans sa poche.

— Merci. Ne t'inquiète pas, je m'en occupe.

— Bon ! Je remonte. Rends-nous une petite visite cet après-midi si tu en as le temps.

— Promis !

Finn regarda la porte se refermer derrière Simon.

— Je ne comprendrai jamais comment un type aussi nerveux et déprimé arrive à s'en sortir avec les énergumènes qui passent dans l'émission d'Angela.

— Il est très organisé. Il trouve toujours une solution à tout.

— Il ne s'agissait pas d'une critique, mais d'une constatation, riposta Finn en lui emboîtant le pas.

— Vous n'avez que ça à la bouche, aujourd'hui !

railla-t-elle. Elle pénétra dans sa loge pour se remaquiller.

— En voici donc une autre. Votre entretien avec...

comment s'appelle-t-elle, déjà? Myra. Oui, Myra... était remarquable.

Flattée, elle en oublia sa méfiance.

— Merci. Le sujet était passionnant.

— Ce n'était pas nécessaire. Vous avez su la canaliser quand elle a commencé à déblatérer sur la technique et le symbolisme. Vous avez maintenu une ambiance amicale et décontractée.

— C'est ce que je préfère, riposta-t-elle. Je vous laisse Gorbatchev et Hussein ! ajouta-t-elle, narquoise.

Leurs regards se rencontrèrent dans le miroir, et un frémissement la parcourut.

— Trop aimable... Qu'est-ce que vous êtes susceptible ! Ma remarque était un compliment.

Il avait raison. Elle s'emportait pour rien.

— Savez-vous ce que je crois, Finn ? Il y a trop d'électricité dans cette pièce. Trop d'énergies conflictuelles.

Il l'avait senti dès l'instant où il l'avait rencontrée sur la piste d'atterrissage de l'aéroport.

— Et quelle impression cela vous fait-il ?

— C'est envahissant, répondit-elle avec un sourire.

Sans doute est-ce pour cela que vous êtes toujours sur mon chemin.

— Je ferais mieux de me pousser un peu.

— Excellente idée.

Elle s'empara de l'enveloppe rose qu'elle avait posée sur sa table, mais Finn l'arrêta à l'instant où elle allait l'ouvrir.

— Une petite question. Comment justifiez-vous vos deux casquettes, celle de journaliste pour la CBC et celle d'assistante d'Angela?

— Je ne travaille pas pour elle. Je suis employée par la rédaction. Ayant remis un peu de rouge sur ses lèvres, elle se coiffa, rapidement.

— Il m'arrive de temps en temps de rendre service à Angela. Je ne suis pas payée.

— Deux copines qui se tendent la main... Son ton ironique déplut à Deanna.

— Nous ne sommes pas copines, mais amies. Elle a été très généreuse

envers moi. Personne, à la rédaction, ne me reproche mon association avec elle, ni le temps que je lui accorde.

— C'est ce que j'ai entendu dire, en effet. Mais je suppose que l'unité de divertissement n'hésiterait pas à exercer quelques abus de pouvoir pour la gloire de son émission la plus populaire. Je ne peux pas m'empêcher de me demander dans quel but Angela se sert de vous.

— Elle ne se sert pas de moi ! s'indigna Deanna.

J'apprends beaucoup, avec elle.

— Quoi, par exemple ?

Comment être la meilleure... Deanna eut la sagesse de garder pour elle cette réponse.

— Elle a un talent fou pour les interviews.

— C'est vrai, mais vous n'êtes pas mauvaise non plus. Du moins en ce qui concerne l'information «douce ».

Elle faillit grogner, ce qui amusa Finn au plus haut point.

— J'aime ce que je fais, et même si ce n'était pas le cas, cela ne vous regarde pas.

— Vous avez raison.

Il aurait dû en rester là, mais il savait trop jusqu'où Angela pouvait aller lorsqu'elle avait la mainmise sur quelqu'un. Deanna risquait de s'en mordre les doigts.

— Puis-je me permettre de vous donner un petit conseil amical concernant Angela?

— Non. Je suis assez grande pour porter moi-même un jugement.

— Comme vous voudrez.

Il scruta son visage avant d'ajouter :

— Je me demande si vous êtes aussi solide que vous voulez vous en donner l'air?

— Je suis plus forte que vous ne le croyez.

— C'est dans votre intérêt. Lâchant sa main, il s'éloigna.

Restée seule, Deanna reprit son souffle. Pourquoi cette impression d'avoir couru un marathon chaque fois qu'elle passait cinq minutes en sa compagnie? Elle était dans un état d'épuisement et d'exaltation simultanés. Le chassant de son esprit, elle s'attaqua à la missive d'Angela, rédigée au stylo à plume, d'une écriture pleine de fioritures.

Ma chère Deanna,

J'ai un problème d'importance capitale dont je veux m'entretenir avec toi. Mon emploi du temps d'aujourd'hui est infernal, mais je pense pouvoir m'éclipser vers seize heures. Rendez-vous au bar du Ritz. Crois-moi, c'est important.

Amicalement,

Angela

Angela ne supportait pas qu'on la fasse attendre.

Elle en était à son deuxième cocktail au Champagne et bouillonnait de colère. Elle s'apprêtait à lui offrir la chance de sa vie, et au lieu de montrer sa reconnaissance, Deanna faisait preuve d'une grossièreté incroyable.

La mélodie des jets d'eau derrière elle, doublée de l'alcool, avaient un effet calmant. Ah ! Que c'était bon de savourer son succès. Les dorures du Ritz étaient bien loin de son Arkansas natal. Et elle n'était pas encore arrivée au bout du chemin.

A cette pensée, elle se radoucît. Son sourire encouragea une matrone aux cheveux bleutés à venir lui demander de signer un autographe. Angela se prêta gracieusement au jeu, et lorsque Deanna arriva, essoufflée, à seize heures vingt, elle la vit en grande conversation avec son admiratrice.

— Je suis désolée pour ce retard, murmura-t-elle en prenant place.

— Je t'en prie, ce n'est rien, éluda Angela. Je suis enchantée de vous avoir rencontrée, madame.

— Pour rien au monde je ne raterais votre émission. Et vous êtes encore plus belle en personne qu'à la télé !

— C'est adorable, non ? minauda Angela dès qu'elle fut seule avec Deanna. Elle me regarde tous les matins. Et maintenant, elle va pouvoir se vanter auprès de ses copines de bridge de m'avoir rencontrée en chair et en os. Qu'est-ce que je te commande à boire?

— Un thé. Je conduis.

— Voyons ! protesta-t-elle. Ce n'est pas une façon de célébrer un événement !

Elle attira l'attention de la serveuse, tapota sa coupe et leva deux doigts.

— Puis-je savoir ce que nous fêtons ?

Deanna enleva sa veste. Elle n'aurait aucun mal à faire durer un verre jusqu'au bout des trente minutes qu'elle s'était accordées pour cet entretien.

— Pas avant que tu n'aies ton Champagne, murmura Angela avec un sourire de sainte nitouche. Je tiens absolument à te remercier pour ton aide, l'autre soir. C'était une soirée très réussie.

— Je n'ai pas eu grand-chose à faire.

— Facile à dire ! Tu as le don de veiller aux moindres détails... Moi, tout cela m'ennuie. Et que penses-tu de Finn? s'enquit-elle en délaissant son cocktail pour allumer une cigarette.

— C'est sans aucun doute le meilleur reporter de la CBC, voire de toutes les chaînes confondues. Il a de la puissance. Une façon d'aller droit au but, et d'exprimer juste ce qu'il faut pour susciter la curiosité du public.

— Non, non, pas sur le plan professionnel ! En tant qu'homme.

— Je ne le connais pas sous cet angle.

— Tes impressions, Deanna, exigea-t-elle, soudain sévère. Tu es journaliste, n'est-ce pas ? Tu as le sens de l'observation. Comment le

vois-tu ?

Elles s'aventuraient sur un terrain mouvant. Dans les studios, rumeurs et spéculations couraient sur le passé et le présent du couple.

— En toute objectivité ? Il est séduisant, il a beaucoup de charme. Quitte à me répéter, je dirais que tout en lui exprime la puissance. En tout cas, il est très aimé des machinos comme des huiles.

— Des femmes, surtout.

Angela remua son pied, signe d'agitation. Son propre père n'avait-il pas été un charmeur ? Beau, et puissant, quand il était dans une bonne passe. Il l'avait abandonnée, lui aussi, avec son ivrogne de mère. Il était parti pour une autre femme et une partie de poker gagnante. Mais elle avait appris à se défendre, depuis.

— Il peut être exquis et démoniaque. Il n'hésite pas à se servir des gens dont il a besoin.

Elle aspira longuement, puis esquissa un sourire derrière un nuage de fumée.

— J'ai vu son manège, au cours de la soirée. Je me permets de te donner un petit conseil amical.

Deanna haussa un sourcil et se demanda quelle serait la réaction d'Angela si elle apprenait que Finn avait employé à peu près les mêmes termes à son égard un peu plus tôt.

— C'est inutile.

— Je sais que tu sors avec Marshall, mais Finn sait se montrer très persuasif.

Elle se pencha en avant. D'amie à amie...

— Je sais combien les nouvelles vont vite au studio. Tu es sûrement au courant de la relation que j'avais avec Finn avant son départ pour Londres.

Malheureusement, depuis que j'ai rompu, il pourrait chercher à soigner son amour-propre blessé en s'en prenant à quelqu'un de mon

entourage. Je ne voudrais pas te voir souffrir.

— Tu n'as aucun souci à te faire, bredouilla Deanna, mal à l'aise... Je suis vraiment navrée, Angela, mais j'ai fort peu de temps. Si c'est pour cela que tu tenais à me...

— Mais non ! Mais non ! Je bavarde, je m'égare...

Ah ! Voici nos accessoires indispensables au toast. À New York !

Leurs verres tintèrent.

— New York?

— Je travaille à cela depuis toujours.

Angela but précipitamment une gorgée, puis posa sa coupe. Elle était surexcitée.

— Aujourd'hui, le rêve est enfin devenu réalité.

Ceci doit rester strictement entre nous. Tu as bien compris ?

— Évidemment.

— Starmedia m'a fait une proposition, Deanna.

Une proposition incroyable. Je quitterai Chicago et la CBC en août, au terme de mon contrat. Mon émission sera réalisée à New York, et je présenterai en outre quatre programmes spéciaux par an.

Ses yeux brillaient comme du verre bleu, ses doigts couraient sur le pied de son verre.

— C'est merveilleux. Mais je croyais que tu avais déjà accepté de renouveler ton contrat avec la CBC et Delacort.

— Verbalement, oui, acquiesça-t-elle en haussant les épaules. Mais Starmedia est une maison beaucoup plus imaginative. J'aurai une société à mon nom. Je ne me contenterai pas de *Chez Angela*. Je produirai aussi de grandes émissions de variétés, des téléfilms, des documentaires. J'aurai accès à tout ce qu'il y a de mieux... C'est pourquoi j'aimerais que tu viennes avec moi, en qualité d'assistante.

— Moi ? murmura Deanna, incrédule. Mais je ne connais rien en matière de production. Et Lew...

— Lew, coupa Angela, balayant d'un geste de la main une association longue de plusieurs années... J'ai besoin de quelqu'un de jeune, de dynamique, d'imaginatif. Non, je n'emmènerai pas Lew avec moi.

Le poste est à toi, Deanna. Il te suffit de le prendre.

Deanna but un peu de Champagne. Elle s'était plus ou moins attendue à ce qu'Angela lui offre une place de documentaliste. Ayant d'autres ambitions, elle s'était préparée à refuser. Mais ce dont elle lui parlait était autrement plus tentant.

— Je suis flattée. Ébahie, même.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Oui, tout simplement.

Deanna émit un petit rire, s'adossa contre son fauteuil et examina la femme assise en face d'elle.

Enthousiaste,

impulsive,

impitoyable.

Douée,

intelligente, perfectionniste...

— Je voudrais bien sauter sur cette occasion, Angela, mais il faut que je réfléchisse.

— À quoi? Les propositions comme celle-ci ne sont pas monnaie courante. Profites-en. As-tu une idée du salaire que tu toucherais ? Du prestige, du pouvoir que te conféreraient tes nouvelles responsabilités ?

— J'en ai une vague idée.

— Un quart de million de dollars par an. Pour démarrer.

Deanna arrondit la bouche.

— Alors là... non, je n'imaginai pas cela.

— Tu auras ton bureau, ton équipe, une voiture et un chauffeur à ta disposition. Tu voyageras, tu rencontreras la crème de la crème.

— Mais pourquoi ?

Consciente d'avoir marqué un point, Angela sourit.

— Parce que j'ai confiance en toi. Parce que je sais que je peux me reposer sur toi, et que je me reconnais un peu en toi.

Un frisson remonta le dos de Deanna.

— C'est un grand pas.

— Les petits pas sont une perte de temps.

— C'est possible, mais je veux y réfléchir. Je ne sais pas si je suis celle qu'il te faut.

— Tu l'es, affirma Angela, qui commençait à s'impatienter. Comment peux-tu en douter ?

— Tu apprécies chez moi mes qualités d'organisation et mon efficacité. C'est justement mon obsession de la perfection qui m'incite à la prudence.

Angela hocha le menton, prit une autre cigarette.

— Tu as raison. J'ai tort de te presser, mais tu comprends, j'ai tellement envie de vivre cette aventure avec toi ! Quand pourras-tu me répondre ?

— D'ici deux ou trois jours. La fin de la semaine... ?

— Entendu... Une dernière chose, ajouta Angela en examinant brièvement la flamme vacillante de son briquet. Ta place n'est pas derrière un bureau à lire les informations régionales. Tu mérites mieux que cela, Deanna. Je l'ai su dès le début.

— J'espère que tu ne te trompes pas, souffla-t-elle.

La minuscule galerie de Michigan Avenue regorgeait d'invités. À peine plus vaste qu'un garage, la salle était brillamment éclairée pour mettre en valeur les couleurs audacieuses des tableaux ornant ses murs.

Dès son arrivée, Deanna fut heureuse d'avoir cédé à la tentation et d'être passée. Cette visite lui permettait non seulement d'oublier

un

moment

l'incroyable

proposition d'Angela, mais aussi de poursuivre sa propre interview de la matinée.

L'atmosphère vibrait de sons et de parfums.

Champagne bas de gamme et éclats de voix. Les tenues sobres des visiteurs contrastaient avec la gaieté des toiles. Deanna regretta de n'avoir pas amené avec elle une équipe de tournage.

— C'est quelque chose ! murmura Marshall à son oreille. Elle se tourna vers lui en souriant.

— Nous n'allons pas nous attarder. Je sais que tu n'aimes guère ce genre de manifestation.

— En effet.

— C'est fou ! s'exclama Fran, qui avait réussi à se frayer un chemin jusqu'à eux, la main de son époux Richard fermement accrochée à son bras. Ta séquence a eu un drôle d'impact.

— Je n'en sais rien.

— En tout cas, ça n'a pas pu faire de mal...

Mmmm... Ça sent bon.

— Elle flaire l'odeur d'un hot-dog à trois kilomètres à la ronde, se lamenta Richard.

Il enlaça tendrement sa femme. Il avait un visage de chérubin souriant et des cheveux blonds bien coupés, mais le trou dans son lobe d'oreille gauche avait arboré une multitude de boucles et d'anneaux.

— Mon état exacerbe ma sensibilité, clama Fran.

J'ai faim ! A plus tard.

Sur ces mots, elle s'éloigna avec son mari.

— Et toi, tu n'as pas faim? s'enquit Marshall auprès de Deanna.

Elle s'appuya confortablement contre lui.

— Pas vraiment, non. Merci de ta patience.

— C'est très intéressant. Elle rit et l'embrassa.

— Oui, vraiment, tu es adorable. Je vais juste féliciter Myra... Si je la retrouve.

— Prends ton temps. Je vais voir s'il y a des canapés.

— Merci.

Deanna se faufila dans la foule, savourant cette sensation de bousculade, d'excitation, saisissant au vol des bribes de conversations. Elle avait traversé la moitié de la salle, quand un tableau, tout en lignes sinueuses et taches de couleurs vives sur un fond bleu nuit, l'arrêta dans son élan. Fascinée par cette explosion d'émotion et d'énergie, elle se rapprocha. L'œuvre était intitulée « Éveils ». Un titre merveilleusement bien choisi. Les formes semblaient lutter pour se libérer de la toile, échapper à la noirceur pour vivre enfin. Le plaisir de Deanna devint désir... En jonglant un peu avec son budget...

— Il vous plaît?

Elle sursauta, mais ne prit pas la peine de se retourner pour faire face à Finn.

— Énormément. Vous fréquentez beaucoup les galeries ?

— De temps à autre.

Il se plaça à côté d'elle, amusé par sa façon de fixer la peinture : toutes

les pensées qui lui traversaient l'esprit se lisaient dans son regard.

— En fait, c'est votre séquence de midi qui m'a incité à venir.

— Vraiment?

Elle osa enfin l'affronter. Il était habillé comme le premier soir, en blouson de cuir ouvert, jean usé et bottes fatiguées.

— Vraiment. Je vous dois une fière chandelle, Kansas.

— Pourquoi cela?

Il désigna du menton le tableau.

— Pour ça. Je viens de l'acquérir.

— Vous...

Elle serra les dents.

— Ah. Je vois.

— Je n'ai pas résisté, expliqua-t-il en posant une main sur son épaule.

Il gardait l'œil résolument rivé sur la toile, de peur de sourire. La déception, l'envie, l'irritation, tous ces sentiments étaient visibles sur la figure de Deanna.

— Le prix m'a paru raisonnable. À mon avis, sa cote va monter en flèche.

Flûte ! Il était à elle ! Elle l'imaginait parfaitement au-dessus de son bureau, à la maison. De quel droit l'en privait-il ?

— Pourquoi celui-ci en particulier? murmura-t-elle.

— Parce que j'en suis tombé amoureux, dès le premier instant. Et quand j'aperçois quelque chose qui me plaît, je m'arrange pour l'avoir, acheva-t-il en laissant courir un doigt sur la gorge de la jeune femme.

Le cœur de Deanna battait à toute allure. Elle en fut à la fois surprise et agacée. Ils étaient face à face, à présent, très près l'un de l'autre.

Trop près. Elle remarqua son reflet dans les prunelles de Finn.

— Ce que l'on veut n'est pas forcément accessible.

— En effet.

Il sourit, et elle oublia complètement les gens tout autour, ignora la petite voix de sa conscience lui dictant la prudence.

— Un bon journaliste doit savoir quand agir et quand patienter, vous ne croyez pas? ajouta-t-il.

— Si, si, marmonna-t-elle.

Mais elle avait un mal fou à rester lucide. Ces yeux, songea-t-elle. Cette manière qu'il avait de vous dévisager...

— Voulez-vous que je sois patient, Deanna?

— Je...

Elle était à court de souffle. L'espace d'un éclair, elle se sentit chanceler vers lui.

— Ah ! te voilà !

— Oui, Marshall.

Finn ne put dissimuler son amusement. Elle avait la voix tremblante. Elle s'accrocha à Marshall comme à un rocher au milieu d'une mer déchaînée.

— J'ai rencontré Finn en chemin. Je ne crois pas que vous vous connaissiez. Dr Marshall Pike. Finn Riley.

— Votre réputation n'est plus à faire, commenta Marshall en lui tendant la main. Heureux de vous savoir de nouveau à Chicago.

— Merci. Vous êtes psychologue, c'est cela?

— Parfaitement. Spécialiste des problèmes conjugaux.

— C'est un travail passionnant. Les statistiques tendent à mettre en

évidence la mort de la cellule familiale, et pourtant, si l'on en juge par les publicités et les films, on a l'impression du contraire.

Deanna fut étonnée de se rendre compte que Finn s'intéressait réellement au problème. Les deux hommes se mirent à discuter de la famille américaine traditionnelle. Sans doute était-ce le journaliste en lui qui lui permettait d'être à l'aise en toute circonstance, avec n'importe qui. Pour l'heure, elle en éprouvait un soulagement immense.

Elle était heureuse de pouvoir se lover contre Marshall. Elle préférait de loin son romantisme doux aux assauts brutaux de Finn. Si elle avait eu à comparer les deux hommes, ce qui n'était absolument pas le cas, elle aurait accordé à Marshall plusieurs points de plus pour sa courtoisie, son attitude respectueuse et sa stabilité.

Elle lui sourit, tout en se replongeant dans une observation admirative du tableau.

Lorsque Fran et Richard se joignirent à eux, Deanna fit les présentations. Ils échangèrent quelques banalités d'usage, puis se saluèrent. Deanna essaya de ne pas sentir le regard de Finn sur elle, tandis qu'elle se dirigeait en compagnie de Marshall et ses amis vers la sortie.

— Il est encore plus séduisant en personne qu'à l'écran, murmura Fran à l'oreille de Deanna.

— Tu trouves ?

— Ma chérie, si je n'étais pas mariée et enceinte, je serais capable de tout. Mmmmm... ! conclut-elle en lançant un dernier coup d'oeil par-dessus son épaule.

Deanna gloussa et la poussa légèrement vers la porte.

— Je t'en prie, Myers, reprends-toi !

— Dee chérie, les fantasmes sont inoffensifs, je n'ai cessé de te le répéter. Et s'il m'avait regardée comme il le fait encore en ce moment, je me serais liquéfiée sur place.

Deanna aspire une grande bouffée d'air de printemps.

— Je ne fonds pas comme ça.

Justement, c'était un de ses problèmes, songea-telle un peu plus tard. Quand Marshall gara sa voiture devant son immeuble, elle sut qu'il allait monter avec elle. Et qu'il s'attendait à être reçu. Ensuite... Ensuite...

Elle n'était pas prête.

Elle était sûrement anormale. Bien sûr, elle pouvait mettre son hésitation sur le compte d'expériences ratées dans le passé. Ce serait compréhensible. Mais ce qu'elle refusait d'admettre, c'était que Finn pût en être en partie la cause.

— Ce n'est pas la peine de m'accompagner. Il lui caressa les cheveux.

— Il est encore tôt.

— Je sais. Mais je dois être au studio à l'aube.

Merci d'être venu avec moi à ce vernissage.

— Ce fut un plaisir. Plus que je ne l'imaginais.

— Tant mieux.

Elle sourit, effleura ses lèvres des siennes. Quand il voulut prolonger leur baiser, elle s'y abandonna sans peur, et un gémissement lui échappa.

— Deanna... J'ai envie de rester avec toi.

— Je sais... Laisse-moi encore un tout petit peu de temps, Marshall. Je t'en prie.

— Tu sais ce que j'éprouve pour toi... Mais je comprends, il faut choisir le bon moment. Si nous partions quelques jours tous les deux?

— Partir?

— Loin de Chicago. Nous pourrions passer un week-end à Cancun, à

St. Thomas, à Maui, pourquoi pas? Où tu voudras... Juste toi et moi.
Loin de tout.

— Ce serait bien, murmura-t-elle, paupières closes.

Je vais y réfléchir.

Une lueur de triomphe dansa dans les yeux de Marshall.

— Réfléchis-y. Vérifie ton agenda, et je m'occuperai de tout le reste.

Chapitre 7

Deanna ne s'était pas attendue à ressentir les aiguillons de la mauvaise conscience. Après tout, la télévision était une affaire comme une autre. Le but du jeu était d'avancer, de négocier au mieux. Mais les sondages du mois de mai envahirent bientôt l'immeuble de la CBC, et tout le monde, des huiles aux techniciens, se mit à analyser les indices d'écoute. Plus le temps passait, plus la jeune femme se sentait l'âme d'une traîtresse.

Les budgets de l'année suivante étaient calculés en fonction desdits indices, mais les prévisions n'étaient pas forcément basées sur des hypothèses sérieuses.

Deanna savait que *Chez Angela* disparaîtrait de l'antenne avant l'automne. Elle savait aussi qu'avec son nouveau contrat, Angela serait en concurrence directe avec la CBC.

Plus l'ambiance dans la salle de rédaction s'échauffait, plus Deanna était rongée de remords.

— Un problème, Kansas ?

Elle leva les yeux et vit Finn se percher au bord de son bureau.

— Pourquoi cette question ?

— Vous fixez bêtement cet écran depuis cinq bonnes minutes. Je vous ai connue plus remuante.

— Je réfléchis.

— Ça ne vous arrête pas, en général, répliqua-t-il, se penchant en avant pour effacer le pli qui lui barrait le front...

Qu'est-ce que vous êtes tendue ! Elle eut un mouvement de recul.

— Nous sommes en plein dépouillement d'audimat.

Qui n'est pas tendu en ce moment ?

— *Le Journal de midi* se maintient.

— Il est en progression ! riposta-t-elle vertement.

Nous sommes à vingt-huit pour cent. Nous avons amélioré notre score de trois points depuis la dernière fois.

— Ah, j'aime mieux ça! Vous êtes beaucoup plus jolie en colère que triste.

— Je n'étais pas triste, marmonna-t-elle les dents serrées. Je réfléchissais.

— Comme vous voudrez.

Il se remit debout et souleva le sac qu'il avait posé par terre.

— Où allez-vous ?

— À New York, dit-il en hissant son bagage sur l'épaule. Je remplace le présentateur de *Réveille-matin* pour quelques jours. Kirk Brooks souffre d'allergies.

Deanna haussa un sourcil. Elle savait que cette émission était en difficulté, loin derrière *Bonjour l'Amérique* et *Ce jour...*

— C'est surtout d'un indice en chute libre qu'il souffre. Finn leva les épaules et se servit un bonbon dans la coupe sur la table.

— Ça revient à peu près à cela. Les huiles se disent que les téléspectateurs seront en pâmoison devant quelqu'un comme moi, qui a essuyé quelques tirs d'obus et un ou deux tremblements de terre, expliqua-t-il avec une grimace de dégoût. Je vais donc me lever tôt pendant quelques jours et porter la cravate.

— C'est plus complexe que vous ne le dites. Il faut assurer les interviews, donner les informations...

— C'est du bavardage, trancha-t-il d'un ton méprisant.

— Qu'avez-vous à reprocher au bavardage ? C'est une façon d'ouvrir des portes au public.

Il ébaucha un sourire dubitatif.

— C'est ça, oui. La prochaine fois que je m'entretiendrai avec Kadhafi, je lui demanderai ce qu'il pense de la nouvelle vidéo de Madonna.

Intriguée, elle le dévisagea.

— Pourquoi y allez-vous, si c'est un tel supplice?

— Je ne suis qu'un modeste employé.

Deanna baissa les paupières et tripota les papiers devant elle. Comme elle, songea-t-elle.

— C'est donc une question de loyauté.

— Avant tout.

À quoi pensait-elle? Quel dommage qu'il n'ait pas le temps de l'interroger.

— Ensuite, reprit-il, on peut élargir le débat. Si *Réveille-matin* est supprimé, les revenus baisseront.

Qui en pâtira en premier?

— La rédaction.

— Exactement. Une émission matinale qui frôle la catastrophe,

plus

quelques

imbéciles

heureux

incapables de programmer un mardi soir correct, et le tour est joué : les budgets sont coupés de moitié.

— Nos grilles du lundi et du vendredi soir sont bonnes, murmura-t-elle. Et nous avons encore *Chez Angela*.

— Je trouve lamentable qu'il n'y ait qu'Angela et deux ou trois « sitcoms » débiles pour nous sauver du désastre... Enfin ! C'est un drôle de milieu. Vous ne m'accorderiez pas un baiser d'adieu, par hasard?

— Je ne crois pas, non.

— Mais je vais vous manquer.

Ses yeux brillaient d'espièglerie, et Deanna ne put s'empêcher de sourire avec lui.

— Vous ne partez pas à la guerre.

— Facile à dire ! Restez à l'écoute.

Il s'éloigna de sa démarche tranquille, s'arrêtant en chemin pour dire un mot à une autre journaliste. Celle-ci s'esclaffa, puis l'embrassa ostensiblement sur la bouche. Les applaudissements crépitèrent, Finn se retourna vers Deanna, la gratifia d'un dernier sourire ravageur, salua à la ronde ses collègues, et sortit.

Deanna se remit au travail en riant tout bas. Il avait toutes sortes de défauts, mais il avait le don de l'amuser.

Et de la faire réfléchir.

Elle établit mentalement sa liste en deux colonnes, comportant d'un côté les « pour » et de l'autre, les «

contre ». Avec un soupir, elle ajouta dans la seconde un dernier mot.

Loyauté.

— Miss Reynolds ?

Elle cligna des yeux, chercha derrière l'énorme hibiscus rouge le visage rond et jovial. Il lui fallut un instant pour comprendre. Mais lorsqu'il remonta ses lunettes, elle revint sur terre.

— Jeff ! Coucou ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est pour toi.

Il posa la plante sur son bureau et fourra les mains dans ses poches en se trémoussant. Assistant de rédaction, Jeff Hyatt était plus à l'aise avec le matériel informatique qu'avec les gens. Il accorda à Deanna un sourire fuyant, puis fixa les fleurs.

— C'est joli. Je montais, et j'ai rencontré le livreur...

— Merci, Jeff.

— De rien.

Elle s'empresse de lire la carte.

Que dirais-tu de Hawaï?

Elle tendit la main et caressa un pétale. Un mot de plus à mettre dans la colonne des « contre ». Marshall.

— Miss Reynolds est là pour vous voir, Miss Perkins.

— Demandez-lui de patienter quelques minutes.

Un cigarette entre les doigts, Angela fronçait les sourcils sur le rapport de Beeker concernant Marshall Pike. Cette lecture passionnante requérait toute son attention. Ses références étaient impressionnantes : un doctorat obtenu à Georgetown, une année d'études à l'étranger. Sur le plan financier, le psychologue gagnait fort bien sa vie à force d'écouter célébrités et politiciens lui parler de leur mariage bancal ou de leur famille désunie. Par ailleurs, comme pour compenser ce revenu trop facile, il consacrait trois après-midi par semaine aux services sociaux.

Le portrait était celui d'un homme agréable, sympathique, cultivé, qui travaillait fort et se dévouait à la préservation de la cellule familiale.

Angela avait une grande habitude des profils de ce genre et des illusions qu'ils entretenaient.

Son propre mariage avait été un échec. Le divorce, discret et civilisé, n'avait guère créé de vagues dans les hautes sphères de Chicago et n'avait en rien entaché son activité. Pourtant, ce détail était intéressant.

Intéressant, car Beeker avait découvert la somme astronomique que Marshall Pike versait à son ex-femme. Un montant sans aucune commune mesure avec leur union, très brève, et sans enfant.

Or, Marshall Pike semblait avoir accepté ce contrat sans sourciller.

Angela esquissa un sourire. Sans doute n'avait-il pas osé protester ? Quand un homme de trente-cinq ans était surpris dans les bras de la très jolie, très nue et très jeune fille de sa secrétaire à deux heures du matin, il n'avait guère le choix. Une mineure, même consentante, demeurait une mineure. Et l'adultère, surtout avec une adolescente de seize ans, avait un prix.

Il avait été habile. La secrétaire avait empoché un chèque substantiel et une lettre de recommandation dithyrambique, avant d'aller s'installer avec les siens à San Antonio. L'épouse bafouée s'était montrée plus exigeante, mais pas un mot n'avait filtré sur les frasques du médecin. Enfin presque. Mais le jour où l'affaire avait refait surface, les rumeurs l'avaient accusé d'une liaison avec la secrétaire, et non sa progéniture...

Ainsi, l'élégant Dr Pike poursuivait-il sa carrière de célibataire le plus en vue de Chicago.

L'éminent spécialiste en psychologie avait donc un penchant pour les adolescentes. Voilà un sujet intéressant pour une prochaine émission, se dit-elle. Un rire lui échappa. Non, cette fois, elle garderait l'information pour elle : elle valait infiniment plus qu'un indice d'écoute. Angela referma le dossier et le rangea dans un tiroir. Que savait Deanna ?

— Faites-la entrer, Cassie.

Elle accueillit sa protégée avec un large sourire.

— Désolée de t'avoir retardée. J'avais un travail à terminer.

— Je sais combien tu es occupée, répondit Deanna en tirant sur sa boucle d'oreille. As-tu quelques minutes ?

— Évidemment... Assieds-toi, je t'en prie. Un café ?

— Non, merci.

Deanna s'installa, les mains sagement croisées sur ses genoux.

— Comme tu voudras. Une boisson fraîche ?

Angela s'empressa d'aller au bar verser deux verres d'eau minérale.

— Si je n'avais pas un dîner ce soir, je demanderais à Cassie de nous

apporter quelques-uns de ces gâteaux au chocolat qu'elle cache dans son bureau. Elle croit que je ne suis pas au courant. Mais je sais tout sur ceux qui m'entourent... Ah ! Quelle journée soupira-t-elle en se laissant choir sur son fauteuil, ses longues jambes étendues devant elle. Et demain à l'aube, je pars pour la Californie.

— La Californie ? Je ne savais pas que tu tournais en extérieurs.

— Je dois prononcer un discours à l'université de Berkeley. (Pas mal, se dit-elle, pour quelqu'un qui avait dû servir dans un restaurant pour se payer ses études à Arkansas State). Je serai de retour pour les enregistrements de lundi. Tiens ! Puisque tu es là, tu pourrais peut-être jeter un petit coup d'œil sur mon texte ? Tu sais combien j'ai confiance en toi.

— D'accord... Pas avant dix-sept heures, mais...

— Aucun problème ! Je t'en laisse une copie. Tu m'enverras tes commentaires par télécopieur à la maison.

— Entendu. Angela... Je... Je suis venue te parler de ta proposition.

— C'est ce que j'espérais.

Détendue, satisfaite, Angela ôta ses escarpins et prit une cigarette.

— Tu ne peux pas t'imaginer à quel point je suis impatiente d'aller à New York, Deanna. C'est là que tout se passe, tu sais...

Elle alluma son briquet, aspira une bouffée rapide.

— ... J'ai demandé à un agent de me trouver un appartement. Son regard devint rêveur. Au fond, elle était restée la petite fille de l'Arkansas qui voulait devenir princesse.

— Je veux une belle vue, beaucoup de baies vitrées, de grands espaces. Un endroit où je me sentirai chez moi, mais où je pourrai recevoir, aussi. Peut-être même pourrons-nous y tourner une ou deux de mes émissions spéciales. Les téléspectateurs aiment bien entrer chez leurs vedettes.

Elle sourit, tapota sa cendre. Son expression s'aiguisa.

— Nous irons loin, Dee. Les femmes ont enfin leur place dans l'univers de la télévision, nous arriverons tout en haut, toi et moi... Tu sais, ton intelligence et ta créativité ne sont qu'une partie des raisons pour lesquelles je te veux avec moi, ajouta-t-elle en lui serrant la main. J'ai confiance en toi, Dee. C'est précieux.

L'estomac noué, Deanna ferma brièvement les yeux.

— Jamais je ne me suis sentie aussi proche d'une femme, murmura Angela.

— Angela, je...

— Tu ne seras pas seulement mon assistante de production. Tu seras mon bras droit. J'aurais dû demander à l'agent de chercher aussi pour toi. L'idéal serait que nous soyons voisines. Tu verras, ce sera formidable.

— Angela, doucement ! intervint Deanna avec un petit rire. Je comprends ce que signifie ce contrat avec Starmedia, et je suis très heureuse pour toi. Tu as été merveilleuse avec moi. J'apprécie ton aide, ton amitié, et je te souhaite de réussir... Mais je ne peux pas accepter ton offre.

La lueur dans les yeux d'Angela s'estompa. Elle pinça les lèvres. Ce refus inattendu lui avait pratiquement coupé le souffle.

— Es-tu certaine d'avoir compris l'enjeu ?

— Oh, oui ! Tout à fait, assura-t-elle en se levant pour arpenter la pièce. Et crois-moi, j'ai longuement réfléchi. Je ne pense qu'à cela. Mais je ne peux pas, conclut-elle.

Angela se redressa lentement. Elle croisa les jambes.

— Pourquoi ?

— Plusieurs raisons. La première, j'ai signé un contrat.

— Tu connais assez bien la maison pour savoir qu'il est facile d'y remédier.

— C'est possible, mais en signant, j'ai donné ma parole. Angela plissa les paupières.

— Es-tu vraiment naïve à ce point ?

Deanna éluda cette insulte d'un haussement d'épaules.

— Ce n'est pas tout. Même en sachant que tu ne veux pas emmener Lew, je me sentirais coupable de prendre sa place. D'autant que je n'ai pas son expérience. Je ne suis pas productrice, Angela. Et bien que je sois terriblement tentée par le défi, l'argent, le poste... par New York!... et la chance de travailler avec toi... je... Crois-moi, ce n'est pas de gaieté de cœur que je renonce à tout cela.

— Et pourtant, c'est précisément ce que tu es en train de faire, répondit Angela d'un ton glacial.

— D'autres facteurs ont pesé dans la balance. Je préfère être devant la caméra, d'une part. D'autre part, je suis heureuse à Chicago. J'y ai un travail, mon «

chez moi », mes amis.

Angela écrasa son mégot.

— Et Marshall ? Compte-t-il parmi ces facteurs ?

Deanna repensa à l'hibiscus trônant sur son bureau.

— Plus ou moins. J'éprouve quelques sentiments pour lui. J'ai envie de leur donner une chance de s'épanouir.

— Tu commets une erreur. Tu te laisses aveugler par des détails. Tu as tort de ne pas songer davantage à l'aspect professionnel.

Deanna revint s'asseoir et se pencha en avant. La situation était délicate. Elle ne voulait pas passer pour une ingrate.

— Écoute, Angela, j'ai étudié la question sous tous les angles possibles. C'est une manie, chez moi. Il ne m'a pas été facile de refuser ton offre. Je te serai toujours reconnaissante d'avoir pensé à moi. Très flattée, aussi.

— Tu préfères donc lire les informations au prompteur. Cette fois, ce fut au tour d'Angela de se lever. Elle brûlait de rage. Elle avait proposé à cette fille un festin, mais elle allait se contenter des miettes.

Décidément, plus personne n'avait le sens de la loyauté.

— C'est toi qui choisis, décréta-t-elle enfin en revenant à sa place. Prends donc quelques jours de plus pour y réfléchir. Profite du week-end. Au cas où tu aurais des regrets... Nous en reparlerons lundi, acheva-t-elle d'une voix décidée, sans laisser le loisir à Deanna de protester. Entre les deux enregistrements. Disons...

onze heures un quart.

Elle releva la tête et sourit chaleureusement.

— Si tu n'as pas changé d'avis, je te promets de ne pas me fâcher. D'accord?

— D'accord.

Elle laissa Deanna aller jusqu'à la porte, puis la rappela : — Dee... mon discours? Elle lui tendit une enveloppe.

— Ah, c'est vrai !

— Tâche de me le renvoyer avant vingt et une heures. Je veux me coucher tôt pour être en forme demain.

Angela attendit que Deanna eût disparu pour croiser ses mains sur son bureau, avec une telle force, que toutes ses phalanges en blanchirent. Elle fixa longuement le mur en face d'elle, s'efforçant de respirer à un rythme régulier. S'emporter ne servirait à rien. Pas cette fois. Avec Deanna, elle devait garder la tête froide.

Elle lui avait offert un poste prestigieux, son amitié et sa confiance. Mais Deanna lui préférerait son journal de midi, parce qu'elle avait un contrat, un appartement, et un bonhomme.

Comment pouvait-elle être aussi sotte? Aussi candide? Aussi stupide?

Elle se décontracta, s'obligea à s'adosser contre son fauteuil. Quoi qu'il en soit, Deanna Reynolds apprendrait qu'on ne refusait jamais rien à Angela Perkins.

Calmée, elle rouvrit son tiroir et en sortit le dossier Marshall Pike. Son regard s'était radouci, son menton tremblait, sa bouche s'affaissait en

une moue boudeuse d'enfant à qui l'on refusait un jouet. Deanna n'irait pas avec elle à New York. Mais elle le regretterait amèrement.

Dès qu'elle se retrouva dans le bureau de la secrétaire, le désarroi de Deanna se métamorphosa en un étonnement joyeux.

— Kate ! Kate Lowell !

Une jeune femme ravissante, aux yeux de biche et à la chevelure flamboyante, se retourna. Son visage...

teint de porcelaine, traits délicats, regard intense, bouche pulpeuse... était aussi magnifique que célèbre.

Elle afficha un sourire machinal. Elle était avant tout une actrice.

— Bonjour.

— Tes bagues t'ont drôlement bien arrangée !

s'exclama Deanna en riant. Kate... C'est moi, Dee.

Deanna Reynolds.

— Deanna !

Le sourire devint sincère.

— Seigneur ! Deanna ! Je n'arrive pas à le croire !

— Et moi donc. Cela doit faire quatorze... quinze ans? L'espace d'un éclair, Kate eu la délicieuse impression d'être revenue en arrière. Leurs longues conversations de fillettes innocentes lui revinrent à la mémoire. Sous l'œil fasciné de Cassie, toutes deux s'enlacèrent affectueusement.

— Tu as l'air en pleine forme ! s'écrièrent-elles en chœur, avant d'éclater de rire.

Kate s'écarta, mais Deanna garda ses mains dans les siennes.

— C'est vrai, insista la comédienne. Ah ! Que de chemin parcouru depuis Topeka.

— Surtout pour toi. Que nous vaut la visite d'une star hollywoodienne à Chicago?

— Une histoire de promotion... Et toi?

— Je travaille ici.

— Ici? s'enquit Kate, son sourire s'évaporant d'un seul coup. Pour Angela?

— Non, à l'étage en-dessous, à la rédaction. Tu as peut-être entendu parler du *Journal de midi*, présenté par Roger Crowell et Deanna Reynolds.

— Ne me dites pas que deux des êtres qui me sont le plus chers se connaissent !

Angela surgit, en hôtesse gracieuse et accueillante.

— Kate, ma chérie, je suis navrée que tu aies dû attendre. Cassie ne m'avait pas prévenue.

— J'arrive à l'instant... Mon avion a eu du retard, toute ma journée s'en trouve décalée.

— C'est pénible, n'est-ce pas ? Même toi, avec ton talent, tu es victime des caprices de la technologie.

Alors, explique-moi par quel miracle tu connais notre Dee ?

— Ma tante habitait en face de chez elle. Enfant, j'ai passé plusieurs étés dans le Kansas.

— Et vous jouiez ensemble. Comme c'est mignon !

gloussa Angela. Quand je pense que Deanna ne nous en a jamais parlé. Tu devrais avoir honte !

Kate changea subtilement de position, excluant Angela.

— Comment se porte ta famille ?

— Bien ! Très bien, bredouilla Deanna, stupéfaite par la tension qui régnait soudain. Ils ne ratent pas un de tes films. Moi non plus, d'ailleurs. Je me souviens des spectacles que tu présentais dans le jardin de ta tante.

— C'est toi qui les écrivais. Aujourd'hui, te voilà journaliste.

— Et toi, actrice. Tu étais remarquable, dans *Déception*. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

— On parle même d'un oscar, intervint Angela en s'avançant pour poser un bras sur l'épaule de Kate.

Comment pourrait-il en être autrement, quand elle a si bien interprété son rôle de maman luttant pour la garde de son enfant ? J'étais à la Première. Il n'y avait pas un œil sec dans la salle.

— Oh, il devait bien y en avoir un ou deux, répliqua Kate avec un sourire éclatant, presque félin.

— Je vous laisserais volontiers vous raconter les bonnes dernières, mais le temps presse... dit Angela.

— Je file, répondit Deanna. Combien de temps restes-tu à Chicago, Kate?

— Je repars demain. J'ai été très contente de te revoir.

— Moi de même.

Vaguement blessée, Deanna pivota sur ses talons et s'en fut.

— C'est adorable, cette rencontre inopinée avec une amie d'enfance ! roucoula Angela en invitant Kate à la précéder dans le bureau... Il se trouve qu'elle est ma protégée. Mais dis-moi, Kate, es-tu restée en contact avec Dee ? As-tu partagé avec elle tous tes secrets?

— Seuls les imbéciles partagent volontiers leurs secrets, Angela. Ne perdons pas notre temps. Allons droit au but.

Satisfaite, Angela s'assit dans son fauteuil.

— Oui.

Finn Riley aimait comparer New York à une femme. Une superbe créature aux jambes interminables qui n'avait peur de rien. Sensuelle à souhait, elle pouvait se montrer tour à tour vulgaire ou très chic. Et terriblement dangereuse.

Peut-être était-ce pour cela qu'il se sentait plus à l'aise à Chicago. Finn avait un faible pour les femmes longues, minces et aventureuses. Il se représentait Chicago comme un homme solide, à la chemise mouillée de sueur, une bière glacée au poing. Chicago était un bagarreur.

Finn préférait cent fois se battre plutôt que de lutter contre la séduction.

Il connaissait bien Manhattan. Il y avait vécu avec sa mère, le temps d'une séparation provisoire, autrefois.

Il n'arrivait même

plus à compter les séparations provisoires qu'il avait subies avant l'inévitable divorce.

Son père et sa mère avaient été à la fois irréprochables et cruels. Finn se souvenait d'avoir été envoyé chez des nourrices, des secrétaires ou au pensionnat, disaient-ils, pour lui épargner les affres d'un conflit bien chorégraphié. En fait, il savait que ses parents avaient été désarmés par ce petit garçon qui posait des questions directes et se révoltait de ne recevoir que des réponses évasives.

Il avait donc habité à Manhattan, à Long Island, dans le Connecticut et dans le Vermont. Il avait passé des étés à Bar Harbor et à Martha's Vineyard, et fréquenté trois des collèges les plus huppés de la Nouvelle-Angleterre.

Peut-être était-ce là une explication à son agitation perpétuelle. Dès qu'il avait l'impression de prendre racine, il s'empressait de partir.

Ainsi, il était de retour à New York. Du moins, temporairement. Mais pour l'heure, il devait se concentrer sur la balle noire qui lui arrivait dessus.

Seigneur ! Que c'était bon de se défouler sur un court de squash après toutes ces heures passées assis sur un canapé !

Il fendit l'air avec sa raquette, et un grognement lui échappa, tandis que la balle rebondissait sur les murs.

La vibration lui remonta dans le bras, l'écho résonna dans sa tête.

Son tee-shirt CBC dépenaillé était trempé. Pendant plus de cinq minutes, les deux partenaires jouèrent de toutes leurs forces, conscients seulement du choc sur les tamis et de l'odeur de transpiration.

— Enfoiré ! s'exclama Barlow James en se laissant glisser le long du mur. Tu me tues !

Finn chut directement par terre. Tous ses muscles criaient au supplice.

— Merde ! La prochaine fois, j'apporterai ma mitrailleuse. Ce sera plus facile pour nous deux...

Il chercha à tâtons sa serviette et s'essuya le visage.

— ... Quand vas-tu te décider à vieillir ?

Barlow s'esclaffa. C'était un personnage vigoureux d'un mètre quatre-vingt-cinq, au ventre plat, au torse large et aux épaules solides comme des blocs de béton.

Âgé de soixante-trois ans, il ne montrait pas le moindre signe de fatigue. En traversant le court, il arracha le bandeau orange vif de ses cheveux argentés. Finn s'était toujours dit que son visage figurerait bien sur le Mont Rushmore : taillé à coups de hache, énorme, puissant.

— Tu te ramollis, petit ! J'ai failli te prendre, cette fois.

Il extirpa de son sac une petite bouteille d'Evian et la lui lança avant d'en sortir une autre pour lui.

Finn, qui avait presque récupéré son souffle, lui sourit.

— J'ai joué un peu avec les Anglais. Ils sont moins durs que toi.

— Bienvenue aux U.S.A. ! aboya Barlow en lui tendant une main pour le hisser vers lui. Dans l'esprit de la plupart des gens, ce poste à

Londres aurait été considéré comme une promotion.

— C'est une ville agréable. Barlow soupira lourdement.

— Allons prendre une douche.

Vingt minutes plus tard, ils se retrouvaient tous deux allongés sur des tables pour un massage.

— Excellente prestation, ce matin, commenta Barlow.

— L'équipe est solide, les rédacteurs sont bons.

Donnez-moi un peu de temps, et l'indice remontera.

— Malheureusement, dans le métier, le temps est devenu une denrée rare. J'ai toujours eu horreur des sabliers, mais aujourd'hui, j'en suis un moi-même !

Il grimaça.

— Mais au moins, tu as de l'imagination.

Barlow ne répondit pas. Finn demeura silencieux, sachant que cette rencontre avait un but précis.

— Que penses-tu du bureau de Chicago ? Finn opta pour la prudence.

— Ce n'est pas toujours facile. Enfin. Barlow ! Tu as été à ta tête de la rédaction pendant plus de dix ans, tu sais de quoi il retourne.

— Les indices du journal du soir sont faibles. Il nous faudrait une bonne émission d'introduction.

J'aimerais qu'ils changent l'horaire de *Chez Angela*.

Qu'ils la mettent plus tard, pour que le public reste sur la chaîne.

Finn haussa les épaules. Il n'ignorait pas l'audimat, mais il détestait l'importance que l'on y accordait.

— Elle passe à neuf heures à Chicago et dans le Midwest depuis des

lustres. Il sera sans doute délicat de la bouger.

— Plus encore que tu ne l'imagines, murmura Barlow. Dis-moi... Angela et toi... il n'y a plus rien entre vous?

Finn arrondit les yeux.

— Allons-nous avoir une discussion de père à fils, Papi?

— Ne fais pas le malin, ricana Barlow, le regard brillant... Je me demandais simplement si vous aviez repris votre histoire là où vous l'aviez interrompue.

— Non.

— Mmmmm. Et vos relations sont-elles amicales, ou plutôt tendues ?

— En public, elles sont amicales. Mais en réalité, elle me hait.

Barlow grogna. Excellente nouvelle, songea-t-il, car il avait de l'affection pour ce garçon. Mais mauvaise nouvelle dans la mesure où il ne pourrait pas se servir de lui... Se décidant soudain, il s'enveloppa dans son drap de bain et congédia gentiment les deux masseuses.

— Finn, j'ai un problème, attaqua-t-il. Une méchante rumeur est venue me taquiner l'oreille il y a quelques jours.

Finn se redressa. En d'autres circonstances, il aurait plaisanté au sujet de deux hommes adultes discutant affaires à demi nus et empestant le ginseng.

— Tu veux qu'elle taquine la mienne ?

— Et que ça s'arrête là.

— Très bien.

— J'ai ouï dire qu'Angela Perkins fait monter les enchères à Chicago avec la CBC et Delacort.

— Je n'ai rien entendu...

Il repoussa une mèche de cheveux rebelle. Comme tout journaliste, il avait horreur d'apprendre une information par la bande. Même s'il ne s'agissait que d'un bruit.

— Écoute, reprit-il. Nous sommes en pleine période de contrats, n'est-ce pas ? A mon avis, elle a lancé elle-même l'affaire dans l'espoir d'obtenir des huiles une augmentation substantielle.

— Non. En fait, elle n'en parle pas. Pas du tout.

D'après ce que je sais, son agent prétend être en négociation, mais ça sonne faux. La fuite est venue de Starmedia. Si elle nous quitte, Finn, je suis dans un drôle de pétrin.

— C'est à l'unité de divertissement de s'en préoccuper.

— Leurs ennuis sont les nôtres. Tu le sais bien.

— Merde !

— Comme tu dis. Je soulève la question uniquement parce que je pensais qu'Angela et toi...

— Non, trancha Finn. Mais je vais me pencher là-dessus dès mon retour.

— Merci. A présent, allons déjeuner. Nous discuterons magazines d'information.

— Hawaï me paraît une destination idéale, avoua Deanna au bout du fil.

— Je suis heureux que ça te plaise. Que dis-tu de la seconde semaine de juin ?

Enchantée par la perspective de ce voyage, Deanna se versa un café et alla le poser, avec son téléphone portable, sur la table.

— Je vais faire ma demande. Je n'ai pas pris deux jours depuis mes débuts : je ne pense pas que cela soit un problème.

— Et si je passais te voir ? Nous pourrions en parler, regarder des brochures.

Elle ferma les yeux, sachant qu'elle n'avait pas le droit d'ignorer la

flèche qui clignotait obstinément sur son écran.

— Ce serait avec plaisir, mais j'ai du travail. Un truc de dernière minute.

Elle ne lui dit pas qu'elle avait dû consacrer une heure entière à peaufiner le discours d'Angela.

— Je te propose un brunch dimanche.

— Entendu. Vers dix heures ? Je te retrouve au Drake. Nous étudierons les dépliants et choisirons ce qui nous convient.

— Parfait. Je trépigne déjà d'impatience.

— Pas autant que moi.

— Je suis navrée, pour ce soir.

— Ne le sois pas. J'ai moi aussi du travail. Bonne nuit, Deanna.

— Bonne nuit.

Marshall raccrocha. Un concerto de Mozart, un bon feu de cheminée, un parfum d'huile de citron et de fumée, que demander de plus ? Ayant bu le reste de son cognac, il monta dans sa chambre et se déshabilla.

Sous son costume sur mesure, il portait un caleçon de soie.

Une petite affectation : il avait un faible pour tout ce qui était doux et beau. Il aimait les femmes, bien sûr. Son épouse l'avait souvent taquiné à ce sujet. Elle avait même apprécié son admiration pour le sexe opposé. Jusqu'au jour où elle l'avait découvert en pleine admiration intime de la jeune Annie Gilby.

Il grimaça au souvenir de sa femme rentrant un jour plus tôt que prévu d'un voyage d'affaires. Il revoyait encore son visage, lorsqu'elle avait surgi dans la chambre où ils faisaient l'amour sans retenue. Quelle erreur tragique ! Fatale, même. Il avait eu beau se défendre en affirmant que sa femme se souciait davantage de sa carrière professionnelle que de son mari, il n'avait pas été entendu.

Elle n'avait pas voulu savoir que l'adolescente s'était pratiquement jetée à son cou en jouant de sa faiblesse. Il n'en était pas à sa première

aventure extra-conjugale. Mais les précédentes étaient restées discrètes et sans importance.

Choisissant un pantalon sombre et une chemise propre, il se dit qu'il n'avait jamais cherché délibérément à faire du mal à Patricia. Il l'avait aimée de tout son cœur, et elle lui manquait terriblement.

Il ressentait le besoin d'être marié, d'avoir une femme avec qui partager sa vie et sa maison. Une femme vive

et

intelligente

comme

Patricia.

Évidemment, il était sensible aussi à la beauté. Patricia était belle et ambitieuse. Elle avait un goût infailible.

À vrai dire, elle lui aurait convenu parfaitement, si elle avait bien voulu comprendre que l'être humain ne peut être parfait.

À cause d'une bêtise, il l'avait perdue.

Mais s'il lui arrivait de regretter son absence, il n'en continuait pas moins d'exister.

Il avait enfin trouvé quelqu'un d'autre. Deanna était belle, intelligente et ambitieuse. Une compagne idéale.

Et il avait envie d'elle depuis le jour où il l'avait vue pour la première fois sur l'écran de sa télévision.

Désormais, elle n'était plus seulement une image, mais une réalité. Il allait la dorloter.

Sur le plan sexuel, elle était un peu inhibée. Mais il saurait être patient. L'idée de l'emmener loin de Chicago, loin des pressions et des distractions, était géniale. Une fois détendue, confiante, elle lui appartiendrait entièrement. D'ici là, il mettrait un frein à ses envies.

Pourvu que l'attente ne se prolonge pas trop.

Chapitre 8

— Maui ! s'exclama Fran entre deux bouchées de hamburger. Un week-end à Maui ! Ce n'est pas du tout toi.

— Tu trouves ?

Deanna s'arrêta de manger pour réfléchir.

— Et si tu te trompais ? reprit-elle. Si j'en profitais pleinement? Nous aurons une suite dans un hôtel sur la plage. D'après la brochure, on peut apercevoir des baleines et... Les jumelles !... Il m'en faut une bonne paire.

Délaissant complètement son repas, Deanna plongea dans son sac en quête d'un bloc-notes. Fran se tordit le cou pour déchiffrer la liste que son amie avait commencée.

— Ah, je te reconnais bien là!... Tu finis tes frites?

— Non. Tiens, prends-les.

— Une escapade à Hawaï... cela signifie-t-il que votre histoire prend tournure ?

Fran arrosa son assiette de ketchup.

— Peut-être bien. Je le souhaite. Je me sens très à l'aise avec Marshall.

Fran grimaça.

— Ma chérie, on se sent à l'aise en charentaises !

— Tu ne comprends pas : avec lui, je suis détendue. Je sais qu'il ne me poussera pas, et que je peux laisser venir. Je parle de tout avec lui.

Son débit était rapide. Trop rapide, songea Fran.

Elle connaissait suffisamment Deanna pour deviner que celle-ci cherchait surtout à se convaincre ellemême.

— Il a un sens incroyable de la justice, poursuivit Deanna. Nous nous intéressons aux mêmes choses. Et il est romantique, ce qui ne gâche rien. Je n'avais jamais imaginé à quel point ce pouvait être agréable

de recevoir chez soi un bouquet de fleurs et de dîner aux chandelles.

— Parce que tu étais sans cesse à l'affût d'une échappatoire.

— Oui, c'est vrai. Je vais lui parler de Jamie Thomas, acheva-t-elle avec un soupir, en refermant son carnet.

Fran posa une main sur la sienne dans un geste instinctif de soutien.

— Bravo. C'est la preuve que tu as confiance en lui. Le regard de Deanna s'intensifia.

— Oui. Et je veux avoir une relation normale et saine avec lui. Or, si je ne lui raconte pas ce qui m'est arrivé, ce sera impossible. Il vient dîner demain soir.

Fran croisa les bras sur la table.

— Si tu as besoin d'un peu d'encouragement, appelle-moi.

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien. Il faut que j'y aille ! ajouta-t-elle en consultant sa montre. J'ai un flash spécial à vingt heures trente.

— Tu présentes le vingt-deux heures aussi, non ?

s'enquit Fran en engloutissant une dernière frite. Avec Richard, bien au chaud sous notre couette, nous te regarderons. Je m'arrangerai pour qu'il soit tout nu.

— C'est gentil. Cela me donnera un excellent point de repère dans l'objectif.

Il était près de minuit, lorsque Deanna se coucha enfin. Comme toujours, elle vérifia son réveil, s'assura qu'elle avait un bloc-notes et un crayon auprès de son téléphone sur la table de chevet. La sonnerie retentit justement, à l'instant précis où elle allait éteindre.

D'instinct, elle décrocha le combiné d'une main, et ramassa son stylo de l'autre.

— Reynolds.

— Tu étais superbe, ce soir.

Un frisson de bonheur la parcourut, et elle se laissa retomber sur ses oreillers en souriant.

— Marshall ! Merci.

— Je voulais simplement que tu saches que je t'avais regardée. Une façon pour moi d'être avec toi.

— C'est gentil... J'ai pensé à Hawaï toute la journée.

— Moi aussi. Et j'ai pensé à toi. Je suis redevable envers Angela Perkins de nous avoir amenés l'un à l'autre.

— Et moi de même. Bonne nuit, Marshall.

— Bonne nuit.

Heureuse, sereine, Deanna raccrocha. Un petit rire lui échappa, et elle s'autorisa quelques minutes de fantasmes. Elle s'imagina en compagnie de Marshall sur une plage de sable blanc. Un soleil couchant. Une brise tiède. Des mots doux. Elle eut un frémissement d'anticipation. Normale. Elle était normale, elle avait des besoins et des désirs normaux. Le moment était venu de franchir le pas. Elle était prête.

Quelques secondes à peine après qu'elle se fut enfouie sous ses couvertures, le téléphone sonna de nouveau. Elle décrocha dans le noir.

— Allô? Tu as oublié quelque chose? Silence.

— Marshall? ... Allô? Qui est là? Allô? Le déclic discret la fit tressaillir d'angoisse.

Un faux numéro, se rassura-t-elle. Mais elle avait froid. Elle mit un temps fou à se réchauffer et à trouver le sommeil.

Quelqu'un d'autre demeurait éveillé dans la nuit, avec pour seul éclairage la lumière blanchâtre de l'écran de télévision. Deanna y souriait, regardant droit dans les yeux son public composé d'un unique admirateur. Sa voix, veloutée, sensuelle, se répétait sans fin sur la

bande magnétique : — Bonsoir, je suis Deanna Reynolds. Bonsoir, je suis Deanna Reynolds. Bonsoir...

— Bonsoir, chuchota-t-il en un ronronnement de plaisir.

Angela avait tout prévu, jusque dans les moindres détails. Debout au milieu de la pièce, elle pivota lentement sur elle-même. Tout était prêt. Les fleurs dans le vase sur la table basse exhalaient un délicieux parfum de jasmin. Le poste de télévision était, pour une fois, éteint. La chaîne stéréo diffusait une valse de Chopin. Beeker lui avait remis un rapport très approfondi. Marshall Pike avait une préférence pour la musique classique, les mises en scène romantiques et les femmes élégantes. Elle portait le tailleur dans lequel elle avait présenté son émission matinale. Sans le chemisier. Le décolleté de sa veste laissait entrevoir une coquette dentelle noire.

À onze heures précises, l'interphone sonna.

— Oui, Cassie?

— Le Dr Pike est là, Miss Perkins.

— Parfait.

Elle eut un sourire félin et se dirigea vers la porte.

Elle appréciait la ponctualité, chez un homme. Elle tendit les deux mains vers lui et inclina la tête pour lui offrir sa joue.

— Je te suis vraiment reconnaissante d'être venu.

— Tu m'as dit que c'était important.

— Absolument ! Cassie, voulez-vous porter ces lettres à la poste, je vous prie ? Vous pourrez prendre votre pause déjeuner, ensuite. Je n'aurai pas besoin de vous ici avant treize heures.

Se détournant, Angela entraîna Marshall Pike dans son bureau, en prenant soin de laisser la porte entrouverte.

— Que puis-je t'offrir à boire, Marshall ? Une boisson froide ou chaude?

Elle fit courir un doigt sur le revers de sa veste.

— Rien, merci

— Asseyons-nous... Je suis si contente de te revoir!

— Moi aussi, répondit-il, intrigué.

Elle s'installa, sa jupe lui remontant à mi-cuisse lorsqu'elle croisa les jambes.

— Tu sais combien je suis contente de tes prestations dans mon émission. Mais aujourd'hui, il s'agit d'un problème plus personnel.

— Ah?

— Deanna et toi vous vous voyez beaucoup.

Il se décontracta, tout en s'efforçant de ne pas fixer son décolleté.

— Oui. D'ailleurs, je voulais t'appeler pour te remercier d'être indirectement à l'origine de notre amitié.

— J'ai énormément d'affection pour elle. Toi aussi, je suppose. Elle a une telle énergie, un tel enthousiasme ! Et elle est ravissante.

— En effet.

— Charmante. Saine... Pas du tout ton genre...

— Je ne comprends pas.

— Tu préfères les femmes d'expérience, plutôt sophistiquées. Sauf dans un cas bien précis.

Il se raidit, eut un mouvement de recul.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Oh, mais si, tu le sais ! répliqua-t-elle d'une voix suave, ses yeux bleus luisants, aiguisés comme des lames de rasoir. Vois-tu, je connais tout ce qui te concerne, Marshall. Je suis au courant de ton écart avec Annie Gilby, âgée de seize ans. Et de ta liaison préDeanna, si je puis

dire, avec une certaine dame qui habite Lake Shore. Je me suis renseignée...

— Tu m'as fait suivre ?

Il aurait dû être outré, mais submergé par la panique, il perdait tous ses moyens. Une petite phrase lancée en pleine émission, et elle ruinerait à jamais sa carrière !

— De quel droit t'occupes-tu de ma vie privée ?

— Justement, je n'en ai aucun. C'est d'autant plus excitant. Elle jouait avec le premier bouton de sa veste de tailleur. Comme il suivait des yeux son mouvement, elle aperçut derrière lui la pendule. Onze heures dix.

Impeccable.

— Si tu penses pouvoir détruire ma relation avec Deanna par un chantage odieux, tu te trompes, marmonna-t-il, les paumes moites de terreur... et d'un désir incontrôlable. Elle n'est pas une enfant. Elle comprendra.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais moi, je comprends.

Elle le dévisagea intensément. Sa voix devint plus grave, presque rauque.

— J'ai renvoyé ma secrétaire, Marshall. Pour que nous puissions être seuls, toi et moi. Pourquoi, à ton avis, ai-je pris tant de peine à me renseigner sur toi ?

Elle libéra le second bouton, puis le troisième. Il n'osait plus parler. Lorsqu'il parvint à s'exprimer, il eut l'impression que sa gorge était pleine de grains de sable.

— À quoi joues-tu, Angela?

— À ce que tu voudras.

Vive comme un serpent, elle s'avança pour lui saisir la lèvre inférieure entre les dents.

— J'ai envie de toi, chuchota-t-elle. Depuis longtemps. Très, très longtemps, insista-t-elle en se pressant contre lui. Et toi, n'as-tu pas envie de moi ?

— Si, avoua-t-il.

Il lui avait déjà remonté la jupe jusqu'à la taille.

Deanna trépignait d'impatience dans l'ascenseur qui la menait au seizième étage. Elle n'avait vraiment pas une minute à perdre. Mais un mélange invincible de politesse et d'affection l'avait obligée à respecter son rendez-vous avec Angela.

Les portes de la cabine s'ouvrirent au septième.

Deanna consulta sa montre, désespérée. Angela serait furieuse, mais tant pis ! Pourvu que ce bouquet de roses adoucisse son refus.

Elle lui devait beaucoup plus que quelques fleurs.

Rares étaient les gens qui voyaient combien Angela pouvait être généreuse... et vulnérable. Ils ne voyaient en elle que la jeune femme ambitieuse et perfectionniste. Si Angela avait été un homme, ces qualités auraient représenté un atout. Mais pour le sexe opposé, elles devenaient défauts.

Émergeant dans le corridor. Deanna se promet de suivre l'exemple d'Angela. Au diable, les critiques !

— Bonjour, Simon. — Dee !

Il la croisa, s'immobilisa brusquement, revint précipitamment sur ses pas.

— Ce n'est pas son anniversaire ? Dis-moi que ce n'est pas son anniversaire.

— Pardon ? Ah ! Non, répondit-elle en riant devant son air horrifié. Non, non, c'est un cadeau de remerciement.

Il soupira et se massa les tempes.

— Dieu soit loué ! Elle m'aurait étripé, si j'avais eu le malheur

d'oublier. Elle était déjà d'une humeur massacrante ce matin, parce que son vol avait du retard hier soir.

Le sourire de Deanna s'estompa.

— Elle était sûrement fatiguée. Simon leva les yeux au ciel.

— Oui, oui, c'est ça... Enfin ! Ces roses magnifiques devraient l'égayer.

— Je l'espère.

Deanna poursuivit son chemin en se demandant si Angela avait l'intention ou non d'emmener Simon avec elle à New York. Si elle laissait Lew... combien des membres de son équipe licencierait-elle ? Simon, le célibataire invétéré, l'enquiquineur, était nerveux, mais loyal et dévoué.

Elle frémit, honteuse de penser qu'elle savait ce dont lui ne se doutait pas : que sa carrière était menacée.

Le bureau de la secrétaire était désert. Intriguée, Deanna regarda de nouveau sa montre. Cassie avait dû partir faire une course. Haussant les épaules, Deanna se rapprocha de l'antre d'Angela.

Elle entendit d'abord la musique, très belle, très douce. La porte était entrouverte, un fait rare, car Angela était très pointilleuse là-dessus : qu'elle soit là ou non, elle devait être bien fermée. Deanna frappa discrètement.

D'autres sons lui parvinrent, moins beaux, moins doux que la musique. Elle frappa de nouveau et poussa le battant.

— Angela?

Les mots moururent sur ses lèvres quand elle vit les deux silhouettes enlacées sur le canapé. Elle se serait éclipsée aussitôt, écarlate de honte, mais lorsqu'elle reconnut l'homme, elle blêmit.

Les mains de Marshall couraient sur les seins d'Angela, son visage était enfoui dans la vallée les séparant. À présent, elles glissaient vers le bas de la jupe. Angela tourna lentement la tête, le corps arqué vers lui. Son regard rencontra celui de Deanna.

Bien que sous le choc, cette dernière discerna la lueur de triomphe dans ses prunelles, avant qu'elle ne prenne une expression désolée.

— Oh, mon Dieu !... Deanna...

Marshall se redressa, se figea sur place. Deanna lâcha un cri de détresse, tourna les talons et s'enfuit, écrasant sur son passage la gerbe tombée à ses pieds.

Elle atteignit l'ascenseur à bout de souffle, une douleur fulgurante lui déchirant la poitrine. Elle appuya plusieurs fois de suite sur la flèche descendante.

Exaspérée de ne rien voir venir, elle courut vers l'escalier. Elle ne pouvait pas rester immobile. Elle dévala les marches, évitant par instinct plutôt que par décision une chute, sachant qu'elle devait à tout prix s'éloigner.

Parvenue au rez-de-chaussée, elle se rua contre la porte, secouée de sanglots. Lorsqu'elle se sentit suffisamment calmée, elle poussa la poignée, et se propulsa dehors... directement contre Finn.

— Hé ! Tout doux ! s'exclama-t-il, tout d'abord amusé. Mais elle était pâle comme un linge, elle avait les yeux rougis.

— Vous êtes blessée?... Que s'est-il passé? insista-t-il en l'agrippant par les épaules pour l'attirer vers la lumière du soleil.

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi, je vous dis!

— Oh, non, je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Allons, allons, je vais vous tenir dans mes bras, et vous allez pouvoir vous laisser aller.

Il la berça gentiment tandis qu'elle pleurait toutes les larmes de son corps, la joue appuyée contre son épaule. Quand il sentit qu'elle se maîtrisait mieux, il changea de position, et sans la lâcher, l'entraîna vers un muret.

— Asseyons-nous, proposa-t-il en sortant de sa poche son mouchoir. Ressaisissez-vous, et racontez tout à l'oncle Finn.

— Allez vous faire cuire un œuf, marmonna-t-elle en se mouchant bruyamment.

— Excellent début.

Il repoussa doucement une mèche de cheveux tombée sur son visage.

— Que vous est-il arrivé, Deanna?

Elle se détourna. Son regard exprimait trop d'intérêt.

— Je viens de découvrir à quel point je suis idiote.

Je n'ai aucun sens du jugement, je ne peux avoir confiance en personne.

— Le profil idéal d'une présentatrice de journal télévisé, plaisanta-t-il, mais elle ne réagit pas, et il lui prit la main. Je n'ai pas de whisky sur moi, et j'ai arrêté de fumer l'année dernière. Je ne peux vous offrir que mon épaule.

— Je m'en suis déjà servie.

— Je vous prête l'autre.

Elle se redressa et ferma les yeux. Elle était peut-être idiote, mais il lui restait encore un soupçon d'amour-propre.

— Je viens de surprendre une femme que je croyais être mon amie dans les bras de celui que j'envisageais de prendre comme amant.

— Ouf! C'est sérieux... Le psy? devina-t-il.

— Marshall, oui, confirma-t-elle, le menton tremblant. Avec Angela. Dans son bureau.

Grommelant un juron, il leva la tête vers les baies vitrées du seizième étage.

— Vous n'avez pas pu vous méprendre sur la situation...

Elle émit un rire amer.

— J'ai le sens de l'observation. Quand je vois deux personnes presque nues qui se pelotent, je sais à quoi m'en tenir. C'est une information que je n'ai pas besoin de vérifier.

— Je suppose que non.

Il demeura silencieux un moment. La brise murmurait dans le carré de pelouse juste derrière eux, caressant les pétales des tulipes jaunes.

— Je pourrais rassembler une équipe, monter au seizième avec mon micro et mes projecteurs, et lui rendre la vie infernale.

Cette fois, elle rit de bon cœur.

— Une interview sur les lieux du crime? Pas mal.

— Ce serait avec grand plaisir, vous savez.

Et plus il y pensait, plus il était convaincu que c'était la meilleure des solutions.

— Dr Pike, vous êtes un conseiller matrimonial de réputation nationale : comment expliquez-vous qu'on ait pu vous surprendre, le pantalon baissé, dans un bureau avant midi? S'agissait-il d'un rendez-vous professionnel ? Peut-être est-ce une nouvelle forme de thérapie. Je suis certain que le public aimerait en savoir davantage.

— Il ne l'avait pas baissé. Pas encore... Je les ai interrompus. Et bien que votre proposition soit très tentante, je crois que j'aime autant traiter le problème moi-même... Ils m'ont ridiculisée... Elle avait monté le coup. Je ne sais pas pourquoi, ni comment, mais elle avait tout prévu. Je l'ai lu dans ses yeux.

Finn n'en était guère étonné. Avec Angela, on pouvait s'attendre à tout.

— Vous l'avez irritée, ces derniers temps ?

— Non...

À moins que...? New York! Elle s'esclaffa.

— Ah, si, peut-être. Et c'est sa façon à elle de se venger de ce qu'elle doit considérer comme mon ingratitude. Elle savait ce que j'éprouvais pour lui. Elle s'en est servi. Et elle s'est arrangée pour que l'incident se produise une heure à peine avant mon passage au *Journal*. Mon Dieu ! Il ne me reste que vingt minutes !

— Du calme. Je vais descendre dire à Benny que vous êtes souffrante.

Ils vous remplaceront.

Elle faillit acquiescer, mais se ravisa aussitôt en se remémorant le sourire narquois d'Angela.

— Non. Elle serait trop contente. Je peux assurer.

Finn l'examina attentivement. Son visage était ravagé, ses paupières gonflées, mais elle était décidée.

— Coriaces, les filles du Kansas, constata-t-il, approbateur. Elle avança le menton.

— Pour ça, oui !

— Allons vite vous remaquiller.

Elle ne dit plus rien, jusqu'à ce qu'ils fussent à l'entrée du bâtiment.

— Merci.

— De rien. Vous avez de la Visine? Elle grimaça.

— Je suis moche à ce point ?

— Pire que cela!

Il entretint une conversation enjouée en la guidant dans sa loge. Il lui apporta des glaçons pour ses yeux, de l'eau pour sa gorge, puis resta auprès d'elle pendant qu'elle s'efforçait de réparer les dégâts. Mais ses pensées étaient ailleurs, et n'avaient rien de gai.

— Pas mal du tout ! constata-t-il soudain. Encore une touche de rouge à joues, peut-être ?

Il avait raison. Elle s'empressa de suivre son conseil. Et aperçut le reflet de Marshall dans la glace.

Sa main trembla, et elle posa son pinceau.

— Deanna. Je te cherchais.

— Ah?

Finn se déplaça comme un chat sauvage prêt à bondir. Elle posa une main sur son bras, consciente qu'au moindre signal, il attaquerait. L'idée ne lui déplaisait pas.

— J'étais là, répondit-elle d'un ton glacial. J'ai un journal à présenter.

— Je sais. Je... Je t'attends, acheva-t-il, le regard suppliant.

— C'est inutile. J'ai encore quelques minutes devant moi. C'était étrange : elle avait la sensation d'être puissante. Invincible. Il n'y avait plus rien de commun entre la femme qu'elle était à présent et celle qui s'était enfuie en sanglotant du bureau d'Angela. Elle se cala dans son fauteuil et sourit à Finn.

— Ça ne vous ennue pas de nous laisser seuls ?

— Pas du tout... Vous êtes très jolie, Kansas, lança-t-il avant de sortir.

— Était-il indispensable de le mêler à notre vie privée? Deanna fit taire Marshall d'un coup d'œil sévère.

— Comment peux-tu avoir le culot de venir me critiquer en un moment pareil ?

Il se voûta.

— Excuse-moi. Tu as raison. Mais je suis assez embarrassé comme ça. Je ne tiens pas à ce que la rumeur se répande dans la salle de rédaction.

— Finn a mieux à faire que de s'intéresser à tes prouesses sexuelles, Marshall. Tu peux me croire. À

présent, si tu as quelque chose à dire, dépêche-toi, je suis pressée.

Il s'avança d'un pas, et l'aurait prise contre lui, si elle ne l'en avait dissuadé d'un regard noir.

— Deanna... Rien ne peut justifier ce qui s'est passé... ou plutôt, ce qui a failli se passer. Mais je tiens à ce que tu saches qu'il n'y a rien entre Angela et moi.

J'ai eu un élan purement physique. Ça ne signifie rien, et surtout, ça

n'a rien à voir avec ce que j'éprouve pour toi.

— Je n'en doute pas, répliqua-t-elle après un bref silence. Je pense qu'en effet, tu as agi par instinct.

Un immense soulagement l'envahit. Il ne l'avait pas perdue. Une lueur de bonheur dansa dans ses prunelles, et il la saisit par les épaules.

— Je savais bien que tu comprendrais. J'ai su tout de suite que tu étais assez généreuse pour m'accepter comme je suis.

Figée comme du marbre, elle le dévisagea fixement.

— Lâche-moi. Tout de suite.

— Deanna...

Comme il resserrait son étreinte, elle ravala un sursaut de panique, un terrifiant souvenir, et poussa de toutes ses forces.

— J'ai dit : tout de suite.

Libérée, elle recula de quelques pas et prit une longue aspiration.

— Je te crois, Marshall. Sincèrement. Ce que tu as fait avec Angela n'a rien à voir avec tes sentiments pour moi. En revanche, en ce qui concerne les miens pour toi, c'est une autre histoire. Tu as trahi ma confiance. Nous ne pouvons donc pas nous séparer amis. Nous nous contenterons de nous séparer.

— Tu es blessée. Tu n'es pas raisonnable. Il avait vécu la même chose avec Patricia.

— Oui, je suis blessée, acquiesça-t-elle. Et je suis très raisonnable, poursuivit-elle avec un sourire insultant comme une gifle. C'est une manie, chez moi.

Je ne te traite pas de tous les noms qui me viennent à l'esprit.

— Tu penses que tout est ma faute. Que j'ai été faible, se défendit-il, prenant le parti d'abattre ses cartes de médiateur spécialisé. Ce que tu ne vois pas, c'est ta propre part de responsabilité dans cette affaire.

Il faut être deux pour réussir une relation. Depuis que nous sortons ensemble, j'ai été patient, j'ai attendu ton signal.

— Attends. Es-tu en train de me dire que c'est mon refus de coucher avec toi qui t'a poussé dans les bras d'Angela?

— Tu manques de nuances, Deanna. J'ai respecté tes souhaits, ta volonté d'y aller en douceur. Mais en même temps, j'ai d'autres besoins. Je reconnais qu'Angela a été une erreur...

Elle hocha le menton.

— Ah, bien, bien. Je suis heureuse que nous ayons tiré cela au clair, Marshall. Et maintenant, je te prie tout à fait raisonnablement d'aller au diable.

Elle se dirigea vers la porte, mais il lui barra le chemin.

— Tout n'est pas fini entre nous, Deanna.

— Pour moi, c'est terminé, et c'est tout ce qui compte. Nous nous sommes trompés. Tant pis pour nous. Écarte-toi de là s'il te plaît, avant que je ne provoque un scandale. Il s'effaça, très raide.

— Je suis prêt à en reparler avec toi quand tu seras calmée.

— Oh, je suis calme, marmonna-t-elle en se rendant au studio. Parfaitement calme, espèce de mufle.

Elle traversa le plateau et prit place. Finn la regarda pendant toute la première partie. Puis, satisfait de constater qu'elle maîtrisait la situation, il s'éclipsa.

Une coupe de Champagne à la main, Angela regardait l'émission dans son bureau. Elle ne s'intéressait ni aux textes, ni aux reportages. Elle était fascinée par Deanna. Fraîche comme une rose. Mais ses yeux trahissaient sa colère.

— Un coup direct, murmura-t-elle, enchantée.

Oui, un point pour elle. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'admirer la façon dont Deanna s'en sortait.

Se lovant dans son fauteuil, elle porta un toast silencieux à sa protégée.

— Elle a du style, n'est-ce pas ? lança Finn, dans l'embrasure.

Angela eut la bonne grâce de ne pas sursauter. Elle continua de siroter son Champagne, l'œil fixé sur l'écran.

— Absolument. Bien conseillée, elle pourrait aller loin.

— Est-ce le rôle que tu t'es donné, Angela ? Vas-tu lui enseigner tes propres méthodes ?

— Elles marchent. Dee serait la première à te dire combien j'ai été généreuse avec elle.

— Elle t'effraie.

Finn posa les mains sur les épaules d'Angela.

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'elle n'a pas seulement du style. Tu en as toi-même à revendre. Elle a l'intelligence. Comme toi. Et l'audace. Et le dynamisme. Mais elle vaut mieux que toi, Angela. Parce qu'elle a de la classe. Une classe innée.

Il enfonça les ongles dans sa chair, et elle se trémoussa. Il ne savait pas à quel point il avait visé juste.

— Toi, tu n'en auras jamais. Tu auras beau porter des rangs de perles et des tailleurs de grands couturiers, tu n'en auras pas. Parce que ça ne s'achète pas.

Il fit tourner le siège vers lui, afin qu'ils soient face à face, et se pencha sur elle.

— Non, tu n'auras jamais sa classe. Tu as donc peur d'elle. Tu as cherché par quel moyen lui montrer qui était la plus forte.

— A-t-elle couru pleurer dans ton giron, Finn ?

Angela était émue, bien plus qu'elle ne voulait l'avouer, mais elle leva

sa coupe et but encore.

— Tu es vraiment une garce.

— C'est précisément ce qui te plaisait, riposta-t-elle avec un rire amer, avant de hausser les épaules. Pour tout dire, je suis désolée qu'elle ait été blessée de cette manière. Marshall n'était pas du tout pour elle, mais je sais qu'elle avait de l'affection pour lui. La vérité, c'est que j'étais aussi attirée par lui que lui par moi. Tout est ma faute, j'ai perdu la tête. Je n'ai pas réfléchi.

— Tu parles ! Tu réfléchis avant de respirer ! Elle lui sourit en papillonnant des cils.

— Ne sois pas jaloux, Finn.

— Tu es pathétique. Pensais-tu la briser?

— Si elle l'avait réellement aimé, elle aurait été dévastée. Au fond, je lui ai peut-être rendu service, conclut Angela en examinant ses ongles avec une moue boudeuse.

Il s'esclaffa.

— C'est possible. En tout cas, grâce à toi, ma voie est toute tracée. Elle me plaît, et je sais maintenant qu'elle est disponible.

Il n'eut pas à esquiver le verre qu'elle lui jetait à la figure. Le cristal heurta la baie vitrée au moins dix centimètres au-dessus de sa tête. Enchanté, il fourra les mains dans ses poches.

— Tu vises toujours aussi mal.

— Crois-tu qu'elle voudra encore de toi, quand je lui aurai raconté ce que je sais ?

— Crois-tu qu'elle t'écouterait encore après le tour que tu viens de lui jouer? Tu as été trop loin. Elle te résistera. Elle avancera sans toi. Bientôt, tu seras obligée d'avoir des yeux dans le dos.

— Je n'ai pas peur d'une petite présentatrice de journal régional ! Il me suffit de donner un coup de téléphone, et tout sera fini pour elle. Comme ça!

précisa-t-elle en claquant les doigts. À qui la chaîne doit-elle sa survie

depuis deux ans, selon toi? Et que deviendra-t-elle, une fois que je serai partie?

— Ainsi, tu t'en vas... Eh, bien ! Mes félicitations.

Et bon voyage.

— À la rentrée, je serai à New York, d'où je produirai moi-même mon émission. Les stations locales ramperont devant moi pour avoir le droit de la diffuser. Avant deux ans, je serai la femme la plus puissante du monde de la télévision.

— Tu réussiras peut-être. Pendant un certain temps.

— Je serai encore en haut de l'affiche alors que tu chercheras à placer une intervention de deux minutes au journal du soir! s'emporta-t-elle, tremblante de rage et d'angoisse. On me demande. On m'admire. On me respecte.

— Ce fut mon cas...

Tous deux se retournèrent vers le seuil de la pièce, où se tenait Deanna, très pâle sous son maquillage de scène. Elle remarqua sans surprise qu'Angela avait sauvé la plupart des roses, lesquelles s'épanouissaient dans le vase sur son bureau.

— Deanna !

Les larmes aux yeux, Angela se précipita vers elle.

— Je ne sais comment te demander pardon.

— Ce n'est pas la peine. Nous ne sommes que tous les trois, restons honnêtes. Je sais que tu avais tout manigancé, pour que j'entre au moment voulu.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— J'ai vu ton visage. J'ai lu dans ton regard. Je ne sais pas si c'est parce que tu voulais me prouver que Marshall n'était pas pour moi, ou parce que tu m'en voulais d'avoir refusé ton offre. Un peu des deux, peut-être?

Vexée, aussi authentique que les perles autour de son cou, Angela se lamenta : — Tu me connais mieux que cela.

— Je pensais te connaître. J'ai voulu croire en toi.

J'étais flattée que tu m'aies distinguée parmi toutes les autres. J'ai oublié de gratter la surface.

Clignant des paupières, Angela se détourna.

— Tu vas donc renoncer à notre amitié à cause d'un homme.

— Non. Pour moi-même. Je tiens à ce que tu le saches.

— Je t'ai donné mon temps, mon aide, mon affection. Elle fit volte-face et lança l'assaut : — Personne ne me refuse quoi que ce soit ! — C'est donc une grande première. Bonne chance à New York!

Bien, le mot de la fin, se dit Deanna en sortant.

— Et n'oublie pas : les yeux dans le dos ! lui recommanda Finn avant de fermer la porte.

Chapitre 9

ANGELA DÉLAISSE LA VILLE DU VENT

POUR LA POMME

NEW YORK : NOUVEAU ROYAUME DE LA

REINE DU TALK-SHOW

DES MILLIONS DE DOLLARS POUR LA

BLONDE PRÉFÉRÉE DE CHICAGO

Tous les journaux jubilaient. Même les locomotives comme le *Chicago Tribune*, le *New York Times* ou le *Washington Post* en parlaient. L'espace d'une journée ensoleillée de juin, les articles sur Angela et son incroyable tractation firent de l'ombre à l'économie en berne et aux troubles au Moyen-Orient. Angela rayonnait.

Avec une grâce toute royale, elle accorda des entretiens, accueillit chez elle l'équipe de *People Magazine*, bavarda au téléphone avec la chroniqueuse Liz Smith. Elle serait citée dans la prochaine édition de *Vogue*, et avait accepté de poser pour la couverture de *McCall's*.

Enfin, grâce à son travail, sa volonté et son courage, elle avait atteint son objectif : être le centre de toutes les attentions. Bien entendu, elle n'avait pour la CBC, Delacort et Chicago, que des mots gentils. Elle alla même jusqu'à verser quelques larmes dans *Ce soir on sort...*

Son agent de presse collectionna toutes les photos, tous les textes.

Puis, dans l'excitation générale, elle porta le coup de grâce : elle avait décidé de prendre ses vacances durant ses six dernières semaines de contrat avec la CBC.

— Elle n'hésite pas à enfoncer le couteau dans la plaie ! constata Fran en jetant dans le panier à linge une paire de chaussettes dépareillées.

— Et ce n'est pas le plus grave, renchérit Deanna en arpentant le minuscule salon de l'appartement de son amie. La moitié de son personnel a été remercié.

Les autres ont le choix entre la suivre à New York, ou chercher un poste ailleurs... Comme s'il y en avait !

ajouta-t-elle, les dents serrées.

— J'ai l'impression que tu ne lis pas beaucoup les journaux. D'après l'administration, la récession n'existe que dans nos têtes.

Deanna ne rit pas. Elle s'empara d'un ouvrage sur les prénoms, le tapa contre la paume de sa main, et reprit ses allers et retours.

— J'ai bien vu le visage de Lew McNeil, quand il est parti hier soir. Seigneur, Fran ! Il s'est dévoué pendant plus de six ans pour elle, et elle le lâche comme un vieux torchon.

Fran choisit une seconde paire de chaussettes composée d'une noire et d'une bleu marine. Ça pouvait passer. Elle les plia ensemble.

— Je suis navrée pour eux tous, Dee. Tout le monde sait que c'est un milieu pourri. C'est pour toi que je suis le plus ennuyée. Qu'en est-il de Marshall ?

Deanna haussa les épaules.

— Il ne laisse plus de messages sur mon répondeur.

Il semble avoir enfin compris que je ne rappellerai pas.

Il continue de m'envoyer des bouquets, cependant...

Incroyable, non? railla-t-elle avec un rire amer en reposant le livre sur la table basse. Il s'imagine qu'il lui suffit de me couvrir de fleurs pour que j'oublie tout.

— Que dirais-tu d'une petite séance les-hommes-sont-tous-des-mufles ? Richard joue au golf : il ne sera pas vexé.

— Non, merci... Fran ! s'exclama-t-elle, se concentrant pour la première fois sur la jeune femme...

Tu viens de ranger une chaussette grise avec une bleue.

— Je sais. Ça met du piquant dans nos matinées.

Richard est en passe de devenir complètement rassis.

Golf du samedi, costumes trois-pièces. Sans compter la maison que nous sommes en train d'acheter en banlieue. Autrefois, nous étions des rebelles.

Maintenant, conclut-elle avec un frisson d'horreur... on s'embourgeoise.

Deanna s'assit par terre en tailleur et s'esclaffa.

— Je croirai cela le jour où tu auras acquis une Volvo et une machine à expresso.

— L'autre jour, j'ai failli craquer pour un de ces autocollants « Bébé à Bord » ! J'ai recouvert mes esprits juste à temps.

— Dans ce cas, tu n'as rien à craindre. Je ne t'ai même pas demandé comment tu te sens ?

— Merveilleusement bien. Toutes ces bonnes femmes au boulot qui ont eu des enfants me regardent avec mépris et envie. Elles ont toutes leur lot d'histoires d'épouvante à raconter sur leur grossesse, nausées, évanouissements, rétention d'eau. Mais moi, je suis en pleine forme. Je pourrais courir un marathon sans transpirer une goutte.

Elle montra une chaussette à carreaux en coton et une autre de sport en éponge.

— Qu'en dis-tu ?

— Trop subtil...

Elles travaillèrent quelques minutes en silence.

— ... Tu sais, Fran, j'ai beaucoup réfléchi.

— Ah ! Je commençais à me demander si on y arriverait un jour.

— Je ne sais pas si mon idée est réalisable.

J'aimerais te l'exposer, mais ensuite, promets-moi d'être très franche.

— D'accord, acquiesça Fran en repoussant le panier de linge du bout du pied. Je suis toute ouïe.

— Delacort va se retrouver avec un grand trou dans ses programmes et dans ses revenus. Je me doute qu'ils réussiront à sauver la face, mais... Savais-tu que le directeur général de Delacort avait été le second mari d'Angela?

— Bien sûr ! Loren Bach.

Fran avait un faible pour les journaux à scandales et ne s'en cachait pas. Elle savait tout sur tout le monde.

— Ils sont sortis ensemble juste après qu'elle se soit débarrassée du premier, le magnat de l'immobilier.

Bref... Loren Bach a misé beaucoup d'argent et de sueur sur notre vedette. C'est lui qui l'a conduite au firmament.

— Et en dépit de certaines rumeurs, il semble qu'ils se soient séparés à l'amiable. Connaissant Angela, j'ai un mal fou à le croire.

Fran remua les sourcils. Plus ils étaient malveillants, plus les ragots la passionnaient.

— Il paraît qu'elle lui a réclamé deux millions de dollars, plus la maison et tous les meubles. Ça doit monter autour de quatre millions. À mon avis, il n'a que très peu d'affection pour notre héroïne.

— Exact. Et c'est un ami de longue date de notre président du secteur informations à la CBC, James Barlow.

Deanna frotta ses mains sur ses genoux.

— Il se trouve que James apprécie mon travail.

Fran inclina la tête, les yeux brillants de curiosité.

— Et alors?

— Et alors, j'ai quelques économies, pas mal de relations... Je voudrais louer un studio et préparer une maquette... que je soumettrais ensuite à Loren Bach.

— Juste ciel ! s'exclama Fran, ahurie, en se laissant retomber sur les coussins de son sofa. Est-ce bien toi qui me parles?

— Je sais que cela peut te paraître bizarre, mais j'y ai énormément pensé. Bach a monté Angela au sommet. Il pourrait recommencer. J'espère qu'il en a envie, non seulement pour sa société, mais aussi pour lui-même. Je pourrais faire un montage de plusieurs séquences du « Coin de Deanna » avec des extraits du journal. Je pense que James Barlow me soutiendrait. Et si j'ai un pilote, simple mais propre, j'aurai peut-être une chance. Elle se leva, trop enthousiaste pour rester en place.

— C'est le moment idéal. La direction est encore sens dessus dessous après la bonne dernière d'Angela.

Il n'y a personne pour lui succéder. Si je pouvais convaincre les grands pontes de me donner un créneau régional, je suis sûre que ça pourrait marcher.

Fran lâcha un soupir et tapota son ventre encore plat.

— C'est complètement fou, mais ça me plaît terriblement.

— Bien entendu, j'ai besoin d'une réalisatrice confirmée.

— Tu peux compter sur moi. Mais le coût de location du studio, les cachets des techniciens, même si l'on se contente d'une équipe réduite... c'est risqué.

— Je n'ai pas peur.

— Richard et moi avons quelques ressources au chaud.

— Non, dit Deanna en hochant le menton. Il n'en est pas question. Je me servirai de ton cerveau, de tes bras et de ton temps, mais pas de ton argent... Crois-moi, les trois premiers sont infiniment plus importants.

— Bon. Alors ? Qu'envisages-tu ? La forme, le sujet, le public ?

— Je veux quelque chose de naturel et de chaleureux. Je veux faire ce

pour quoi je suis douée, Fran : parler aux gens. Les inciter à se confier à moi. Il nous faudrait deux fauteuils confortables. Dieu sait que j'ai besoin de meubles! Une ambiance amicale, intime.

— De l'humour, aussi. Si on évite les larmes et les angoisses, il faut tabler sur l'humour, de façon à ce que les téléspectateurs se sentent impliqués.

Deanna tira sur le lobe de son oreille.

— Je pensais m'adresser à quelques-uns des invités que j'ai reçus dans le « Coin de Deanna ». Aborder un thème du genre la femme et les arts.

— C'est pas mal, mais c'est un peu trop sage. Pour une émission-pilote, il vaudrait mieux se passer des intellos, surtout les intellos artistes... L'année dernière, dans *Paroles de Femmes*, nous avons tenté une transformation. Ça a très bien marché.

— Un genre d'« avant-après », tu veux dire?

— Oui. La coiffure, le maquillage, la garde-robe.

C'est rigolo... Tu sais ce qui me plairait? Un magazine de mode. Qu'est-ce qu'on nous promet pour l'été prochain? Comment être dans le coup ? On pourrait contacter Marshall Field, par exemple, qui présenterait quelques tenues de saison. Pour le bureau, pour le soir, pour le sport...

Paupières closes, Deanna tenta de visualiser l'affaire.

— Une styliste donnerait des conseils quant au choix des chaussures et des accessoires. Ensuite, on choisit quelqu'un dans la salle...

— Parfaitement ! intervint Fran. De vraies femmes, pas des corps parfaits.

Deanna saisit son sac et en sortit son carnet.

— Il faudra les avoir sélectionnées plus tôt, afin d'être sûr d'avoir la solution à portée de main.

— Ensuite, il faudrait obtenir de la part d'un grand magasin un bon d'achat d'une centaine de dollars, par exemple.

— Comment être chic pour pas cher.

— Oui ! s'écria Fran. Oui, c'est génial.

— Il faut que je rentre chez moi, annonça Deanna.

J'ai des coups de fil à donner. Nous devons faire vite.

— Ma chérie, je ne t'ai jamais vue agir autrement.

Le projet de Deanna lui coûta le gros de ses économies, des journées de dix-huit heures et un surplus de frustrations. N'ayant réussi à obtenir qu'une semaine de congé de la CBC, elle devait faire très vite.

Carburant au café fort et à l'ambition, elle travailla avec acharnement, courant d'une réunion avec les spécialistes de la promotion chez Marshall Field à une conférence téléphonique, en passant par des heures de recherche d'accessoires.

La première d' *Une heure avec Deanna* serait produite à peu de frais, mais la jeune femme ne tenait pas à ce qu'elle en ait l'air. Elle supervisa chaque étape.

Échec ou succès, elle voulait à tout prix en assumer l'entière responsabilité.

Le matin de l'enregistrement, le petit studio qu'elle avait loué pour l'occasion était sens dessus dessous.

Les éclairagistes procédaient aux ajustements de dernière minute en vociférant, les mannequins se bousculaient dans une loge minuscule, le micro de Deanna tomba en panne, et le fleuriste livra par erreur une couronne mortuaire au lieu du panier estival prévu.

— En mémoire de notre cher et tendre Milo, lut Deanna, avec un rire bref, presque hystérique.

Seigneur! Quoi encore?

— Ne t'inquiète pas, on va arranger ça, intervint Fran. J'ai déjà envoyé Vinnie, le neveu de Richard, chercher des corbeilles. Il suffira

d'arracher ces fleurs et de les jeter dedans. Tu verras, ce sera superbe, ajouta-t-elle avec l'énergie du désespoir. Très naturel.

— Tu parles ! Il nous reste moins d'une heure, grommela Deanna.

Une chaise pliante tomba avec fracas, et elle grimaça.

— Si par miracle quelqu'un vient en tant que spectateur, nous passerons pour des rigolos.

— Le public sera là, assura Fran, hirsute, en s'attaquant aux glaïeuls. Et tout ira bien. À nous deux, nous avons contacté toutes les organisations de bonnes femmes de Cook County. Nos cinquante places sont réservées. Si nous avons disposé d'un espace plus vaste, nous en aurions eu deux fois plus. Ne t'affole pas.

— Parce que toi, tu es parfaitement calme.

— C'est mon boulot de réalisatrice. Va te changer et te coiffer. Joue les stars.

— Euh... Miss Reynolds? Deanna?

La styliste, une femme menue et pleine d'entrain, au sourire permanent, l'appela en coulisses.

— Celle-là, tu ne peux pas savoir combien j'aimerais l'étrangler.

— A la queue, ma cocotte, répliqua Fran. Si elle a encore changé d'avis sur l'ordre de passage, c'est moi qui tire la première.

— Deanna?

— Oui, Karyn... Que puis-je pour vous? soupira-t-elle en s'efforçant de prendre un air avenant.

— J'ai un tout petit problème ? Le short citrouille ?

Deanna serra les dents, excédée par cette manie qu'elle avait de prononcer chaque phrase sous forme interrogative.

— Il ne va vraiment pas du tout sur Monica. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Pourrions-nous dépêcher quelqu'un à la boutique chercher le

même ensemble en aubergine ?

Fran s'avança, sans laisser à Deanna le loisir de réagir.

— Écoutez, Karyn, je propose que vous téléphoniez vous-même, et que vous demandiez à un coursier de vous l'apporter.

— Ah ! s'exclama Karyn en clignant des paupières.

Oui, évidemment, c'est une solution... Doux Jésus ! Il faut que je me dépêche, c'est bientôt l'heure.

— Qui a eu l'idée géniale de présenter un défilé de mode? Fran se remit à sa tâche de destruction de la couronne.

— Toi, sans doute. Jamais il ne me serait venu à l'esprit d'inventer un truc aussi compliqué. Va t'arranger. En jogging et bigoudis, tu ferais mauvaise impression.

— Tu as raison. Quitte à lâcher une bombe, autant apparaître au mieux de ma forme.

De la taille d'une boîte à chaussures, la loge de Deanna contenait néanmoins un lavabo, une cuvette de W.C. et une glace. Elle sourit en voyant la grosse étoile que Fran avait collée à sa porte.

Ce n'était qu'un symbole, songea-t-elle en laissant courir l'index sur le papier doré. Le sien. Il ne lui restait plus qu'à la mériter.

Si l'entreprise échouait, elle aurait au moins trois semaines de souvenirs fous à chérir. La précipitation, l'excitation des préparatifs, la fascination devant la foule des détails à traiter. La certitude absolue que son avenir se situait dans ce milieu. Mais, surtout, la joie de constater combien l'on croyait en elle.

Les conseils et les encouragements n'avaient pas manqué. Un régisseur de la CBC, Benny et quelques autres de la division production l'avaient aidée. Joe avait accepté de diriger l'équipe aux caméras et convaincu ses copains de donner un coup de main pour le son et l'éclairage. Jeff Hyatt se chargeait du montage et du graphisme.

Il ne restait plus à Deanna qu'à gagner leur confiance... ou tout gâcher.

Elle mettait sa boucle d'oreille, quand on frappa.

— Ne me dites pas qu'il faut courir changer l'aubergine pour la tomate !

— Désolé, je n'ai pas apporté mon pique-nique, s'excusa Finn, dans l'embrasure.

— Oh ! s'exclama-t-elle, stupéfaite. Sa boucle d'oreille tomba, et elle jura.

— Je vous croyais à Moscou.

— J'y étais, en effet, confirma-t-il en s'adossant nonchalamment contre le mur, tandis qu'elle ramassait son clip en or. Je m'absente deux semaines et voilà qu'à mon retour, vous êtes la source de toutes les rumeurs à la rédaction.

La gorge nouée, Deanna soupira.

— J'ai dû perdre momentanément la tête pour me lancer dans une aventure pareille.

— D'après moi, vous étiez parfaitement lucide.

Vous avez vu une porte entrouverte, et vous avez décidé d'y passer la première.

Elle était ravissante. Nerveuse, certes, mais prête à se battre.

— J'ai plutôt l'impression d'avoir sauté par la fenêtre du dernier étage.

— Arrangez-vous pour atterrir sur vos deux pieds.

Alors ? Quel est le sujet de l'émission ?

— C'est un défilé de mode, avec participation du public. Le visage de Finn s'éclaira d'un large sourire.

— Un défilé de mode? répéta-t-il, hilare. Avec votre passé de journaliste ?

— Il ne s'agit plus d'informer, mais de distraire. Du moins, je l'espère. Vous n'avez pas une guerre à couvrir quelque part?

— Pas pour l'instant, non. Je me suis dit que j'allais traîner un peu dans les parages. Histoire de retourner à la rédaction avec un « scoop

». Dites-moi, ajouta-t-il en plaçant une main sur son épaule pour la ralentir dans son élan... C'est pour vous, ou pour agacer Angela, que vous faites cela?

— Les deux. Mais avant tout pour moi.

— Parfait. Et quelle est la prochaine étape ? Elle l'observa en biais.

— Vous me promettez que ceci restera entre nous ?

— Promis-juré.

— Un rendez-vous avec Barlow James. Si j'obtiens son soutien, je cours voir Bach.

— Vous ne comptez donc pas vous servir des petits.

— Pas pour longtemps, en tout cas... Ouf ! Il y a une minute, j'étais sur le point de vomir. À présent, je me sens bien. Très bien, même.

— Dee!

Maintenant en place son casque, Fran courut vers elle dans l'étroit couloir.

— La salle est comble ! Il ne reste plus une place.

Les trois dames que nous avons sélectionnées de la Cook County Historical Society sont prêtes. Elles meurent d'impatience de démarrer.

— Si on arrêtrait tout? Fran verdit.

— Bon. On attend ton signal...

En coulisses, Deanna écouta son amie réchauffer le public. Elle n'avait plus peur. Au contraire, elle se sentait pleine d'énergie. Elle fit son entrée et alla s'installer dans son fauteuil devant la caméra.

La musique d'introduction, création de Vinnie, neveu de Richard et aspirant musicien, fut lancée. Hors champ, Fran signala aux téléspectatrices d'applaudir.

— Bonjour ! Je suis Deanna Reynolds.

Elle savait qu'en coulisses, c'était l'affolement général. Mais elle était parfaitement à l'aise et n'eut aucun mal à engager une conversation amicale avec la vive et exaspérante Karyn.

Du fond du studio, Finn l'observait, amusé.

Journaliste pur et dur, il éprouvait un certain dédain pour ces frivolités. Mais ses goûts mis à part, le public était enchanté. Rires, applaudissements et « oh ! »

d'admiration fusaient, ponctués ça et là de grognements enjoués lorsqu'une tenue dénotait.

Pendant, le plus important était le lien que Deanna avait su créer avec la salle. Elle avait passé la porte, pensa-t-il, satisfait. Sortant sur la pointe des pieds, il se dit qu'un petit coup de fil à Barlow James permettrait peut-être de tenir ladite porte bien ouverte.

Angela traversa l'immense salon de son nouvel appartement en duplex. Ses talons cliquèrent sur les parquets, s'enfoncèrent dans l'épaisse moquette, résonnèrent sur le carrelage. Elle fumait à petites bouffées courtes, luttant contre un assaut de mauvaise humeur.

— Très bien, Lew, déclara-t-elle enfin, calmée, en écrasant son mégot dans un cendrier en cristal.

Explique-moi en quoi une cassette enregistrée par une journaliste de seconde zone pourrait m'intéresser.

Lew se trémoussa sur le canapé, mal à l'aise.

— J'ai pensé que tu aimerais être au courant.

Percevant le ton geignard de sa propre voix, il baissa les paupières. Il avait honte de venir ramper devant elle dans l'espoir de ramasser quelques miettes. Mais deux enfants à l'université, une maison hypothéquée et la perspective d'être bientôt chômeur l'y poussait.

— Elle a loué un studio, engagé des techniciens, obtenu l'aide des copains. Elle s'est arrangée pour prendre une semaine de congé et a concocté une émission de cinquantes minutes, doublée d'un montage

de ses prestations passées... J'ai entendu dire que ce n'était pas mauvais du tout.

— Pas mauvais du tout? railla Angela. Les amateurs essaient tous les jours de se frayer un chemin sur le marché. Ils ne m'inquiètent pas.

— Je sais... Je veux dire que... le bruit court que vous avez eu des mots, toutes les deux.

— Ah, vraiment ? susurra-t-elle avec un sourire glacial. Est-ce pour me communiquer les derniers cancans que tu es venu de Chicago? Note que j'apprécie ton effort, bien qu'il me semble un peu excessif.

— Je me suis dit... Je... Je sais que tu as proposé à Deanna de prendre ma place, Angela.

— Ah? C'est elle qui te l'a dit?

— Non, répliqua-t-il, et recouvrant un soupçon d'amour-propre, il la regarda droit dans les yeux. La nouvelle a fui. De même qu'on a appris qu'elle avait refusé. Et je sais, poursuivit-il précipitamment... Ayant travaillé avec toi pendant tant d'années, je me doutais que tu serais furieuse de la voir profiter de ta générosité.

— Comment le pourrait-elle ?

— En prétextant sa loyauté envers la chaîne. En sollicitant Barlow James.

Sa curiosité soudain éveillée, Angela la dissimula en ouvrant sa boîte à cigarettes en émail. Elle jeta un coup d'œil vers le bar, où une bouteille de Champagne restait en permanence au frais. Affolée par son désir d'en boire, elle s'humecta les lèvres et accorda de nouveau son attention à Lew.

— En quel honneur Barlow lui répondrait-il ?

— Il apprécie son travail. Il a déjà pris la peine d'appeler le studio à plusieurs reprises pour le lui signifier. Et lorsqu'il a visité les bureaux de Chicago, la semaine dernière, il a pris le temps de la rencontrer.

Angela alluma son briquet. — On dit qu'il a visionné la cassette. Et qu'elle lui a plu. — Il veut flatter une de ses journalistes, et alors ?

Angela renversa la nuque, mais sa gorge se serra sur la fumée.

Une gorgée, pensa-t-elle. Une toute petite gorgée bien fraîche...

— Elle en a expédié une copie à Loren Bach.

Très lentement, Angela posa sa cigarette dans le cendrier.

— La garce ! siffla-t-elle tout bas. Se croit-elle vraiment assez forte pour se mesurer à moi ?

— Je ne sais pas si elle vise aussi haut. Pas encore, du moins. Je sais par ailleurs que certaines des stations locales du Midwest se préoccupent du coût de ta nouvelle émission. Elles opteront peut-être pour quelque chose de moins chic... et de moins cher.

— C'est leur problème.

Elle alla se planter devant sa fenêtre pour admirer la vue sur New York. Elle avait tout ce dont elle avait toujours rêvé. Enfin ! Enfin, elle était devenue la reine et pouvait contempler, du haut de sa tour d'ivoire, ses sujets. Personne ne pouvait l'atteindre. Encore moins Deanna.

— J'y suis, j'y reste, Lew. Quoi qu'il arrive.

— Je pourrais m'arranger pour connaître la décision de Loren Bach.

— Excellente idée, Lew, murmura-t-elle, le regard sur Central Park.

— À condition de récupérer mon poste, ajouta-t-il, la voix tremblante. J'ai cinquante-quatre ans, Angela. À

mon âge, envoyer des curriculum ne servira plus à rien.

Je veux un contrat ferme de deux ans. Mes enfants auront alors terminé leurs études. Je vendrai la maison de Chicago, Barbara et moi en achèterons une plus modeste par ici. Nous n'avons plus besoin d'autant de place. Il me faut deux années de sursis pour avoir de quoi me retourner ensuite. Ce n'est pas grand-chose.

— Tu as longuement réfléchi à l'affaire.

Angela se laissa choir sur la banquette et posa les bras sur le dossier de coussins fleuris. Sa gorge se rouvrait. Elle en était soulagée : elle

n'avait pas besoin de boire, lorsqu'elle se savait en position de force.

— Tu n'as jamais rien eu à me reprocher, lui rappela-t-il. Je suis encore efficace. Et j'ai encore toutes sortes de contacts à Chicago. J'obtiendrai toutes les informations internes dont nous pourrions avoir besoin...

— Je ne le pense pas, mais... autant rester sur ses gardes. Et tu sais que je suis la première à récompenser la loyauté.

Elle l'examina longuement. Un mollasson. Il travaillerait sans relâche, et n'hésiterait jamais, par peur de perdre son emploi, à surmonter ses scrupules en cas de nécessité.

— Écoute, Lew... Je ne peux pas l'engager en tant que réalisateur : la place est prise. Je te prends comme assistant. D'un point de vue purement technique, c'est une rétrogression, mais nous allons l'envisager autrement.

Son sourire le réconforta. Telle une fillette capricieuse, elle avait oublié sa trahison initiale et le dégoût qu'elle avait éprouvé pour lui quelques minutes auparavant. Ils étaient redevenus co-équipiers.

— J'ai toujours pu compter sur toi, je suis heureuse de continuer. La diminution de salaire sera négligeable.

Et le fait d'être à New York compense, n'est-ce pas ? Et pour te prouver combien je tiens à toi, je t'engage pour ma première émission spéciale. Je m'occupe du contrat officiel. D'ici là...

Elle se leva et vint lui prendre les mains dans un geste plein de chaleur et d'affection pour un vieil ami.

— ... rentre vite à Chicago préparer tes valises. Je charge mon agent immobilier de vous trouver un logement agréable. A Brooklyn Heights, par exemple...

et surtout, conclut-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue... Ouvre grand tes oreilles.

— Ouais, acquiesça-t-il. C'est ça.

Chapitre 10

Le refuge de Loren Bach coiffait la tour argentée abritant le fief Delacort de Chicago. Les murs de verre offraient une vue qui s'étendait bien au-delà de la ville.

Par temps clair, il pouvait même apercevoir les plaines du Michigan. Loren aimait dire qu'il montait ainsi la garde sur les centaines de chaînes qui diffusaient les émissions Delacort et les milliers de foyers où elles étaient regardées.

Reflète de sa personnalité, le bureau, sobre et masculin incitait au sérieux. Le tissu vert foncé et les boiseries de chêne étaient agréables à l'œil et constituaient un fond superbe pour les meubles modernes aux lignes épurées et les écrans de télévision.

Conscient qu'un accueil chaleureux était aussi indispensable en affaires qu'un dossier bien préparé, Loren Bach avait tenu à un coin salon confortable avec canapé de cuir bordeaux, fauteuils assortis et table basse en verre fumé à pied chromé. Un réfrigérateur rempli en permanence lui permettait d'assouvir sa passion pour le Coca-Cola.

Sur l'un des murs s'alignaient toutes sortes de photos de lui en compagnie de personnalités célèbres, vedettes de téléfilms, politiciens et grands manitous du monde du spectacle. Seule, Angela Perkins manquait à l'appel.

Jouxtant le bureau, il y avait une salle d'eau toute en noir et blanc, avec jacuzzi et sauna. Au-delà, une salle plus exiguë renfermait un lit très hollywoodien, un poste de télévision à écran géant et une armoire.

Infatigable au labeur, Loren se contentait souvent de saisir quelques heures de sommeil dans son antre.

Mais son sanctuaire était un espace reconverti en salle de jeux, encombré de flippers et de toutes sortes de gadgets vidéo qui clignotaient, vibraient et tintaient joyeusement.

Chaque matin, il s'accordait une heure de distraction avec ses machines infernales. Il défiait souvent ses meilleurs collaborateurs de battre ses records. Ils n'y parvenaient jamais.

Loren Bach était depuis sa plus tendre enfance un cinglé de la vidéo. À vingt ans, son diplôme de l'université MIT en poche, il avait développé le bowling paternel en salle de jeux. Puis il s'était aventuré du côté de la télévision.

Trente ans plus tard, jouer et travailler allaient pour lui de pair.

S'il possédait dans la partie réservée au traitement de ses affaires quelques œuvres d'art dont une sculpture signée Zorach et un collage de Gris, la pièce maîtresse n'en demeurait pas moins le bureau. Il avait conçu lui-même l'espèce de console aux commandes de laquelle il pouvait s'amuser à contrôler les destinées.

Simple, fonctionnelle, la base comprenait des dizaines de trous qui tenaient lieu de tiroirs. La surface d'écriture était large et courbe, afin qu'une fois installé, il soit entouré de ses téléphones, claviers et autres moniteurs.

Mordu d'informatique, il pouvait se renseigner en quelques secondes sur tout et n'importe quoi, des tarifs publicitaires de l'entreprise (ou de ses concurrents) aux programmations, en passant par le taux en vigueur du yen.

Son passe-temps favori était la création de jeux vidéo pour une firme subsidiaire.

À cinquante-deux ans, discret comme un moine, il avait un visage osseux, une silhouette longue et mince, et un esprit vif comme une lame de rasoir.

Assis derrière sa console, il pressa sur un bouton de sa télécommande. L'un des quatre écrans s'alluma. Le regard songeur, il observa Deanna Reynolds en buvant à même la bouteille de Coca d'un litre et demi.

Il aurait visionné la cassette sans l'appel de Barlow James. Loren Bach mettait un point d'honneur à jeter au moins un coup d'oeil sur tout ce qui passait sur son bureau. Mais peut-être n'y aurait-il pas consacré autant de temps aussi vite.

— Jolie, dicta-t-il à son magnétophone d'une voix fraîche et douce comme la neige du petit matin. Bonne voix.

Une

présence

remarquable.

Dynamisme,

enthousiasme.

Sensuelle

sans

être

menaçante.

Excellente relation avec le public. Les questions sont préparées mais n'en ont pas l'air. Qui rédige ses textes ?

À vérifier. Éléments à perfectionner, notamment l'éclairage...

Il la regarda jusqu'au bout, revenant parfois en arrière, figeant l'image un court instant, tout en débitant ses commentaires.

Il but encore une gorgée de soda et sourit. Grâce à lui, Angela était devenue un phénomène national.

Il pouvait recommencer.

Il appela sa secrétaire par l'interphone :

— Shelly, contactez Deanna Reynolds chez CBC, Chicago, je vous prie. Prenez rendez-vous avec elle : j'aimerais la voir le plus rapidement possible.

Deanna avait l'habitude de se soucier de son apparence : travailler devant la caméra impliquait une surveillance de tous les instants. Il lui arrivait souvent de renoncer à l'achat d'un tailleur très seyant sur elle, mais dont la coupe ou la couleur passeraient mal à l'écran.

Cependant, jamais elle n'avait eu autant de mal à se décider que ce jour-là, avant son rendez-vous avec Loren Bach.

Sagement assise dans la salle de réception, elle s'interrogeait encore. Cet ensemble bleu marine était trop sévère. Elle avait eu tort de laisser

ses cheveux libres : trop frivole. Elle aurait dû mettre des bijoux plus clinquants. Ou rien du tout...

Se concentrer sur le douloureux problème de la coiffure et des accessoires lui permettait d'oublier son trac.

— M. Bach peut vous recevoir.

Deanna hocha le menton. Elle avait la gorge serrée.

Loren Bach se tenait derrière son bureau, un homme maigre aux épaules voûtées et dont le visage évoqua pour Deanna celui d'un apôtre. Elle l'avait vu en photo et à la télévision, et l'avait pensé plus grand.

C'était stupide. EUe était bien placée pour connaître le pouvoir de déformation de l'objectif.

— Miss Reynolds... Je suis heureux de vous rencontrer, dit-il en se levant pour lui tendre une main ferme et amicale.

— Merci, le vous remercie de m'accorder un peu de temps.

— C'est mon métier. Un Coca?

— Je...

Mais il était déjà près de son réfrigérateur.

— Euh.Oui, merci.

— Votre enregistrement m'a beaucoup plu, déclarat-il, le dos tourné. Certains détails sont à revoir, en matière de décor et d'éclairage, mais j'ai été très intéressé.

Intéressé ? Que voulait-il dire, au juste ? Affichant un sourire figé, Deanna accepta la canette qu'il lui offrait.

— Je suis flattée. Nous avons fort peu de temps.

— N'avez-vous pas pensé qu'il était nécessaire de prendre tout votre temps, justement?

— Non. J'étais pressée.

— Je vois... Et pourquoi cela? Comme il buvait, elle l'imita.

— Nombreux sont ceux qui souhaiteraient prendre la place de *Chez Angela* au moins sur le plan local. Il me paraissait essentiel de m'échapper la première du peloton.

— Quel est le but précis d' *une heure avec Deanna*?

— Distraire et informer... En fait, j'ai toujours rêvé de travailler dans le milieu de la télévision. N'ayant aucun don pour l'art dramatique, je me suis consacrée au journalisme. C'est un métier qui me convient. Mais depuis deux ans environ, je me rends compte que présenter le journal ne me suffit plus. J'aime discuter avec les gens. J'aime aussi les écouter.

— Il ne suffit pas d'être douée pour la conversation.

Une heure d'émission, c'est long.

— Il faut savoir comment fonctionne ce média, œuvrer autour du pouvoir et de la fascination qu'il peut exercer. Aider l'interviewé à oublier, sous les projecteurs, qu'il parle pour d'autres que pour moi.

C'est mon point fort, insista-t-elle en se penchant en avant. Au lycée, j'ai travaillé pendant un été dans une station de Topeka, ainsi que pendant les quatre années qu'ont duré mes études universitaires à New Haven.

Avant mon premier poste à l'antenne, j'ai été rédactrice à Kansas City. Je navigue dans ce milieu depuis dix ans.

— J'en ai conscience.

Il était au courant des moindres détails de sa vie professionnelle, mais il préférait se faire sa propre impression, en face à face. Elle n'avait pas peur de le regarder dans les yeux, elle s'exprimait posément... Il se remémora sa première rencontre avec Angela, si coquette, si sensuelle. Deanna Reynolds était très différente.

— Hormis la mode, quels sont les autres sujets sur lesquels vous aimeriez vous pencher?

— Je préférerais me concentrer sur les questions personnelles plutôt

que sur celles qui font la une des journaux. Et je tiens à éviter tout ce qui peut être tapageur.

— Vous n'invitez pas un couple de lesbiennes rousses avec l'homme qui les aime ?

Elle se décontracta suffisamment pour sourire.

— Non, je les laisse à d'autres. Mon projet est d'établir un équilibre entre la frivolité et le sérieux, en restant toujours proche du public, en studio et dans les foyers. Je voudrais parler de la belle-famille, du harcèlement sexuel au bureau, d'une nouvelle vie amoureuse pour hommes et femmes d'un certain âge...

Bref, aborder des problèmes que le téléspectateur moyen peut identifier aux siens.

— Ainsi, vous vous considérez comme porte-parole du téléspectateur moyen?

Elle sourit de nouveau, en toute confiance.

— Je suis une téléspectatrice moyenne ! Je n'hésiterais pas à regarder une émission littéraire sur PBS, mais ce n'est pas pour autant que je raterais *Chin-chin* ! Tous les jours, je bois mon café en compagnie de Kirk Brooks et de l'équipe de *Réveille-matin*. Et si je n'ai pas à me lever à l'aube, je me couche avec un film... Je n'en ai pas honte ! acheva-t-elle en avalant une gorgée de son Coca-Cola.

Loren rit et vida sa bouteille. Elle venait presque de décrire ses propres manies.

— J'ai entendu dire que vous aviez travaillé pour Angela.

— Ce n'était pas officiel. Je n'ai jamais figuré sur sa liste de salariés. Je... il s'agissait davantage d'une forme d'apprentissage. J'ai beaucoup appris.

— Je n'en doute pas... Ce n'est un secret pour personne ; la défection de *Chez Angela* est un sale coup pour Delacort. Et tout le monde sait que nous ne lui souhaitons pas bonne chance à New York.

Il avait les yeux noirs comme l'onyx, la peau blanche comme celle du

poète Byron. Oui, décidément, il faisait penser à un apôtre. Mais il ne descendrait pas de plein gré dans la fosse aux lions.

— Cependant, elle continuera sûrement à dominer le marché. Nous ne sommes pas en mesure, pour l'heure, de la concurrencer au plan national.

— Vous pouvez contre-programmer, suggéra-telle. Loren haussa un sourcil intrigué.

— Oui... présenter des émissions de jeux, ou rediffuser des vieilles séries et téléfilms, en fonction des études démographiques.

— C'est une bonne idée. J'ai aussi envisagé de tester un talk-show auprès d'une poignée de stations locales.

Elle s'accrocha à sa bouteille, mais resta imperturbable.

— Une poignée me suffirait. Pour démarrer...

Après tout, pourquoi pas? S'il pouvait se servir de Deanna

Reynolds pour couper l'herbe sous le pied d'Angela, peu importait le coût de l'opération. Si elle échouait, il le mettrait sur le compte d'une expérience. Et si elle réussissait, Deanna rapporterait encore bien davantage à l'entreprise.

— Avez-vous un agent, Miss Reynolds ?

— Non.

— Trouvez-en un. C'est avec plaisir que je vous accueille chez Delacort.

Redis-moi ça ! insista Fran.

— Un contrat de six mois. Nous enregistrerons ici même, dans les studios de la CBC, une émission par jour, cinq jours par semaine.

Encore

éberluée

après

deux

semaines

de

négociations, elle errait dans l'ex-bureau d'Angela, dont il ne restait que les murs et la moquette pastel.

— Durant ma période d'essai, en accord avec la chaîne, j'aurai à ma disposition ce bureau ainsi que deux autres. Nous serons diffusés par dix stations locales dans le Midwest. Nous passerons en direct à Chicago, Dayton et Indianapolis. Nous avons six semaines pour tout mettre en place avant la première, qui aura lieu courant août.

— C'est donc vrai.

Avec un petit rire, Deanna se retourna. Elle ne souriait pas aux anges, comme Fran, mais son regard brillait d'excitation.

— Oui, c'est bien vrai, murmura-t-elle... D'après mon agent, Ils me paient des clopinettes.

— Un agent... Tu as un agent !

Deanna se planta devant la baie vitrée dominant Chicago. Elle avait choisi une agence modeste, qui saurait se dévouer à ses besoins et à ses objectifs.

— Pour six mois, au moins. J'espère aussi avoir une réalisatrice.

— Ma chérie, tu sais bien que...

— Laisse-moi finir, interrompit Deanna. C'est un grand risque, Fran. Si ça ne marche pas, nous nous retrouverons à la rue dans moins d'un an. Tu as ton poste d'assistante à *Paroles de Femmes*, tu attends un bébé. Je ne veux pas que tu renonces à tout cela sous le seul prétexte de l'amitié. Fran haussa les épaules et s'assit par terre.

— Quand il s'agit de mon orgueil, je suis prête à tout. Réalisation Fran Myers. Ça sonne plutôt bien.

Quand est-ce qu'on commence ?

— Hier!

Deanna s'installa auprès d'elle en riant et posa un bras sur son épaule.

— Nous avons besoin de personnel. Je vais peut-être réussir à récupérer quelques-uns des techniciens qu'Angela a remerciés, ou qui n'ont pas eu envie de démissionner. Il nous faut des idées de sujets, des documentalistes. Mon budget est maigre, aussi allons-nous devoir rester simples... Mais le prochain contrat sera bien plus alléchant.

— Je vais voir ce que je peux récupérer comme chaises, tables et téléphones. Mais avant ça, je vais rédiger ma lettre de démission.

Deanna la saisit par le poignet.

— Tu es bien sûre de toi ?

— Évidemment ! J'en avais déjà discuté avec Richard. Voici comment on voit le problème : si tout s'écroule dans six mois, j'aurai de toute façon droit à un congé de maternité... Je t'appelle. Ah ! Un dernier point: si on repeignait ces horribles murs roses?

Restée seule, Deanna posa son menton sur ses genoux. Tout arrivait si vite. Les réunions, les négociations, les démarches administratives. Travailler jour et nuit ne l'affolait pas, au contraire. Réaliser son rêve de toujours lui donnait des ailes. Mais en dépit de son enthousiasme, de son excitation, elle avait peur.

Tout était pourtant bien parti. Une fois adaptée à ce nouveau rythme, elle se sentirait mieux. Et si elle échouait, elle n'aurait qu'à retourner en arrière de quelques pas et reprendre.

Mais elle ne regretterait rien.

— Miss Reynolds ?

Levant les yeux, elle aperçut la secrétaire d'Angela.

— Cassie ! s'exclama-t-elle, avant d'ajouter, avec un sourire penaud...

L'endroit a bien changé.

— Oui, acquiesça Cassie. Je venais justement chercher deux ou trois babioles. Je voulais vous prévenir.

— Aucun problème. Ce ne sera mon territoire officiel qu'à partir de la semaine prochaine. J'ai appris que vous aviez renoncé à aller à New York ?

— Toute ma famille est ici. J'ai mes racines dans le Midwest.

— Mmmm... Vous avez trouvé autre chose ?

demanda-t-elle, après avoir scruté son regard triste.

— Pas encore. Je suis sur quelques pistes. Miss Perkins a annoncé la nouvelle, et une semaine plus tard, elle était partie. Je n'ai pas encore eu le temps de m'y faire.

— Vous n'êtes probablement pas la seule.

— Je vous laisse. Je prends seulement mes plantes vertes. Bonne chance pour votre nouvelle émission !

— Merci... Cassie... Puis-je vous poser une question?

— Oui, bien sûr.

— Vous avez passé quatre années au service d'Angela, c'est bien cela?

— On aurait fêté le quatrième anniversaire en septembre. J'ai eu ce poste en sortant de l'école.

— À la rédaction, nous recevions souvent les plaintes et gémissements des membres de son équipe.

Je ne me rappelle pas vous avoir entendue. Je me demande pourquoi...

— J'étais son employée. Je ne parle pas des gens pour qui je travaille.

Deanna haussa un sourcil.

— Vous n'êtes plus son employée.

— Non. Miss Reynolds, je sais que vous avez eu un... différend avant le départ d'Angela. Je comprends que vous éprouviez une certaine hostilité envers elle.

Mais j'aimerais autant que vous ne me mêliez pas à une discussion à propos de Miss Perkins, ni personnelle ni professionnelle.

— S'agit-il de loyauté, ou de discrétion ?

— Les deux, j'espère.

— Tant mieux. Vous savez que je vais me lancer dans la préparation d'une émission similaire. Vous ne répétez peut-être pas les ragots, mais vous avez des oreilles comme tout le monde : vous savez que je suis à l'essai, et que mon contrat ne sera peut-être pas renouvelé dans six mois.

Cassie se détendit légèrement.

— J'ai des camarades, en bas. A la rédaction, on parie pour vous à trois contre un.

— C'est bon de le savoir, mais mon problème n'est pas là. J'ai besoin d'une secrétaire, Cassie. Quelqu'un en qui je puisse avoir confiance, quelqu'un qui soit aussi discret qu'efficace.

Cassie eut l'air surpris.

— Vous me proposez la place ?

— Je ne pourrai certainement pas vous payer le salaire que vous accordait Angela, à moins que... Zut!

jusqu'à ce que l'affaire prenne vraiment son envol. Et vous aurez à travailler énormément au début. Mais si vous le voulez, le poste est pour vous. Réfléchissez-y.

— Miss Reynolds, vous ne savez pas si j'étais impliquée, si je l'ai aidée à monter son coup contre vous.

— En effet. Je n'ai pas besoin de le savoir. Et que nous devenions partenaires ou non, je vous propose de m'appeler Deanna. Mon organisation sera au moins aussi méticuleuse que celle d'Angela, mais

je l'espère, plus humaine.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir. J'accepte.

— Parfait ! s'écria Deanna en lui tendant la main.

Nous débiterons lundi matin. Je vous aurai vraisemblablement trouvé un bureau d'ici là. Votre première tâche sera de me fournir une liste de tous ceux qu'Angela a renvoyés, et une autre de ceux qui pourraient nous être utiles.

— Simon Grimsley viendrait en premier lieu. Et Margaret

Wilson, la documentaliste. Denny Sprite, aussi, l'assistant.

— J'ai son numéro, marmonna Deanna en sortant son carnet pour y noter les autres noms.

— Attendez ! dit Cassie, en brandissant un gros cahier... Voici leurs coordonnées...

Deanna s'esclaffa.

— Je sens que nous allons nous entendre à merveille, Cassie.

Deanna avait du mal à imaginer qu'elle allait quitter la rédaction, d'autant qu'elle se trouvait en salle de montage.

— Le temps ? s'enquit-elle.

De son fauteuil de monteur, Jeff Hyatt consulta la pendule digitale sur la console.

— Une minute cinquante-cinq.

— C'est encore trop long. Il faut sucrer encore dix secondes. Rembobine, s'il te plaît, Jeff.

Elle se pencha en avant, comme une athlète attendant le signal de départ de la course. Le reportage sur les retrouvailles entre une adolescente fugueuse et ses parents devait à tout prix s'inscrire dans le délai imparti. Sur le plan intellectuel, Deanna le comprenait.

Sur le plan de sa sensibilité personnelle, elle n'avait pas envie d'en couper une seconde.

— Là! intervint Jeff en tapotant l'écran d'un doigt...

Quand ils se promènent dans la cour. On peut l'enlever.

— Mais on y voit leur émotion. Regarde la façon dont ses parents la tiennent entre eux. — C'est joli, admit-il avec un sourire penaud, mais ce n'est pas de l'information.

— Joli, grommela-t-elle.

— De toute façon, on l'a déjà vu dans la séquence sur le canapé.

— C'est un bon film.

— Il n'y manque qu'un arc-en-ciel.

Reconnaissant la voix de Finn, Deanna se retourna et grogna.

— Je n'en avais pas sous la main.

En dépit de son irritation, il s'avança et plaça les mains sur ses épaules.

— C'est meilleur sans la promenade dans le jardin, Deanna. Ce plan ne sert qu'à diminuer l'impact de l'interview.

Il avait raison, et elle en fut d'autant plus vexée.

— Élague, Jeff.

Bras croisés devant elle, elle attendit qu'il ait terminé ce qui allait être l'un de ses derniers reportages pour le journal de la CBC. Elle tenait à ce qu'il fût parfait.

— Il me reste encore à lire le commentaire, déclara-t-elle en adressant à Finn un regard entendu.

— Faites comme si je n'étais pas là.

Quand Jeff eut mis la bande en place, elle prit le temps d'affiner une dernière fois son texte. Un chronomètre à la main, elle lui fit un signe de la tête et se mit à lire.

— Un véritable calvaire s'est heureusement terminé pour les parents Thompson ce matin, lorsque leur fille Ruthanne, âgée de seize ans, et disparue depuis huit jours, est revenue dans sa maison de Dayton...

Oubliant Finn et Jeff, elle travailla sur ses intonations puis, enfin satisfaite, murmura ses remerciements au monteur et se leva.

— Excellent, marmonna Finn en sortant avec elle.

Concis, solide, touchant.

— Touchant? répéta-t-elle en s'immobilisant brusquement. Je ne savais pas que vous y accordiez de l'importance.

— Quand il s'agit d'une information, oui. J'ai entendu dire que vous montiez d'un étage.

— Vous avez bien entendu.

— Mes félicitations.

Elle pénétra dans la salle de rédaction.

— Merci, mais je vous conseille d'attendre la première émission.

— Je suis sûr que vous réussirez.

— C'est curieux, mais moi aussi... Là-dedans, en tout cas, dit-elle en se tapotant le front. Parce que du côté de mon estomac, c'est une toute autre histoire.

— Peut-être avez-vous tout simplement faim? Et si nous dînions ensemble ?

— Dîner?

— Vous finissez à dix-huit heures. J'ai vérifié. Je suis libre jusqu'à huit heures demain matin, heure à laquelle je prends l'avion pour le Koweït.

— Pour le Koweït? Que se passe-t-il là-bas?

— Ça gronde, ça gronde. Alors, que dites-vous d'une petite sortie,

Kansas? Spaghetti, vin rouge et conversation...

— Je ne sors plus depuis un moment.

— Vous n'allez tout de même pas permettre à ce psy de contrôler votre existence ?

— Ça n'a rien à voir avec Marshall...

— Je passe vous prendre à dix-neuf heures, d'accord ? Vous aurez le temps de passer chez vous vous changer. Le restaurant auquel je pense est décontracté.

Elle fut heureuse de l'avoir pris au mot. Un moment, elle avait été tentée de soigner sa tenue, mais pour finir, elle s'était contentée d'un chemisier ample et d'un pantalon large. Le temps était chaud, le confort de rigueur.

Il l'emmena dans un café enfumé où régnait une odeur d'ail et de pain grillé. Les nappes à carreaux étaient constellées de trous de cigarettes et les échardes dans les chaises présentaient une redoutable menace pour les bas de ces dames.

Entre eux brûlait la sempiternelle bougie enfoncée dans une bouteille de chianti vide. Finn la poussa de côté.

— Faites-moi confiance. On y mange très bien.

— Je n'en doute pas.

Le lieu était réconfortant. Une femme n'avait pas besoin de rester sur ses gardes, dans un restaurant qui ressemblait à la cuisine d'une mama italienne. Elle se décontractait à vue d'œil. Il pouvait être satisfait de son choix. Un maître d'hôtel obséquieux et une carte des vins reliée de cuir l'auraient intimidée.

— Que dites-vous d'un lambrusco? proposa-t-il, tandis qu'une serveuse en tee-shirt s'approchait de leur table.

— C'est parfait

— Tu nous en apportes une bouteille, Janey, s'il te plaît, et une assiette d'antipasto.

— Pas de problème, Finn.

Amusée, Deanna reposa le menton sur sa main repliée,

— Vous venez souvent?

— Une fois par semaine environ, lorsque je suis en ville. Leurs lasagnes valent presque les miennes.

— Vous cuisinez?

— Quand on se lasse de manger au restaurant on apprend à faire la cuisine. J'avais envisagé un repas maison, mais j'ai pensé que vous refuseriez.

— Pourquoi?

— Parce que si c'avait été réussi vous m'auriez accusé de chercher à vous séduire. Or, de toute évidence, vous êtes prudente, vous avancez étape par étape.

Il inclina la tête et remplit leurs verres du vin que venait d'apporter Janey.

— J'ai raison ?

— Je suppose que oui. Il porta un toast :

— À la première étape.

— Je ne suis pas certaine de savoir à quoi je bois.

Du pouce, il lui caressa la joue.

— Oh, si, vous le savez...

Elle eut l'impression que son coeur cessait de battre. Agacée, elle soupira.

— Finn, j'aurais dû vous le dire clairement : je n'ai pas envie d'une relation suivie avec qui que ce soit. Je dois pouvoir consacrer toute mon énergie, toutes mes émotions à mon émission.

— D'après moi, vous êtes assez sensible pour m'inclure dans vos projets, murmura-t-il sans la quitter des yeux. Si nous attendions simplement de voir?

— Vous êtes prêts à commander? s'enquit la serveuse en posant entre eux les antipasto.

— Moi, oui, répondit Finn. Et vous?

Prise de court, Deanna consulta la carte plastifiée.

Les mots dansaient devant elle : elle aurait mieux compris un menu en grec!

— Euh... des spaghettis.

— Deux.

— Compris ! acquiesça Janey en adressant un clin d'œil à Finn. Les White Sox ont deux points d'avance dans la troisième période.

— Les White Sox ? répéta Deanna. Vous êtes un fan des White Sox?

— Parfaitement. Vous aimez le base-ball ?

— J'étais gardienne de la première base en Little Ligue. J'ai frappé trois cent trente-neuf durant ma meilleure saison.

— Pas possible ! s'exclama-t-il, impressionné...

Quant à moi, j'étais bloqueur. Au lycée, j'ai joué en ligue d'Etat. Avec un score de trois cent cinquante au meilleur de ma forme.

Deanna sélectionna avec un soin tout particulier une olive.

— Et vous aimez les Sox. Dommage.

— Pourquoi ?

— Étant donné que nous exerçons la même profession, je passerai dessus. Mais si nous ressortons un soir, je porterai ma casquette des Cubs.

Il ferma les yeux et grogna.

— Les Cubs ! Oh, non ! Et moi qui étais presque amoureux... Deanna, je vous croyais une femme pratique.

— Ils atteindront les sommets, vous verrez.

— C'est cela, oui, au siècle prochain. Écoutez... dès mon retour, je vous emmène voir une partie. Elle plissa les paupières.

— Sur le terrain de Comiskey, ou celui de Wrigley?

— On tirera à pile ou face.

— D'accord.

Elle savoura une tranche de pepperonni, puis enchaîna :

— Je leur en veux encore d'avoir éclairé le terrain de Wrigley.

— Ils auraient dû le faire depuis des lustres.

— La tradition...

— Les sentiments, interrompit-il. Mesurez les sentiments aux ventes de billets, les ventes de billets gagnent à tous les coups.

— Espèce de cynique ! Tiens ! Et si j'invitais des épouses de joueurs de base-ball ? Des deux équipes, Cubs et Sox. Le débat serait lancé tout de suite. Dieu sait combien les sports et la politique inspirent les conversations dans cette ville. Nous pourrions aussi parler de la vie d'une femme mariée avec quelqu'un qui passe sa vie sur les routes plusieurs mois par an.

Comment elles s'en sortent avec les baisses de popularité, les blessures et les billets de faveur.

— Hé!

Il claqua les doigts devant elle, et elle cligna des yeux.

— Oh, pardon.

— Ce n'est rien. Vous regarder réfléchir est très instructif. Excitant, aussi, songea-t-il, un peu étonné.

— L'idée est bonne, ajouta-t-il.

— Ce serait un sacré coup d'envoi, non ?

— Oui, mais vous mélangez sports et métaphores.

— Ah ! Je sens que je vais m'amuser comme une folle

— Vous vous ennuyiez à la rédaction ?

— Non, mais... je ne sais pas. Là, c'est l'aventure.

Est-ce la sensation que vous éprouvez, quand vous vous envolez d'un pays à l'autre ?

— La plupart du temps, oui. Un lieu nouveau, des gens nouveaux, des informations nouvelles. Difficile de s'enliser...

— Vous n'avez rien à craindre de ce côté-là.

— Ça peut arriver à n'importe qui. On s'encroûte...

S'encroûter ? En pleine guerre ? Sur la scène d'un tremblement de terre ou d'un ouragan ? Au cours d'un sommet international ? Était-ce possible ?

— Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez pas voulu rester à Londres ?

— Entre autres, oui. Dès que je cesse de me sentir étranger, je sais qu'il est temps de rentrer à la maison.

Êtes-vous déjà allée à Londres ?

— Non. Racontez-moi...

Il parla sans mal, elle l'écouta sans peine. Ils dégustèrent leur spaghetti et leur vin rouge, puis un cappuccino, jusqu'à ce que la bougie ait fini de couler sur la bouteille. Ce fut le silence ambiant qui éveilla l'attention de Deanna. Le restaurant s'était vidé.

— Il est tard, dit-elle, surprise en consultant sa montre. Et vous avez un avion à prendre dans moins de huit heures.

— J'y serai.

Mais il se leva, et elle l'imita.

— Vous aviez raison, c'était délicieux.

Son sourire se figea quand Finn la prit par le cou et la regarda dans les yeux.

Son baiser fut lent, délibéré, ravageur. De sa part, elle s'était attendue à un assaut plus brutal. Peut-être était-ce précisément pour cela qu'elle fut à ce point désarmée.

Elle avança une main vers son épaule, mais au lieu de le repousser comme elle en avait eu l'intention, elle enfonça les ongles dans sa chair. Et s'accrocha à lui, le cœur en délire.

Lorsqu'elle entrouvrit les lèvres, il s'y immisça sans hésiter, lentement, persuasivement.

Mille pensées se bousculèrent dans l'esprit de la jeune femme, mille sensations de chaleur, de plaisir, de promesses et de menaces...

Car il ne voulait pas s'arrêter là. Jamais imaginé une telle émotion. Il s'écarta. Elle gémit, ouvrit les yeux, et il serra les dents pour ravalier une douleur fulgurante, vicieuse. Surtout, rester lucide, songea-t-elle.

— En quel honneur...? La question amusa Finn.

— Je me suis dit qu'en en finissant ici, vous ne vous fatigueriez pas, sur le chemin du retour, à vous demander ce qui risquait ou devait arriver au moment de nous séparer.

— Je vois.

Son sac était tombé par terre. Elle s'accroupit pour le ramasser.

— Sachez, comme information de première main, que je ne planifie pas chaque événement de ma vie.

— Mais si ! Mais si, répliqua-t-il en laissant courir ses doigts sur sa gorge. Mais cela ne m'ennuie pas.

Disons que c'était l'introduction. Nous reprendrons le texte à mon retour.

Chapitre 11

À la fin du mois de juillet, Deanna avait rassemblé un semblant d'équipe. Outre Simon et Fran, elle avait à son service Cassie, qui se chargeait des recherches et des réservations. Ils manquaient cruellement de bras et de cerveaux... ainsi que d'un budget pour les payer.

Sur le plan technique, l'affaire était solide. Au cours d'une des interminables réunions auxquelles assista Deanna, il fut décidé que le studio B serait mis à sa disposition, avec personnel au complet et éclairages savants. Une attention toute particulière serait accordée au décor.

Il ne restait plus qu'à passer à l'acte.

Elle avait provisoirement installé deux tables dans l'ex-bureau d'Angela, l'une pour elle et l'autre pour Fran : elles se partageaient le travail et échangeaient leurs idées.

— Huit émissions sont bouclées, décréta Fran en arpentant la pièce, son bloc-notes à la main. Cassie s'occupe de tout ce qui concerne le transport et l'hébergement. Elle se débrouille bien, Dee, mais elle est complètement débordée.

— Je sais, marmonna Deanna en se frottant les yeux dans l'espoir de s'éclaircir l'esprit. Nous avons besoin d'un assistant de production et d'un documentaliste. Et d'un factotum. Si nous venons à bout de la première série de douze, nous pourrons peut-être nous lancer.

— En attendant, toi, tu ne dors pas assez.

— J'en serais incapable même si j'en avais le temps, répliqua-t-elle en tendant le bras pour décrocher le téléphone. Mon estomac est sens dessus dessous, mon cerveau refuse de s'arrêter... Allô, ici Reynolds...

Non, je n'ai pas oublié, assura-t-elle en consultant sa montre. Il me reste une heure. Bien, bien, dites-leur de monter les tenues. Je choisirai celle qui me convient, et je descendrai au maquillage dans trente minutes.

Merci.

— Une séance photos ?

— C'est pour la promotion. Je ne peux pas accuser Delacort d'économiser sur la publicité, mais je n'ai pas une minute ! Nous devons nous réunir, et il nous reste encore à examiner toutes les réactions enregistrées au numéro vert et le courrier des téléspectateurs.

— Disons seize heures, suggéra Fran en souriant.

Attends un peu que je te lise quelques-unes des lettres qui nous sont parvenues ! Celle de Margaret, qui affirme vouloir abattre tous les ex-maris comme des chiens est insensée !

Le sourire de Deanna se figea.

— N'avions-nous pas convenu de radoucir le ton ?

— Si, si. Nous l'avons intitulé « Pourquoi votre ex-mari est votre ex ». Un sujet plutôt sage. Mais les réponses sont très diversifiées : nous avons un peu de tout, des abus graves aux types qui s'obstinent à nettoyer les pièces de leur moteur de voiture dans l'évier de la cuisine. Il va nous falloir un expert. J'ai pensé qu'il vaudrait mieux un avocat, plutôt qu'un psychothérapeute. Les spécialistes en matière de divorce sont une mine inépuisable, et Richard a de nombreux contacts.

— C'est bien, mais... Ah ! Tiens, Fran, tu vas m'aider à composer ma garde-robe !

A cet instant précis, un portant chargé de vêtements fut poussé dans la pièce. Une tête surgit derrière.

— Jeff ! Bonjour ! Te voilà devenu coursier ?

— J'ai voulu profiter de l'occasion pour voir où vous en étiez, expliqua-t-il avec un sourire timide. On vous soutient, à l'étage en-dessous.

— C'est gentil, merci. Et comment va tout le monde à la rédaction ? Je n'ai pas eu une minute pour m'y arrêter depuis des jours.

— Pas mal. Les voyous sortent, par cette chaleur.

Deanna inspecta les tenues qui lui étaient proposées.

Jeff s'attardait.

— Deanna, je me demandais si... s'il n'y aurait pas quelque chose pour moi ici. Je pourrais m'occuper des détails, répondre au téléphone, je ne sais pas, moi...

— Quand peux-tu commencer? coupa Deanna, une main sur une veste rouge.

Il parut ahuri.

— Je...

— Je ne plaisante pas. Nous frôlons la catastrophe.

Nous avons besoin de quelqu'un qui sache faire un peu de tout. Je sais que c'est ton cas, pour t'avoir vu travailler en bas. Quant à tes talents de rédaction, ils nous seraient précieux. Le salaire serait minable, les horaires infernaux, mais si tu veux tenter ta chance en tant qu'assistant de production, je t'engage sur-le-champ. Tu auras ton nom au générique et un accès illimité à la cafetière. Qu'en dis-tu?

— Je vais donner ma démission, répondit-il, le visage illuminé. J'aurai peut-être une semaine ou deux à assurer pour eux, mais tous mes moments de loisirs seront pour vous.

— Fran, nous avons notre héros ! s'exclama Deanna en le prenant par les épaules et en l'embrassant sur la joue. Bienvenue au paradis des fous, Jeff.

Demande à Cassie de te commander une camisole de force.

— D'accord !

Écarlate, hilare, il sortit à reculons.

— D'accord ! C'est génial !

Fran sélectionna un tailleur prune et le tint devant son amie.

— Ainsi, nous avons notre factotum.

— Et pas le moindre ! Jeff est capable de s'attaquer à une montagne de paperasserie comme un castor qui s'en prend à un arbre. Il a tout dans sa tête. Demande-lui qui a gagné l'oscar du meilleur film en

1956, il te le dira. Quel était le titre principal du journal de vingt-deux heures, mardi dernier? Il le sait. Je préfère le rouge franc.

— Pour les promos, oui, acquiesça Fran, mais pas pour les photos. Quel est son poste, à la rédaction?

— Assistant de rédaction. Il écrit pour lui, aussi.

Elle examina une robe jaune soleil à manches turquoise et boutons fuschia.

— Il est doué. Et on peut compter sur lui

— Du moment qu'il travaille beaucoup et pour pas cher...

— Ça ne durera pas, assura Deanna, le regard brillant. Je sais combien chacun d'entre vous se dévoue pour ce projet Et ça va marcher.

Pour mieux favoriser leurs chances de réussite, Deanna accorda des interviews à la presse, à la radio et à la télévision EUe eut même droit à une séquence dans le *Journal de midi*, où elle fut interrogée par Roger.

Ensuite, elle s'accorda deux journées pour rendre visite ou téléphoner aux dirigeants des stations locales.

Elle supervisa elle-même chaque détail du décor, dépouilla tous les journaux en quête de sujets possibles, passa des heures à examiner les réponses aux annonces parues pour le recrutement d'invités.

Il ne lui restait guère de temps à consacrer à sa vie personnelle. Mais elle avait là le prétexte idéal pour éviter Finn. Elle avait été sincère en lui disant qu'elle ne tenait pas à avoir une relation suivie avec un homme. Elle n'en avait pas les moyens. Pas plus sur le plan émotionnel que sur le plan professionnel.

Comment ne pas se méfier de ses propres jugements, après ce fiasco avec Marshall ?

Mais Finn Riley n'était pas facile à ignorer. Il passait la voir à son bureau ou chez elle. Souvent il arrivait avec une pizza ou un repas

chinois pris chez le traiteur. Que lui rétorquer, quand il lui déclarait nonchalamment qu'il fallait bien qu'elle se nourrisse à un moment ou à un autre? Un soir, cédant à un accès de faiblesse, elle accepta d'aller avec lui au cinéma.

Elle en revint aussi charmée... et mal à l'aise, qu'auparavant.

— Loren Bach sur la une ! annonça Cassie. Il n'était pas encore neuf heures.

— Bonjour, Loren !

— Plus que cinq jours, s'écria-t-il joyeusement. Ça va?

— Il faut bien. La campagne de publicité semble avoir été efficace. Je ne pense pas que nous aurons de problèmes à remplir la salle.

— On s'intéresse à vous sur la côte Est aussi. Le *National Enquirer* publie un article savoureux sur la guerre des talkshows. Devinez qui a le rôle de la méchante ?

— Mince ! C'est dur à ce point ?

— Je vous l'envoie par téléfax... Je peux vous dire que notre héroïne a parlé. A l'entendre, on croirait qu'elle vous a ramassée dans le caniveau, élevée et protégée comme une sœur, mais qu'en dépit de sa générosité, vous n'avez pas hésité à lui planter un couteau dans le dos... Bref, vous avez suscité la curiosité de la presse nationale. Qu'elle en ait conscience ou pas, votre nom est désormais lié au sien de telle façon que les gens vont vouloir en savoir plus.

Je crois que nous allons pouvoir en profiter. Un entrefilet dans *Entertainment Weekly*, un autre dans *Variety*...

— Épatant. Enfin, je suppose...

— Ces tabloïds, vous les éviterez quand vous serez solidement en place. En attendant, prenez cela plutôt comme de la publicité gratuite.

— Offerte par Angela.

— Il paraît qu'elle négocie la rédaction de son autobiographie. Peut-être aurez-vous droit à un chapitre ?

— C'est passionnant ! railla-t-elle en se balançant dans son fauteuil...

Mais si cela ne vous ennuie pas, j'aime mieux me concentrer sur ma première émission.

Je remercierai Angela plus tard.

— Parfait Et maintenant, parlons affaires.

Une vingtaine de minutes plus tard, elle raccrocha.

Elle avait mal à la tête. D'où lui était venue cette idée qu'elle avait le sens de l'organisation? Quelle mouche l'avait piquée de se croire assez forte pour de telles responsabilités?

— Deanna ? s'enquit Cassie, au seuil de la pièce...

J'ai pensé que vous aviez peut-être envie d'un café.

— Vous avez pensé juste, Cassie... Vous en buvez un avec moi?

— J'ai prévu deux tasses. Voulez-vous vérifier l'agenda d'aujourd'hui?

— C'est inutile, il est gravé là-dedans, répondit Deanna en montrant son front Avons-nous prévu un déjeuner pour les femmes des joueurs de base-ball après l'enregistrement ?

— Oui. Les réservations sont confirmées. Simon et Fran en seront les hôtes. Quant à Jeff, il a proposé de les accueillir avec une gerbe de roses. Je voulais vous en faire part..

— Ce bon vieux Jeff. Excellente idée. Nous y adjoindrons une carte avec les remerciements de l'équipe. Vous savez, Cassie, avoua-t-elle après avoir bu une gorgée de café, sa main libre sur le cœur... Je meurs de peur.

Elle posa sa tasse, s'efforça de respirer calmement, et se pencha en avant : — Je vais vous poser une question, et j'aimerais que vous me répondiez en toute franchise. Ne cherchez ni à m'épargner ni à m'encourager.

— D'accord, acquiesça Cassie, son bloc de sténo sur les genoux. Allez-y.

— Vous avez travaillé longtemps avec Angela.

Vous en savez au moins autant que n'importe quel producteur ou

réalisateur sur les tenants et les aboutissants de ce genre d'émission. Je suppose que vous avez un avis sur les raisons qui font le succès de Chez Angela. Je voudrais savoir, en toute candeur, si vous croyez à notre projet

— Autrement dit vous voulez savoir si *Une heure avec Deanna* a une chance d'affoler la concurrence?

— Même pas, soupira-t-elle en hochant le menton.

D'après vous, passerons-nous le cap des douze premières émissions ?

— C'est simple. Dès la semaine prochaine, les gens vont commencer à en parler. Et d'autres allumeront leur poste pour savoir de quoi il s'agit. Le programme leur plaira, parce qu'ils vous aimeront... Non, non, je ne vous flatte pas. Évidemment, le téléspectateur moyen ne se doutera pas une seconde de tout le travail exigé.

Il n'imaginera ni les horaires sans fin ni la sueur. Mais vous, vous le savez. Vous y mettrez donc encore plus d'ardeur. Et plus vous vous donnerez, plus les autres membres de l'équipe vous suivront. Parce que vous avez un talent qui manquait à Angela, et qui fait toute la différence : vous savez nous accorder de l'importance. Vous n'atteindrez peut-être pas tout de suite les sommets de l'audimat, mais à nos yeux, vous êtes déjà la meilleure. Ça compte.

— Énormément. Merci, Cassie.

— D'ici deux mois, quand l'émission sera bien démarrée et que le budget sera gonflé, je reviendrai vous couvrir de compliments... Et vous demander une augmentation, conclut-elle avec un sourire chaleureux.

— Tout le monde y aura droit, affirma Deanna.

Entre-temps, il faut que je visionne les promos destinées aux stations locales.

— Vous avez besoin d'un directeur de promotion.

— Et d'un directeur d'unité, et d'un directeur de publicité, et d'un réalisateur permanent, ainsi que de quelques assistants de production supplémentaires.

D'ici ce jour heureux, je porterai en même temps toutes ces casquettes. Les journaux sont-ils là?

— Je les ai transmis à Margaret. Elle y collectionne idées et articles.

— Parfait. Tâchez de me les apporter avant le déjeuner. Il va nous falloir un sujet choc pour la deuxième semaine de septembre. Bach vient de m'apprendre qu'une nouvelle émission de jeux est prévue dans trois villes pour le début de l'automne.

— Bien. Ah ! Votre rendez-vous de quinze heures avec le commandant Toqué est reporté d'une demi-heure.

— Le commandant... ah, Ryce! s'exclama Deanna avec un sourire... Il est un peu excentrique, c'est vrai.

— Et terriblement autoritaire.

— Et terriblement autoritaire. Mais c'est un remarquable réalisateur. Nous avons de la chance de l'avoir pour nos débuts.

— Si vous le dites... Euh... Deanna, ajouta la secrétaire au moment de sortir. Je ne sais pas si je dois vous le signaler, mais ce n'est pas à moi de censurer vos appels...

— Quoi?

— Le Dr Pike. Il a téléphoné pendant votre réunion avec M. Bach.

Deanna posa son stylo, songeuse.

— S'il rappelle, passez-le moi, je m'en charge.

— Entendu... Oh, pardon! Bonjour, monsieur Riley!

— 'Jour, Cassie ! Je veux voir votre patronne une minute.

— Elle est à vous, répliqua-t-elle en fermant derrière elle.

— Finn, je suis navrée, mais je suis débordée. Elle ne fut pas assez rapide pour éviter son baiser.

— Je sais. Je suis moi-même archi-pressé.

— Qu'y a-t-il? J'ai l'impression que c'est important, ajouta-t-elle en voyant son air surexcité.

— Je pars pour l'aéroport. L'Irak vient d'envahir le Koweït.

— Quoi? Non!

— Si ! J'ai quelques contacts à Green Ramp, dans la Caroline du Nord. Des types que j'ai connus au Panama, il y a quelques mois. Nous ferons pression sur les plans économique et diplomatique d'abord. Mais il y a de grandes chances pour que nous déployions les troupes. Et si mon instinct vaut encore quelque chose, ça sera spectaculaire.

— Ces incidents se produisent régulièrement, làbas, murmura-t-elle en se laissant tomber sur le bras de son fauteuil.

— Oui, Kansas, mais là, c'est une question de terres, de pétrole et d'honneur.

Il la souleva sur ses pieds et repoussa les cheveux de son visage. Il avait envie... besoin, même, de la regarder longuement une dernière fois avant son départ.

— Je serai peut-être absent un bon moment, surtout si nos soldats sont de la partie.

Elle avait pâli, mais parvint à rester calme.

— Ils le soupçonnent d'avoir des armes nucléaires, n'est-ce pas? Chimiques, aussi.

Deux fossettes se creusèrent dans les joues de Finn l'aventurier.

— Vous êtes inquiète pour moi ?

— Je me demandais si vous comptiez emporter un masque à gaz dans votre valise. Je ne manquerai pas de regarder vos reportages.

— Je compte sur vous. Je suis désolé de rater votre première.

— Ce n'est pas grave, murmura-t-elle avec un sourire tremblant. Je vous enverrai la bande.

— Vous savez, d'un point de vue purement technique, je pars à la guerre. Qui sait de quoi demain sera fait? Et si j'arrivais à vous convaincre de fermer cette porte à clé et de m'offrir un adieu mémorable ?

— Ces clichés ne m'impressionnent pas. D'ailleurs, tout le monde sait que Finn Riley ramène toujours lui-même ses scoops.

— Bon ! J'aurai essayé. Mais au moins, donnez-moi un petit souvenir à emporter avec moi dans le désert. Il paraît qu'on y a très froid, la nuit.

Elle était partagée entre la peur et le désir. Elle s'accrocha à son cou.

— D'accord, Riley.

Et pour la première fois, elle l'embrassa sans hésitation,

s'abandonnant

complètement

à

ses

sensations. Il sentait bon le savon et la transpiration.

Ses cheveux étaient épais, soyeux. Et lorsque sa bouche

s'impatiente,

lorsqu'il

émit

un

petit

gémississement de plaisir, elle fondit.

— Deanna, chuchota-t-il en couvrant sa gorge d'une pluie de minuscules baisers. Deanna... encore.

Ils s'étreignirent de nouveau, s'absorbant l'un l'autre, jusqu'au moment où Finn se résolut à s'écarter.

— Tu vas me manquer, avoua-t-il.

— Ce n'est pas du tout comme ça que c'aurait dû se passer...

— Trop tard. Je t'appelle dès que possible.

Ayant à peine terminé sa phrase, il prit conscience qu'il n'avait encore jamais fait une promesse de ce genre. C'était presque un engagement. Effaré, il recula et fourra les mains dans ses poches.

— Bonne chance, pour la semaine prochaine.

— Merci.

Elle s'éloigna à son tour, et tous deux se contemplèrent, comme deux boxeurs après un dernier round.

— Je sais que c'est bête à dire, mais... sois prudent.

— Je serai sage, assura-t-il avec un sourire ravageur. C'est le plus important. Et si ce psy à la noix te rappelle, acheva-t-il, juste avant d'ouvrir...

— Tu écoutais aux portes !

— Evidemment ! Je suis journaliste. Bref, s'il insiste, envoie-le balader, veux-tu ? J'aimerais autant ne pas avoir à l'assassiner à mon retour.

Elle ébaucha un sourire, qui s'effaça rapidement: Finn avait l'air très sérieux.

— Ne dis pas de bêtises. Il se trouve que Marshall ne m'intéresse aucunement, mais...

— Tant mieux pour lui... À bientôt, Kansas ! Je reviendrai.

— Espèce d'imbécile arrogant ! marmonna-t-elle lorsqu'il fut parti.

Mais ses yeux se mirent à piquer, et elle se détourna pour observer la vue sur Chicago. Une guerre allait peut-être éclater à l'autre bout du monde, pensa-t-elle, tandis que la première larme roulait sur sa joue. Et elle s'apprêtait à produire sa première émission.

Était-ce le moment de tomber amoureuse?

— C'est bon, Dee, nous sommes prêts ! annonça Fran au seuil de la loge. La salle est presque pleine.

— Épatant, répondit Deanna, le regard fixé sur la glace, tandis que Marcie achevait de la coiffer. Épatant.

— Ils portent des casquettes des Cubs et des tee-shirts des White Sox. Certains d'entre eux ont même apporté des banderoles. Ils sont chauffés à bloc.

— Épatant. Formidable.

Fran sourit intérieurement et observa son amie pardessus son cahier de notes.

— Les six épouses sont dans le salon vert. Elles bavardent gentiment. Simon est avec elles, il leur explique le déroulement des opérations.

— J'y suis allée tout à l'heure pour me présenter, déclara Deanna d'un ton monocorde, luttant contre les nausées. Seigneur, Fran ! Je crois que je vais vomir.

— Pas question ! Tu n'en as plus le temps. Marcie, elle est superbe. Je compte sur toi pour me donner quelques conseils tout à l'heure. Allez, championne ! Il est temps d'aller te présenter à ton public.

— J'aurais dû mettre le tailleur bleu marine, grommela-t-elle, tandis que Fran l'entraînait vers le studio. Cet ensemble orange et kiwi est trop osé.

— Il est superbe. Vif et jeune. C'est pile ce qu'il te faut. Tu es dans le coup, mais pas ridicule, abordable, mais pas mémère.

Elle prit son amie par les épaules et la serra contre elle avant de poursuivre : — Écoute-moi bien : nous nous dépensons comme des fous depuis deux mois. Tu vas enfin réaliser ton rêve de toujours. Alors vas-y, et arrange-toi pour qu'ils t'adorent.

— Et s'il y avait une bagarre ? Tu sais comment se comportent les supporters des Sox et des Cubs. Et si je ne sais plus quelle question poser ? Et si quelqu'un me demande quelle mouche m'a piquée de

parler base-ball alors que nous nous apprêtons à envoyer des troupes au Moyen-Orient?

— Premièrement, il n'y aura pas de bagarre, parce que tout le monde va s'amuser. Deuxièmement, en matière d'interviews, tu es intarissable et tu es assez habile pour maintenir l'attention des spectateurs.

Troisièmement, tu parles base-ball parce que les gens ont besoin de distractions, surtout en période de crise.

Du cran, Reynolds. Au boulot !

Deanna prit une longue aspiration.

— D'accord... Tu es sûre que ma tenue convient?

— Vas-y.

— J'y vais.

— Deanna.

Elle fit volte-face pour constater, furieuse, la présence de Marshall, à un mètre à peine derrière elle.

Fran grogna, mais Deanna s'interposa aussitôt.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il ébaucha un sourire, mais son regard demeura triste.

— Je voulais te souhaiter bonne chance, dit-il en lui tendant un bouquet de roses roses. Je suis très fier de toi.

Elle ne cilla pas. Elle ne prit pas non plus le cadeau.

— Merci pour tes vœux de réussite. Ta fierté, c'est ton problème. Je te signale que cet endroit est exclusivement réservé aux membres de l'équipe.

Il baissa lentement le bras.

— Je n'imaginai pas que tu pouvais être aussi cruelle.

— Il semble que nous ayons vécu sur des malentendus. J'ai une

émission à présenter, Marshall.

Cependant, je vais prendre une minute pour te le répéter une dernière fois : je ne veux plus te voir...

Simon? Montre au Dr Pike le chemin de la sortie, veux-tu ? Il s'est égaré.

Marshall s'en alla, Simon sur ses talons. Deanna s'accorda une seconde de répit pour reprendre son souffle.

— Quel mufle ! chuchota Fran. Venir te voir juste avant un direct... le culot! Ça va aller?

— Très bien. Je vais très, très bien.

Elle s'avança, s'emparant au passage de son micro, dans les mains de Jeff. Celui-ci lui sourit.

— Merde ! Elle se redressa.

— Je les aurai!... Bonjour à tous, merci d'être venus si nombreux. Je suis Deanna, et dans moins de cinq minutes, nous allons démarrer notre émission. Je compte sur votre aide : c'est mon premier jour sur le plateau.

— Mets-moi cette cassette à la noix ! ordonna Angela, dans son bureau new-yorkais.

Elle écrasa son mégot dans un cendrier de cristal et alluma aussitôt une autre cigarette.

— Je me suis fendu pour avoir cette copie, expliqua Lew.

— Oui, je sais, je sais.

Elle en avait assez d'entendre parler de ses exploits.

Et elle était tenaillée par la peur à l'idée de ce qu'elle allait peut-être voir sur l'écran dans un instant.

— Cale la bande, nom de nom !

Lew appuya sur le bouton lecture et recula.

Paupières plissées, Angela écouta la musique d'introduction. Trop moderne, décida-t-elle avec une grimace de mépris. Le téléspectateur moyen détestait le rock. Panoramique sur la salle : casquettes et banderoles. Classe moyenne, constata-t-elle, rassurée.

Elle n'avait rien à craindre.

— *Une heure avec Deanna* vous souhaite la bienvenue. Gros plan sur le visage souriant de Deanna.

— Parmi nous aujourd'hui, six jeunes femmes qui savent tout ce qu'il y a à savoir sur le base-ball... et pas seulement la façon d'envoyer la balle ou de combattre les Texas Leaguers.

Elle est nerveuse, songea Angela, enchantée. Si elle passe le cap de la première page de publicité, elle aura de la chance. Pauvre Deanna ! Elle en avait trop voulu, trop tôt. La leçon serait dure, mais elle porterait ses fruits. Et après son échec, elle viendrait frapper à la porte de sa chère amie Angela. Laquelle, magnanime, lui offrirait une seconde chance ?

Mais Deanna revint après les publicités, et au bout d'un quart d'heure, la compassion d'Angela s'était transformée en amertume. Le générique défila, et elle ne dit rien.

— Éteins-moi ça ! aboya-t-elle en se levant pour aller au bar. Elle opta pour du Champagne plutôt que pour son eau minérale habituelle.

— Ce n'est rien, une émission médiocre, à audience limitée.

— Les stations locales ont répondu positivement, annonça Lew en sortant la cassette de l'appareil.

— Une poignée de chaînes perdues dans le Midwest ? railla Angela en avalant presque d'un seul coup le contenu de sa flûte. Comment veux-tu que cela m'inquiète ? Crois-tu qu'elle puisse s'en sortir à New York ? Jamais de la vie. Or c'est ici que tout se passe.

Sais-tu quel indice d'écoute j'ai eu la semaine dernière ?

— Oui. Tu n'as pas de souci à te faire, Angela. Tu es la meilleure. Tout le monde le sait

— Un peu que je suis la meilleure ! Et quand ma première émission spéciale de vingt-heures trente sera diffusée en novembre, j'aurai enfin droit au respect que je mérite... J'ai déjà l'argent... Laissons Deanna

savourer cet éphémère moment de gloire. Elle ne durera pas. Je garde la cassette.

Angela retourna s'asseoir à son bureau et sourit

— Demande à ma secrétaire de venir. J'ai une mission pour elle.

Restée seule, Angela fit tourner son siège pour admirer la vue. New York serait bientôt son empire.

— Oui, Miss Perkins?

— Cassie... Oh, pardon ! Lorraine, rectifia-t-elle en revenant vers la jeune femme et en la fusillant des yeux.

— Appelez-moi Beeker. Si vous n'arrivez pas à le joindre, laissez un message pour qu'il prenne contact avec moi le plus vite possible.

— Bien, madame.

— C'est tout.

Angela jeta un coup d'œil vers la bouteille de Champagne, puis hocha le menton. Ah, non ! Elle n'allait pas tomber dans ce piège-là. Elle n'était pas comme sa mère. Elle n'avait pas besoin de s'imbiber d'alcool pour survivre. Elle préférait agir. Une fois Beeker sur les traces de Deanna Reynolds, elle aurait amplement de quoi s'occuper.

DEUXIÈME PARTIE

« Toute célébrité est dangereuse. »

Thomas Fuller

Chapitre 12

— Sous un soleil brûlant, ennemi de la pluie, de la végétation et des hommes s'étendent les sables du désert saoudien, commença Finn en s'efforçant de ne pas plisser les yeux devant l'objectif. Tempêtes de sable, chaleur accablante et mirages sont le lot de tous dans ce lieu hostile où se sont installées les troupes américaines.

En tee-shirt olive, bermuda kaki et bob délavé, il poursuivit : — Voilà déjà trois mois que les premiers soldats des forces armées se sont déployés pour l'opération Bouclier du Désert. Avec l'efficacité et l'ingénuité classiques de tout Yankee, ils se sont adaptés à leur nouvel environnement, ou dans certains cas, ont adapté l'environnement à leurs besoins. Une caisse en bois, une plaque de polystyrène, un éventail électrique... et quelques GI ingénieux ont confectionné l'appareil de climatisation indispensable par une température de 45°

à l'ombre. L'ennui étant un ennemi aussi rusé que le climat, les soldats en permission passent leur temps à lire le courrier venu du pays, échanger les rares et précieux journaux ayant échappé à la censure, et à organiser des courses de lézards. Mais la poste est lente, et les journées sont longues. Tandis qu'aux États-Unis on célèbre la fête des Vétérans, les hommes et les femmes du Bouclier du Désert travaillent et attendent.

Ici Finn Riley, pour la CBC en Arabie Saoudite.

La lumière clignotante rouge s'éteignit, et Finn décrocha ses lunettes noires de sa ceinture pour les mettre. Derrière lui se trouvaient un F-15 C Eagle et des soldats en tenue de combat.

— Je donnerais n'importe quoi pour une salade de pommes de terre, Curt. Pas toi?

Sa peau d'ébène luisante comme un marbre poli, le caméraman leva les yeux au ciel.

— Mmmm... la citronnade de ma mère. J'en boirais des litres.

— Une bière glacée.

— Une glace à la pêche et... un baiser de Whitney Houston.

— Arrête ! Je meurs ! s'exclama Finn en buvant une gorgée d'eau.

Elle avait un goût métallique, elle était tiède, mais au moins, elle éteignait sa soif.

— Voyons un peu ce qu'ils vont bien vouloir nous laisser filmer. Ensuite nous tâcherons d'obtenir quelques interviews.

— Ils ne donneront rien du tout, marmonna Curt.

— Nous prendrons ce que nous pourrons.

De longues heures plus tard, dans le confort relatif de sa chambre d'hôtel, Finn se déshabilla et prit une douche pour chasser les couches de sable et de sueur accumulées après deux jours et deux nuits dans le désert. Il avait une envie irrésistible de bière, mais dut se contenter d'un jus d'orange, qu'il dégusta nu sur son lit, épuisé. Paupières closes, il chercha à tâtons le téléphone pour entreprendre la tâche interminable et souvent frustrante d'appeler les États-Unis.

La sonnerie réveilla Deanna en sursaut. Émergeant d'un sommeil profond, elle pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'un faux numéro, sans doute cet imbécile qui l'avait sortie de son bain un peu plus tôt et qui avait raccroché sans prendre la peine de s'excuser.

— Reynolds ! s'annonça-t-elle, agacée d'avance.

— Il doit être quoi?... cinq heures trente du matin, environ, murmura Finn, les yeux fermés et le sourire aux lèvres en entendant la voix rauque.

— Finn?

Elle se hissa sur son coude, et alluma sa lampe de chevet.

— Où es-tu?

— Je profite de l'hospitalité de nos hôtes saoudiens.

As-tu mangé de la pastèque, aujourd'hui ?

— Hein?

— De la pastèque. Le soleil est impitoyable, surtout vers dix heures du matin. C'est alors que j'ai des visions de pastèque fraîche. C'est Curt qui a commencé, et voilà que toute l'équipe s'y met, maintenant... Cornets de glace, menthe à l'eau fraîche, poulet froid...

— Finn... Tu es sûr d'aller bien ? s'enquit-elle avec prudence.

— Je suis fatigué, avoua-t-il en se frottant le visage. Nous avons passé deux jours dans le désert. La nourriture est ignoble, la chaleur insupportable, et les mouches... je préfère ne pas penser aux mouches. Je ne me suis pas couché depuis plus de trente heures, Kansas. Je délire.

— Tu devrais dormir.

— Parle-moi.

— J'ai regardé tes reportages. Celui concernant les otages qu'Hussein appelle ses « hôtes » m'a particulièrement touchée. Ainsi que celui de la base aérienne en Arabie Saoudite.

— Non... raconte-moi où tu en es.

— Aujourd'hui, notre émission traitait des acheteurs compulsifs. L'un d'entre eux regarde la nuit entière une chaîne de télé-achat et commande tout ce qu'il voit à l'écran. Sa femme a fini par renoncer à leur abonnement au câble le jour où il a craqué pour une douzaine de colliers anti-puces électroniques. Ils n'ont pas de chien.

Finn s'esclaffa, comme elle l'avait espéré.

— J'ai reçu sa cassette. Elle a mis du temps, mais elle a fini par arriver. Nous l'avons regardée, avec toute l'équipe. Tu étais superbe.

— Je me sentais bien. Deux stations locales de l'Indiana nous proposent des contrats pour une diffusion en fin d'après-midi. Nous serons en concurrence avec un feuilleton archiconnu, mais qui sait?

— Dis-moi que je te manque.

Elle ne lui répondit pas tout de suite, et se surprit à enrouler le cordon du téléphone autour de sa main.

— Je suppose que oui. De temps en temps.

— Maintenant, par exemple ?

— Oui.

— Quand je rentrerai, j'aimerais que tu viennes avec moi dans mon chalet.

— Finn...

— Je veux t'apprendre à pêcher.

— Ah, vraiment?

Elle ne put s'empêcher de sourire de ce projet saugrenu.

— Je ne peux pas me permettre de m'attacher à une femme qui ne sait pas distinguer un bout d'une canne à pêche de l'autre. Penses-y. À bientôt.

— D'accord. Finn ?

— Mmmmm?

Il s'assoupissait déjà.

— Je... euh... je t'enverrai une autre cassette.

— Ouais... Salut!

Il réussit à raccrocher avant le premier ronflement.

Les reportages se succédèrent. L'escalade des hostilités, les négociations pour la libération des otages menacés de servir de boucliers humains, le sommet de Paris, la visite du président des États-Unis auprès des troupes américaines,

durant

le

week-end

de

Thanksgiving... A la fin du mois de novembre, les Nations Unies votèrent la résolution n° 678, approuvant l'intervention des forces armées au Koweït.

Saddam avait jusqu'au 15 janvier pour quitter le pays avec ses soldats.

Aux États-Unis, des rubans jaunes flottaient partout, sur les antennes de voitures comme sur les rampes de perron, mêlés aux guirlandes de houx et de lumières multicolores : Noël approchait.

Les

Américains se préparaient aux fêtes de fin d'année et à la guerre.

— Cette séquence sur les jouets mettra l'accent sur ce qui est dans le coup, mais surtout, conforme aux normes de sécurité, constata Deanna.

Elle leva les yeux et dévisagea son amie.

— Ça ne va pas, Fran ?

— Si, si. J'ai l'impression d'être une camionnette assise sur ma vessie, mais à part ça, je suis en pleine forme.

— Tu devrais rentrer chez toi et t'allonger. Tu vas accoucher dans moins de deux mois.

— Je deviendrais folle à la maison toute la journée.

D'ailleurs, c'est toi qui devrais être épuisée, après cette nuit passée à faire des salamalecs au bal.

— C'est mon métier, répondit-elle, distraitement.

Et comme l'a très justement fait remarquer Loren, j'ai pris des contacts et obtenu quelques entrefilets dans la presse.

— Ouais. Tu n'as pas pu dormir plus de cinq heures... Tu crois que ça plaira à Big Baby ? s'enquit-elle en brandissant un lapin qui remuait des oreilles et lâchait un petit cri quand on lui appuyait sur le ventre.

Haussant un sourcil, Deanna examina le ventre impressionnant de Fran, où Big Baby semblait s'en donner à cœur-joie.

— Tu lui as déjà acheté deux douzaines de peluches !

— C'est toi qui as commencé, avec le nounours géant. Mettant de côté le lapin, Fran s'empara d'une poupée soldat GI Joe.

— Pourquoi veulent-ils toujours jouer à la guerre ?

— C'est une des questions que nous poserons à notre expert. As-tu des nouvelles de Dave?

Fran s'efforçait de ne pas trop s'inquiéter pour son frère, officier de la Garde nationale envoyé dans le Golfe.

— Oui. Il a reçu notre colis. Il a surtout apprécié les bandes dessinées. Aie ! Big Baby vient de marquer un but.

— Richard a-t-il toujours l'intention de lui offrir un casque de football des Bears?

— Il l'a déjà acheté. A propos, il me semble que nous devrions aborder le problème de la société et des parents qui perpétuent certains stéréotypes en choisissant systématiquement des jeux comme celui-ci pour les garçons (elle agita le GI Joe), ou celui-là pour les filles...

— Chaussons de danse pour les demoiselles, chaussures à clous pour les messieurs.

— Ce qui donne ensuite les pompom girls sur le bord du terrain et les joueurs qui marquent les buts.

— Ce qui entraîne forcément, poursuivit Deanna, les hommes qui décident et les femmes qui servent le café.

— Mon Dieu ! Comment vais-je m'en sortir avec celui-ci? s'affola Fran en s'arrachant difficilement à son fauteuil. Je n'aurais jamais dû. J'aurais pu commencer par prendre un chiot. Tu te rends compte, je vais avoir la responsabilité d'un être humain... et je n'ai même pas encore commencé à mettre de l'argent de côté pour ses études !

— Du calme, Fran, du calme, la rassura Deanna, désormais

accoutumée à ces éclats.

— Tiens ! Je vais de ce pas chercher Simon pour qu'il me dise les taux de la semaine. Et je vais faire semblant d'être normale et saine.

— Dans ce cas, rentre donc chez toi. Dévore un paquet de biscuits en regardant un vieux film à la télévision.

— D'accord. J'enverrai Jeff chercher tous ces jouets pour les descendre sur le plateau.

Restée seule, Deanna ferma les yeux. Fran n'était pas la seule à manifester ce genre de saute d'humeur, ces jours-ci. Tous les membres de l'équipe étaient sur les nerfs. Dans six semaines, si le contrat d' *Une heure avec Deanna* n'était pas reconduit avec Delacort, ils seraient tous au chômage.

Les indices d'écoute grimpaient, mais serait-ce suffisant? Elle-même se donnait corps et âme à son projet, participait à toutes les opérations de relations publiques possibles, mais serait-ce suffisant?

La période d'essai approchait de son terme, et si Delacort les laissait tomber...

Très agitée, elle se leva et se planta devant la fenêtre. Angela s'était-elle tenue là, elle aussi, se torturant l'esprit pour quelques points à l'audimat?

Avait-elle ressenti aussi lourdement sur ses épaules le poids de ses responsabilités ?

Deanna tenta de se décontracter. En cas d'échec, elle ne serait pas la seule à en subir les conséquences.

Elle entraînerait avec elle six personnes qui avaient mis leur temps, leur énergie et leur foi au service de cette réalisation. Six personnes qui avaient des familles, des hypothèques à payer, des voitures, des notes de dentiste...

— Deanna?

— Oui, Jeff. Il faudrait descendre ces j... D'où sors-tu ça? s'exclama-t-elle en se retournant pour se retrouver devant un sapin en plastique

haut de trois mètres.

— Je... euh... je l'ai libéré de la réserve.

Il apparut, écarlate, ses lunettes glissant sur le bout de son nez.

— J'ai pensé que ça te plairait...

Elle rit aux éclats. L'arbre était plutôt minable, avec ses branches tordues et sa couleur vert artificiel.

— C'est exactement ce qu'il nous fallait ! s'écria-telle en riant. Mettons-le là, devant la fenêtre.

— Il s'ennuyait, tout seul, en bas. Je me suis dit qu'avec quelques décorations...

— Décorations que tu « libéreras » par la même occasion... Il haussa les épaules.

— C'est plein de trucs que personne n'utilise, ni n'a même vus depuis des années. Des lumières, des boules, et le tour sera joué.

— Je veux beaucoup de rubans jaunes, aussi, s'il te plaît, Jeff.

— Tout ira bien, Deanna, la réconforta-t-il lui serrant brièvement l'épaule. Tu verras.

— Tu as raison, acquiesça-t-elle, se secouant intérieurement. Tout à fait raison. Appelons les autres et attaquons-nous à l'embellissement de ce sapin.

Deanna travailla pendant toute la période de fêtes en compagnie du sapin en plastique décoré. En jonglant avec ses rendez-vous, elle réussit à s'échapper vingt-quatre heures pour passer Noël dans sa famille.

Elle revint à Chicago, par un froid mordant, le 26 décembre.

Les bagages chargés de cadeaux et de boîtes de gâteaux maison en provenance de Topeka, elle tourna la clé de la porte de son appartement. Elle vit tout de suite l'enveloppe blanche, sur le tapis du vestibule. Mal à l'aise, elle posa ses valises. Elle ne fut pas surprise de trouver à l'intérieur une feuille simple, et quelques mots en rouge :

Joyeux Noël, Deanna

J'aime te regarder chaque jour.

J'aime te regarder.

Je t'aime.

Étrange, songea-t-elle, mais bien innocent, sans doute. Elle recevait une telle quantité de courrier, depuis le mois d'août! Elle fourra le papier dans sa poche. Elle venait à peine de pousser le loquet, quand on frappa à sa porte. Arrachant son bonnet d'une main, elle entrouvrit de l'autre.

— Marshall !

Il avait soigneusement plié son manteau Burberry sur un bras.

— Tu ne trouves pas que cela a assez duré? Tu n'as répondu à aucun de mes appels.

— J'arrive à l'instant. Je suis fatiguée, j'ai faim, et je ne suis absolument pas d'humeur à entretenir une discussion civilisée.

— Je ravale mon amour-propre pour venir jusqu'ici, tu pourrais au moins avoir l'amabilité de m'inviter à entrer.

— Ton amour-propre? s'insurgea-t-elle... Très bien.

Entre. Il jeta un coup d'œil sur ses bagages.

— Tu es donc rentrée chez toi pour Noël.

— Oui.

Il posa son vêtement sur le dossier d'une chaise.

— Ta famille se porte bien ?

— Fort bien, Marshall, mais je n'ai pas envie de bavarder. Si tu as quelque chose à dire, vas-y.

— Je ne pense pas que nous puissions résoudre ce problème sans en parler longuement, assis, de préférence... S'il te plaît, ajouta-t-il en lui désignant le canapé.

Elle enleva sa veste, mais préféra un fauteuil. Les mains croisées sur les genoux, elle attendit.

— Tu es encore fâchée contre moi : cela prouve que je ne te suis pas indifférent. Je me rends compte que j'ai eu tort de vouloir tout solutionner immédiatement après l'incident.

— L'incident? répéta-t-elle, stupéfaite. Il poursuivit, imperturbable.

— Nous étions tous deux trop énervés pour parvenir à un compromis et nous quereller d'une manière constructive.

Elle esquaissa un sourire, mais ses yeux brillaient de colère.

— Je me querelle rarement d'une manière constructive. Tu ne me connais sans doute pas suffisamment bien pour comprendre qu'en certaines circonstances, je peux devenir très méchante.

— Je comprends.

Il était content. Très content d'avoir su rétablir la communication entre eux.

— Vois-tu, Deanna, il me semble justement que certaines de nos difficultés provenaient du fait que nous nous connaissions mal. Sur ce plan, nous sommes tous deux fautifs. Mais il est normal et humain de ne se montrer que sous ses aspects positifs lorsqu'on commence une relation.

Elle s'obligea à respirer calmement.

— Si tu tiens à partager les torts sur ce plan, tant mieux pour toi. En

ce qui me concerne, je ne veux pas aller au-delà.

— Soyons honnêtes, Deanna, insista-t-il, le regard fixe, la voix posée comme tout bon thérapeute. Nous avons commencé à tisser des liens particuliers, intellectuels, et de goût.

— Il me semble que nos liens intellectuels et de goût ont divergé de manière très nette le jour où je t'ai trouvé dans les bras d'Angela. Dis-moi, Marshall, avais-tu les brochures pour notre voyage prévu à Hawaï dans ta poche, à ce moment-là?

Il s'empourpra.

— Je me suis déjà excusé pour cet impair.

— Parce que c'est un impair, maintenant. Avant, c'était un incident. Je vais te dire de quoi il s'agit, selon moi, Marshall : d'une trahison. De la part de deux personnes que j'aimais et que j'admirais. Une trahison délibérée de la part d'Angela, pathétique de la tienne.

— Nous ne nous étions pas engagés l'un envers l'autre, ni sexuellement, ni émotionnellement.

— En d'autres termes, si j'avais couché avec toi, ça ne se serait pas passé? Je n'y crois pas une seconde.

Non, mon vieux, c'est toi qui as pensé avec tes glandes.

Alors sois gentil, docteur, et suis mon conseil : sors d'ici immédiatement. Et ne t'approche plus de moi. Je ne veux plus te voir. Je ne veux plus t'entendre. Je ne veux plus que tu m'appelles au milieu de la nuit, surtout si tu n'as même pas le courage de t'identifier.

Il se raidit.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Ah, non?

— Je sais seulement que je cherche à arranger la situation. Ces quelques mois sans toi m'ont ouvert les yeux, Deanna. Tu es la seule femme à pouvoir me rendre heureux.

— Eh bien ! Tu seras malheureux, mon pauvre. Je ne suis ni disponible, ni intéressée.

— Tu as quelqu'un, murmura-t-il en s'avancant et en la prenant par les

avant-bras... Tu m'accuses de t'a voir trahie, mais tu n'as pas perdu de temps à te tourner vers un autre.

— Oui, Marshall, c'est exact : il y a moi. Et maintenant, lâche-moi.

— Laisse-moi te rappeler ce que nous avons connu...

Sa terreur de toujours la submergea et, tremblante, elle se débattit. À court de souffle, elle se prépara à attaquer. Quand elle se voyait prise au piège, elle devenait cruelle :

— Tiens, j'ai une idée de sujet pour une prochaine émission. « Les psychothérapeutes respectés qui harcèlent leurs amies et les mineures »... Oui, je suis au courant, ajouta-t-elle en le voyant pâlir. Une enfant, Marshall ! C'est révoltant. Angela m'a envoyé un petit paquet avant de partir pour New York.

De grosses gouttes de transpiration perlèrent à son front.

— Tu n'as pas le droit de rendre publique ma vie privée.

— Je n'en ai pas non plus l'intention. A moins que tu continues de m'ennuyer. Dans ce cas...

— Je m'attendais à mieux de ta part, Deanna.

— Là encore, il semble que tu te sois trompé. Et maintenant, dehors ! conclut-elle en allant lui ouvrir la porte.

Visiblement ébranlé, il prit son manteau.

— Tu pourrais avoir la courtoisie de me dire quelles informations tu détiens.

— Je ne te dois rien du tout. Et si tu n'es pas sorti d'ici dans cinq secondes, je hurle de toutes mes forces.

— Tu commets une erreur. Une grave erreur.

— Bonnes vacances !

Elle claqua la porte derrière lui et poussa le verrou.

— Bravo, Deanna ! s'exclama Marcie, en s'essuyant les yeux, tandis que Deanna revenait dans la loge. C'était formidable de rassembler toutes ces familles dont les hommes sont partis dans le Golfe.

— Merci... Sais-tu que nous sommes à la veille du nouvel an, Marcie? murmura-t-elle en se mettant devant sa table pour ôter ses boucles d'oreilles.

— J'ai entendu des rumeurs.

— Le moment est venu de chasser la vieille année et d'accueillir la nouvelle... Marcie, mon amie, j'ai la bougeotte.

— C'est-à-dire?

— Dans combien de temps Bobby Marks va-t-il arriver?

— Une vingtaine de minutes.

— À mon avis, ça devrait suffire.

Deanna s'assit dans le fauteuil et se tourna le dos à la glace.

— Transforme-moi.

Marcie faillit se frotter les mains de plaisir.

— Tu parles sérieusement?

— Tout à fait. Il y a quelques jours, j'ai eu une scène désagréable avec un ex-ami. Je ne sais pas si à cette heure-ci le mois prochain j'aurai encore du travail. Je suis peut-être en train de tomber amoureuse d'un homme qui passe les trois quarts de sa vie ailleurs que dans son pays. Et d'ici moins de deux semaines, nous pourrions entrer en guerre. C'est la Saint-Sylvestre, je ne serai pas avec l'homme dont je suis peut-être en train de tomber amoureuse. Je serai à une soirée mondaine, obligée de prendre des contacts avec toutes sortes d'inconnus parce que c'est désormais mon métier. Donc, j'ai la bougeotte. Je suis prête à tout.

Marcie épingla une serviette autour du cou de Deanna.

— Tu pourrais peut-être me définir ce que tu as en tête. Deanna exhala un long soupir.

— Non. Je ne veux rien savoir, rien voir.

Surprends-moi. Marcie s'empara d'une vaporisateur et entreprit de lui mouiller les cheveux.

— Allons-y ! Pour être franche, j'en rêve depuis des semaines.

— Saisis ta chance. Transforme-moi.

Clic-clac.

L'estomac

de

Deanna

se

noua

d'appréhension au son des ciseaux. Clic-clac. Elle regarda les mèches de cheveux couleur d'ébène s'éparpiller à ses pieds.

— Tu sais ce que tu fais, j'espère?

— Tu peux avoir confiance en moi. Tu seras sublime. Deanna essaya de se retourner vers le miroir, mais Marcie l'en empêcha d'un geste ferme.

— Non. On ne regarde pas. Il vaut mieux un bon plongeon dans l'eau glacée. Au moins, tu ne pourras plus reculer. Le premier choc passé, tu seras enchantée... Au fond, murmura-t-elle, en coupant à toute allure, c'est un peu comme de perdre sa virginité.

— Mince alors !

Marcie releva la tête et adressa un sourire radieux au chef cuisinier de la chaîne.

— Salut, Bobby ! J'en ai pour une minute.

— Mince alors ! insista-t-il en dévisageant Deanna, les yeux ronds.

Qu'est-ce que t'as fait, Dee ?

— J'avais envie de changement, chuchota-t-elle en levant une main, que Marcie repoussa sèchement.

— Le plongeon glacé, lui rappela-t-elle.

— Ça, pour un changement, c'est un changement...

Dis-donc, je peux récupérer les mèches ? J'en ferais volontiers un toupet. Voire une demi-douzaine.

— Mon Dieu! Qu'est-ce qui m'a pris? gémit Deanna, les yeux fermés.

— Dee? Tu viens, oui ou non? On a besoin de...

Oh! Mon Dieu !

Fran s'immobilisa au seuil de la loge, une main sur sa bouche béante, l'autre sur son ventre.

— Fran... Fran ! Fran ! je crois que ça y est, j'ai craqué. C'est la Saint-Sylvestre. Bobby confectionne des toupets, je vois toute ma vie se dérouler comme un film devant moi...

— Tu les as coupés, balbutia enfin Fran. Tu as sauté le pas.

— Mais ils repousseront, n'est-ce pas ? N'est-ce pas?

— D'ici cinq ou dix ans, peut-être, répliqua gaiement Bobby en arrangeant quelques boucles sur son crâne luisant. Pas tout à fait assez vite, cependant, pour honorer la clause de ton contrat selon laquelle tu es d'accord pour ne pas changer d'apparence...

— Seigneur ! souffla-t-elle, blême comme un linge.

J'avais oublié. Je n'ai pas réfléchi. Je...

— N'oublie pas d'en parler à ton avocat, suggéra Bobby.

— Ils adoreront, affirma Marcie d'un ton neutre.

Elle verra d'elle-même dans un instant.

La jeune femme peigna, ébouriffa, lissa, travailla les cheveux avec une

noix de gel, le tout avec la concentration d'un tailleur de diamants penché sur une pierre exceptionnelle.

— Bon ! Tu inspires une grande bouffée d'air, et tu la retiens. Et ne dis rien avant d'avoir vraiment bien regardé.

Personne ne dit un mot, pendant que Marcie tournait le fauteuil vers la glace. Deanna fixa son reflet, lèvres entrouvertes, yeux exorbités. Sa longue chevelure avait disparu, remplacée par une coiffure courte, nette à la frange coquine. Ahurie, elle vit la dame dans le miroir lever une main et explorer sa nuque dénudée.

— Ça convient parfaitement à ta forme de visage, expliqua précipitamment Marcie. Ça met en valeur tes yeux en amande, tes sourcils bien arqués.

— Je... C'est superbe!

— Ça te plaît ? Vraiment ? s'écria Marcie en se laissant choir, de soulagement, sur son tabouret.

— J'adore ! Sais-tu combien de temps je consacrais à mes cheveux ? Je me demande bien pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt. Je vais gagner au moins huit heures hebdomadaires, une journée de travail! Fran? Qu'en penses-tu?

— Sans vouloir ignorer tes prérogatives sur ton emploi du temps, tu es ravissante.

— Bobby?

— Très sexy. Je suis certain que Delacort acceptera avec plaisir de refilmer toutes les promos.

— Oh, mon Dieu !... Oh, mon Dieu ! Fran !

— Ne t'inquiète pas, ce soir, tu vas éblouir Loren.

Ensuite, nous verrons comment imposer ton nouveau style dans la prochaine émission.

— Sur la dépression post-natale ?

— Ben oui ! Euh... Tiens ! Pourquoi ne pas changer de coiffure, histoire de vous remonter le moral après la fête? proposa-t-elle.

— Excellent ! approuva Bobby. Et maintenant, si cela ne vous ennuie pas, Mesdames, j'aimerais qu'on me maquille. J'ai une truite à sauter pour Cuisinons ensemble!, moi.

À l'aube du nouvel an, une cassette d' *Une Heure avec Deanna* dans le magnétoscope, une silhouette solitaire errait dans une petite pièce sombre. Sur la table où s'alignaient les photos de Deanna était étalé un nouveau trésor : une grande mèche de cheveux couleur d'ébène nouée d'un ruban doré.

Elle était si douce, si soyeuse. Une dernière caresse, et les doigts se dirigèrent vers le téléphone. Ils composèrent le numéro lentement. La voix endormie de Deanna résonna dans le combiné. Une voix ensommeillée, mais teintée de peur, qui provoqua chez l'anonyme un ultime sursaut de plaisir.

Chapitre 13

Il était plus de deux heures du matin à Bagdad.

Assis sur la seule chaise qui ne croulait pas sous les cassettes et les rouleaux de câble, Finn revêtait une chemise propre en réfléchissant à ce qu'il allait dire au cours de son direct en duplex avec le journal du soir de la CBC.

Il s'isola mentalement de l'environnement, du bruit, des odeurs de nourriture froide et des bavardages.

Toute l'équipe avait envahi la suite pour vérifier le matériel. Les plaisanteries fusaient. En période de crise, il était indispensable de savoir préserver son sens de l'humour. Depuis deux jours, ils stockaient nourriture et bouteilles d'eau minérale.

C'était le seize janvier.

— Et si on nouait des draps ensemble, proposa Curt. On pourrait les suspendre devant la fenêtre comme un grand drapeau blanc.

— Non, il vaut mieux leur lancer ma casquette des Bears. Un Américain pur et dur n'osera jamais bombarder un supporter d'une équipe de football !

— Il paraît que le Pentagone leur a donné l'ordre de tirer d'abord sur les hôtels, railla Finn en souriant. Vous savez bien que Cheney en a assez de la presse.

Il décrocha le téléphone qui le reliait à Chicago et surprit un échange sur le plateau du journal entre deux publicités.

— Martin? Salut, mon vieux ! Alors, comment les Bulls s'en sont-ils tirés, hier soir? s'enquit-il en se dirigeant vers la fenêtre afin que Curt puisse tester l'éclairage... Oui, ici tout est calme... Les nerfs à vif.

Les sentiments anti-américains aussi... D'accord, acquiesça-t-il en réponse à une intervention du réalisateur... Entendu. Curt, ils ont l'antenne. Prochaine séquence dans quatre minutes.

— Montez les projos, ordonna Curt. J'ai une mauvaise ombre.

Mais un bruit fracassant résonna au loin, et tout le monde se figea.

— Qu'est-ce que c'est? Un coup de tonnerre?

marmonna l'ingénieur du son, tout pâle.

— Seigneur!... Martin! Tu es toujours là?

Haversham? Ça y est! Ça éclate. Le raid aérien a débuté. Si, si, j'en suis sûr! Donnez-moi l'antenne, bon Dieu ! Donnez-moi l'antenne !

Cris, encouragements et insultes lui parvinrent de la régie de Chicago, puis il n'y eut plus qu'un grésillement.

— Merde ! Je les ai perdus.

Parfaitement calme, il observa le spectacle de son et lumière au-dehors. Pas un instant il ne lui vint à l'esprit qu'une bombe pouvait leur tomber dessus. Il ne pensait qu'à son reportage.

— Continue à filmer.

— Évidemment ! répliqua Curt, le corps à demi sorti par la fenêtre. Regarde-moi ça! On a des places de premier rang! Incroyable !

Finn tendit son micro pour enregistrer l'écho de la bataille.

— Récupère-moi Chicago, nom de nom !

— J'essaie, geignit l'ingénieur du son, tremblant.

J'essaie ! Paupières plissées, Finn s'approcha du balcon, puis se tourna vers la caméra. S'il ne pouvait pas passer en direct, il aurait au moins un enregistrement.

— A deux heures trente-cinq ce matin, le ciel de Bagdad s'est embrasé. Les chars anti-aériens ont aussitôt répondu, et nous voyons des flammes jaillir sporadiquement à l'horizon.

Se retournant, il vit, à la fois incrédule et émerveillé, la traînée lumineuse d'un obus à la hauteur de ses yeux.

— Tu as eu ça? Tu l'as eu? demanda-t-il, surexcité, à son caméraman.

L'immeuble branla, et l'ingénieur du son émit un juron. Finn repoussa ses cheveux et hurla dans son micro : — La ville est littéralement secouée par les bombes. L'attente est terminée. La guerre a commencé... Alors ? Toujours rien ?

— Rien du tout, répondit l'ingénieur du son, toujours aussi blanc, mais avec une ébauche de sourire.

J'ai l'impression que nos aimables hôtes ne vont pas tarder à nous mettre dehors.

Finn ricana.

— Il faudra qu'ils nous trouvent d'abord.

Au même moment, à l'autre bout du monde, Deanna, engourdie par l'ennui, assistait à un interminable banquet. De monotones mélodies de piano ondoyaient dans la salle de bal du plus grand hôtel d'Indianapolis. Après un repas sans saveur arrosé d'un vin médiocre et les inévitables discours, elle avait encore à parcourir le chemin du retour jusqu'à Chicago.

Enfin ! Elle n'était pas seule à souffrir. Elle avait emmené Jeff Hyatt avec elle.

— Ce n'est pas si mauvais, assura-t-il en avalant une bouchée. Il suffit de rajouter du sel, et ça passe.

— C'est ce que j'apprécie chez toi, Jeff. Ton optimisme immodéré. Voyons si tu souriras encore quand tu sauras qu'après, nous aurons droit aux discours du directeur de la station, du directeur des ventes et de deux de nos responsables de publicité.

Il réfléchit une seconde, puis opta pour du vin plutôt que de l'eau.

— Ce pourrait être pire.

— Je t'écoute ?

— On pourrait être coincés ici par une tempête de neige. Un frisson d'horreur la parcourut.

— Je t'en supplie, pas ça !

—

Ces

déplacements

m'amusement

vraiment,

expliqua-t-il. On visite les studios, on rencontre les uns et les autres, ils vous déroulent le tapis rouge...

— Cet aspect-là ne me déplaît pas non plus. Je suis toujours heureuse de constater que l'on accueille mon émission avec enthousiasme. Et tous ces gens sont charmants, mais...

Elle soupira. Ce devait être la fatigue. Le succès avait ses revers. Pour une main riche et célèbre serrée, elle devait assister à une demi-douzaine de dîners d'affaires et de réunions tardives. Il ne lui suffisait pas de déployer ses talents de présentatrice et son aura devant la caméra. Elle était sur le pont vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

Tant pis pour toi, ma vieille, se dit-elle. Cesse de geindre et mets-toi au boulot. Affichant un sourire décidé, elle s'adressa à son voisin, Fred Banks, président de la station et passionné de golf.

— J'ai eu grand plaisir à visiter vos studios, commença-t-elle. Votre équipe est fort sympathique.

Il se gonfla de fierté.

— J'aime à le croire. Nous sommes numéro deux, mais j'espère bien devenir numéro un d'ici un an. Votre émission nous y aidera.

— Je le souhaite, murmura-t-elle, ignorant la petite boule d'angoisse qui lui étreignait la gorge. J'ai ouï dire que vous étiez né ici même, à Indianapolis ?

— C'est exact. J'y suis né, j'y suis resté.

Tandis qu'il se répandait sur les merveilles de sa ville natale, Deanna hocha le menton et scruta la salle.

À chaque table se trouvait quelqu'un qui dépendait de sa réussite. Il ne lui suffisait pas de présenter une bonne émission. Elle l'avait fait le matin même, une dizaine d'heures auparavant. Mais il avait encore fallu répondre à une interview, présider une réunion avec son équipe, donner des coups de téléphone, trier son courrier.

Courrier dans lequel elle avait encore trouvé une lettre étrange, de celui qui semblait être son supporter le plus assidu :

Avec tes cheveux courts, tu as l'air d'un ange J'aime ta nouvelle allure.

Je t'aime.

Elle l'avait mise à l'écart, et répondu à une trentaine d'autres. Puis elle avait pris un avion avec Jeff pour Indianapolis, visité la station, rencontré les employés, tourné une séquence pour le journal, avant de finir à cette soirée mortelle.

Non, il ne lui suffisait pas de présenter une bonne émission. Elle devait être à la fois diplomate, ambassadrice, patronne, associée et célébrité. Elle devait porter chacune de ces casquettes en toute sérénité, tout en feignant de ne pas être seule, de ne pas être inquiète pour le sort de Finn, de ne pas regretter ses heures de solitude dans son nid douillet avec un bon roman.

— Tu dormiras dans l'avion, lui chuchota Jeff, tandis qu'elle acceptait en souriant la pêche melba que lui proposait le serveur.

— Ça se voit à ce point ?

— Un peu.

Elle s'excusa et repoussa sa chaise. Si elle ne pouvait chasser sa fatigue, du moins pouvait-elle en masquer les signes.

Elle atteignait presque la sortie, quand quelqu'un sur l'estrade tapota un micro. Se retournant machinalement, elle vit Fred Banks :

— Mesdames et messieurs, votre attention s'il vous plaît. Je viens de l'apprendre : Bagdad a été attaquée par les forces des Nations Unies.

Deanna eut un vertige. Autour d'elle, le bruit s'intensifia. Quelqu'un leva le poing : — J'espère qu'on sera débarrassé à jamais de ce

monstre ! Lentement, sa lassitude évaporée, Deanna regagna sa table. Elle avait un travail à terminer.

Finn était assis par terre dans sa chambre d'hôtel, son portable sur ses genoux. Il tapait à toute allure sur le clavier. Le soleil n'allait pas tarder à se lever. Finn avait mal aux yeux, mais ne ressentait aucune fatigue.

Dehors, les combats se poursuivaient. À l'intérieur, on jouait au chat et à la souris.

Depuis trois heures, ils avaient déménagé à deux reprises, emportant avec eux tout leur matériel, toutes leurs provisions. Tandis que les soldats irakiens inspectaient le bâtiment, poussant clients et équipes de tournage dans les sous-sols, Finn et ses collègues s'esquivaient de chambre en chambre.

Il était de guet. Ses deux camarades en profitaient pour dormir un peu sur le lit.

Satisfait de son texte, Finn éteignit l'ordinateur. Il se leva, se délia les bras et les épaules en rêvant d'un petit déjeuner de crêpes épaisses à la confiture de cassis et de litres de café. Il se contenta d'une poignée des céréales de Curt, et hissa la caméra sur son épaule.

À la fenêtre, il enregistra les images de la première journée de guerre.

— Je vais devoir te dénoncer au syndicat !

Baissant l'appareil, Finn se tourna vers Curt. Le caméraman s'était levé en se frottant les yeux.

— Tu m'en veux parce que je la manie aussi bien que toi.

— Tu parles ! Tu ne sais rien faire, sinon le beau devant l'objectif.

— Alors prépare-toi à le prouver : j'ai un texte à présenter.

— C'est toi le patron... On va trouver un moyen de sortir de là, à ton avis ?

— J'ai des contacts à Bagdad. On va peut-être pouvoir s'arranger.

Dès le dernier mot du dernier discours prononcé, la dernière main serrée, la dernière joue embrassée, Deanna se précipita vers le téléphone. Tandis qu'elle appelait Fran et Richard, Jeff s'enfermait dans la cabine voisine pour contacter la rédaction à Chicago.

— Quoi? Qu'est-ce que c'est? grogna Richard.

— Richard? Richard, c'est Deanna. Je m'apprête à partir pour l'aéroport d'Indianapolis. J'ai entendu parler du raid aérien et je...

— Ouais, je sais, nous aussi. Mais on a notre petite crise personnelle de notre côté. Fran a des contractions.

On part pour l'hôpital.

— Maintenant? Mais... je croyais qu'il nous restait encore dix jours !

— Tu peux dire ça à Big Baby. Respire, Fran, n'oublie pas de respirer !

— Je ne te retiens pas, dis-moi seulement comment elle va.

— Elle vient d'avaler une demi-pizza, c'est pour ça qu'elle ne m'a pas parlé tout de suite des contractions.

Elle a appelé Bach. Je crois que ton émission de demain sera reportée. Non, Fran, tu ne peux pas lui dire deux mots, tu vas respirer !

— J'arrive le plus vite possible. Dis-lui que...

Seigneur! Dis-lui que j'arrive !

— Je compte sur toi. Mince alors ! On va avoir un bébé ! À plus tard.

Après avoir raccroché, Deanna appuya son front contre le mur.

— Quelle journée !

— C'est Finn Riley qui a signalé le raid aérien.

— Quoi ? Finn ? Il va bien ? s'écria-t-elle en pivotant vers Jeff.

— Il était en ligne avec le studio quand ça a démarré. On a reçu

environ cinq secondes d'images, puis il a été coupé.

— On ne sait donc rien.

— Écoute, il a déjà connu pire, non ?

— Oui, bien sûr. Bien sûr.

— Et en plus, nous avons gagné une heure sur ce banquet à la noix parce que tout le monde était pressé de rentrer chez soi regarder la télé.

Elle faillit s'esclaffer.

— Ah, Jeff! Tu me réjouis.

Son visage se fendit d'un large sourire.

— Et réciproquement.

Il était six heures du matin quand Deanna put enfin pénétrer chez elle. Elle était debout depuis vingt-deux heures et ne sentait même plus sa fatigue. Mais elle pouvait être fière d'elle. Elle avait rempli ses obligations professionnelles et assisté à la naissance de sa filleule.

Aubrey Deanna Myers, songea-t-elle en souriant béatement. Un petit miracle de quatre kilos et à la chevelure rousse. Difficile de croire qu'au même instant, à des milliers de kilomètres de là, une guerre faisait rage.

Mais

en

se

déshabillant,

immensément

reconnaissante d'être dispensée de tournage, elle alluma le poste et laissa entrer la guerre chez elle.

Quelle heure était-il à Bagdad?

En sous-vêtements, elle s'assit sur le bord de son lit et essaya de se concentrer sur les reportages.

— Fais attention à toi, andouille !

Ce fut sa dernière pensée avant de sombrer dans un sommeil profond.

Tard dans la seconde nuit de la guerre du Golfe, Finn s'installa dans une base saoudienne. Il était épuisé, il mourait de faim et rêvait d'un bon bain chaud.

Autour de lui, les avions en partance pour l'Irak rugissaient. D'autres équipes étaient en train de diffuser leurs émissions.

Il était de mauvaise humeur. À cause des restrictions imposées par le Pentagone, il devait attendre son tour avant d'aller au front... où il ne serait autorisé à filmer que ce que les officiels lui montreraient. Pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale, tous les reportages étaient sujets à la censure.

Censure, un mot obscène.

— Tu ne te rases pas ?

— La ferme, Curt ! On a l'antenne dans dix secondes... À l'aube du deuxième jour de la guerre du désert... commença-t-il.

Sur son divan à Chicago, Deanna se pencha en avant pour étudier de plus près l'image de Finn. Il avait l'air fatigué. Terriblement fatigué. Mais prêt à tout. Et bien vivant.

Elle leva son soda dans sa direction en dévorant le sandwich

au

beurre

d'arachide

qu'elle

s'était

confectionné en guise de dîner.

A quoi pensait-il ? Que ressentait-il, en débitant ces chiffres et ces statistiques ? Derrière lui, sur un fond de ciel violacé, les avions vrombissaient.

— Nous sommes heureux de vous savoir en sécurité, Finn. Nous attendons votre prochaine intervention.

— Merci, Martin. Ici Finn Riley, pour la CBC, en Arabie Saoudite: — Content de te voir, Finn, murmura Deanna.

Avec un soupir, elle se leva pour aller faire sa vaisselle. Ce fut en repassant devant son répondeur qu'elle aperçut le clignotant lui indiquant qu'elle avait des messages.

— Comment ai-je pu oublier?

Posant son verre et son assiette, elle rembobina la bande. Elle avait dormi merveilleusement pendant six heures, puis était repartie en trombe. Une visite rapide à l'hôpital, quelques heures au bureau, où régnait un chaos infernal, et elle était rentrée chez elle avec ses dossiers et son courrier.

Un bébé et une guerre en même temps, il y avait de quoi perdre la tête.

Il y avait un appel de sa mère. Un autre de Simon.

Elle les nota scrupuleusement sur son bloc-notes. Deux appels consistaient simplement en de longs silences, coupés par le cliquetis du récepteur raccroché.

— Kansas ?

La voix de Finn remplit la pièce, et elle laissa tomber son crayon.

— Où es-tu, nom de nom? Il est cinq heures du matin. Je n'ai qu'une minute pour te parler. On a quitté Bagdad. C'est un bazar incroyable. Je ne sais pas quand je pourrai te joindre, regarde-moi aux informations. Je pense à toi, Deanna. Achète-toi quelques chemises en flanelle et une paire de cuissardes en caoutchouc. On a vite froid, au chalet. Et écris-moi, d'accord? Envoie-moi une cassette, fais-moi des signaux de fumée.

Explique-moi pourquoi tu ne réponds pas au téléphone.

À plus tard!

C'était tout

Deanna s'apprêtait à réécouter le message, quand elle reconnut le timbre de Loren Bach.

— Doux Jésus, que vous êtes difficile à joindre !

J'ai téléphoné à votre bureau, votre secrétaire m'a dit que vous étiez à l'hôpital. J'ai eu la peur de ma vie, jusqu'au moment où elle m'a annoncé que Fran avait eu son bébé. Il paraît que c'est une fille. Je ne sais pas pourquoi vous n'êtes pas encore rentrée chez vous, mais voilà ce qu'on vous propose : Delacort renouvelle votre contrat pour deux ans. Nous prenons contact avec votre agent, mais je tenais à vous prévenir moi-même d'abord. Félicitations, Deanna!

Elle s'assit par terre, cacha son visage dans ses mains, et sanglota.

Au cours des cinq semaines qui suivirent, tout alla très vite. Ayant signé son nouveau contrat avec Delacort, Deanna se retrouva devant un budget et des espoirs en expansion. Elle pouvait maintenant engager du personnel, et meubler un bureau séparé pour Fran lorsqu'elle rentrerait de son congé de maternité.

Quant aux indices d'écoute, ils continuaient de grimper inexorablement. Une heure avec Deanna était maintenant diffusée dans une dizaine de villes, et bien que n'atteignant pas encore les scores de *Chez Angela*, lorsque les deux émissions passaient aux mêmes heures, la marge avait diminué.

Pour fêter ce succès, elle s'offrit un magnifique tapis pour son salon.

Elle devait paraître en couverture de *Woman's Day* du mois d'avril, ainsi que dans *People*. Dans le supplément week-end du *Chicago Tribune*, elle fut signalée comme une vedette qui montait. Mais elle refusa, partagée entre l'horreur et l'amusement, une offre de *Playboy*.

La lumière rouge clignota. Deanna était en place.

Son sourire pénétra dans plusieurs milliers de foyers.

— Vous rappelez-vous votre premier amour? Ce premier baiser qui a tant fait battre votre cœur? Les longues conversations,

les

regards

secrets

?

Aujourd'hui, nous allons réunir trois couples qui s'en souviennent très bien. Janet Hornesby avait seize ans.

C'était il y a cinquante ans, mais elle n'a jamais oublié le garçon qui avait volé son cœur ce printemps-là.

La caméra s'écarta pour prendre en gros plans des sourires tremblants.

— Robert Steinfeld avait à peine dix-huit ans lorsqu'il a laissé sa tendre amie du lycée pour s'installer avec sa famille à deux mille kilomètres de là. Dix ans se sont écoulés depuis, et pourtant, il pense encore à Rose, qui lui a écrit sa première lettre d'amour. Et il y a vingt-trois ans, la pression familiale et les études ont séparé Theresa de Jamison. Je pense que nos invités du jour se posent la question « Et si...? ». C'est ce que nous découvrirons, après une page de publicité.

— C'était formidable ! s'exclama Fran, la petite Aubrey pelotonnée dans sa poche kangourou. D'après moi, Mme Hornesby et son ami auront peut-être une seconde chance.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Je voulais montrer à Aubrey l'endroit où sa mère travaille. Ça me

manque.

— Fran, tu viens d'avoir un bébé.

— Oui, je sais, je sais... Dee, il me semble que tu devrais songer à une suite pour cette émission. Les gens adorent tout ce qui est sentimental. Imagine qu'un de ces trois couples se retrouve, on pourrait fêter l'événement ?

— J'y ai déjà songé.

Deanna s'écarta, les mains sur les hanches.

— Ma parole ! s'exclama-t-elle au bout d'une minute, tu es vraiment superbe.

— Je suis en pleine forme. Vraiment. Mais si j'aime être une maman, je déteste rester enfermée chez moi. Si je ne me remets pas très vite au boulot, je vais commettre une bêtise. Me mettre à la tapisserie, par exemple.

— Allons, allons, ce serait catastrophique !

Montons en parler toutes les deux.

— Je veux d'abord saluer l'équipe.

— Rejoins-moi dans mon bureau.

Deanna se dirigea vers l'ascenseur en souriant. Elle avait gagné son pari de cinquante dollars avec Richard: il avait assuré que Fran tiendrait le coup deux mois entiers après son accouchement. En attendant d'arriver au seizième étage, elle consulta sa montre.

— Cassie, annonça-t-elle à son arrivée, pouvez-vous reporter mon rendez-vous pour déjeuner à treize heures trente, s'il vous plaît ?

— Sans problème. Et bravo pour votre émission. Il paraît que le standard a failli sauter.

— Notre but est de satisfaire le public...

Elle s'arrêta pour ramasser le courrier que lui avait préparé Cassie.

— Fran est en bas. Elle va monter dans quelques minutes, avec le bébé.

— Oh! Je meurs d'impatience de la voir!... Qu'y a-t-il, Deanna?

— Hein... ? Rien, rien... Je ne sais pas. Savez-vous comment c'est arrivé ici ? demanda-t-elle en brandissant l'enveloppe marquée uniquement de son nom.

— Elle était sur votre bureau quand j'ai apporté le reste. Pourquoi ?

— C'est curieux. Je reçois ces mots de temps en temps depuis le printemps dernier. Elle tendit la feuille à la secrétaire, qui lut à voix haute : — Deanna, tu es si belle. Tes yeux regardent au fond de mon âme. Je t'aimerai toujours... C'est flatteur, je suppose, marmonna-t-elle avec une moue dubitative.

Et plutôt gentil, en comparaison de certaines lettres.

Qu'est-ce qui vous inquiète?

— Je ne suis pas vraiment inquiète, mais plutôt mal à l'aise. Je trouve malsain que ça dure depuis si longtemps.

— Vous êtes certaine que c'est toujours la même personne?

— Même enveloppe, même genre de message, même écriture dactylographiée à l'encre rouge... Peut-être est-ce quelqu'un qui travaille ici ?

Quelqu'un qu'elle connaissait. Avec qui elle travaillait.

— Enfin ! soupira-t-elle en haussant les épaules. Je suis stupide. C'est bien innocent, après tout... Voyons tout ce que nous pouvons régler d'ici midi, Cassie.

— Bien. Avez-vous regardé l'émission spéciale d'Angela, hier soir?

— Bien sûr. Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais rater ça? Elle a bien travaillé.

— Tous les critiques ne sont pas forcément de cet avis. L'article du *Times* est dévastateur.

Machinalement, Deanna parcourut la première des coupures de presse que lui avait rassemblées son assistante.

— Pompeux et superficiel, prononça-t-elle en grimaçant. Tour à tour ronronnante et maniérée.

— Les indices d'écoute n'ont pas non plus été à la hauteur des espérances. Ils n'avaient rien de catastrophiques, mais elle est loin d'avoir battu un record d'audience. *Le Post* la traite de prétentieuse.

— C'est son style.

— Tout de même, cette visite de son duplex et toutes ces simagrées. J'ai compté plus de gros plans d'elle que de tous ses invités réunis.

— La leçon aura été dure, mais Angela remontera la pente...

J'ai eu des problèmes avec elle, mais je ne souhaite à personne d'avoir les critiques à dos.

— Moi non plus. Je ne voudrais pas qu'elle puisse vous faire du mal, c'est tout.

— Je suis solide. Et maintenant, oublions Angela.

Je suis sûrement la dernière à laquelle elle pensera aujourd'hui.

L'explosion de rage d'Angela à la lecture des articles de presse s'était terminée par une pluie de bouts de papier déchiquetés. Elle arpenta la pièce de long en large.

— Ces mufles ne s'en sortiront pas comme ça.

Dan Gardner, le tout nouveau producteur de *Chez Angela* attendait sagement la fin de la crise. Âgé de trente ans, il était bâti comme un champion de boxe de poids moyen.

Sa

coupe

de

cheveux

courte

s'harmonisait bien avec son visage de petit garçon aux yeux bleus et au menton à fossette.

Malin, ambitieux, il n'avait qu'un but : arriver aux sommets le plus vite possible.

— Angela, tout le monde sait que ce sont des imbéciles, la rassura-t-il en lui versant un thé. Ils cherchent toujours à détruire ceux qui ont réussi. Et tu es tout en haut de l'échelle.

Il lui tendit la délicate tasse en porcelaine.

— Oui.

Remuant son sucre avec violence, elle renversa du thé sur la soucoupe. La colère lui seyait mieux que les larmes. Personne n'aurait le privilège de voir à quel point elle était ulcérée. Elle avait été si fière de montrer son nouvel appartement, de partager sa vie avec son public. Maniérée.

— D'ailleurs ! trancha-t-elle, les indices d'écoute sont là pour le prouver. S'il n'y avait pas eu cette guerre à la noix. N'en auront-ils jamais assez? Jour et nuit, jour et nuit on nous bombarde d'images. Pourquoi ne pas effacer ce pays de la carte une fois pour toutes ?

Elle allait pleurer. Ravalant un sanglot, elle but une gorgée de thé comme elle aurait avalé un médicament.

Elle avait envie d'alcool.

— Ne t'affole pas. Ton émission quotidienne précédant les informations de dix-huit heures a gagné cinq points. Et ton passage à la base aérienne d'Andrews a été un succès.

— Oui, eh bien j'en ai assez ! hurla-t-elle en lançant la tasse vers le mur tapissé de soie. Et j'en ai assez de cette petite garce à Chicago qui cherche à me couper l'herbe sous le pied !

— Ce n'est qu'un feu de paille.

Dan Gardner n'avait même pas tressailli. Il s'était attendu à un tel geste de la part d'Angela, il savait qu'elle allait maintenant commencer à se calmer. Et une fois calmée, elle aurait besoin de lui.

— D'ici un an, elle sera oubliée, et toi, tu seras toujours la meilleure.

Angela ferma les yeux. Elle perdait pied. Rien ne se passait comme elle l'avait prévu. Elle avait des responsabilités, oui, mais elle était débordée.

Cependant, elle ne pouvait pas, ne voulait pas échouer.

— Tu as raison. Elle ne durera pas.

D'autant qu'Angela avait justement de quoi précipiter sa chute. Elle esquissa un sourire, tandis que Dan venait lui masser les épaules.

— Détends-toi. Laisse-moi m'inquiéter de tout ça.

Il avait des mains souples, fermes, chaudes. Auprès de lui, elle se sentait en sécurité.

— Ils m'aiment, n'est-ce pas, Dan ?

— Bien sûr. Tout le monde t'aime, Angela, murmura-t-il en laissant courir les doigts sur sa nuque, puis au creux de sa gorge.

— Et ils continueront de me regarder. Il lui caressa les seins.

— Jour après jour. D'un bout à l'autre du pays.

— Jour après jour... Va fermer la porte à clé, Dan.

Dis à Lorraine de ne me passer aucune communication.

— Avec plaisir.

Chapitre 14

Les nuits glacées du désert faisaient vite oublier la chaleur impitoyable de la journée. Après l'explosion des premières bombes, il devint difficile de se rappeler l'interminable attente qui avait précédé le lancement de l'opération Bouclier du Désert.

Des guerres, Finn en avait vues d'autres, pourtant, jamais il n'avait été à ce point tenu en laisse par les autorités militaires. Mais un reporter dynamique avait les moyens de contourner les règles. S'il comprenait parfaitement que certaines informations ne pussent être diffusées au grand public sans mettre en danger les troupes, il n'était ni sot ni aveuglement ambitieux. Il connaissait son métier, et savait que son devoir était de découvrir ce qui se passait en réalité, sans forcément se contenter de ce qu'on voulait bien lui raconter.

À deux reprises, en compagnie de Curt, il loua une camionnette dotée d'une antenne satellite et partit à l'aventure. Empruntant des routes mal marquées parmi les dunes, ils réussirent à rejoindre des soldats américains. Finn écouta leurs plaintes et leurs espoirs, puis revint à sa base les transmettre.

Il regarda les Scuds voler, et les Patriotes les intercepter. Il dormit par intermittence et vécut avec la menace perpétuelle d'une attaque aux armes chimiques.

Et lorsque la guerre éclata au sol, il était prêt à suivre ses compatriotes dans Koweït City.

Le combat pour la libération de la ville dura plusieurs centaines d'heures. Les troupes alliées prirent position au bord de l'Euphrate et le long des autoroutes reliant les différentes cités. Les Irakiens se mirent à fuir.

Embouteillages

monstres,

chars

bloqués,

possessions abandonnées à la hâte... de son véhicule poussiéreux se dirigeant vers la capitale, Finn contemplait le massacre. Sur des kilomètres et des kilomètres s'alignaient les voitures détruites, pillées de leurs pièces maîtresses. Matelas, couvertures, poêles à frire et restes de munitions jonchaient l'asphalte brûlant. Ici, un chandelier de cristal scintillant sous le soleil gisait, comme une rivière de diamants, là, un cadavre en décomposition...

— On va filmer, annonça Finn en descendant de sa camionnette.

— On dirait une brocante en enfer, commenta Curt.

C'est à croire qu'ils ont voulu tout emporter avec eux en partant.

— C'est toujours la question de qui en récupérera le plus, marmonna Finn... Regarde-moi cette robe.

Franchement, où pensait-elle mettre ça?

Tandis que Curt préparait son matériel, Finn réfléchit à ce qu'il allait dire. Il s'était cru à l'abri de toute surprise. Il avait vu des prisonniers de guerre blêmes et amaigris, des corps déchiquetés, il avait lu dans les regards la peur, la fatigue et le soulagement, il avait senti l'odeur de la mort et de la pourriture... Mais ce fut ce bout de satin rose incrusté de paillettes, gonflé par le vent du désert, qui acheva de l'écoeurer.

À l'intérieur de la ville, la situation était plus dramatique encore. La colère et la détresse se mêlaient sous une épaisse couche de suie grasse en provenance des champs de pétrole en flammes.

Quand le vent soufflait en direction de Koweït City, le ciel s'assombrissait. Il faisait nuit à midi. La mer était parsemée de mines, et les explosions se produisaient plusieurs fois par jour. Les tirs continuaient. Les survivants cherchaient leurs morts et leurs blessés.

Finn envoyait inlassablement ses reportages aux États-Unis.

Mais une image le hantait, celle de la robe rose à paillettes gonflée par le vent du désert.

Comme tout le monde, Deanna regarda à la télévision la fin de la

guerre. Elle écouta les émissions sur la libération de Koweït City, le cessez-le-feu officiel, les statistiques de la victoire. Elle avait pris l'habitude de s'arrêter à la rédaction chaque soir avant de quitter le bâtiment de la CBC, dans l'espoir d'y recueillir une information non encore diffusée.

Mais la réalité de ses responsabilités quotidiennes la maintenait à l'ouvrage. Dès qu'elle avait une soirée libre, elle regardait le journal du soir, puis mettait la cassette de l'enregistrement du matin. Dans l'intimité de son appartement, elle s'observait, cherchait comment améliorer sa prestation.

Vêtue d'un vieux jean et d'un sweat-shirt, elle s'installait par terre en tailleur, son bloc-notes ouvert en équilibre sur ses genoux. Mauvais choix de boucles d'oreilles, nota-t-elle. Dès qu'elle bougeait la tête, les pendentifs se balançaient. Quant à ses mains, elle s'en servait trop. Si elle n'y prenait garde, elle serait bientôt parodiée par un comique dans une émission de variétés.

Elle se mordilla les lèvres. Décidément, elle avait la manie de toucher tout le monde : elle était toujours en train de poser une main sur le bras d'un invité, de serrer l'épaule d'un spectateur dans la salle. Peut-être aurait-elle intérêt à...

On frappa à sa porte, et elle marmonna un juron.

Elle n'avait pas de temps à perdre avec des visites inopinées, surtout après vingt-deux heures. Agacée, elle éteignit le magnétoscope et alla coller son œil au judas. Un instant plus tard, elle ouvrait. — Finn ! Je ne savais pas que tu étais rentré ! En un éclair, ils furent dans les bras l'un de l'autre, bouche contre bouche.

L'explosion de désir les assaillit tous deux, passant pardessus l'émotion. Finn referma la porte d'un coup de pied, et ils s'écroulèrent au sol.

Deanna ne réfléchit pas. Elle ne le pouvait pas. Les lèvres de Finn étaient brûlantes sur les siennes, et ses mains couraient partout, urgentes, possessives. Comme deux enfants se chamaillant, ils roulèrent sur le tapis en murmurant des sons incohérents.

Elle s'arquait sous lui en petits sursauts d'énergie.

Elle avait la peau douce, incroyablement lisse. Il avait envie de la goûter, de la savourer, de la dévorer, de consommer chaque centimètre carré de sa chair. Il était comme une bête affamée, et il y prenait plaisir. Et pourtant, il savait qu'il risquait de la blesser.

— Deanna...

Il avait à peine pris le temps de la regarder en arrivant. Elle avait ouvert la porte et prononcé son nom... et il avait perdu toute maîtrise.

À présent, elle vibrait sous ses doigts comme une corde de harpe, les yeux immenses et brillants, les lèvres gonflées. Il lui caressa la joue, délicatement.

Des larmes. Il avait toujours considéré les larmes comme l'arme ultime d'une femme. Décontenancé, il s'écarta et s'éclaircit la gorge.

— Je t'ai bousculée ?

— Je n'en sais rien. Ça m'est égal.

Son sourire s'épanouit, et elle encadra des deux mains le visage de Finn.

— Je suis heureuse que tu sois rentré à la maison, murmura-t-elle avant de l'embrasser longuement.

— On m'a souvent félicité pour ma finesse, dit-il en lui prenant la main pour la porter à ses lèvres. Il t'est sans doute difficile de le croire après ça. Écoute, et si nous... Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

Sur la défensive, elle se peigna du bout des doigts.

— Je les ai coupés. La veille du nouvel an, expliqua-t-elle avec un sourire vacillant. Les téléspectateurs apprécient à trois contre un. Nous avons mené notre enquête.

— Ils sont plus courts que les miens ! s'exclama Finn en riant... Viens par ici, que je t'examine un peu...

Il la hissa en position assise, et elle attendit le verdict avec une petite moue.

— J'en avais assez, marmonna-t-elle, intimidée par son silence. Tu ne peux pas savoir le temps que je gagne par semaine. Et puis, c'est une coiffure qui sied à ma forme de visage. À l'écran, c'est bien.

— Mmmm...

Fasciné, il lui tripota le lobe de l'oreille, puis laissa glisser son index jusqu'à sa gorge.

— De deux choses l'une : ou bien ces quelques mois de célibat ont excité ma libido, ou alors, tu es la femme la plus sensuelle que je connaisse.

Enchantée, gênée, elle serra les genoux contre sa poitrine.

— Tu n'es pas si mal toi-même. Sais-tu qu'on t'a surnommé le prince charmant du désert?

Il grimaça. Ses collègues l'avaient suffisamment taquiné là-dessus, et il ne trouvait pas cela drôle.

— Ça passera.

— Je ne sais pas. Tu as déjà un club d'admiratrices à Chicago. Tu étais plutôt séduisant, sur fond de ciel zébré de Scuds ou de caravanes de chars. Surtout quand tu ne t'étais pas rasé depuis deux jours.

— Quand a éclaté la guerre au sol, l'eau est devenue une denrée rare et précieuse.

Le sourire de Deanna s'évapora.

— Ce fut donc très pénible ?

— Assez.

— Tu veux en parler?

— Non.

— Tu as l'air fatigué... Quand es-tu arrivé?

— Il y a une heure, environ. Je suis venu directement ici. Elle sentit son cœur battre plus vite, mais fut sensible à la lassitude que trahissait son regard.

— Et si je te préparais quelque chose à manger?

Il ne la lâcha pas. Il était content d'être là, près d'elle.

— Je ne refuserais pas un sandwich avec une bonne bière bien fraîche,

— Je pense pouvoir me débrouiller pour te trouver ça... Va t'allonger sur le canapé. Détends-toi. Pendant que tu mangeras, je te raconterai tous les ragots de la CBC.

— Me laisseras-tu dormir ici ce soir, Deanna? Elle se tourna vers lui, les yeux grands ouverts. — Oui, Elle pivota sur ses talons et se précipita dans la cuisine. Elle tremblait. Mais elle se sentait merveilleusement bien. Son corps tout entier revivait.

Elle ne savait pas où tout cela la mènerait, mais elle le voulait. Ces quelques mois de séparation n'avaient en rien atténué les embryons de sentiments qu'elle avait cru éprouver.

Quant à cette première étreinte, elle avait été plus fougueuse que toutes celles qui avaient pu nourrir ses fantasmes pendant cette longue attente.

Il était venu à elle. Elle posa une main sur son ventre. Elle était nerveuse, mais elle n'avait pas peur.

Ce soir, elle franchirait le pas. Elle se rachèterait. Parce qu'elle le voulait. Parce qu'elle l'avait choisi.

Elle disposa un sandwich au jambon et au fromage sur une assiette, puis sortit une canette de bière du réfrigérateur. Quand il serait rassasié, elle l'emmènerait avec elle dans son lit.

— Si tu veux, je peux te préparer un plat chaud. J'ai des potages dans le...

Les mots moururent sur ses lèvres. La télévision brailait. Et Finn Riley, alias le prince charmant du désert, dormait comme un bébé.

Il n'avait même pas pris la peine d'ôter son blouson.

Le travail sans relâche, le voyage, le décalage horaire avaient eu raison de ses forces. Il était couché sur le ventre, le visage enfoncé dans un coussin, le bras frôlant le sol.

— Finn ?

Elle se percha au bord du divan et posa une main sur son épaule. Elle le secoua légèrement, mais il ne bougea pas.

Résignée, elle alla chercher une couverture.

Lorsqu'il fut correctement bordé, elle ferma la porte d'entrée à clé, poussa le verrou, baissa la lumière, puis vint s'asseoir par terre devant lui.

— Dommage, soupira-t-elle en l'embrassant délicatement sur le front.

Puis elle s'empara du sandwich et entreprit de compenser sa frustration par la nourriture et l'abrutissement devant le poste.

Il se réveilla en sursaut, ruisselant de sueur. La vision s'estompa, une scène horrible : un corps étalé à ses pieds, criblé de balles, dégoulinant de sang qui maculait une robe à paillettes en satin rose. Dans la pénombre du petit matin, il se redressa et se frotta les yeux.

Où était-il? À l'hôtel? Dans quelle ville? Quel pays? Avait-il pris l'avion ? Un taxi ?

Ah, oui. Deanna. Il se laissa retomber sur les coussins et grogna. Il avait commencé par la jeter à terre, puis s'était écroulé. Et un épisode romantique à ajouter à leur histoire, un !

Il était surpris qu'elle ne l'ait pas tiré par les pieds jusque dans le couloir de l'immeuble. Repoussant la couverture, il se leva. Il chancela, le corps encore ivre de fatigue. Il mourait d'envie d'une tasse de café. Sans doute était-ce la raison pour laquelle il en sentait l'arôme. Plusieurs mois dans le désert lui avaient appris que les mirages n'étaient pas uniquement le résultat de la chaleur, mais de désirs désespérés.

Il s'étira et marmonna un juron. Ce n'était vraiment pas le moment de penser à ses désirs.

Mais peut-être n'était-il pas trop tard? Après un petit café, peut-être pourrait-il encore se glisser dans le lit de Deanna et se faire pardonner le fiasco de la veille?

Paupières rougies, il entra en trébuchant dans la cuisine. Mais elle n'avait rien d'un mirage. Elle était bel et bien là, debout dans un rayon de soleil, fraîche et belle comme une rose, sa cafetière à la main. —

Deanna.

— Oh ! s'exclama-t-elle en sursautant. Tu m'as fait peur. Je pensais à mon émission... Tu as bien dormi?

— Comme une souche. Je ne sais pas si je dois être gêné ou honteux, mais si tu veux bien partager ce café avec moi, je ferai tout ce que tu voudras.

Elle évita son regard et chercha une tasse dans un placard.

— Tu n'as rien à te reprocher. Tu étais épuisé. Il vint lui caresser les cheveux.

— Tu es très fâchée ?

— Pas du tout... Du lait, du sucre?

— Non, merci. Si tu n'es pas fâchée, tu es comment?

— C'est difficile à expliquer.

Cette cuisine était trop petite. Elle étouffait. Et il lui barrait le chemin.

— Il faut vraiment que je m'en aille, Finn. Mon chauffeur va arriver d'une minute à l'autre.

Il ne se démonta pas.

— Essaie de m'expliquer.

— Ce n'est pas facile pour moi. Je n'ai guère d'expérience en matière de conversation-du-lendemain-matin.

— Il ne s'est rien passé.

— En fait, ce n'est pas le problème. Hier soir, je n'ai pas réfléchi. J'en étais incapable. Je t'ai vu, et j'ai craqué. Personne ne m'a jamais désirée comme toi à ce moment là.

— Et j'ai tout gâché.

Il n'avait plus envie de son café, tout d'un coup. Il posa sa tasse sur le plan de travail.

— Je suis navré. Je n'aurais peut-être pas dû m'arrêter dans mon premier élan, mais j'ai eu peur de te blesser.

Elle se tourna vers lui, perplexe.

— Tu ne me faisais pas mal.

— Mais j'aurais pu. Je t'aurais volontiers dévorée.

Et cette façon que j'ai eue de te sauter dessus, je...

c'était de la folie.

— Justement, Finn, une folie de ma part, non de la tienne. Cela ne me ressemble pas. Les sentiments que tu as éveillés en moi me déroutent, et la tournure des événements m'a... m'a permis de réfléchir.

— Génial ! railla-t-il en reprenant son café.

Épatant!

— Je n'ai pas changé d'avis. Mais nous devons parler avant d'aller plus loin. Quand je t'aurai tout dit, tu comprendras. Du moins, je l'espère.

Son regard était suppliant. Attendri, il vint vers elle et l'embrassa tendrement.

— D'accord. Nous parlerons. Ce soir?

— Oui. Le destin est avec moi : c'est mon premier week-end de libre depuis deux mois.

— Viens chez moi, proposa-t-il en l'enlaçant. J'ai très envie de faire quelque chose pour toi.

— Oui...

— Oui, insista-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille... J'ai vraiment

très envie de cuisiner pour toi.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il va te préparer ? — Je ne lui ai pas posé la question.

Deanna parcourut rapidement la liste de sa garde-robe, notant les dates auxquelles elle avait porté jupes, blazers, chemisiers et autres accessoires. Une assistante de production avait pour mission d'étiqueter chaque pièce, et de noter non seulement quand avait été porté tel ou tel vêtement, mais aussi de quelle façon.

— Quand un homme s'amuse à se mettre aux fourneaux pour une femme, surtout un vendredi soir, c'est sérieux, murmura Fran, un œil sur Aubrey qui dormait paisiblement dans son couffin.

— Peut-être, répondit Deanna en souriant. En tout cas, j'ai bien l'intention d'en profiter.

— Mon instinct me dit qu'il est bien pour toi.

J'aimerais avoir le temps de mener mon enquête personnelle, mais ton regard ce matin m'a presque suffi.

— C'est-à-dire ?

— Tu paraissais heureuse, tout simplement.

Radieuse. La lueur dans tes yeux n'était pas tout à fait la même que le jour où Delacort a renouvelé notre contrat, ou quand six nouvelles stations ont décidé de nous diffuser.

— Ni même quand nous avons pris la première place à Colombus?

— Ni même. C'est complètement différent.

L'émission, ce qu'elle est en train de devenir, la façon dont tu as tout remanié pour que je puisse amener Aubrey avec moi...

— J'y tiens, interrompit Deanna. Personne dans mon équipe n'aura à choisir entre la maternité et une carrière. Ce qui m'amène à une nouvelle idée.

Fran prit son bloc-notes.

— Attaque !

— Les moyens d'intégrer la garde des enfants sur le lieu de travail. Dans les bureaux, dans les usines et les ateliers. J'ai lu un article à propos d'un restaurant, une affaire de famille. Ils ont l'équivalent d'une crèche juste à côté des cuisines. J'ai transmis la coupure à Margaret.

— Je vais voir ça avec elle.

— Parfait. Et maintenant, laisse-moi te soumettre mon idée concernant Jeff.

— Jeff?

— Il est efficace, non?

— Très. Il se dévoue corps et âme à toi et à ton projet, et il a le don d'éliminer les tâches superflues.

— Il a envie de passer à la réalisation... Ne prends pas cet air ahuri, il n'en a discuté avec personne. Mais je l'ai observé. Cela se voit d'après la façon dont il traîne dans le studio. Il bavarde avec les techniciens, les ingénieurs. Chaque fois que nous avons un nouveau réalisateur, il l'interroge.

— Il a une formation de monteur.

— Et moi, j'en avais une de journaliste. J'aimerais lui donner une chance. Dieu sait que nous avons besoin d'un réalisateur permanent, quelqu'un capable de remplir les trous, de comprendre mon rythme. Selon moi, il devrait y arriver sans problème. En tant que directrice de production, qu'en penses-tu?

— Je lui en parlerai, déclara Fran au bout de quelques instants. Si cela l'intéresse, nous avons une émission programmée la semaine prochaine sur les rencontres par vidéo. C'est un sujet léger. Nous pourrions le tester là-dessus.

— Excellent.

— Deanna...

Cassie se tenait au seuil de la pièce, un journal roulé dans ses mains.

— Ne dites rien. Il ne me reste que vingt minutes avant le tournage de ma prochaine promo, après quoi il faut que je traverse tout Chicago pour un entretien sur les ondes d'une radio libre, NOW. Je vous le jure, madame la geôlière, je suis innocente.

— Deanna, insista-t-elle, l'air désespéré... Je crois que vous devriez lire ceci.

— De quoi s'agit-il ?

Elle déplia le quotidien, dont le titre en première page lui sauta à la figure.

— Oh, mon Dieu ! s'écria-t-elle en se laissant choir sur une chaise. Fran...

— Doucement, ma chérie. Doucement. Montre-moi...

LA VIE SECRÈTE DE LA FIANCÉE DE

L'AMÉRIQUE

La petite chérie du Midwest cachait bien son jeu L'ex-amant de Deanna nous dit tout!

La légende sous un portrait récent de la jeune femme promettait une lecture alléchante : « Nuits sauvages, orgies en bordure du terrain de football ! » A côté de la sienne, il y avait la photo d'un homme qu'elle avait essayé d'oublier.

— Le mufle ! hurla Fran. Le menteur ! Qu'est-ce qui lui a pris d'aller vendre ça à ce torchon? Il a de l'argent à ne plus savoir qu'en faire.

— Qui sait? chuchota Deanna, la gorge nouée, atterrée. Il est à la une du journal, non?

— Ma chérie, reprit Fran, personne ne va croire ces bêtises.

— Mais si, Fran. Ils les croiront, parce qu'ils ne verront que les titres. Certains liront peut-être l'article en première page, voire quelques lignes de la suite à l'intérieur. Puis ils rentreront chez eux en discuter avec leurs voisins.

— Toute personne possédant un peu de cervelle saura que tout cela est faux.

— J'ai pensé que vous préféreriez être au courant, intervint Cassie en tendant à Deanna un verre d'eau. Je ne tenais pas à ce que vous l'appreniez de la bouche de quelqu'un d'autre.

— Vous avez eu raison. Cassie pinça les lèvres.

— Vous avez reçu quelques appels à ce sujet. Dont un, qu'elle tairait, de la part de Marshall Pike.

— Je verrai cela plus tard. Rends-le moi, Fran.

— Je vais de ce pas brûler ce torchon !

— Je veux le lire. Je peux difficilement me défendre si je ne sais pas ce qui y est raconté.

Fran obtempéra à contrecœur. Comme dans toutes ces gazettes, la vérité et l'invention étaient habilement mêlées pour avoir l'impact recherché. Oui, elle était allée à l'université de Yale. Oui, elle était sortie avec un certain Jamie Thomas, vedette de l'équipe de football. Oui, elle avait assisté avec lui à une soirée d'après-match, à l'automne de sa troisième année d'études. Elle avait dansé, elle avait flirté. Et bu un tout petit peu trop d'alcool.

Oui, elle s'était promenée avec lui dehors, dans la fraîcheur de la nuit. Elle avait ri lorsqu'il s'était amusé à courir dans l'herbe contre des opposants invisibles. Elle avait même ri lorsqu'il s'était rué vers elle. Mais l'auteur de ces lignes omettait de signaler qu'elle avait très vite arrêté. Il ne mentionnait ni la peur, ni la rage, ni les sanglots.

D'après les souvenirs de Jamie, elle ne s'était absolument pas débattue. Elle n'avait pas crié. Il ne l'avait pas abandonnée, seule, ses vêtements déchirés, le corps marqué de bleus.

— Les années n'ont pas changé sa version des faits, soupira Deanna en essuyant une larme furtive. Il l'a peut-être légèrement embellie, c'est

tout.

— Nous devrions appeler le service juridique, déclara Fran en s'efforçant de rester calme. Il faut traîner Jamie Thomas en justice et déposer une plainte pour diffamation auprès du journal, Dee. Il ne faut pas qu'il puisse s'en sortir comme ça.

— Il a fait pire.

Deanna plia soigneusement le journal et le rangea dans son sac.

— Cassie, pouvez-vous libérer mon emploi du temps après l'entrevue de NOW, s'il vous plaît?

— Bien sûr. — Tu devrais tout annuler, lui conseilla son amie. — Non, c'est inutile.

Deanna ramassa son chandail. Ses mouvements étaient précis, mais son regard trahissait sa détresse.

— Je t'accompagne. Je t'interdis d'aller seule chez toi.

— Je ne rentre pas. Je veux en parler à quelqu'un.

Ne t'inquiète pas pour moi, Fran. A lundi.

— Dee, laisse-moi t'aider !

— Tu as toujours été là, mais pour une fois, il faut que je me débrouille toute seule. Je t'appellerai.

Elle ne s'était pas attendue à ce que ce fût aussi simple. Mais elle ne s'était pas non plus attendue à se retrouver dans l'allée devant la maison de Finn, s'armant de tout son courage pour aller sonner à sa porte.

Assise dans sa voiture, elle contempla les branches dénudées des érables qui frissonnaient dans le vent de mars. Les rayons du soleil dansaient sur les carreaux et le mica des pierres de taille.

C'était une belle demeure, bien solide, aux pignons élégamment arrondis et aux cheminées étroites. Une demeure dans laquelle on devait se sentir protégé du vent et des intempéries. Finn l'avait-il

choisie justement pour fuir les tempêtes que lui infligeait son métier? S'y sentirait-elle aussi à l'aise qu'elle l'espérait?

Se secouant intérieurement, elle se décida à descendre de son véhicule et remonter l'allée jusqu'au perron couvert. La porte était ornée d'un marteau en forme de lyre. Elle le fixa longuement avant de frapper.

— Deanna !

Il s'effaça, souriant.

— Il est encore un peu tôt pour le dîner, mais c'est avec plaisir que je te préparerai un déjeuner tardif.

— Il faut que je te parle.

— Oui, tu me l'as déjà dit. Tu es bien pâle... Viens t'asseoir.

— Oui, merci, murmura-t-elle en le suivant.

Au premier coup d'oeil, la salle de séjour lui parut typiquement masculine, sans dentelles et sans froufrous, meublée de pièces anciennes de bon goût.

Elle choisit une chaise à haut dossier devant la cheminée où brûlait un feu dont la chaleur la réconforta.

Sans lui demander son avis, Finn se dirigea vers le bar, où il lui versa une dose de cognac.

— Bois, ordonna-t-il. Tu me diras ensuite ce qui te tracasse. Elle avala une gorgée et voulut prendre la parole.

— Bois tout, coupa-t-il d'un ton impatient. J'ai vu des soldats blessés moins blêmes que toi.

Elle obéit, heureuse de sentir la brûlure de l'alcool dans sa gorge.

— J'ai quelque chose à te montrer, dit-elle en ouvrant son sac pour en sortir le journal. J'aimerais que tu le lises d'abord.

— Je l'ai déjà vu. Tu es trop intelligente pour te laisser influencer par ce genre de sottises.

— As-tu lu l'article?

— J'ai cessé de m'intéresser à la mauvaise littérature à l'âge de dix ans.

— Lis celui-ci, s'il te plaît.

Il la dévisagea un instant, intrigué, puis céda. —

Bon.

Incapable de rester en place, elle se leva et erra dans la pièce, touchant ici et là les bibelots. Elle entendit le papier crisser dans ses mains. Il jura entre ses dents, mais elle ne se retourna pas.

— Ils pourraient au moins engager des journalistes capables de rédiger une phrase correcte.

Mais elle demeurait figée. Avec un soupir, il jeta de côté le journal et vint poser les mains sur ses épaules.

— Deanna...

— Non.

— Pour l'amour du ciel, tu ne vas pas t'écrouler pour ça? Tu as voulu être une vedette. Tu es en plein sous les projecteurs. Durcis-toi, Kansas, sinon il vaudrait mieux retourner tout de suite à la rédaction.

— Crois-tu ce qui est écrit là ?

— Quoi ? Que tu étais une sorte de nymphomane à l'âge nubile? Si c'était le cas, comment m'aurais-tu résisté si longtemps?

Il espérait un rire. Il se serait contenté de n'importe quelle riposte. Il n'eut droit qu'à un silence glacial.

— Ce n'est pas un mensonge, annonça-t-elle enfin.

— Tu veux dire que tu es sortie dans des soirées pendant tes années d'université ? Que tu as bu quelques bières ? Que tu t'es amourachée d'un joueur de football

? Voilà qui me choque et me chagrine. Je suis heureux de l'apprendre avant de t'avoir demandé de m'épouser et d'avoir beaucoup d'enfants avec moi.

Là non plus, elle ne rit pas. Son regard s'assombrit, et elle fondit en larmes.

— Mon Dieu ! Ah, non, pas ça, mon bébé, pas ça, Deanna. Je t'en prie... Je suis désolé. Pardonne-moi.

Pardonne-moi, mon trésor.

— Il m'a violée ! s'écria-t-elle en s'arrachant à son étreinte. Violée, oui, et je n'ai rien fait. Je n'ai rien fait parce que j'avais mal. Je n'ai jamais cessé d'avoir mal.

Horrifié, Finn ne put que rester cloué sur place tandis qu'elle sanglotait, le soleil sur son dos et le feu craquant dans la cheminée.

Puis, soudain, il fut submergé par une rage si violente qu'il en eut la vue brouillée. Il serra les poings.

Mais il n'avait rien à cogner.

Il laissa retomber ses bras, désespéré. Se fiant à son instinct, il la souleva et la transporta vers le canapé, où il la berça sur ses genoux jusqu'à ce qu'elle fût calmée.

— J'allais te le dire, hoqueta-t-elle enfin. J'y ai pensé toute la soirée, hier. Je voulais que tu le saches avant que... avant que nous soyons ensemble.

Il devait à tout prix dominer sa colère. D'une manière ou d'une autre. Mais sa mâchoire était serrée, et ses mots furent tranchants.

— As-tu pensé que cela pouvait changer ce que j'éprouve pour toi ?

— Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'une blessure

comme

celle-là

ne

guérit

jamais

complètement. Depuis ce jour je... je n'ai jamais pu oublier suffisamment pour aimer un homme.

La main de Finn se figea. Il se rappela la façon dont il lui avait sauté dessus la veille.

— Je ne suis pas frigide, chuchota-t-elle. Je ne le suis pas.

— Mais non, Deanna.

— Hier, il n'y avait que toi. Je n'avais pas eu le temps de réfléchir. Mais ce matin, je me suis dit que je n'avais pas le droit de ne pas te prévenir. Pour qu'en cas de catastrophe, tu comprennes que ce n'était pas de ta faute. Surtout pas la tienne.

— C'est la première fois que je t'entends dire une idiotie. Mais oublions cela pour l'instant. Si tu as envie d'en parler, je suis prêt à t'écouter.

— Oui... Tout le monde à l'université connaissait Jamie Thomas. Il avait un an d'avance sur moi, et comme la plupart des jeunes filles, j'étais éprise de lui Aussi, le jour où il est venu m'inviter, ai-je été flattée et émerveillée» Il était champion de football et d'athlétisme, et il avait d'excellentes moyennes en cours. J'admirais ses capacités, et ses projets d'entrer dans le cabinet d'avocats familial. Il avait la tête et les jambes, ainsi que le sens de l'humour. Tout le monde l'aimait. Moi aussi. Elle reprit son souffle.

— Au cours de ce semestre, nous nous sommes beaucoup vus. Nous avons étudié ensemble, nous nous sommes promenés nous avons discuté. J'allais souvent l'encourager sur le terrain.

Elle marqua une pause.

— Après son match le plus important, nous sommes allés à une soirée. Il avait très bien joué.

C'était la fête. Nous avions tous bu un peu trop. Jamie et moi sommes repartis sur le terrain, et il s'est mis à faire le clown. Puis, d'un seul coup, il s'est jeté sur moi.

Au début, j'ai cru que c'était pour s'amuser. Mais il est devenu méchant, et j'ai eu peur. Je lui ai dit d'arrêter. Il n'a pas voulu.

Arrête ton cinéma, Dee. Je sais que tu en as envie comme moi. Tu n'as attendu que ça toute la soirée.

Elle frémit et croisa les mains.

— Je me suis mise à pleurer, je l'ai supplié de me lâcher. Il était trop fort, je ne pouvais pas m'échapper.

Il m'arrachait mes vêtements. Il me faisait mal.

Espèce d'allumeuse !

— J'ai appelé à l'aide, mais il n'y avait personne.

J'ai hurlé. Il a recouvert ma bouche d'une main. Il avait de grandes mains. Je ne voyais que son visage.

Tu verras, bébé, tu vas aimer ça.

— Son regard s'est glacé, et il m'a pénétrée. J'ai cru que j'allais mourir, tant la douleur était forte. Au bout d'un temps qui m'a paru interminable, il a roulé sur le dos en riant.

Allez, Dee, dis-le que ça t'a plu. Personne ne sait comme Jamie faire jouir une femme.

— Ensuite, il s'est fâché, parce que je pleurais.

Pas de ça avec moi. Nous le voulions tous les deux.

Si tu dis le contraire, tous les gars de l'équipe viendront dire que tu l'as fait ici, avec eux, en bordure du terrain!

— Il m'a relevée brutalement et m'a menacée. Puis il m'a abandonnée là. Et moi, je n'ai rien fait. Parce que j'avais honte.

— Tu n'avais personne à qui te confier?

— J'en ai parlé à Fran. Au bout de quelques semaines, je n'ai plus pu le lui cacher. Elle voulait que j'aille déposer une plainte à la direction,

mais j'ai refusé. Elle a fini par me convaincre de consulter un thérapeute. Je crois avoir à peu près vaincu l'obstacle, mais je ne veux pas qu'il me suive toute ma vie, Finn...

Je ne veux pas que cela gâche ce que nous pourrions peut-être vivre, toi et moi.

Il avait peur d'être maladroit, peur de se tromper de mots.

— Je ne peux pas te dire que ça n'a aucune importance, Deanna, car ce serait faux.

Comme elle baissait les paupières, il l'obligea à le regarder.

— Je ne supporte pas l'idée que tu aies pu souffrir à ce point. Et que tu puisses te méfier de moi.

— Ce n'est pas ça. C'est moi. Il l'embrassa sur le front

— Écoute... Viens avec moi au chalet. Aujourd'hui.

Tout de suite. Passons un week-end ensemble, en toute tranquillité.

— Je ne sais pas si je pourrai te donner ce que tu veux, Finn.

— Ça m'est égal. Ce qui m'intéresse, c'est ce que nous pouvons nous donner l'un l'autre.

Chapitre 15

Elle supposa qu'il avait baptisé la maison «chalet »

parce qu'elle était bâtie en bois. Loin de la boîte primitive qu'elle avait imaginée, c'était une structure élégante dont l'étage et le rez-de-chaussée étaient reliés par un escalier extérieur abrité. Le bleu profond des volets accentuait la couleur des bardeaux en cèdre argenté par le temps et le climat. Deux énormes ifs enveloppaient la demeure dans son intimité.

Le jardin était tout en rocailles, buissons fleuris, sapins, herbes et plantes vivaces. Quelques perce-neige courageuses pointaient le bout de leurs pétales.

— Ce jardin ! Où as-tu appris cela?

— J'ai beaucoup lu, expliqua Finn en sortant leurs bagages du coffre de la voiture. Je ne sais jamais combien de temps je vais m'absenter, je ne pouvais donc pas me permettre de mettre de la pelouse. L'idée d'engager les services d'un jardinier professionnel me répugnait. J'ai donc passé quelques semaines supplémentaires à planter tout ce qui ne réclamait aucune attention.

— C'est magnifique. Il en fut heureux.

— D'ici un mois ou deux, ce sera encore mieux.

Entrons. Je vais allumer un feu, puis je te ferai faire le tour du propriétaire.

Elle le suivit jusqu'au perron, laissa sa main courir sur le bras d'un fauteuil à bascule.

— J'ai du mal à t'imaginer assis, là, à contempler le paysage sans rien faire.

— Tu t'y feras vite, promit-il en entrant.

Ils pénétrèrent dans une vaste salle dotée d'une mezzanine et de quatre grandes lucarnes. L'un des murs était occupé par une imposante cheminée en pierre, un autre était recouvert d'étagères croulant sous le poids des livres. Les parois étaient toutes en frisette de pin couleur miel, de même que le sol, que Finn avait jonché de tapis d'origines diverses : français, anglais, orientaux et indiens. Mais le plus

spectaculaire de tous était sans conteste la peau d'ours, à tête menaçante et griffes crochues.

Apercevant l'air ahuri de Deanna, Finn sourit.

— C'est un cadeau de quelques copains de la station.

— Elle est authentique?

— Je crains que oui, répondit-il en se dirigeant vers l'âtre, devant laquelle elle s'étalait. Je l'appelle Bruno.

Comme ce n'est pas moi qui l'ai tué, nous nous entendons plutôt bien.

— Je... euh... je suppose qu'il te tient compagnie.

— Et il ne mange presque rien !

Il la sentait nerveuse, et il comprenait. Il l'avait entraînée précipitamment hors de Chicago sans lui laisser le temps de réfléchir. À présent, elle se retrouvait seule avec lui.

— Il fait plus froid dedans que dehors.

— Oui, murmura-t-elle en se frottant les mains.

Elle s'approcha d'une fenêtre pour examiner la vue.

Pas un bâtiment ne venait gâcher le panorama.

— Quand je pense qu'il y a une heure à peine, nous étions en ville...

— J'ai cherché un endroit où je pouvais m'évader facilement, raconta-t-il en préparant rapidement un feu.

Mais d'où je pouvais regagner rapidement les studios, en cas d'urgence. Je suis équipé dans l'autre pièce d'une télévision, d'une radio et d'un télécopieur.

Les premières flammes crépitèrent.

— Il y a une autre cheminée là-haut, dit Finn en ramassant le bagage de Deanna et en lui indiquant les marches menant à la mezzanine.

La pièce du haut était meublée dans le même esprit que celle du bas. Une causeuse, un second fauteuil à bascule, une table basse et un tabouret à trois pieds composaient un petit salon devant la baie vitrée. Le lit en cuivre, recouvert d'une courte-pointe rouge bordeaux, faisait face à une petite cheminée en pierre.

Une commode en pin et une armoire confortable complétaient cet ensemble.

— La salle de bains est par là, indiqua-t-il d'un hochement du menton.

Curieuse, Deanna poussa la porte et écarquilla les yeux. Elle ne savait pas si elle devait rire ou applaudir.

Car si ailleurs, la simplicité était de rigueur, ici Finn semblait avoir opté pour tout ce qu'il y avait de théâtral.

La baignoire en ébène équipée de jets multi-fonctions était nichée contre une large fenêtre. La douche, à part, était toute en verre et en carrelage blanc. Un mur de miroirs surmontait le lavabo et son meuble intégré à carreaux noirs et blancs, réguliers comme un échiquier. Un poste de télévision portable y trônait, face au jacuzzi.

— C'est impressionnant.

— Quitte à se décontracter, répliqua Finn après avoir allumé le feu.

— Et tu n'as pas mis de télévision dans la chambre?

Il ouvrit la porte de l'armoire, révélant au-dessus de trois tiroirs un écran géant. Comme elle riait, il lui tendit la main.

— Tu descends avec moi pendant que je prépare le dîner?

— Tu... euh... tu n'as pas monté ta valise.

— Il y a une seconde chambre en bas.

— Ah.

L'espace d'un éclair, elle fut partagée entre le soulagement et le regret.

Au bas des marches, il se retourna, plaça les mains sur ses épaules, et l'embrassa brièvement.

— Ça va?

— Ça va.

Et c'était vrai. Assise devant le comptoir, elle prépara la salade pendant que Finn coupait les pommes de terre à frire. Le vent de mars froissait les sapins et tapait aux vitres. Deanna n'avait aucun mal à se détendre dans ce décor rustique en écoutant les aventures de Finn dans le souk de Casablanca.

La télévision murmurait en bruit de fond.

L'ambiance était intime et chaleureuse.

— C'est délicieux ! s'exclama-t-elle en goûtant le poulet. Tu es aussi habile que Bobby Marks.

— Et plus mignon.

— Tu as plus de cheveux, c'est vrai. Je devrais peut-être te proposer mes services de cuisinière demain?

— Ça dépend, répondit-il, entremêlant leurs doigts.

Tu sais préparer le poisson frais ?

— C'est ce qui est prévu au menu ?

— Si la chance est avec nous. Nous devrions en pêcher un ou deux dès le matin.

— Dès le matin ? répéta-t-elle. On va pêcher dès le matin ?

— Évidemment ! Pourquoi crois-tu que nous sommes venus? Comme elle s'esclaffait, il hocha la tête.

— Tu n'as rien compris, Kansas. On va surveiller nos lignes pendant quelques heures, ramasser quelques truites, les nettoyer...

— Les nettoyer ?

— Bien sûr ! Tu verras, après tout ça, tu ne me résisteras pas. L'excitation, la passion, la sensualité du sport t'auront complètement

envoûtée.

— Ou ennuyée à périr.

— Aie confiance. Je ne connais rien de tel pour un homme, ou pour une femme, que de combattre la nature pour se revigorer.

— Très intéressant. Mais dis-moi, tes efforts sont-ils généralement couronnés de succès ?

Finn sourit jusqu'aux oreilles et remplit leur verres de vin.

— Tu veux voir mes appâts ?

— Non, non. Je préfère avoir la surprise demain.

— Je te réveille à cinq heures.

Le verre de Deanna se figea en l'air.

— À cinq heures ?

— Habille-toi chaudement, lui conseilla-t-il.

Deanna avait craint de se sentir mal à l'aise dès que le silence aurait enveloppé la maison. Mais dès l'instant où elle se pelotonna sous sa couette, elle sombra dans un sommeil profond. Un sommeil qui fut rudement interrompu par une secousse à son épaule.

Elle ouvrit les yeux, cligna des paupières dans le noir, les referma.

— Allez, Kansas ! Debout, c'est l'heure !

— Il y a une guerre quelque part ?

— Non. Un poisson qui n'attend que toi. Le café sera prêt dans dix minutes.

Elle s'assit, s'efforça de discerner sa silhouette auprès du lit. Elle sentait le parfum de son savon et de sa peau.

— Pourquoi faut-il pêcher les poissons à l'aube ?

— Certaines traditions sont sacrées.

Il se pencha vers elle et l'embrassa. Comme elle lâchait un soupir, il se raidit, rêvant soudain d'une tout autre manière d'occuper sa matinée.

— N'oublie pas de mettre des sous-vêtements longs, dit-il en reculant d'un pas pour résister à la tentation de se coucher auprès d'elle. Il va faire froid, sur le lac.

Il la laissa là, enfouie sous ses draps. Il avait mal dormi. Quelle surprise ! songea-t-il, narquois. Mais elle avait besoin de temps. Et d'attention. Et de patience. Il ne devait surtout pas lui faire peur.

Un épais brouillard gantait le lac, étouffant le bruit du moteur du bateau. A l'est, le ciel s'éveillait, et le disque cuivré du soleil jouait avec la brume. L'air sentait bon l'eau, le sapin et le savon de Finn. Deanna était à la proue, les mains posées sur ses genoux, le col de sa veste remonté.

— C'est superbe, chuchota-t-elle. On a l'impression d'être tout seuls.

— Les campeurs et les randonneurs sont nombreux, dans le coin, répondit-il en arrêtant le moteur. Je suis certain que nous avons déjà de la compagnie.

— Quel silence !

Mais elle perçut, au loin, le ronronnement d'un autre moteur, l'appel d'un oiseau, et plus près, le claquement de l'eau sur la coque.

— C'est ce que j'apprécie quand je pêche. Il faut prendre son temps. Rester en un endroit et attendre, l'esprit au repos.

— L'esprit au repos.

— Nous allons pêcher au bouchon. C'est plus fin que la pêche à l'amorce.

— Bien sûr.

— Pas d'ironie, je t'en prie. C'est un art.

— Vraiment?

— Il s'agit de laisser le bouchon flotter à la surface, et d'attirer le poisson vers soi en rembobinant sa ligne.

Deanna scruta la surface de l'eau.

— Je n'en vois pas beaucoup.

— Tu en verras, crois-moi. Et maintenant, nous allons lancer notre ligne. Tout le secret réside dans le mouvement du poignet.

— C'est ce que dit toujours mon père à propos des fers à cheval.

— Ceci est au moins aussi sérieux.

— Mon père t'aimerait bien.

— Il m'a l'air d'un homme sensé. Et maintenant, attention. Les mains fermes, les poignets souples.

Il guida son geste, et le bouchon tomba dans les eaux calmes, créant une succession de ronds. Elle regarda Finn pardessus son épaule, enchantée.

— J'y suis arrivée ! Bon, d'accord, c'est toi, mais je t'ai aidé.

— Pas mal. Tu me parais plutôt douée, répliqua-t-il en s'emparant de sa propre canne à pêche.

Il lança sa ligne sans un bruit, sans provoquer la moindre ride sur le lac.

— J'ai envie de recommencer.

— C'est le but du jeu. Mais il faut l'enrouler d'abord. Elle haussa un sourcil.

— Je m'en doute.

— Lentement, expliqua-t-il, démonstration à l'appui. En douceur. La patience, c'est tout un art.

— On se contente donc de rester là à lancer, puis à rembobiner nos lignes ?

— C'est à peu près cela. J'ai ainsi la chance de pouvoir demeurer assis à te contempler. Une bonne manière de passer la matinée. Évidemment, si tu étais un homme, nous mettrions un peu d'ambiance en nous racontant des

mensonges...

sur

nos

pêches

miraculeuses et les femmes.

Très concentrée, elle s'efforça de répéter le mouvement que lui avait montré Finn.

— Dans l'ordre mentionné, je suppose.

— Oh, non, en général, on mélange un peu tout. Un jour, James Barlow et moi sommes restés ici six heures. Je ne pense pas que nous nous soyons dit une seule vérité.

— Moi aussi, je sais mentir.

— Impossible. Pas avec tes yeux. Mais je vais te faciliter la tâche : parle-moi de ta famille.

— J'ai trois frères. Deux plus vieux, un plus jeune.

Les aînés sont mariés, le cadet est encore à l'université.

Je dois bouger ce machin, ou pas ?

— Non, non. Détends-toi. Ils vivent au Kansas ?

— Oui. Mon père y a une quincaillerie. Mon frère le plus âgé dirige l'affaire avec lui. Ma mère s'occupe de la comptabilité. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je le fatigue. Il a mordu.

Ahurie, elle se pencha en avant et tira sur sa propre ligne.

— Tu en as déjà attrapé un?

— Tu as grandi en ville, ou en banlieue?

— En banlieue, répliqua-t-elle d'un ton impatient Comment as-tu réussi à en prendre déjà un? Oh, regarde ! s'écria-t-elle, fascinée, tandis qu'il hissait le poisson du lac, le ramassait à l'épuisette et le laissait tomber dans le fond du bateau... Ton appât est sûrement mieux que le mien.

— Tu veux échanger?

Elle fronça les sourcils, obstinément

— Non.

Décidée à ne pas être en reste, elle rembobina, changea de position, et lança sa ligne de l'autre côté de l'embarcation, avec davantage d'enthousiasme que de style. Comme Finn l'observait, hilare, elle leva le nez au vent — Et toi? Ta famille?

— Je n'en ai pas vraiment Mes parents ont divorcé quand j'avais quinze ans. Pétais fils unique. Ils sont tous deux avocats. Ils se sont enfouis sous une montagne de paperasse et ont accepté de tout partager à cinquante-cinquante. Moi y compris.

— Je suis désolée.

— De quoi ? s'enquit-il, délaissant momentanément sa canne à pêche pour ouvrir un thermos et leur verser du café. Les Riky n'ont pas un grand sens de la famille.

C'est chacun sa vie, chacun pour soi, et cela me convient.

— Je ne voudrais pas avoir l'air de critiquer, mais c'est terriblement froid.

— Oui, acquiesça-t-il, songeur, en buvant Mais c'est aussi très pratique. Nous n'avons rien en commun, sinon notre sang. A quoi bon feindre le contraire?

Elle ne sut comment réagir. Elle était loin des siens, mais les liens étaient toujours aussi forts.

— Ils doivent être fiers de toi.

— Ils sont sûrement contents de constater que tout l'argent dépensé pour mes études ne l'a pas été en vain, Ne prends pas cet air tragique... Je ne suis ni traumatisé, ni marqué à vie. Sur le plan de ma carrière, cela m'a au contraire beaucoup aidé. Je n'ai pas de racines, je n'ai donc pas à les arracher chaque fois qu'on me propose un nouveau poste.

— Les racines ne sont pas forcément un frein. Il suffit de savoir les transplanter.

— Kansas?

— Oui?

— Ça mord.

— Je... Oh! Mon Dieu ! Qu'est-ce que je fais? j'ai oublié. Attends ! Attends ! Je veux y arriver toute seule.

Le front plissé, elle activa le moulinet. Le poisson résistait farouchement, et un instant, elle faillit lâcher prise. Mais sa ligne se tendit de nouveau, et son esprit de compétition l'emporta sur tout le reste. Lorsqu'enfin elle déposa sa proie auprès de celle de Finn, elle lâcha un rire : — Il est plus gros que le tien !

— C'est possible.

D'une claque, elle chassa la main de Finn.

— Non, c'est moi qui vais mettre mon appât. Le soleil se levait à l'est. Ils se sourirent.

Ils rapportèrent quatre truites au chalet. Deux chacun. Deanna avait lourdement insisté pour qu'ils tentent un départage, mais Finn avait déjà démarré le moteur. À quoi bon en pêcher plus qu'on ne pouvait en manger?

— C'était formidable ! s'extasia-t-elle, pendant qu'il entreprenait de les nettoyer. Génial ! J'ai l'impression d'être dans l'ancien temps. On mange du poisson à midi?

— Bien sûr. On va le frire. Mais avant tout, je vais raviver le feu.

— J'étais persuadée que c'était ennuyeux à mourir, dit-elle en lui emboîtant le pas. Mais c'était amusant.

Satisfaisant.

Elle rit de nouveau.

— Tu es douée, constata-t-il, assis sur ses talons, une bûche dans les bras. Nous ressortirons demain matin, si tu veux.

— Avec plaisir.

Les flammes se mirent à danser, et elle admira le profil de Finn, une mèche tombée sur son front, quelques boucles se recourbant sur le col de sa chemise.

— Je suis heureuse que tu m'aies amenée ici. Il jeta un coup d'œil pardessus son épaule.

— Moi aussi.

— Pas seulement pour la leçon de pêche.

Le sourire de Finn s'estompa, mais il ne la quitta pas des yeux.

— Je sais.

— Tu as voulu m'éloigner des journaux, des cancans et de toute cette laideur. Tu ne m'as posé aucune question.

Il rangea le tison et se tourna vers elle.

— Tu aurais voulu ?

— Je ne sais pas. Que me demanderais-tu?

— As-tu peur de moi ? Elle hésita.

— Un peu, s'entendit-elle répondre. J'ai surtout peur de ce que tu pourrais me faire ressentir.

Il contempla la flambée.

— Je ne te presserai pas, Deanna. Il ne se passera rien entre nous que tu n'aies pas désiré. Je te le promets, conclut-il en la regardant droit dans les yeux.

Au lieu de la rassurer, ces paroles l'angoissèrent.

— Ce n'est pas cela, Finn. C'est...

Elle se détourna vivement, afin de ne pas perdre courage et de tout dire, très vite.

— Après ce qui m'est arrivé, je n'ai jamais plus retrouvé ce que j'avais perdu. Jusqu'au jour où tu as surgi dans ma vie.

Le cœur battant, elle revint vers lui.

— Du moins, je le crois. Et cela me terrifie. Je crains de tout gâcher.

Il ne bougea pas, ne s'approcha pas.

— S'il advient quelque chose entre nous, ce sera parce que nous l'aurons voulu tous les deux. J'attendrai que tu sois prête. Elle fixa ses mains, crispées devant elle.

— J'aimerais à mon tour te poser une question.

— Je t'écoute.

— As-tu peur de moi ?

Paupières baissées, perdue dans sa chemise trop ample, elle paraissait très frêle. Une bûche glissa, et une gerbe d'étincelles jaillit.

— Deanna, jamais de ma vie je n'ai eu aussi peur.

Elle le dévisagea longuement. Elle n'avait plus rien d'un être fragile, avec ses yeux grands ouverts et ses lèvres joliment ourlées. Le plus pénible était d'accomplir le premier pas vers lui. Puis ce fut très simple

: elle s'avança, mit les bras autour de son cou et posa la tête sur son épaule.

— Je suis comblée, Finn. Je ne veux pas perdre ce que j'éprouve en ce moment.

Comme il demeurait imperturbable, elle se redressa.

— Je ne pense pas que cela arrivera si nous faisons l'amour.

Finn s'était attendu à tout, sauf à être assailli par un sentiment d'inquiétude. Elle était visiblement partagée entre la confiance et le doute.

— Je ne t'oblige à rien, Deanna.

— Ce n'est pas toi. C'est moi. J'ai besoin de toi.

Encadrant son visage des deux mains, il l'embrassa.

— Je ne te ferai pas mal.

— Je sais.

La gorge sèche, elle le laissa déboutonner son chemisier. Tout doucement, sans la quitter des yeux, il le lui enleva et le jeta de côté. Puis il sourit.

— Ça risque de prendre un bon moment. Elle eut un petit rire nerveux.

— J'ai tout mon temps.

Les yeux clos, elle lui offrit ses lèvres. Un frémissement la parcourut, et elle retint son souffle quand il l'allongea sur la peau d'ours.

— Ne pense plus à rien, sauf à moi, murmura-t-il.

Le feu siffla. Finn ôta sa chemise, ses bottes, puis il revint à côté d'elle, lui caressant le visage.

— J'ai eu envie de toi dès la première fois que je t'ai vue. Elle esquissa un sourire, se forçant à se décontracter, à chasser toute appréhension.

— Il y a bientôt un an.

— Plus que cela, affirma-t-il, ses lèvres taquinant celles de la jeune femme. Tu es entrée en courant dans la salle de rédaction. Tu t'es ruée sur ton bureau, tu as attaché tes cheveux avec un élastique rouge, et tu t'es mise à pianoter sur ton clavier. C'était quelques jours avant mon départ pour Londres. Je t'ai observée un moment. Tu martelais comme une folle. Et quelques mois plus tard, je t'ai retrouvée battue par la pluie sur la piste d'atterrissage de l'aéroport.

— Tu m'as embrassée.

— J'attendais cela depuis six mois.

— Puis tu as accaparé mon reportage.

— Oui, et maintenant, c'est toi que je vais accaparer. Elle se raidit instinctivement lorsqu'il laissa une main s'aventurer sous son caraco en satin. Mais ce fut comme une pluie d'été tiède, un plaisir délicat et réconfortant. Elle l'accepta, le savoura, s'arqua vers lui tandis qu'il continuait de la déshabiller.

La chaleur du feu était intense, mais elle ne sentait plus que les mains de Finn qui exploraient ses courbes, s'attardaient ça et là, repartaient, attisant ses sens.

Elle était entièrement à lui, pour lui, comme s'ils avaient été amants depuis toujours. Son corps était tout à lui. Dehors, le vent grattait les carreaux. Elle chuchotait sans fin son prénom.

— Regarde-moi, la supplia-t-il d'une voix rauque.

Regarde-moi.

Ils plongèrent dans les yeux l'un de l'autre. Puis, comme elle entrouvrait les lèvres, il enfouit le visage entre ses seins, et ils se laissèrent porter tous deux par des vagues de passion.

Chapitre 16

Dans son rêve, elle se tourna vers lui. Il était là.

Deux bras l'enveloppèrent, il pressa son corps contre le sien. Aux premières lueurs de l'aube, ils s'aimèrent de nouveau. Rythme fluide, chaleur de la chair, tendre passion. Tout était simple. Facile. Ils se fondaient l'un dans l'autre sans hâte et sans remords, leurs cœurs battant à l'unisson. Répétant dans un soupir de ravissement son prénom, Deanna glissa délicieusement du rêve à la réalité.

— Finn, murmura-t-elle, avec un sourire heureux.

— Mmmmm?

— C'est une façon encore meilleure de débiter la journée. Il ricana.

— Hier, je n'avais qu'une envie : me lover sous la couverture contre toi.

— Aujourd'hui, tu y es.

— En effet.

Il souleva la tête et joua avec les cheveux à hauteur des tempes. Elle avait les yeux encore bouffis de sommeil, sa peau était éclatante.

— Nous avons trop dormi.

— Non ! protestat-elle en lui caressant le dos.

Nous avons merveilleusement dormi.

Du bout du pouce, il excita la pointe de son sein, et elle retint son souffle.

— Sais-tu que j'avais l'intention de t'apprendre à pêcher à la mouche, ce matin ?

Une délicieuse sensation s'emparant de son bas-ventre, elle feignit le désespoir : — Vraiment ?

— C'est le fin du fin.

Elle tourna la tête, tandis qu'il couvrait sa gorge d'une pluie de baisers.

— Je pourrais y arriver.

— Je n'en doute pas, assura-t-il, ses dents affleurant sur sa peau brûlante. Je te crois très douée.

— Je veux toujours être la meilleure. Ce doit être un défaut.

— Au contraire, c'est une vertu.

Elle s'arqua vers lui, déjà frémissante de plaisir.

— Deanna, toi qui est une femme intelligente, comment peux-tu t'obstiner à parier sur une équipe perdante ?

Elle renifla en ouvrant la porte de son appartement.

— Je ne fais pas du sentiment, protestat-elle. Je me base sur un raisonnement logique et loyal. Les Cubs nous surprendront tous cette année.

— Tu parles ! railla Finn en lui emboîtant le pas. Je doute qu'ils émergent du sous-sol !

Ce commentaire la blessa.

— Le problème n'est pas là ! se défendit-elle, d'une voix pincée. Ils y mettent tout leur cœur.

— Dommage qu'ils n'y mettent pas des frappeurs.

Levant le nez dédaigneusement, elle se concentra sur son répondeur.

— Excuse-moi, je veux écouter mes messages.

— Pas de problèmes ! acquiesça-t-il en allant se vautrer sur le canapé. Nous terminerons cette conversation plus tard. Je ne t'ai sans doute pas dit que j'étais capitaine d'une équipe de discussion-débat, à l'université. Je ne veux pas perdre la face.

Elle appuya sur le bouton « Écouter ».

— Deanna, c'est Cassie. Je suis désolé de vous déranger chez vous, même si vous n'y êtes pas.

L'emploi du temps de lundi a subi quelques modifications. Je vous les envoie par téléfax. Si vous avez des questions, vous savez où me joindre. Ah !

Nous avons eu énormément d'appels concernant l'article. J'ai effectué un premier tri, mais si vous voulez réagir, j'ai à votre disposition une liste de journalistes auxquels vous voudrez peut-être vous adresser. Je suis chez moi tout le week-end. N'hésitez pas à m'appeler.

— Elle n'a pas posé la moindre question, marmonna Deanna en arrêtant momentanément la bande. Personne au bureau ne m'a interrogée sur la véracité de cette information.

— Ils te connaissent. Elle hocha le menton.

— Tu sais, Finn, le métier est difficile, le milieu exigeant. Et pourtant, certains matins en me réveillant, je me dis que je suis comme un coq en pâte.

— Si tu veux mon avis, gagner sa vie en bavardant une heure par jour, c'est la bonne planque.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Occupe-toi des tremblements de terre, je me charge des cœurs brisés.

— Quel dommage de gaspiller toute cette cervelle !

s'exclama-t-il en ôtant sa veste.

— Je ne gaspille rien du tout, je... Oh, et puis, non merci, grand chef, je ne vais pas discuter avec toi.

Elle se retourna vers sa machine.

— N'as-tu jamais peur qu'on te reprenne tout?

Qu'un jour, tout soit fini, qu'il n'y ait plus les caméras ?

— Non, assura-t-il avec une confiance qui l'attendrit. Toi non plus, tu n'as rien à craindre. Tu es une nénette épatante. Il conclut cette déclaration par un baiser sur le bout de son nez.

— Tais-toi, Finn !

Elle écouta la suite de ses messages, en prenant note : Simon tenait à la prévenir d'un éventuel problème pour l'émission du lendemain. Fran lui signalait que ledit problème avait été contourné. Il y eut ensuite un blanc, puis trois appels de reporters qui avaient trouvé le moyen d'obtenir son numéro, pourtant sur la liste rouge.

— Ça va ? s'enquit gentiment Finn en venant lui masser les épaules.

— Oui, oui, marmonna-t-elle, adossée contre son torse. Très bien. Je n'ai pas encore décidé si j'allait réfuter ou commenter l'article. Au fond, je préfère ne pas trop y penser.

— Oublie cela.

— Jouer les autruches ne résoudra rien, riposta-t-elle en se redressant, soudain plus forte. Je veux opter pour la bonne solution. J'ai horreur de me tromper.

— Dans ce cas, tu as deux possibilités : ou tu réagis par l'émotion, ou alors, tu te sers de ton instinct de journaliste.

Elle fronça les sourcils et réfléchit.

— Je pourrais concocter un mélange des deux. J'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant de proposer une émission sur le viol. Jusqu'ici, je me suis toujours dérobée, parce que je me sentais trop concernée. Mais justement...

— Voyons, Deanna, pourquoi t'infliger cela ?

— Parce que j'ai connu ce supplice. Parce que les Jamie Thomas de ce monde repartent libres et tranquilles. Et parce que... Parce que j'en ai assez de me culpabiliser. J'ai enfin une chance de me rattraper.

— Tu vas souffrir.

— Pas autant que ce jour-là... Plus maintenant.

Elle lui tendit les bras, et il l'étreignit. Il voulait la protéger, mais il savait que de son côté, elle tenait à se battre seule. Peut-être pourrait-il retrouver ce fameux Jamie Thomas et avoir une longue... conversation avec lui?

— Si tu te décides, préviens-moi. Je serai près de toi.

— Merci. Et si j'ouvrais une bouteille de vin ? J'ai envie d'oublier tout ça pour le moment.

— A condition que je puisse rester. Mais cette fois, je ne dormirai pas sur le divan.

— Tu ne t'imagines tout de même pas que je te laisserais faire?

Par habitude, Finn alluma le poste de télévision à l'instant précis où débutait le journal du soir. Il se dirigea vers le canapé, avec l'intention de se débottter et de s'allonger. Ce fut alors qu'il aperçut l'enveloppe sur le tapis du vestibule.

— J'ai sorti un sachet de chips. J'ai une petite faim.

Son sourire se figea. Elle blêmit.

— Où as-tu trouvé ça? — Là, juste devant la porte.

Qu'as-tu ? — Rien, rien, grommela-t-elle, agacée contre elle-même. C'est idiot.

Elle l'ouvrit et déplia le papier :

Deanna

Rien de ce qu'ils pourront raconter ne changera jamais mes sentiments pour toi.

Je sais que c'est un mensonge.

C'est toi que je croirai toujours.

C'est toi que j'aimerai toujours.

— Un admirateur timide, éluda-t-elle avec un haussement des épaules. Il s'exprime comme il peut.

Finn lui prit la feuille des mains et la parcourut.

— Si je comprends bien, il a lu le journal.

— Ouais.

Mais cette preuve anonyme de foi ne la réconfortait en rien.

— Tu en as déjà reçu de semblables.

— Si je les avais gardées, j'en aurais toute une collection. J'en reçois à peu près régulièrement depuis un an.

— Un an? s'étonna-t-il.

— Elles arrivent ici, à la rédaction, à mon bureau...

Le format est toujours le même, le contenu aussi.

— Tu as porté plainte?

— Auprès de qui ? De la police ? À quoi bon ? Que pourrais-je

bien

leur

raconter?

Monsieur

le

Commissaire, je reçois des lettres d'amour anonymes, mettez vos chiens sur la piste.

— Une année, ça tourne à l'obsession. Et c'est malsain.

— Ce doit être quelqu'un qui regarde mon émission, Finn. Ou qui travaille dans l'immeuble.

Quelqu'un que mon image attire, mais qui n'ose pas m'approcher pour me demander un autographe. C'est un peu angoissant, mais ce n'est en rien menaçant, acheva-t-elle, tout en pensant aux appels silencieux en pleine nuit, et au fait que l'auteur avait glissé cette enveloppe sous sa porte.

— Ça ne me plaît pas du tout.

Elle le prit par la main et l'entraîna avec elle sur le canapé.

— C'est ton esprit de reporter qui tourne à plein régime. Évidemment, si tu as envie d'être jaloux...

Elle posa son verre de vin : les baisers de Finn étaient nettement plus grisants. Une lueur d'amusement dansa dans ses prunelles, et Finn lui sourit. Mais il avait du mal à oublier la feuille blanche sur la table basse, avec son écriture rouge sang.

— Pas une seule déclaration ! constata Angela en ricanant. Elle était couchée sur le ventre dans son lit géant. Le poste de télévision était allumé, journaux et magazines jonchaient le sol tout autour.

C'était une chambre superbe, majestueuse avec ses meubles anciens, féminine à l'excès avec ses volants et ses froufrous. L'une de ses femmes de chambre avait confié à une collègue sa surprise qu'il n'y ait pas un cordon de velours en travers de la porte et un droit d'entrée.

Des miroirs de toutes formes, ronds, carrés, ovales, ornaient chaque mur, reflétant à la fois les acquisitions et l'image de l'heureuse propriétaire.

Des gerbes de roses fraîches jaillissaient des vases, afin qu'elle puisse respirer la richesse de leur parfum autant que son succès. A la tête du lit s'élevait une montagne d'oreillers protégés de taies en satin et dentelle. Elle gloussa. Sur un fauteuil non loin de là était jeté un de ses innombrables négligés.

Autrefois elle avait envié aux autres tout ce qu'ils possédaient de beau. Enfant, puis adolescente, elle s'était plantée devant les vitrines et avait rêvé.

Désormais, elle pouvait s'offrir tout ce qu'elle voulait.

Qui elle voulait.

Nu, épaules musclées et luisantes, Dan Gardner était à califourchon sur ses hanches et lui massait le dos avec de l'huile parfumée.

— C'est sorti il y a une semaine, et elle n'a absolument rien dit, reprit Angela.

— Veux-tu que je prenne contact avec Jamie Thomas ?

— Mmmm, murmura-t-elle, savourant son bonheur d'être à la fois dorlotée et victorieuse. Et calme, divinement calme. Oui, vas-y. Dis-lui de continuer à répondre aux journalistes, qu'il n'hésite pas à en rajouter. Rappelle-lui que s'il ne remue pas suffisamment la boue autour de notre petite Dee, nous serons obligés de révéler le secret de sa liaison avec China White.

— Très bonne idée, approuva Dan, admiratif du corps comme de l'esprit d'Angela. Si on apprend qu'il détourne des fonds pour s'acheter de la cocaïne, sa carrière sera finie. Même s'il travaille chez Papa.

— Redis-le lui, s'il se braque. Ce gosse de riche va payer. Il lui avait déplu d'emblée, parce qu'il était né dans un milieu favorisé, privilégié, et qu'il gâchait tout en se droguant. Mais lorsqu'il avait ployé devant elle dès la première menace, elle l'avait franchement détesté.

— Ah ! Et n'oublie pas d'envoyer une caisse de Dom Pérignon à Beeker, ajouta-t-elle en examinant le vernis rose bonbon sur ses ongles. Il a bien travaillé.

Surtout, qu'il ne lâche pas l'affaire. Si nous trouvons encore quelques miettes cachées sous le tapis, nous conduirons Dee à sa perte.

— Tu as l'esprit merveilleusement tordu, Angela, murmura Dan en lui mordillant l'épaule.

— Je me soucie peu de ce que tu penses de mon esprit, répondit-elle avec un rire rauque, en se retournant pour qu'il puisse appliquer l'onguent sur ses seins. De toute façon, mon but est clair : je ne sais pas comment c'est arrivé, mais elle grignote mes parts d'audience. Il ne faut pas que cela continue, Dan. Je ne le permettrai pas, surtout

après sa trahison. Je...

Elle se remit brusquement sur les genoux en poussant un cri de protestation, tandis qu'une image de Deanna et de Finn apparaissait à l'écran.

— Dans la rubrique mondanités, annonça le présentateur, Deanna Reynolds, reine de l'émission *Une heure avec Deanna* accompagnait hier soir le correspondant à l'étranger de la CBC, Finn Riley, à la soirée du National Press Club de Chicago. Riley y a reçu les honneurs pour son travail effectué pendant la guerre du Golfe. La rumeur veut que Riley, le prince charmant du désert, négocie en ce moment la création d'un magazine hebdomadaire d'information sur cette chaîne. Riley n'a fait aucun commentaire, ni sur ce projet, ni sur sa relation avec Deanna, la Chérie de Chicago.

— Ah, non ! explosa Angela. C'est moi qui l'ai prise sous mon aile. Je lui ai donné sa chance, mon affection... et elle me double !

Nue, elle se leva et alla remplir sa coupe de Champagne. Des larmes, aussi sincères et douloureuses que son amertume, lui piquaient les yeux.

— Quant à ce mufler ! reprit-elle en buvant d'une traite. Lui aussi, il m'a trahie. Il s'est tourné vers elle.

Vers elle! Parce qu'elle est plus jeune.

Folle de rage, affolée de constater que son verre était déjà vide, elle le lança vers le poste. Il heurta le coin du meuble et se brisa délicatement en deux.

— Mais elle n'est rien. Rien du tout. Un joli visage, un corps ferme. N'importe qui peut en avoir autant.

Elle ne gardera pas Finn. Il la jettera, comme les téléspectateurs.

Elle essuya du revers de la main sa joue ruisselante.

Son menton tremblait.

— C'est moi qu'ils voudront. Seulement moi.

— Elle ne t'arrivera jamais à la cheville, Angela, murmura Dan en s'approchant lentement, les yeux emplis de compassion et de désir. Tu

es la meilleure.

En public, susurra-t-il en la plaçant de telle manière qu'ils fussent tous deux devant une glace. Et en privé...

Tu es si belle. Elle est bâtie comme un garçon, mais toi... tu es une femme.

Les mains de Dan se refermèrent sur ses seins, et Angela les y maintint, désespérément en quête de réconfort.

— Je veux qu'on m'aime, Dan. Je veux qu'on me désire. Je ne peux pas vivre sans cela.

— Ils t'aiment. Ils te désirent, insista-t-il, accoutumé à ces éclats et sachant comment s'en servir à son avantage. Quand je te vois sur le plateau, si élégante, si posée, tu m'éblouis...

Il glissa une main entre ses cuisses, et elle tressaillit.

— ... et j'attends avec impatience de te retrouver comme maintenant.

Elle était à court de respiration, mais son regard fixait le miroir, dans lequel s'agitaient les mains de Dan. Le goût du Champagne s'attardait sur le bout de sa langue. Elle en voulait encore.

— Tu ferais n'importe quoi pour moi.

— N'importe quoi.

Il rit. Il savait le pouvoir qu'il avait sur elle. Plus elle devenait exigeante, plus elle complotait, plus elle s'en remettait à lui.

— Que veux-tu, Angela?

— Je veux que tu me prennes ici, tout de suite, devant la glace.

Il rit de nouveau. Elle frémissait comme une chienne en chaleur, le regard rivé sur son propre corps.

Sa vanité, sa peur d'être rejetée la rendaient d'autant plus vulnérable.

— Comme une bête, ajouta-t-elle, haletante.

Il en saliva presque. Il la poussa brutalement. Les yeux brillants, les dents serrées, elle le regarda se baisser derrière elle.

— Quand tu auras fini, nous trouverons le moyen de la faire payer.

Il enfonça les ongles dans la chair de ses hanches, et son regard se voila. Mais celui d'Angela demeura clair. Elle vit la goutte de sang sur ses lèvres, et les marques de sueur et de larmes sur sa figure. Et lorsqu'elle atteignit l'orgasme, un orgasme pathétique, violent, sans amour, le visage de Dan s'effaça, remplacé par celui de Finn. Elle rit en hurlant son nom.

Elle était désirée. Elle était la meilleure.

— Deanna, es-tu vraiment sûre de vouloir aller jusqu'au bout? s'enquit Fran en se rongant l'ongle du pouce, une manie qui lui revenait après des années d'interruption.

— Absolument, répondit son amie en continuant de signer son courrier. C'est une émission à laquelle je tiens beaucoup. Combien de fiches nous sont-elles revenues ?

Fran fronça les sourcils en examinant les papiers qu'elle tenait entre les mains. Le sondage avait été lancé à la fin d'un enregistrement. Les questions posées étaient simples : « Connaissez-vous quelqu'un qui ait été violé au cours d'une sortie entre amis ? Est-ce un sujet que vous aimeriez entendre traiter à *Une heure avec Deanna*? ». Un espace était réservé en-dessous pour les commentaires, et éventuellement, les coordonnées des signataires. Sur un total de deux cents fiches, Fran en avait sélectionné deux.

— Voici celles qui m'ont paru intéressantes. Ce sera douloureux, Deanna, tu sais.

— Je me sens assez forte.

Elle parcourut le premier papier, puis le relut : *Il a dit que je le méritais bien. Que c'était ma faute.*

Je n'en suis pas sûre. J'aimerais en parler, mais je ne sais pas si je le

pourrai.

Deanna se concentra sur le second :

C'était ma première sortie après mon divorce. Ça s'est passé il y a trois ans, et je n'ai plus jamais eu d'homme depuis. J'ai peur, mais j'ai confiance en vous.

— Deux femmes, murmura Deanna, l'estomac noué. Deux femmes présentes dans la salle. Combien sont-elles ailleurs? Combien se demandent si elles sont coupables? Combien ont peur?

— Je ne supporte pas de te voir te torturer ainsi. Tu sais que tu seras obligée d'évoquer Jamie Thomas.

— Je sais. J'ai déjà consulté le service juridique.

— Et s'il te traîne en justice?

Deanna soupira et se retint juste à temps - à cause de son maquillage - de se frotter les yeux. Elle avait mal dormi. Finn était à Moscou, et elle avait passé sa nuit à réfléchir.

— Qu'il me traîne en justice ! Il a déjà rendu l'affaire publique en présentant les faits de son point de vue. Il s'agit d'une version contre une autre. Je vais donc exposer la mienne. J'aurais pu le faire à maintes reprises depuis la sortie de ce torchon. Je préfère agir à ma manière, par l'intermédiaire de mon émission.

— Tu sais que la presse va s'en frotter les mains.

— Justement. C'est la raison pour laquelle nous programmerons ce sujet pour les résultats d'audimat du mois de mai.

— Seigneur! Dee, tu ne...

— J'espère une seule chose, Fran, c'est que les femmes qui me regarderont tireront bénéfice de mon action. Et tant qu'à faire, je vais en profiter pour battre mon record d'audience.

Deanna était très calme avant l'enregistrement.

Fidèle à elle-même, précise et organisée, elle avait révisé toutes ses fiches pendant que Marcie la coiffait et la maquillait. Elle était prête, impatiente, même. Elle tourna son fauteuil vers Loren Bach.

— Êtes-vous venu en observateur, ou en conseiller, Loren ?

— Un peu des deux, répondit-il en croisant ses mains aux longs doigts fins et blancs. Comme vous le savez, il n'est pas dans mes habitudes d'intervenir sur le contenu de l'émission.

— J'en ai conscience, et je l'apprécie.

— Cependant, je tiens à protéger mes employés.

Il demeura silencieux un moment. Dans la loge s'entassaient méticuleusement journaux, magazines et cassettes vidéo. Un parfum de crèmes et de lotions imprégnait l'air. C'était un lieu à la fois de travail et de décontraction.

— Vous savez que vous pouvez parfaitement vous en sortir sans parler de votre expérience personnelle.

Elle se leva pour aller fermer la porte que Marcie avait laissée ouverte en sortant.

— Oui, je sais. Est-ce ce que vous me demandez, Loren ?

— Non. Je vous le rappelle, c'est tout.

— Et moi, je vous rappelle que je suis partie intégrante de l'émission. Pas uniquement son hôtesse.

C'est ce qui fait son succès, il me semble.

Il sourit. Elle était belle. Impeccable. Calme.

— Je ne discute pas cela, Deanna. Je veux simplement vous rassurer : si vous avez le moindre doute, réfrérez-vous.

— Il ne s'agit pas de mes doutes, mais de ma peur, Loren. Je crois, enfin, j'espère que j'ai raison de l'affronter. Vous craignez peut-être des représailles de la part de Jamie Thomas...

— Mes avocats s'en chargeront, coupa-t-il. De toute façon, il se trouve en ce moment en Europe...

pour un temps indéterminé.

— Ah, je vois.

Elle prit une longue aspiration.

— Cela ne vous ennueie pas que je vous regarde ?

demanda-t-il en se levant.

— Au contraire, répondit-elle en l'embrassant, dans un élan d'affection, sur la joue. Ça, c'était pour votre soutien, expliqua-t-elle.

Au seuil du couloir, elle se retrouva nez à nez avec Finn, qui la souleva dans ses bras.

— Je te croyais à Moscou !

— Je suis rentré. Tu es superbe, Kansas. Comment te sens-tu?

— J'ai le trac. Mais je suis prête.

— Tout ira bien, tu verras... Bonjour, Loren.

Content de vous voir.

— Moi de même. Vous allez pouvoir me tenir compagnie pendant que Deanna se met à l'ouvrage.

— Parfait... Tu travailles ce soir? demanda-t-il à Deanna en l'accompagnant jusqu'au plateau.

— J'ai un dîner d'affaires à dix-neuf heures, mais je crois pouvoir m'en échapper vers vingt-deux heures.

— Tu viens chez moi ?

— Volontiers.

Elle lui serra la main, très fort.

— À tout à l'heure...

Deanna s'installa auprès des trois jeunes femmes qui se trémoussaient déjà sur la scène. Elle s'adressa à chacune gentiment, puis mit son micro et attendit le signal du départ.

Musique. Applaudissements. La lumière rouge clignota.

— Bonjour ! Soyez les bienvenus. Aujourd'hui, dans *Une heure avec Deanna*, un sujet grave et douloureux. Le viol sous toutes ses formes est horrible et tragique. Il prend encore une autre dimension lorsque la victime connaît son assaillant. Toutes les femmes sur ce plateau ont vécu ce drame. Nous avons toutes une histoire à raconter. Quand cela m'est arrivé, il y a dix ans, je me suis tue. Le silence n'est plus de mise. Il faut parler, il faut agir.

Chapitre 17

Pour fêter le premier anniversaire de l'émission de Deanna, Loren Bach donna une grande soirée dans son duplex dominant le lac Michigan. Sur un fond de musique douce et de glaçons tintant dans les verres, les conversations allaient bon train. De la salle de jeux attenante provenaient les bips et les clochettes des jeux vidéo.

Outre l'équipe de tournage au grand complet et les dirigeants de la société Delacort, il avait invité une poignée de reporters et de chroniqueurs triés sur le volet. La renommée de Deanna depuis les sondages du mois de mai ne montrait pas le moindre signe d'affaiblissement. Loren Bach ne le permettrait pas.

Les revenus publicitaires grimpaient au rythme des indices d'écoute. La petite Chérie de Chicago était devenue celle de l'Amérique, et le nom de Deanna ouvrait désormais toutes les portes. Les vedettes se bousculaient pour venir sur son plateau faire la promotion de leurs disques et de leurs films. Elle continuait de mêler habilement les gens célèbres et les inconnus, traitant de sujets aussi variés que les époux jaloux, comment bien choisir son maillot de bain, ou comment rencontrer l'âme sœur grâce aux échanges informatiques.

Le résultat était une émission réalisée avec un soin immense, à la fois attrayante et décontractée, moderne sans excès. Deanna en était l'âme et le cœur, fascinée comme son public par l'apparition d'une actrice de cinéma, atterrée à la perspective de remettre son deux-pièces, amusée par l'idée de se trouver un compagnon par le biais d'une machine.

— On dirait que tu as réussi, cocotte.

Deanna gratifia Roger d'un sourire chaleureux et l'embrassa sur la joue.

— J'ai passé le cap de la première année, c'est déjà cela.

— Dans ce métier, c'est un miracle ! proclama-t-il.

Avec un soupir, il s'octroya le droit de grignoter une carotte miniature. Il avait pris quelques kilos, ces derniers mois, et l'objectif ne lui en pardonnait pas un gramme.

— Dommage que Finn ne soit pas là, ajouta-t-il.

— Les Soviets n'ont pas été malins de choisir un tel anniversaire pour leur coup d'État, plaisanta-t-elle en s'efforçant de ne pas s'inquiéter.

— Tu as des nouvelles ?

— Rien depuis deux jours. Je l'ai aperçu au journal.

A propos, j'ai vu ta nouvelle promo. Excellente !

— Notre équipe est votre équipe, prononça-t-il de sa voix de présentateur. Toujours au service de Chicago.

— Tu as trouvé un bon rythme avec ta nouvelle partenaire.

— Elle n'est pas trop mal. Jolie voix, joli minois.

Mais elle ne comprend pas mes plaisanteries.

— Roger, personne ne comprend tes plaisanteries.

— Toi, si.

— Non, répondit-elle en lui tapotant gentiment la joue. Je faisais semblant, parce que je t'aime.

— Tu nous manques, tu sais.

— Vous aussi, Roger. Je suis navrée, pour toi et Debbie. Il haussa les épaules, mais la blessure de son récent divorce demeurait vive.

— Tu sais ce que c'est, Dee. Tiens ! Peut-être que je vais m'intéresser à ta machine à rencontres.

Elle lâcha un petit rire et lui serra la main.

— Je n'ai qu'un conseil : surtout, ne fais pas ça.

— Dans ce cas, Finn se promenant toujours à un bout ou à un autre du globe, peut-être serais-tu intéressée par un homme stable, légèrement plus âgé.

Elle aurait volontiers ri de nouveau, mais elle se dit qu'il était peut-être sérieux.

— Il se trouve justement que je connais un homme stable, légèrement plus âgé, et dont l'amitié m'est précieuse.

— Bonsoir, Dee !

— Bonsoir, Jeff.

— J'ai vu que tu n'avais pas de verre. J'ai pensé que tu prendrais une coupe de Champagne.

— Merci. Décidément, pas un détail ne t'échappe...

Je vous ai joué un drôle de tour en vous volant Jeff, ajouta-t-elle à l'intention de Roger. Sans lui, *Une heure avec Deanna* ne prendrait jamais l'antenne.

Le visage de Jeff se fendit d'un sourire radieux.

— Je fais ce que je peux.

— Tu es une perle.

— Excusez-moi, interrompit Barlow James, se glissant derrière Deanna et mettant un bras autour de sa taille. Messieurs, je vous enlève votre vedette pour quelques instants. Vous avez l'air en pleine forme, Roger.

—

Merci,

monsieur,

répondit

celui-ci

en

brandissant une carotte. J'y travaille.

— Je ne la retiens pas longtemps, promet le directeur en entraînant la jeune femme vers la terrasse.

Quant à vous, vous êtes en beauté.

— J'y travaille ! répliqua-t-elle en riant.

— À mon avis, ce n'est pas tout. Finn m'a contacté ce matin. Le soulagement de Deanna fut intense.

— Comment va-t-il ?

— Il est dans son élément.

— Oui, bien sûr, murmura-t-elle, le regard au loin.

— Vous savez, à nous deux, nous pourrions peut-

être le convaincre de réaliser ce fameux projet de magazine d'information et de rester à Chicago.

— Je ne m'en sens pas capable, avoua-t-elle. Il faut qu'il choisisse ce qui lui convient.

— Mmmm, murmura Barlow James. Voilà que je vous ai chagrinée. Ceci devrait vous égayer. Finn m'a demandé de passer le chercher. Il l'avait commandé avant son départ. Il regrette vivement de ne pas être là pour vous l'offrir lui-même.

Sans voix, elle contempla le bracelet, une chaîne d'anneaux ovoïdes en or, reliés par un arc-en-ciel de pierres. Émeraude, saphir, rubis et tourmaline étincelaient sous le clair de lune. Au centre, les initiales gravées D et R flanquaient une étoile formée de minuscules diamants.

— L'étoile s'explique d'elle-même, il me semble.

— Elle est magnifique.

— Comme la femme pour laquelle elle a été imaginée, dit Barlow en lui mettant le bijou au poignet.

Ce garçon a bon goût. Vous savez, Deanna, nous devons à tout prix combler le créneau du mardi soir.

Vous n'osez peut-être pas user de votre influence pour convaincre Finn d'en profiter. Moi, si.

Concluant d'un clin d'oeil amical, il lui tapota l'épaule et disparut.

— Tu es trop loin, murmura-t-elle, songeuse, en caressant son bracelet.

Elle avait presque tout ce dont elle avait toujours rêvé. Tout ce pourquoi elle avait oeuvré. Alors pourquoi ce sentiment d'agitation ?

Son émission prenait rapidement de l'envergure sur le plan national. Elle avait droit à tous les égards de la presse, en général plutôt flatteuse. Et pourtant, elle se trouvait seule à cette soirée donnée en son honneur.

Seule, perdue et insatisfaite.

Pour la première fois de son existence, ses objectifs professionnels et personnels s'équilibraient mal. Elle savait exactement jusqu'où elle voulait mener sa carrière, elle connaissait toutes les étapes à franchir.

Une heure avec Deanna atteindrait les sommets.

Devant la caméra, devant son public, elle vibrait, parfaitement maîtresse de son art, mais juste assez grisée pour renouveler chaque fois son plaisir.

Elle ne tenait pas son succès pour acquis, car elle connaissait trop bien les caprices de la télévision. Mais elle savait que si son programme était supprimé du jour au lendemain, elle trouverait la force et les moyens de redémarrer à zéro.

Sa vie privée lui posait davantage de problèmes.

Que voulait-elle, au juste? Le mariage et une famille?

S'il était possible de combiner cela avec un métier aussi prenant que le sien, elle s'en accommoderait.

Ou préférerait-elle rester comme aujourd'hui ? À la fois indépendante, et aimée par un homme fascinant.

Un homme qu'elle aimait à la folie. Et qui, s'il ne le lui avait jamais dit en ces mots, l'aimait en retour.

S'ils changeaient ce qu'ils avaient déjà et qui leur était si cher, peut-être leur relation perdrait-elle de sa saveur? Peut-être, au contraire, gagnerait-elle en sérénité ?

— Ah, vous voilà ! s'exclama Loren Bach, surgissant sur la terrasse

avec une bouteille de Champagne dans une main et une coupe dans l'autre.

L'invitée d'honneur n'a pas le droit de se cacher...

Surtout en présence des médias.

— J'admirais la vue, bredouilla-t-elle. Histoire de me faire désirer par lesdits médias...

Il leva son verre vers celui de la jeune femme.

— Vous êtes une femme intelligente, Deanna. Je suis très fier de m'être fié à mon instinct et d'avoir signé avec vous.

— Je suis moi-même assez satisfaite.

— Du moment que vous n'en montrez rien. C'est votre enthousiasme candide qui leur plaît, Dee.

Elle grimaça.

— Mon enthousiasme candide est sincère, Loren.

— Je sais, et c'est justement ce qui le rend d'autant plus précieux. Qu'ai-je lu récemment à votre sujet? Si ma mémoire est bonne, on vantait votre sensibilité, la vivacité de votre esprit, votre physique à faire battre les cœurs, et surtout, votre grande classe.

— Vous avez oublié mon rire sensuel, intervint-elle sèchement.

— Vous plaindriez-vous, par hasard?

— Pas du tout, répliqua-t-elle en s'adossant contre la rambarde. Je m'amuse comme un enfant. L'article dans *Première*, la couverture de *McCall* la nomination pour la *Récompense des Téléspectateurs*...

— Vous auriez dû gagner le prix.

— Je battrai Angela la prochaine fois. J'avais très envie de l'Emmy de Chicago, je l'ai eu. J'ai la ferme intention d'obtenir l'Emmy national, le moment venu.

Mais je ne suis pas pressée, Loren, car je profite pleinement du voyage.

— Vous en parlez comme si c'était toujours facile et amusant, Dee. C'est ainsi que j'arrive à vendre mes jeux vidéo. Et c'est ainsi que vous vous immiscez dans les salons des téléspectateurs. Vous allez continuer de monter dans les sondages, et tôt ou tard, vous prendrez la place d'Angela.

La lueur dans les yeux de Loren l'inquiéta, et elle choisit ses mots avec soin :

— Ce n'est pas mon but essentiel. Au risque de vous paraître naïve, Loren, je cherche surtout à exercer correctement mon métier et réaliser une bonne émission.

— Continuez comme ça et laissez-moi m'occuper du reste, lui conseilla-t-il, étonné de constater combien ses propres envies de vengeance envers Angela étaient tenaces. Je ne dirai pas qu'Angela a atteint les sommets grâce à moi, car c'est un peu plus complexe que cela.

Mais j'ai accéléré le processus. Mon erreur a été de me fier à l'image que transmettait l'écran et d'épouser quelqu'un qui n'existe pas sans la caméra.

— Rien ne vous oblige à m'en parler, Loren.

— Non, mais il est facile de se confier à vous. Cela fait partie de votre charme, Deanna. Je peux vous dire que le jour où Angela en a eu assez de moi, elle m'a laissé tomber comme une vieille chaussette. C'est avec satisfaction que je vous aiderai à la détrôner, Deanna.

Une immense satisfaction.

— Je ne tiens pas à entrer en guerre avec Angela.

— Ce n'est pas grave, éluda-t-il en portant un toast.

Je m'y emploierai avec joie

Lew McNeill était aussi obsédé par le succès d'Angela que Loren Bach l'était par son futur échec.

N'ayant plus devant lui qu'une dizaine d'années de travail à assurer, il cherchait à se garantir une retraite confortable. Il n'avait aucun espoir d'appartenir jusque-là à l'équipe de *Chez Angela*. Son projet était d'honorer son contrat tant que l'émission continuerait de bien se porter, puis, de passer en douceur dans un autre domaine.

Il avait de quoi s'inquiéter. Si *Chez Angela* demeurait tout en haut de l'échelle et avait remporté un Emmy de plus pour l'année, sa présentatrice montrait des signes de fatigue. À Chicago, elle s'était servie de sa volonté de fer, de sa manie du perfectionnisme, et d'un charme savamment dosé pour mener son équipe.

Depuis son arrivée à New York, son charme s'était beaucoup amenuisé sous l'effet des pressions... et du Champagne.

Lew savait qu'elle avait misé beaucoup d'argent personnel dans la création des Productions A.P. Son émission-phare permettait à la société de surnager, mais plusieurs tentatives d'investissements en téléfilms s'étaient avérées catastrophiques. Sa toute dernière émission spéciale du soir avait été accueillie fraîchement, bien que figurant parmi les dix premières à l'audimat de la semaine.

Pour ne rien arranger, les indices de *Chez Angela* avaient chuté de façon vertigineuse au mois d'août, lorsqu'elle avait décidé de ne passer que des rediffusions, et de s'offrir des vacances prolongées dans les Caraïbes.

Elle méritait bien son repos, c'était indéniable.

Mais il était tout aussi indéniable qu'elle avait mal calculé son coup, à un moment où *Une heure avec Deanna* resserrait inexorablement l'écart entre les deux.

Elle avait commis d'autres erreurs, la plus spectaculaire étant Dan Gardner. Plus le pouvoir glissait des mains d'Angela dans celles de son amant et directeur de production, plus le ton de l'émission changeait. En douceur.

— Tu viens encore gémir, Lew ?

Combien d'heures de son existence avait-il passées ainsi, debout derrière son fauteuil dans sa loge ?

— Non, Angela. Je dis simplement qu'à mon avis, c'est une erreur de recevoir une famille de sans-abri avec un homme comme Trent Walker. Ce type est un requin.

— Vraiment ? murmura-t-elle en aspirant longuement sur sa cigarette. Je l'ai trouvé tout à fait charmant.

— Oui, il est charmant! Il l'a été tout autant le jour où il a acheté pour une bouchée de pain le foyer de ces gens pour le transformer en appartements de luxe.

— C'est ce que l'on appelle la rénovation urbaine, Lew. De toute façon, une discussion entre lui et cette famille de quatre personnes qui vit dans sa voiture devrait

être

passionnante.

Intéressant

et

très

télégénique. J'espère qu'il mettra des boutons de manchettes en or.

— Si ça tourne mal, tu risques de donner l'impression de n'éprouver aucune compassion envers les sans-abri.

— Et si c'était le cas ? riposta-t-elle. Les emplois ne manquent pas. Les gens sont nombreux à préférer recevoir des allocations plutôt que de gagner honnêtement leur vie.

N'avait-elle pas servi dans un restaurant tous les soirs pour se payer ses études ?

— Nous n'avons pas tous la chance de naître dans un milieu privilégié, Lew, reprit-elle. Quand mon livre sortira le mois prochain, tu liras comme les autres que j'ai dû franchir bien des obstacles pour arriver au sommet...

Avec un soupir, elle renvoya la coiffeuse.

— ... C'est parfait, ma chérie. Tu peux y aller. Lew, je n'apprécie pas

que tu exprimes tes opinions devant les membres de mon équipe.

— Angela, je ne...

— De plus, coupa-t-elle d'un ton glacial, tu as tort de t'inquiéter. Je n'ai pas l'intention de laisser dégénérer le débat, ni de donner une mauvaise impression sur ma position. Dan s'est déjà arrangé pour que l'on annonce mon projet de subventionner personnellement nos hôtes. Je commencerai par refuser modestement tout commentaire, puis, à contrecœur, j'avouerai avoir trouvé un emploi pour les deux parents, ainsi qu'un appartement gratuit pour six mois et de l'argent pour la nourriture et les vêtements. À présent, acheva-t-elle en se regardant une dernière fois avant de se lever, j'aimerais les voir avant l'enregistrement.

— Ils sont dans le salon vert, murmura Lew. J'ai décidé de mettre Walker ailleurs pour l'instant.

— Parfait.

Gracieuse, chaleureuse à souhait, elle alla saluer les membres de la famille serrés sur le canapé. Érudant d'un geste de la main leurs remerciements, elle les invita à boire et à manger, tapota la tête du petit garçon, chatouilla le bébé sous le menton.

Son sourire s'effaça dès qu'elle fut de retour dans le corridor.

— Ils ne m'ont pas l'air de gens qui vivent dans la rue depuis six semaines. Pourquoi sont-ils si bien vêtus, si propres ?

— Je... Ils savaient qu'ils allaient passer à la télévision nationale. Ils se sont arrangés, Angela. Ils ont leur amour-propre.

— Débrouille-toi pour les salir ! ordonna-t-elle. Je veux qu'ils aient l'air de misérables, et pas de petits-bourgeois en difficulté.

— Mais c'est ce qu'ils sont, commença Lew. Elle s'immobilisa en le fusillant des yeux.

— Ils peuvent être tous les quatre diplômés de Harvard, je m'en fiche éperdument ! Tu entends ? La télévision est un médium visuel. Tu l'as peut-être oublié. Je veux qu'ils ressemblent à des gens qu'on vient de ramasser dans le caniveau. Salis-moi ces mômes, je veux qu'ils aient des trous à leurs pantalons.

— Angela, ce n'est pas possible. C'est de la mise en scène pure !

— Tu n'as pas à me dire ce que je peux ou ne peux pas faire, cracha-t-elle, enfonçant dans la poitrine de Lew son index à l'ongle verni de rose bonbon. C'est moi qui commande. Il s'agit de mon émission. La mienne ! Tu as dix minutes. Sors d'ici et dépêche-toi de mériter ton salaire.

Elle le poussa dehors et claqua la porte derrière lui.

La crise l'avait presque saisie dans le couloir. De longs frissons la parcouraient, et elle s'adossa contre le mur en frémissant. Elle allait devoir y aller bientôt.

Affronter le public. Les spectateurs étaient là, ils guettaient ses erreurs, ses maladresses. Si elle commettait une faute, une seule, ils lui sauteraient dessus comme des chiens sauvages.

Elle risquait de tout perdre. Tout.

Genoux flageolants, elle traversa la pièce pour se verser un peu de Champagne. Pour se redonner du courage. Un tout petit verre suffisait pour calmer les tressaillements. Deux chassaient complètement le trac.

Elle but avec avidité. Une coupe, puis deux. Et pourquoi pas une troisième ? Histoire d'arrondir les angles. Qui disait cela, déjà ? Ah, oui. Sa mère.

Seigneur Dieu ! Sa mère.

J'arrondis les angles, Angie. Quelques gorgées de gin, et tout va mieux.

Horriifiée, elle lâcha le verre. Elle regarda le liquide pétillant se répandre sur le tapis, comme une flaque de sang, puis se détourna.

Elle n'avait pas besoin de cela. Elle n'était pas sa mère. Elle était Angela Perkins. La meilleure.

Elle ne commettrait aucune faute, se promit-elle en examinant son reflet dans la glace. Elle était belle, élégante. Elle allait se présenter sur le plateau et se montrer tout à son avantage. Les chiens sauvages n'attaqueraient pas encore aujourd'hui. Elle saurait les dompter, les convaincre de l'aimer.

— Alors, Lew? Satisfait? l'interrogea-t-elle, poursuivie par l'écho des applaudissements. Je t'avais bien dit que ça marcherait.

Il répondit ce qu'elle attendait de lui :

— Tu as été merveilleuse, Angela. - Sublime, renchérit Dan en venant se percher sur le bord du bureau. Quelle idée géniale tu as eue de prendre le petit sur tes genoux !

— J'aime les enfants, mentit-elle. Et celui-là m'a semblé intelligent. Nous nous arrangerons pour qu'il aille à l'école. Et maintenant, au boulot ! Qui prévoit-elle de recevoir le mois prochain?

Résigné, Lew tendit à Angela une liste. Il n'avait pas besoin qu'elle lui précise de qui elle parlait.

— Les personnalités marquées d'un astérisque ont déjà accepté.

— Dis donc ! Elle ne recule devant rien ! s'exclama Angela. Le cinéma, la mode... Elle n'a pas encore touché à la politique.

— Elle opte pour la frivolité plutôt que pour la substance, déclara Dan, sûr de son effet.

— Frivole ou pas, nous devons être vigilants. Elle a déjà eu trop de publicité. À cause de cette stupide affaire Jamie Thomas.

Elle pinça les lèvres, furieuse de penser qu'il se cachait toujours à Rome.

— Nous avons encore son dossier. Il ne serait pas difficile de dévoiler à la presse son problème avec la drogue.

— Ça ne servirait à rien, sinon à raviver la sympathie envers Deanna. Voyons un peu laquelle de ces vedettes nous connaissons suffisamment pour la persuader de renoncer à son passage chez Deanna... Tu peux me laisser, Lew. Je n'ai plus besoin de toi.

Lorsqu'il eut fermé derrière lui, Dan alluma une cigarette pour Angela et la lui tendit.

— Il vieillit.

— Mais il nous sert encore, répliqua-t-elle. C'est amusant de connaître presque avant elle les projets de Dee... Tiens ! Pour ces deux-là, un coup de fil suffira.

Ah-ha ! Regarde qui nous avons ici... Kate Lowell.

— Excellent.

— En effet. Elle est belle, elle a du talent. Et elle a la cote en ce moment, avec son dernier film. Il se trouve que Deanna a passé des vacances avec elle un été à Topeka. Il se trouve aussi que je suis au courant d'un petit secret de Kate... Lequel va me permettre de la persuader de réfuter son invitation chez notre amie.

Et si nous la recevions ici ? Je m'en charge personnellement.

— Je n'y comprends rien ! gémit Deanna en se lovant contre Finn sur le divan. Un instant, nous étions en train d'organiser son séjour, l'instant d'après, son agent nous prétextait un conflit d'emploi du temps.

— Ça peut arriver, murmura-t-il, en lui mordillant les doigts.

— Pas de cette façon. Nous avons essayé de convenir d'une autre date, à leur guise. Je tenais vraiment à ce qu'elle soit là en novembre, mais je ne l'ai pas contactée personnellement parce que je ne voulais pas avoir l'air de demander un service à une amie.

Elle hocha la tête.

— Dans ce métier, les amitiés sont fragiles. Ne te laisse pas abattre pour ça, Kansas.

— J'essaie de ne pas y attacher de l'importance. Je sais que j'aurai quelqu'un d'autre à sa place. Mais je suis vexée... Enfin ! C'était bien.

— Quoi ?

— D'être là, près de toi, avec toi.

— Moi aussi, j'y prends goût.

Il caressa son poignet orné du bracelet qu'il lui avait offert. Elle ne l'avait pas quitté depuis la soirée.

— Barlow James est dans nos murs.

— Mmmm. Je sais. Tu as faim?

— Non.

— Tant mieux. Moi non plus. Ah ! Je ne bougerai pas de la journée ! C'est divin !

Un dimanche entièrement libre, pour tous les deux, songea-t-elle, enchantée. Elle n'allait pas le gâcher en évoquant la toute dernière lettre anonyme qu'elle avait trouvée dans son courrier.

Je sais que tu ne l'aimes pas vraiment, Deanna.

Finn Riley n'est pas pour toi.

Je t'attendrai.

Toujours.

Évidemment, ce mot n'était rien en comparaison de celui du routier d'Alabama qui voulait absolument lui montrer le pays de la couchette de son poids lourd. Ou du pasteur qui affirmait avoir eu une vision d'elle toute nue, signe de Dieu qu'elle lui était destinée.

Non, elle n'avait pas à s'inquiéter.

— Je l'ai rencontré hier. Elle cligna des paupières.

— Qui?

— Barlow James, répondit-il en lui tirant sur le lobe de l'oreille... Reste avec moi, veux-tu?

— Pardon. Où t'envoie-t-il ?

— Je pars pour Paris dans quelques jours. J'ai pensé que tu pourrais

m'y accompagner le week-end prochain.

— À Paris ? Pour un week-end ?

— Tu prends le Concorde. On s'offre un repas gastronomique, on visite les monuments, on fait l'amour dans un hôtel. Avec un peu de chance, je reviendrai avec toi.

Elle se redressa, ahurie.

— J'ai du mal à m'imaginer parcourant tout ce chemin pour quarante-huit heures.

— Tu es célèbre, lui rappela-t-il. C'est le moment ou jamais d'en profiter.

Elle avait arrondi les yeux.

— Je ne suis jamais allée en Europe !

— Tu as un passeport, non ?

— Bien sûr, je viens même de le renouveler. Une habitude que j'ai prise à l'époque où, journaliste, j'espérais toujours écopier d'une mission passionnante à l'étranger.

— Pour cette fois, ce sera moi la mission passionnante à l'étranger.

— Si je pouvais me libérer... Je vais me libérer!

décida-t-elle soudain en s'accrochant à son cou.

— Où vas-tu ? s'enquit-il, tandis qu'elle essayait de se lever.

— Faire une liste. Il me faut une méthode de français, un guide de Paris et...

— Plus tard, plus tard ! coupa-t-il en riant. Ah, Kansas, tu es incorrigible ! Quoi que je te suggère, tu me brandis une liste.

— Je suis organisée, c'est tout.

— Tu en concocteras des dizaines tout à l'heure si ça t'amuse. Je ne

t'ai pas encore raconté mon entretien avec Barlow.

Mais elle ne l'écoutait plus. Elle s'achèterait une caméra vidéo miniature. Comme celle de Cassie. Et un lexique.

— Hein? balbutia-t-elle lorsqu'il lui tira les cheveux. Ah, oui, ton entretien avec Barlow. Il t'envoie à Paris.

— Ce n'était pas le principal sujet de notre conversation. C'était la continuation d'une discussion que nous entretenons plus ou moins régulièrement depuis un an.

— Le magazine d'information, devina-t-elle. Il est tenace, n'est-ce pas?

— Je me lance.

— Je crois que c'est... quoi? Tu te lances?

Il s'était attendu à ce qu'elle manifeste son étonnement. Pourvu qu'elle soit contente !

— Nous avons eu un peu de mal à nous mettre d'accord sur les termes du contrat.

— Mais j'avais cru comprendre que le projet ne t'intéressait pas. Tu aimes l'imprévu. Remplir un sac pêle-mêle et partir à l'aventure.

— Je pourrais continuer, mais je tournerais mes reportages pour l'émission. Nous nous déplacerions quand il le faudrait, mais la base serait ici, à Chicago.

Sur ce point, il avait dû se battre, car Barlow le voulait à New York.

— Je pourrais me pencher longuement sur un sujet, plutôt que de chercher à tout prix à le résumer en séquences de trois minutes pour le journal. Et je passerais davantage de temps ici. Avec toi.

— Je ne veux pas que tu prennes cette décision pour moi. Nos séparations me sont pénibles, mais...

— Tu ne me l'as jamais dit.

— C'eût été injuste, Finn. Que t'aurais-je dit? Non, s'il te plaît, ne t'en

va pas. Je sais que des événements importants ont lieu dans le monde entier, mais j'aime mieux que tu restes ici près de moi ?

Elle s'était levée en parlant. Il l'imita, laissa courir les doigts sur sa joue rosie par l'émotion.

— J'eusse été flatté.

— Il n'est pas normal que tu changes l'optique de ta carrière juste pour moi.

— Je le fais aussi pour moi.

— Tu m'as dit un jour que tu ne voulais surtout pas prendre racine, insista-t-elle, désespérée de se sentir au bord des larmes. Je m'en souviens, Finn. Nous sommes professionnels, nous comprenons tous deux les exigences de nos métiers. Je ne veux pas que tu te sentes...

— Décidément, tu ne comprends rien ! intervint-il, agacé. Je suis prêt à tout pour toi, Deanna. Pour moi, tout a changé depuis un an. Il m'est moins facile de ramasser mes affaires et de m'en aller à l'autre bout du monde. Je n'arrive plus à m'endormir, dans ma chambre d'hôtel anonyme. Tu me manques.

— Et réciproquement. Cela te rassure ?

— Plutôt ! murmura-il en se penchant en avant pour l'embrasser, tout doucement. Je veux que tu souffres chaque fois que je m'absente. Je veux que tu sois aussi malheureuse, aussi perdue, aussi frustrée que moi.

— C'est le cas, tout va donc très bien pour nous deux.

— Parfait ! Parfait ! railla-t-il en la relâchant. Je continuerai de voyager. J'aurai mon mot à dire sur ma destination et les modalités de mon séjour, mais je m'en irai. Et je veux que tu en sois malade chaque fois.

— Va au diable !

— Pas sans toi... Merde, Deanna! Je t'aime.

Ils se dévisagèrent longuement, la respiration suspendue. Enfin, les

jambes coupées, elle trouva la force de s'écarter.

— Tu ne me l'avais encore jamais dit.

Ce n'était pas exactement la réaction qu'il avait attendue. Mais évidemment, il aurait pu peaufiner son texte.

— Je te le dis maintenant. Ça t'ennuie ?

— Et toi?

— Je t'ai posé la question le premier. Elle secoua la tête de droite à gauche.

— Non, je ne pense pas. A vrai dire, ça tombe bien, parce que moi aussi, je t'aime... Tu sais, soupira-t-elle, je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais besoin d'entendre ces mots.

— Tu n'es pas de celles qu'il faut ménager. C'est assez effrayant, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça-t-elle en lui serrant le poignet.

Mais ce n'est pas grave. Au contraire, j'aime avoir peur.

Si tu veux me le redire, tu peux.

— Je t'aime.

Il la souleva dans ses bras et ils tombèrent ensemble sur le canapé.

— Accroche-toi, la prévint-il en lui arrachant son chandail. Je m'apprête à te terroriser à mort.

Chapitre 18

En profondeur présenté par Finn Riley débuta à la mi-janvier, en remplacement d'une série dramatique désastreuse. La direction comptait sur ce magazine d'information hebdomadaire pour remonter les indices de ce créneau particulièrement sinistré. Finn avait de l'expérience, jouissait d'une excellente réputation, et avait de surcroît un succès incontestable auprès du public féminin, surtout dans la catégorie des dix-huit à quarante ans.

La CBC ne recula devant aucun sacrifice pour promouvoir le programme. Les messages publicitaires se succédaient. Une musique fut spécialement créée pour le générique, et un superbe décor conçu. Finn disposait d'une équipe de trois journalistes.

Sa vision du projet était cependant beaucoup plus sobre. Il réalisait un de ses plus vieux fantasmes, expliqua-t-il à Deanna. Il se contentait de prendre la place du lanceur après une série de sept tours de batte.

Il n'avait plus qu'à bien viser.

Le premier soir, il balaya la concurrence en récoltant trente pour cent des téléspectateurs. Le lendemain matin autour des machines à café, les Américains discutaient des chances de médailles d'or pour les États-Unis aux Jeux olympiques, et de l'interview délirante de Boris Yeltsin par Finn Riley.

Dans un esprit de compétition amicale, Deanna programma une émission avec Rob Winters, un acteur vétéran dont les débuts de réalisateur avaient soulevé l'enthousiasme des critiques et du public.

Charmant, élégant, très à l'aise devant la caméra, Rob sut séduire la salle et les téléspectateurs. Son anecdote finale évoquant le tournage d'une scène d'amour interrompue par une invasion intempestive de goëlands suscita l'hilarité générale.

— Je ne sais comment vous remercier, s'exclama Deanna en lui serrant la main, une fois qu'il eut signé des autographes pour tout le monde.

— J'ai failli ne pas venir, avoua-t-il. À vrai dire, si j'ai accepté, c'est justement parce qu'on a essayé de m'en décourager. J'ai la réputation d'être difficile, ajouta-t-il avec un sourire.

— Je ne comprends pas. Votre agent vous a déconseillé de paraître dans mon émission?

— Entre autres, admit-il. Ecoutez, vous avez une minute?

— Bien sûr. Montons dans mon bureau, si vous voulez.

— Parfait. Je boirais volontiers un petit verre. Avec des yeux comme les vôtres, vous survivriez environ vingt minutes à Hollywood, poursuivit-il pendant qu'ils se dirigeaient vers les ascenseurs. Laissez voir aux gens ce que vous pensez, ils vous dévoreront toute crue.

Deanna appuya sur le bouton du seizième étage.

— Et qu'est-ce que je pense, selon vous?

— Vous vous dites qu'il est à peine dix heures du matin, c'est-à-dire un peu tôt pour commencer à m'imbiber. Vous vous dites que j'aurais dû prolonger mon séjour à la clinique Betty Ford.

— Vous m'avez dit en effet que vous ne buviez plus.

— Plus d'alcool, non. Je suis maintenant intoxiqué au Pepsi Light avec une rondelle de citron vert. C'est un peu humiliant, parfois, mais je suis un homme solide.

— Deanna, lança Cassie, de son poste de travail.

Apercevant l'homme qui l'accompagnait, elle écarquilla les yeux.

— Oui, Cassie?

— Je... hein? Euh... non, non, rien.

— Rob, je vous présente Cassie, ma secrétaire-sergent-chef.

— Content de vous connaître, assura-t-il en lui serrant vigoureusement la main.

— J'aime beaucoup ce que vous faites, monsieur Winters. Nous sommes tous contents que vous ayez pu participer à notre émission aujourd'hui.

— Ce fut un plaisir pour moi.

— Cassie, prenez les messages, je vous prie. Je m'occupe de votre boisson, ajouta-t-elle à l'intention de Rob en l'entraînant dans son antre.

La pièce avait considérablement changé, depuis les premiers jours. Les murs étaient peints en bleu canard, et un plancher en chêne jonché de tapis à motifs géométriques avait remplacé la moquette. Le mobilier était sobre, élégant et confortable. Invitant d'un geste Rob à s'asseoir, Deanna ouvrit un petit réfrigérateur.

— Je ne suis pas monté ici depuis au moins quatre ou cinq ans, soupira-t-il en étirant devant lui ses longues jambes. Quelle métamorphose ! Mais vous n'êtes pas du genre à aimer le rose et les froufrous.

— Sans doute pas, confirmat-elle en découpant un citron vert pour agrémenter leurs sodas. Je suis curieuse de savoir pourquoi votre agent vous a déconseillé de venir. Nous nous efforçons de bien recevoir nos invités.

— C'est probablement en rapport avec un coup de fil en provenance de New York.

Il accepta son verre et attendit que Deanna fut assise pour achever : — D'Angela Perkins.

— Angela? répéta-t-elle, ahurie. Angela a appelé votre agent au sujet de mon émission ?

— Le lendemain du jour où votre équipe l'a contacté. Elle a dit que son petit doigt lui avait signalé mon intention de faire un saut à Chicago.

— Ça ne m'étonne pas de sa part. En revanche, je me demande comment elle a pu le savoir si vite.

— Elle ne l'a pas précisé, répondit Rob en remuant la glace dans son verre, sans quitter Deanna des yeux.

Elle n'en a pas non plus parlé avec moi, deux jours plus tard. Auprès de mon agent, elle a déployé tous ses charmes. Elle lui a rappelé qu'elle m'avait reçu dans *Chez Angela* à une époque où ma carrière déclinait.

Elle m'a démontré par A + B que si je passais chez vous, il lui serait impossible de me recevoir ensuite à New York comme elle le voulait. Elle m'a affirmé qu'elle appuierait ma nomination aux oscars, qu'elle me consacrerait une séquence dans sa prochaine émission spéciale.

— C'est du chantage, murmura Deanna en essayant de ne pas montrer sa colère. Mais vous êtes ici.

— Je ne le serais peut-être pas si elle en était restée là. Je veux ce prix, Deanna. Beaucoup de gens, moi le premier, ont cru que j'étais fini quand je suis entré en clinique de désintoxication. J'ai dû mendier le budget pour ce film. J'ai négocié, promis, menti, je n'ai reculé devant rien. À mi-parcours, la presse m'a descendu en flèche en disant que le public se fichait éperdument des films d'amour à grand spectacle. Oui, cet oscar, je le veux.

Il marqua une pause, but.

— J'allais suivre l'avis de mon agent et renoncer à votre invitation, quand Angela m'a téléphoné. Et m'a menacé. Ce fut de sa part une grossière erreur.

Deanna se leva pour lui remplir son verre.

— De ne pas promouvoir votre film si vous passiez chez moi?

— Mieux encore.

Il haussa les épaules, sortit une cigarette :

— Vous permettez? Je n'ai pas encore réussi à me débarrasser de cet autre vice.

— Je vous en prie.

— Je suis venu parce que j'étais furieux. C'était ma façon à moi de dire à Angela d'aller se faire cuire un œuf. Je n'avais pas l'intention de vous en parler, mais vous avez une façon d'être qui m'a inspiré. On ne peut pas s'empêcher de vous faire confiance.

— On me le dit souvent, dit-elle en esquissant un sourire, mais l'amertume lui nouait la gorge. En tout état de cause, je suis heureuse de vous avoir.

— Vous ne me demandez pas ce qu'elle m'a dit ?

Cette fois, elle se décontracta légèrement.

— Je m'efforce de rester discrète. Avec un rire bref, il posa son Pepsi.

— Elle vous a traitée de monstre, de manipulatrice prête à n'importe quoi pour rester dans la lumière des projecteurs. Elle m'a soutenu que vous aviez abusé de sa confiance et de son amitié, et que si vous aviez l'antenne, c'était uniquement parce que vous couchiez avec Loren Bach.

Deanna haussa un sourcil.

— Je pense que Loren serait fort surpris de l'apprendre.

— J'ai trouvé que cela ressemblait davantage à un autoportrait. Je sais ce que c'est que d'avoir des ennemis, Deanna, mais il semble que désormais, nous en ayons une en commun. Ce que je vais vous révéler maintenant, je vous demande de le garder pour vous pendant vingt-quatre heures, le temps de regagner la côte Ouest et d'organiser une conférence de presse.

Elle eut un frisson.

— Entendu.

— Il y a six mois, je suis allé passer quelques examens de routine. J'étais fatigué, mais je travaillais énormément depuis plus d'un an. Mon médecin est très discret ; pourtant, Angela a réussi à obtenir les résultats de mes tests.

Il aspira une dernière bouffée et écrasa son mégot dans le cendrier.

— Je suis séro-positif, Deanna.

— Oh ! Je suis désolée. Désolée, répéta-t-elle en lui prenant la main.

— J'avais toujours pensé que l'alcool aurait ma peau. Je n'ai jamais imaginé que ce pourrait être le sexe. Mais évidemment, j'ai été si souvent ivre que j'aurais du mal à compter les femmes avec qui j'ai couché, encore plus à les identifier.

— Les recherches se poursuivent sans relâche et...

Vous avez droit à une vie privée, Rob.

— Drôle de déclaration de la part d'une ex-journaliste.

— Ce n'est pas parce qu'Angela aura lâché le morceau que vous êtes obligé de confirmer la nouvelle.

Il parut amusé.

— À présent, vous voilà irritée.

— C'est normal! Elle s'est servie de vous pour se venger moi. Mais pour l'amour du ciel, il ne s'agit que d'une émission de télévision! L'enjeu n'est pas un événement de portée mondiale, mais un score à l'audimat! Qu'est-ce que c'est que ce milieu où l'on hésite pas à abuser de vous pour ébranler la concurrence?

— C'est le monde du spectacle, ma cocotte. Rien ne ressemble plus à la vie et à la mort que la vie et la mort. J'en sais quelque chose.

— Pardonnez-moi, marmonna-t-elle, paupières closes pour ne pas exploser. Me mettre en colère ne résoudra pas votre problème. Que puis-je faire ?

— Avez-vous des camarades au Comité de sélection de l'Académie?

— Un ou deux, peut-être.

— Passez-leur un petit coup de fil, essayez d'influencer leur vote, avec votre jolie voix sensuelle.

Ensuite, vous pourrez retourner devant votre caméra pousser Angela du bord de la falaise.

— Je m'y emploierai avec joie.

L'après-midi même, elle convoqua toute son équipe dans son bureau. Sa colère n'avait en rien diminué et elle s'exprima d'un ton coupant.

— Mon attention vient d'être attirée sur un problème grave, attaqua-t-elle en scrutant les visages perplexes devant elle. Margaret, c'est toi qui as pris contact avec l'agent de Kate Lowell, je crois?

— Absolument, confirmat-elle en mordillant la branche de ses lunettes. La réaction a tout d'abord été très positive. J'avais évoqué le fait qu'elle avait habité quelques années à Chicago dans sa jeunesse. Et puis tout d'un coup, tout a été arrêté.

— Combien de fois ce genre d'incident s'est-il produit au cours des six derniers mois ?

Margaret cligna des paupières.

— Je ne sais pas moi. Souvent, nos idées de sujet ne voient pas le jour.

— Je parle des émissions essentiellement consacrées à une personnalité.

— Ah! Euh... Oh, peut-être cinq ou six fois.

— Simon, comment nous y prenons-nous avec la liste des invitations prévues?

— Comme toujours, répliqua-t-il, rougissant. Nous échangeons des idées, nous en mettons quelques-unes de côté, nous effectuons nos recherches et nous prenons nos téléphones.

— La liste des invités est-elle bien confidentielle jusqu'à confirmation ?

— Bien sûr ! assura-t-il en s'humectant les lèvres.

C'est la procédure normale. Nous ne voulons pas que la concurrence puisse nous espionner.

Deanna s'empara d'un crayon et tapota la table, songeuse.

— J'ai su aujourd'hui qu'Angela Perkins avait eu connaissance de notre intention de recevoir Rob Winters quelques heures à peine après la prise de contact initiale.

Un murmure incrédule accueillit cette nouvelle.

— Je soupçonne que c'est arrivé pour d'autres. Kate Lowell, par exemple, est passée à *Chez Angela* deux semaines après que son agent nous l'ait refusée sous prétexte d'emplois du temps conflictuels. Elle ne fut pas la seule. J'ai ici les noms de plusieurs personnes que nous avons tenté d'avoir et qui ont préféré répondre à Angela dans la

quinzaine qui a suivi.

— Merde ! Une fuite ! grogna Fran.

— Voyons, Fran ! protesta Jeff, paniqué. Nous sommes presque tous ici depuis le premier jour. Nous sommes une famille.

Mince alors, Dee, tu ne crois tout de même pas que quelqu'un cherche sciemment à saboter l'émission ?

— Non. C'est pourquoi je vous ai convoqués.

— Doux Jésus ! grommela Simon en se frottant les yeux. C'est ma faute. Lew McNeil. Depuis son départ, nous nous sommes appelés souvent : nous étions amis depuis plus de dix ans. Jamais je n'ai pensé que... J'en ai la nausée. Je te jure, j'en suis malade !

— Que dis-tu ?

— Nous nous parlons environ deux fois par mois.

On échange les nouvelles. Il se plaint d'Angela. Il sait bien qu'avec moi, ça n'ira pas plus loin. Il me racontait quelques-unes des idées les plus loufoques soumises par l'équipe pour certaines séquences. Mine de rien, il me demandait qui nous allions recevoir. Je lui répondais, parce qu'on était deux copains en train de discuter boulot. C'est seulement maintenant que je comprends, Dee!

— D'accord, d'accord, Simon. Donc, nous savons comment et pourquoi. Comment allons-nous réagir?

— On va envoyer quelqu'un à New York briser les doigts de MacNeil, suggéra Fran en venant se planter auprès du pauvre Simon, si visiblement désemparé.

— Je vais y réfléchir. D'ici là, la nouvelle consigne est : motus. Compris?

Ils marmonnèrent en chœur. Et gardèrent tous les yeux baissés.

— Nous avons maintenant un nouvel objectif.

Nous allons nous accorder un an pour prendre sa première place à l'émission *Chez Angela*. Je vous demande de me soumettre des idées de lieux de tournage. Nous allons sortir du studio. Je veux du rire, du

plaisir, de l'exotisme. Je veux Main Street, USA.

— Disney World ! s'écria Fran.

— Mardi Gras à la Nouvelle-Orléans, intervint Cassie. J'ai toujours rêvé d'y aller.

— Renseignez-vous, ordonna Deanna. Je veux six propositions raisonnables d'ici ce soir. Cassie, préparez-moi une liste de toutes les invitations qui m'ont été adressées et acceptez-les.

— Toutes ?

— Toutes ! Débrouillez-vous avec mon agenda. Et appelez-moi Loren Bach, s'il vous plaît. Au travail !

— Deanna, demanda Simon, tandis que les autres sortaient en file indienne. Peux-tu m'accorder une minute ?

— À peine, répliqua-t-elle en souriant. J'ai envie de m'y mettre.

Il se posta devant le bureau, rigide comme un pieu.

— Je sais qu'il te faudra un peu de temps pour me remplacer, et que tu voudras que cela se passe en douceur. Je te remettrai ma lettre de démission dès que tu voudras.

— Je n'en veux pas, de ta lettre, Simon ! Je veux que tu te serves de ta cervelle pour me mener au sommet.

— J'ai commis une grosse faute, Dee.

— Tu as fait confiance à un ami.

— Un concurrent, rectifia-t-il. Dieu sait combien d'émissions j'ai sabotées sans le savoir, avec ma grande gueule. Tu parles ! Je jouais les gros-bras : « mon boulot vaut mieux que le tien » ! Je cherchais à l'impressionner, parce que c'était mon seul moyen de m'en prendre à Angela.

— Je t'en donne un nouveau. Aide-moi à la balancer, Simon. Tu n'y parviendras pas si tu démissionnes.

— Je n'arrive pas à comprendre comment tu peux encore croire en moi.

— Je croyais savoir d'où provenait la fuite, Simon.

Je suis depuis assez longtemps dans la maison pour savoir que tu t'entendais bien avec Lew. Si tu ne me l'avais pas dit, tu n'aurais pas eu à me signifier ton départ. Je t'aurais renvoyé.

Il s'essuya le front.

— En d'autres termes, j'avoue être un imbécile et je garde ma place.

— C'est à peu près cela. Je pense que tu vas te mettre en quatre pour m'emmener au firmament.

Éberlué, il hocha le menton.

— Je vois que tu as malgré tout profité des enseignements d'Angela.

La sonnerie du téléphone retentit.

— J'ai pris ce qui me convenait... Oui, Cassie?

— Loren Bach, sur la une.

— Merci... Ça va, Simon?

— Ça va.

Elle attendit qu'il fût sorti pour souffler.

— Loren ? Bonjour. Je suis prête à me battre.

Aux premières lueurs de l'aube, par une froide journée de février, Lew embrassa sa femme. Elle se retourna dans son lit, le gratifia d'un baiser ensommeillé sur la joue, et s'enfouit sous sa couette pour prolonger d'une demi-heure sa nuit.

— Poulet en cocotte, ce soir marmonna-t-elle. Je rentrerai tôt pour le mettre à mijoter.

Depuis que leurs enfants étaient grands, ils jouissaient de matinées décontractées. Lew laissait dormir son épouse et descendait tout seul prendre son petit déjeuner en écoutant les informations. Il grimaça en entendant la météo, et un coup d'oeil au-dehors ne le réconforta guère.

Le trajet de Brooklyn Heights au studio en plein Manhattan serait pénible. Il ferma son anorak, remonta son col, enfila ses moufles fourrées et se coiffa de sa toque russe, cadeau de Noël de son plus jeune fils.

Le vent lui fouetta le visage, et la neige mouillée s'infiltra dans son vêtement. Il n'était pas encore sept heures, les lampadaires étaient encore allumés. Ses pas étaient étouffés dans la neige.

Il ne vit personne dans le quartier désert. Seul, un chat grattait à la porte de son maître.

Habitué aux hivers de Chicago, il se dirigea sans se plaindre vers sa voiture et entreprit de dégager son pare-brise.

Il ne prêta aucune attention au décor féérique qui se créait autour de lui. Les sapins s'habillaient d'un manteau blanc, les flocons dansaient dans les ronds de lumière.

Il pensa au froid, à la bise qui lui cinglait les joues, aux embouteillages qu'il allait devoir affronter.

Il entendit prononcer son nom, tout bas, et se retourna.

Il ne vit rien, tout d'abord. Puis, en un éclair, il comprit.

La balle de pistolet l'atteignit en pleine figure, précipitant son corps par-dessus le capot. Un peu plus loin, un chien se mit à aboyer. Le chat se cacha derrière un genévrier.

L'écho de la détonation mourut très vite, comme Lew McNeil.

— Ça, c'était pour Deanna, chuchota le tueur avant de s'éloigner.

Lorsqu'elle apprit la nouvelle quelques heures plus tard, le choc fut tel que Deanna en occulta presque l'enveloppe trouvée à son arrivée sur son bureau. La missive était brève :

Deanna, je serai toujours auprès de toi.

Chapitre 19

Paupières closes, une coupe de Champagne à la main, Deanna se prélassait dans l'immense baignoire à jets de Finn. C'était un samedi en fin de matinée, et elle avait plus d'une heure devant elle avant que Tim O'Malley, son chauffeur, n'arrive pour l'emmener à Merrillville dans l'Indiana.

Elle se sentait l'âme d'un chat paresseux baignant dans un rayon de soleil.

— Que fêtons-nous ?

— Tu es en ville et moi aussi. Et sans compter ton escapade de cet après-midi dans l'État voisin, la situation pourrait bien se prolonger une semaine !

De son côté du jacuzzi, Finn la regardait se décontracter petit à petit. Elle était tendue comme un arc depuis des semaines. Voire plus, songea-t-il en buvant. Cela datait d'avant même l'odieux assassinat de Lew McNeil. Depuis ce drame, elle avait éprouvé tour à tour des remords, de la colère, un sentiment de culpabilité et une intense frustration vis-à-vis de cet homme qui avait tenté à des fins personnelles de saboter son émission.

Ou plutôt, rectifia Finn, aux fins d'Angela.

Mais à présent Deanna souriait.

— Il est vrai que ces temps-ci, nous avons mené une vie de fous.

— Toi en Floride, moi chassant les candidats aux élections présidentielles, le tout en esquivant les paparazzi..

Il haussa les épaules et du bout du pied, caressa la jambe de la jeune femme.

Il ne leur avait pas été facile de travailler sous la pression constante et indiscreète des médias passionnés par leur relation. Car, pour des raisons que ni l'un ni l'autre ne comprenait, Ils semblaient être devenus le couple de l'année. Le matin même, Deanna avait appris par le biais d'un hebdomadaire glissé sous la porte par une âme bien intentionnée ses projets de mariage !

Toute cette attention la mettait fort mal à l'aise.

— Et tu trouves que c'est une vie de fous ? insista-t-il.

— Tu as raison, soupira-t-elle, tout ça n'est rien. Et au moins, nous avançons. J'ai beaucoup aimé ton émission sur le pourrissement des infrastructures de Chicago. Encore que je me demande si la chaussée ne va pas s'effondrer sous ma voiture !

— J'ai suscité toutes les réactions imaginables : la panique,

l'humour,

l'affolement

des

autorités

municipales. Mais ce ne fut pas aussi émouvant que ton interview de Mickey et Minnie Mouse.

Elle entrouvrit un œil.

— Toi, mon vieux, je te conseille de faire attention à toi.

— Non, vraiment ! reprit-il, une lueur taquine dans les yeux. Toute l'Amérique en parle. Quelles sortes de relations entretiennent-ils, et quel rôle Goofy y joue-t-il ? Ce sont des questions brûlantes auxquelles il faut répondre.

— Il s'agit de traditions américaines, répliqua-t-elle. De notre besoin de distractions et de fantaisie, et de l'industrie colossale qui le nourrit. C'est tout aussi intéressant que de regarder une bande de politiciens échanger des insultes. De surcroît, les gens ont besoin de s'évader, surtout en période de récession. Occupe-toi de tes reportages sur le réchauffement du globe terrestre et les troubles socio-économiques en ex-U.R.S.S., Riley. Je me charge du quotidien de M. et Mme Tout-le-Monde.

Il souriait encore. Deanna avala une gorgée de champagne et grogna.

— Tu fais exprès de m'énerver.

— J'aime la façon dont ton regard s'assombrit quand tu es fâchée...

Posant sa coupe sur le côté, il se glissa vers elle. Un peu d'eau

déborda. Il lui caressa le front.

— ... et cette ligne sur ton front, j'aime à l'effacer.

Sa main libre était occupée ailleurs.

— D'aucuns t'accusent d'être un filou, Finn Riley.

— C'est possible. Mais à propos de Mickey et de Minnie... murmura-t-il avant de la couvrir d'une pluie de baisers.

— Quoi?

— Pouvons-nous établir une comparaison entre leur couple et le nôtre ?

Tandis que l'eau bouillonnait autour d'eux, ils s'enlacèrent.

— Nous sommes deux êtres qui s'aiment, s'apprécient et se désirent.

— Nous pourrions aller plus loin, si tu voulais bien emménager ici.

Ils avaient déjà abordé ce sujet, mais sans le résoudre. Deanna pressa les lèvres sur son épaule.

— Je préfère être chez moi quand tu es absent.

— Je suis ici plus souvent qu'avant.

— Je sais. Donne-moi un peu de temps.

— Deanna, il faut parfois savoir se fier simplement à ses impulsions, à ses instincts... J'attendrai. Mais ma patience a des limites.

— Nous pourrions faire un essai. J'apporte mes affaires et je reste jusqu'à la fin de la semaine.

— Je m'arrangerai pour que tu n'aies plus envie de repartir.

— Je m'en doute ! répondit-elle en souriant. Oh, Finn, je t'aime tant. Tu peux me croire. Et parole d'honneur, toutes ces rumeurs sur Goofy et moi sont pur mensonge. Nous sommes copains.

Il lui renversa la nuque, afin que son corps glisse vers lui.

— Je n'ai aucune confiance en ce molosse aux grandes oreilles.

— Je me suis servie de lui pour exciter ta jalousie...

Cependant, j'avoue qu'il ne manque pas d'un certain charme...

— Du charme? Tu veux du charme? Attends un peu que je... Nom de nom!

Se redressant, il tendit la main vers le téléphone portatif sur la tablette.

— Tiens mon verre, s'il te plaît. Allo, ici Riley.

Deanna hésitait sur le meilleur moyen de le distraire de sa conversation, quand elle le vit blêmir. Il se leva brusquement et s'empara d'une serviette.

— Appelle Curt, ordonna-t-il d'une voix sèche en nouant le drap autour de ses hanches. Et contacte Barlow James. Je veux une équipe complète et une unité mobile sur place immédiatement. J'y serai moi-même dans vingt minutes... Si, c'est possible ! conclut-il, ponctuant son exclamation d'un juron entre ses dents.

— Que se passe-t-il ? demanda Deanna en arrêtant le jacuzzi.

— Prise d'otages dans le quartier grec. La situation est grave. Il y a déjà trois morts.

Il se dirigea vers sa chambre pour s'habiller, allumant le poste de télévision sur son passage.

Deanna frissonna et enfila vivement un peignoir.

Elle aurait voulu lui dire qu'elle l'accompagnait. Mais elle ne le pouvait pas. Plusieurs centaines de personnes l'attendaient dans une salle de bal d'un hôtel d'Indiana.

Pourquoi avait-elle aussi froid, tout d'un coup ?

Finn rentrait déjà sa chemise dans son pantalon, avec le flegme d'un homme d'affaires sur le point d'aller à son bureau remplir des déclarations d'impôts. Il avait connu raids aériens et tremblements de

terre. Une escarmouche dans le quartier grec ne l'affolait guère.

— Sois prudent.

Il saisit au vol une cravate et une veste.

— Sois sage !

Comme elle atteignait l'armoire où était suspendu son tailleur pour sa prestation de l'après-midi, il pivota vers elle pour un dernier baiser.

— Je serai probablement rentré avant toi.

Les guerres les plus meurtrières sont celles sans ligne de front et sans stratégie, nourries seulement par la colère, la peur, et un besoin irrépressible de tout anéantir. Le coquet restaurant, avec sa jolie terrasse abritée par un auvent à rayures, était complètement détruit. Les éclats de verre de la vitrine brisée scintillaient comme des diamants sur le trottoir. La brise printanière qui gonflait le tissu déchiré était étouffée par les grésillements des radios. Tout autour, retenus par des barrières, les journalistes s'agglutinaient comme des loups affamés.

Une volée de coups de feu résonna de l'intérieur.

Un hurlement strident, interminable suivit.

— Seigneur ! souffla Curt en ajustant la caméra sur son épaule. Il les tue tous !

— Prends ce flic, là, ordonna Finn. Celui qui tient le porte-voix.

— C'est toi le patron, marmonna Curt en fixant son objectif sur un policier en manteau orange-néon, au visage avachi et aux cheveux grisonnants. Par-dessus les cris, les sanglots et les injures dans le petit restaurant, il continuait de parler de sa voix monotone.

— Il est d'un calme olympien, constata Curt, impressionné. Apercevant le signal de Finn, il se tourna aussitôt de l'autre côté pour filmer les hommes de la brigade SWAT d'intervention spéciale qui se mettaient en place.

— En effet, acquiesça Finn. S'il continue ainsi, peut-être n'auront-ils pas besoin de leurs tireurs d'élite.

N'arrête surtout pas. Je vais voir si je peux me frayer un chemin par là et lui demander son nom.

La salle de bal était pleine à craquer. De l'endroit où elle se trouvait, sous un dais, Deanna pouvait voir les trois cent cinquante personnes venues l'écouter parler des femmes dans le milieu de la télévision. Elle allait leur en donner pour leur argent. Elle avait vérifié une dernière fois ses notes sur le chemin, ne se déconcentrant qu'une minute, alors que l'image de Finn apparaissait à l'écran du mini-poste de la limousine.

Il était « dans son élément », comme aurait dit Barlow James. Et elle, dans le sien.

Elle

écouta

l'introduction

flatteuse

et

les

applaudissements qui suivirent, puis se leva et se dirigea vers l'estrade. Elle scruta tous ces visages qui l'observaient et sourit.

— Bonjour à tous. L'une des toutes premières choses que l'on apprend dans cette profession, c'est qu'il faut travailler le week-end. Puisque nous voici réunis, j'espère vous amuser autant que vous informer pendant l'heure qui va suivre. Car c'est ce qui me plaît avant tout, à la télévision. Vous travaillez pour la plupart, et n'allumez donc pas votre poste dans la journée. Aussi aimerais-je réussir à vous convaincre de programmer vos magnétoscopes lundi matin. Ici, à Merrillvill, nous passons à neuf heures.

Cette déclaration lui valut les premiers rires, et marqua le ton de son discours d'une vingtaine de minutes, lequel donnerait ensuite lieu à

une séance de questions-réponses.

— Finn Riley est-il venu avec vous ?

— Malheureusement, non. Comme nous le savons tous, c'est le scoop qui compte. Finn est en reportage en ce moment, mais si vous le souhaitez, vous pourrez le retrouver mardi soir dans son émission *En profondeur*. Je ne la manque jamais.

— Miss Reynolds, il semble que l'allure physique ait une part de plus en plus importante dans le recrutement des présentateurs. Qu'en pensez-vous ?

— Il est vrai que la télévision est avant tout un médium visuel. Mais laissez-moi vous dire ceci : si dans trente ans Finn Riley est toujours en place et considéré, non seulement je demande, mais j'exige en tant que femme, que l'on m'accorde le même respect.

Finn ne pensait plus du tout à l'avenir. Il était trop impliqué dans le présent. Usant de ruse, d'audace et d'arrogance, il avait réussi à se placer derrière le lieutenant Arnold Jenner, chargé de négocier avec le preneur d'otages. Le policier tenait toujours son porte-voix, mais s'était accordé une courte pause. —Lieutenant, j'ai cru comprendre que ce type s'appelait Johnson... Elmer Johnson, c'est bien cela?

— C'est le nom auquel il répond.

— Il a un passé de dépressif. Les archives des anciens combattants...

— Monsieur Riley, vous n'avez pas pu avoir accès à ses dossiers médicaux.

— Directement, non, concédait-il ; mais il avait des contacts... D'après ce que j'ai cru comprendre, Johnson, ancien militaire, souffre de ce genre de troubles depuis son départ de l'armée en mars dernier. La semaine dernière, il aurait perdu et sa femme, et son boulot.

— Vous êtes bien informé.

— C'est mon métier. Il est entré dans ce restaurant à dix heures ce matin... il y a donc environ trois heures... armé d'un Magnum

quarante-quatre, d'un Busmaster, d'un masque à gaz et d'une carabine. Il a tué deux serveurs et un client, puis a pris en otage cinq personnes, parmi lesquelles deux femmes et une gamine de douze ans, la fille du patron.

— Dix ans, marmonna le policier, terriblement las.

La même a dix ans. Monsieur Riley, en règle générale, j'apprécie beaucoup votre travail. Mais aujourd'hui, mon objectif est de sortir ces gens de là vivants.

Finn jeta un coup d'œil en direction des tireurs d'élite. Ils allaient sûrement intervenir bientôt.

— Que veut-il ? Pouvez-vous me le dire ? Après tout, quelle importance ? se demanda Jenner. Il n'avait qu'une exigence, impossible à satisfaire.

— Il veut sa femme, monsieur Riley. Elle a quitté Chicago il y a quatre jours. Nous essayons de la retrouver, mais n'avons pas encore eu cette chance.

— Je peux en parler à l'antenne. Si elle entend le flash, peut-être prendra-t-elle contact avec nous ?

Laissez-moi lui parler. En lui assurant que nous mettons tout en œuvre pour lui, peut-être acceptera-t-il de négocier ?

— Êtes-vous à ce point en mal de reportages ?

Finn était trop habitué à ce genre de commentaire pour en être offensé.

— Je suis toujours prêt à tout pour un scoop, Lieutenant... Écoutez, la petite a dix ans, ajouta-t-il en plissant les yeux pour mesurer l'homme devant lui.

Jenner se fiait souvent à son instinct. Il savait aussi qu'il n'allait plus pouvoir prolonger indéfiniment cette situation. Il tendit à Finn le porte-voix.

— Ne lui promettez rien que vous ne puissiez tenir.

— Monsieur Johnson? Elmer! Je suis Finn Riley.

Je suis journaliste.

— Je vous connais ! brailla Johnson à travers la vitrine brisée. Vous me prenez pour un imbécile?

— Vous étiez dans le Golfe, n'est-ce pas ? Moi aussi.

— Merde ! C'est pas ça qui fera de nous des copains !

— Peut-être, mais je sais que ce fut un enfer pour tout le monde.

L'auvent se souleva, et il repensa à la robe rose à paillettes.

— J'ai pensé que nous pourrions peut-être conclure un pacte, vous et moi.

— Y'en a pas ! Quand ma femme arrivera, je les relâcherai. Si elle ne vient pas, ils iront tous en enfer.

Pour de vrai !

— Les flics essaient de la joindre, mais j'ai pensé à une autre solution. J'ai une foule de relations. Je pourrais faire passer votre histoire sur le réseau national. La photo de votre femme apparaîtrait sur tous les écrans, de l'est à l'ouest, avec un numéro de téléphone, où elle pourrait appeler. Vous pourriez lui parler, Elmer.

Excellent, songea Jenner, prêt à arracher le porte-voix

à

Finn

si

nécessaire.

Ses

supérieurs

n'approuveraient peut-être pas la méthode employée, mais si elle donnait un résultat positif...

— Eh ben allez-y ! aboya Johnson. Qu'est-ce que vous attendez?

— Avec plaisir, mais à une condition : laissez sortir la fillette, Elmer. Dans moins de dix minutes, votre histoire sera diffusée à travers le pays tout entier. Je peux même m'arranger pour que vous transmettiez un message à votre épouse. Avec vos propres mots.

— Personne ne sortira d'ici !

— C'est une enfant, Elmer. Votre femme aime sûrement les enfants. Si vous libérez la petite, elle l'apprendra et elle acceptera de parler avec vous.

— C'est une ruse !

— J'ai une caméra avec moi. Vous avez une télé, à l'intérieur?

— Et alors?

— Vous pourrez surveiller tous mes faits et gestes.

Je vais leur demander un direct.

— Dépêchez-vous ! Cinq minutes, vous avez cinq minutes, sinon, c'est un cadavre que vous récupérerez.

— Appelez la rédaction ! s'écria Finn. Vite ! Il se tourna vers Jenner.

— Vous n'êtes pas trop mauvais, pour un journaliste.

— Merci... Dites-lui de la laisser sortir dès qu'il me verra à l'écran, sinon, j'arrête tout.

Cinq minutes plus tard, Finn était devant l'objectif.

Quelles que fussent ses angoisses personnelles, il s'exprima d'une manière calme et mesurée, le regard droit. Il se tenait devant la devanture détruite du restaurant.

— Un drame atroce a éclaté dans ce petit restaurant familial du quartier grec de Chicago. Trois personnes ont trouvé la mort dans

l'échange de coups de feu entre les policiers et Elmer Johnson, ex-mécanicien, qui s'est réfugié à l'intérieur avec ses otages.

Il exige seulement le contact avec sa femme Arlene.

Sentant un regain d'activité derrière lui, Finn fixa la caméra.

— Armé jusqu'aux dents, Johnson détient encore cinq personnes. Il a dema...

Un

hurlement

jaillit,

et

Finn

s'effaça

instantanément pour donner à Curt la primeur de l'image.

Tout se passa très vite, comme si ces longues heures d'attente n'avaient eu lieu que pour cet instant.

La fillette, tremblante et en larmes, sortit, suivie presque en même temps d'un homme à l'air hagard, qui s'échappa en criant. L'éruption de coups de feu le propulsa en avant. Ce fut Jenner qui poussa de côté la petite, tandis que Johnson s'avavançait en chancelant.

La balle du tireur d'élite l'atteignit en plein front.

— Non ! marmonna Curt, en transpiration. Non !

Non ! Non ! Finn hocha le menton de droite à gauche.

La sensation de brûlure à son bras gauche l'incita à baisser les yeux. Sourcils froncés, il explora le trou dans sa manche. Ses doigts en sortirent maculés de sang.

— Flûte ! J'avais acheté cette veste à Milan !

— Merde ! s'exclama Curt, les yeux exorbités.

Merde ! Tu es touché !

— Ouais. Et le cuir, ça ne se répare pas, grommela Finn, excédé.

Tout de suite après l'enregistrement de son émission le lundi matin, Deanna était remontée dans son bureau regarder le reportage de Finn.

Elle vit la scène telle qu'il l'avait vécue : le verre brisé, le corps ensanglanté. La caméra vacilla, le coup de feu partit.

Pendant ce temps, Finn s'exprimait d'une voix calme, teintée d'une colère qu'aucun des téléspectateurs ne devait soupçonner. Le poing serré, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer quand apparut la fillette en gros plan, secouée de sanglots, dans les bras d'un homme aux cheveux gris.

— Deanna...

Après avoir hésité légèrement au seuil de la pièce, Jeff s'avança jusqu'à elle.

— C'est horrible, murmura-t-elle. Incroyable. Si cet homme n'avait

pas

paniqué,

l'affaire

aurait

probablement tourné autrement. Cette gamine aurait pu être tuée. Et Finn...

— Il va bien. Il est en bas. Au travail.

— Au travail.

— Deanna, je sais que ce doit être dur pour toi, mais il va bien, assura-t-il en éteignant le poste.

— Il a reçu une balle dans le bras ! s'écria-t-elle, bouleversée. Et moi, j'étais dans l'Indiana. Tu ne peux pas imaginer combien ce fut horrible de voir Tim entrer dans la salle m'annoncer ce qu'il avait vu à la télé de la limousine. Et je ne pouvais rien faire ! Je n'ai même pas pu aller le retrouver à l'hôpital!

— Tu sais, si tu le lui demandais, il accepterait sans doute un poste de sédentaire.

Pour la première fois de la matinée, Deanna eut un sourire sincère.

— Non, Jeff, ça ne marcherait pas. Remettons-nous à l'ouvrage, ajouta-t-elle en lui serrant brièvement la main. Merci de m'avoir écoutée.

— Je suis là pour ça !

— Ce soir, tout le monde reste, annonça Angela au cours d'une réunion d'urgence de son équipe. Personne ne sortira d'ici tant que l'émission ne sera pas bouclée.

Je veux une tribune avec trois personnes de ce groupe raciste blanc, et trois autres de la NAACP. Je veux des radicaux, insista-t-elle en pianotant sur sa table.

Arrangez-vous pour que les deux parties aient au moins une douzaine de billets, afin qu'ils soient infiltrés parmi les spectateurs. Je veux de l'action !

Du bout de son index, elle désigna sa chef documentaliste.

— Nous avons des statistiques. Trouve-moi les gens.

— Ils ne seront peut-être pas faciles à convaincre.

— Payons-les ! L'argent arrange toujours tout. Je veux aussi des reportages sur les manifestations.

Explicites, si possible. Des témoins de crimes racistes, ce serait pas

mal, les tueurs en personne, ce serait encore mieux. Nous promettrons de protéger leur identité.

Lorsqu'elle se tut enfin, Dan signifia, d'un coup de menton, que la réunion était terminée. Il attendit que tout le monde fût sorti.

— Tu sais, Angela, tu marches sur des œufs.

— Ne commence pas à me parler comme Lew !

— Je ne te conseille pas de tout arrêter, je te suggère simplement de te méfier des retours possibles.

— Je sais ce que je fais, riposta-t-elle. Le moment est idéal. Le pays tout entier se passionne pour le racisme, et cette ville est dans un état pitoyable.

— Tu ne penses donc plus à Deanna Reynolds, dit-il avec un sourire, sachant que c'était le meilleur moyen de canaliser l'explosion de colère qui menaçait.

— Elle grimpe toujours, n'est-ce pas ?

— Elle retombera, assura-t-il en prenant les mains d'Angela dans les siennes. Ce dont tu as besoin, maintenant, c'est d'un peu de publicité, histoire d'attirer l'attention du public sur toi... Et pour cela, j'ai une idée.

— Elle a intérêt à être bonne.

— Elle est géniale, affirma-t-il en couvrant ses phalanges de baisers. Si les Américains aiment entendre parler de sexe et de violence, ils sont encore plus friands de mariages... Les grands mariages huppés, les petits mariages intimes auxquels sont conviées quelques personnalités triées sur le volet...

Épouse-moi, Angela. Non seulement je te rendrai heureuse, mais en plus, je m'arrangerai pour que ta photo figure à la une de tous les journaux de ce pays.

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Et toi, Dan, qu'auras-tu à y gagner ?

— Toi, répliqua-t-il. Je ne veux que toi.

Ainsi, le deuxième samedi de juin, Angela revêtit-elle sa robe Vera Wang rose nacré, incrustée de perles, au décolleté avantageux et aux jupes larges accentuant la finesse de sa taille. Coiffée d'une capeline à voilette, elle portait un bouquet d'orchidées blanches.

La cérémonie eut lieu dans la résidence secondaire qu'elle avait acquise dans le Connecticut, en présence d'un nombre impressionnant de célébrités. Certaines étaient heureuses de se trouver là, par amitié pour la mariée ou par plaisir d'avoir leur photo dans le journal.

D'autres étaient présentes uniquement parce qu'il était plus facile d'accepter l'invitation que de subir sa fureur plus tard.

Les cadeaux, plus somptueux les uns que les autres étaient exposés dans le boudoir pour la presse, sous l'œil sévère d'un garde en uniforme. Personne, en voyant cela, ne douterait plus de l'amour qu'on lui portait.

La réception avait lieu dans le jardin, où coulait une fontaine de champagne et roucoulaient des colombes blanches. Les paparazzi survolaient la propriété en hélicoptère, preuve irréfutable que l'entreprise était un succès.

Comme toute jeune mariée, Angela était radieuse.

Le soleil se refléta dans le diamant de cinq carats ornant son annulaire gauche lorsqu'elle posa avec Dan pour les photos.

Elle expliqua aux journalistes que sa mère, unique membre

de

sa

famille

encore

vivant,

était

malheureusement trop malade pour assister à l'événement. En fait, elle

était dans une clinique de désintoxication.

Jeune et fraîche en robe d'été, Kate Lowell l'embrassa sur la joue. Ses longs cheveux cuivrés flottaient sur son dos nu. Elle était très télégénique, avec ses pommettes saillantes, ses lèvres ourlées et ses immenses yeux dorés. Le tableau n'était nullement gâché par ses jambes interminables et son rire communicatif.

Kate Lowell aurait pu réussir uniquement grâce à son physique. Mais elle avait en plus du talent et du charme, tous deux rehaussés par l'ambition. Elle enchantait le photographe avec son sourire, puis offrit sa joue à Angela en chuchotant : — Je te hais.

— Je sais, ma chérie, répondit Angela en glissant un bras autour de sa taille. Allons, encore un joli sourire, histoire de prouver que tu mérites ta place en haut de l'affiche.

— Je t'étranglerais volontiers.

— Comme beaucoup d'autres, dit Angela en l'entraînant avec elle, comme deux amies échangeant des confidences. Alors, est-il vrai que tu envisages de tourner avec Rob Winters?

— Sans commentaire.

— Allons, allons, ma chérie, roucoula Angela.

Nous étions bien d'accord pour nous rendre mutuellement service, il me semble.

— J'aimerais t'arracher les yeux.

Mais elle savait que c'était impossible. L'enjeu était trop important. Enfin ! Elle avait d'autres armes à sa disposition. Inclinant la tête, elle dévisagea Angela.

— Très joli, ton déridage. À peine visible... Mais ne t'inquiète pas, *ma chérie*, cela restera entre nous.

Après tout, il faut savoir préserver l'illusion de sa jeunesse. Surtout quand on épouse un homme plus jeune que soi.

Derrière sa voilette, les yeux d'Angela luisaient de rage. Cette journée

était la sienne. La sienne ! Rien, ni personne n'allait la gâcher.

— Kate, chérie, j'ai eu sous la main un scénario qui te conviendrait à merveille, il me semble. Je pense qu'il suscitera aussi l'intérêt de Rob. Vous êtes copains depuis des années, après tout, et il ne lui reste plus beaucoup de temps.

— Espèce de garce.

Angela lâcha un rire aigrelet. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que de voir s'effacer le sourire de Kate.

— Le problème, avec les acteurs, c'est que sans scénariste, ils n'existent plus. Tu auras le texte lundi matin, ma chérie. J'apprécierais que tu le lises rapidement.

— J'en ai assez de tes faveurs, Angela. D'autres appelleraient cela du chantage.

— Je ne suis pas les autres. Il se trouve que je suis au courant de certaines choses que je serais heureuse de garder pour moi. Tu m'en dois une en échange. C'est ça, la coopération.

— Un de ces jours, tu vas coopérer jusqu'en enfer.

— C'est le métier, soupira Angela en lui donnant une pichenette sur la joue. Tu le fréquentes depuis assez longtemps pour ne pas te laisser abattre. Nous reparlerons de tout cela quand je rentrerai de mon voyage de noces. Et maintenant, je te prie de m'excuser : je ne peux pas abandonner mes invités.

Kate manquait peut-être d'imagination en matière d'écriture de dialogues, mais elle avait le sens de l'image. Tandis qu'Angela s'éloignait de sa démarche impériale, elle eut une vision de la robe de satin éblaboussée de sang.

— Un jour, chuchota-t-elle... Un jour, quelqu'un aura enfin ce courage.

— Elle est magnifique ! s'exclama Deanna, vautrée sur le canapé du chalet, un exemplaire de *People* entre les mains. Radieuse !

Finn rassembla suffisamment d'énergie pour jeter un coup d'œil sur la revue. Ils avaient enfin réussi à trouver trois jours à passer ensemble. Si le téléphone ne sonnait pas, si le téléfax ne crachait pas de message,

si le monde ne s'écroulait pas durant les prochaines vingt-quatre heures, ils auraient franchi l'obstacle.

— On dirait une pièce montée, marmonna-t-il.

Superbe à la présentation, infecte à la dégustation.

— Tu es méchant.

— Tu devrais l'être aussi. Elle soupira et tourna la page.

— Je ne suis pas obligée de l'aimer pour la trouver belle. Et elle paraît vraiment très heureuse. Peut-être ce mariage la calmera-t-il ?

— Tu parles ! railla Finn. C'est son troisième coup d'essai.

— Et si c'était le bon ? Je ne lui souhaite aucun mal ni personnellement ni professionnellement. Je veux la vaincre uniquement par mon mérite.

— C'est déjà fait.

— A Chicago et dans quelques grandes villes. Mais cet événement va sûrement inverser les chiffres, du moins pour un temps.

Finn s'étira longuement, les bras au-dessus de la tête. Deanna remarqua la cicatrice laissée par la balle de revolver.

— Pourquoi s'est-elle mariée, à ton avis ?

— Allons, Finn ! Un peu d'indulgence. Une femme ne se marie pas dans le seul but d'avoir sa photo dans le journal.

Sidéré par sa naïveté, il lui arracha le magazine des mains.

— Kansas, quand on dégringole, on se rattrape comme on peut.

— Tu exagères.

— Crois-tu vraiment que ce soit par amour ? Ben voyons ! Depuis six semaines que ses fiançailles prétendues secrètes sont annoncées, elle bénéficie d'une campagne de publicité gratuite.

— Il se peut qu'il y ait eu une fuite, riposta Deanna.

Et même si elle en est à l'origine, ça ne change rien.

Angela est une femme magnifique, pleine de vie, et elle est amoureuse d'un homme superbe et séduisant.

— Superbe ? Tu le trouves superbe ? s'enquit Finn en la saisissant par la cheville.

— Il est... arrête de me chatouiller!

— Et séduisant?

— Très sexy, confirma-t-elle en gloussant. Comme il se jetait sur elle, elle essaya de le mordre.

— Tu te bats comme une fille.

— Et alors?

— Ça me plaît. Pour sauvegarder mon honneur, je vais devoir effacer de ton esprit l'image de Dan Je-ne-sais-quoi.

— Dan Gardner. Et je ne sais pas si tu y parviendras. Il est tellement élégant, tellement sophistiqué, tellement... romantique, acheva-t-elle en feignant un frisson.

— On va viser les contrastes.

D'un geste vif, il descendit la main vers son chemisier et en arracha les boutons.

— Finn ! s'écria-t-elle, partagée entre le fou rire et la surprise.

Mais ses protestations furent bientôt étouffées par un baiser.

Sensation de brûlure. Désir irréprensible. Les mains jusque-là joueuses s'accrochèrent à ses épaules, les ongles s'enfoncèrent dans sa chair. Le cœur battant, elle s'abandonna à la bouche gourmande de Finn.

Un chaud rayon de soleil tomba sur sa peau nue, déjà moite de chaleur et d'émotion.

— Encore.

Il la voulait ainsi. Il se contentait si souvent d'une étreinte lente et savoureuse, emplie de découvertes, les entraînant dans un long et doux voyage jusqu'à l'extase.

Il aimait sentir son corps ployer sous lui.

Mais cette fois, il voulait la posséder vite, complètement, la marquer de son sceau. Ils se déshabillèrent mutuellement dans l'urgence, haletants, s'accrochant l'un à l'autre.

L'orgasme les frappa comme un coup de poing, douloureusement, impitoyablement.

Un

sanglot

s'échappa des lèvres de la jeune femme.

Petit à petit, la tempête se calma, et ils recouvrèrent leurs esprits. Finn ferma les yeux au soleil.

— Bon, je crois que j'ai sauvegardé mon honneur.

Elle rit tout bas.

— Je ne savais pas que... Seigneur! J'ai eu du mal à respirer. Je ne me doutais pas que je serais ainsi récompensée d'avoir titillé ton amour-propre.

— Tu es détendue ?

— Tout à fait, soupira-t-elle.

— Heureuse ?

— Parfaitement.

— Le moment est donc assez bien choisi pour te demander de réfléchir à quelque chose.

— Mmmm? Je ne suis pas en état...

— Prends ton temps. Penses-y.

— À quoi ?

— À m'épouser.

Elle eut un mouvement de recul.

— T'épouser ?

— Cet air choqué est-il destiné à titillé mon amour-propre?

— Non, non, bredouilla-t-elle, ahurie. Mais franchement, Finn, tu as le don de renvoyer tes balles du champ gauche !

— Nous discuterons base-ball à un autre moment.

Pourquoi avait-il si peur, tout d'un coup? Parce qu'il craignait un refus. Pour la première fois de sa vie, il voulait quelque chose et quelqu'un qu'il n'était pas certain d'obtenir.

Il se hissa sur un coude, face à elle. Surtout, se rappela-t-il, rester simple, léger et naturel.

— Je ne vois pas ce qui t'étonne à ce point. Nous sommes amants depuis plus d'un an et...

— Oui, mais nous n'avons même pas résolu le problème d'une existence en commun et...

— Justement. Le but de ma stratégie est de t'inciter à vivre avec moi. Et de t'amener en douceur au mariage.

— Ta stratégie ?

— Kansas, avec toi, on est obligé de penser en termes de jeu d'échecs. Il faut imaginer une demi-douzaine de coups à l'avance ce que tu vas pouvoir inventer.

— La comparaison ne me réjouit guère.

— Elle est pourtant juste. Tu passes trop de temps à peser le pour et le contre. J'essaie de te donner le coup de pouce.

- Ta proposition de mariage est donc un simple coup de pouce ?
- Tout petit, puisque je te laisse y réfléchir.
- C'est très aimable à toi, marmonna-t-elle, mâchoires serrées.
- En fait, je nous accorde à tous deux un délai de réflexion.

Je ne suis pas moi-même complètement convaincu.

Elle cligna des paupières.

— Comment ?

Quelle idée de génie ! pensa-t-il. Il suffisait de surenchérir dans l'art de titiller !

— Nous avons tous deux une expression contraire sur le sujet. Tu es issue d'une grande famille où tout est beau et où « jusqu'à ce que la mort nous sépare » a une signification. Chez nous, ce serait plutôt « jusqu'à ce que le divorce nous sépare ».

Excédée, elle s'empara de son chemisier, puis le jeta de côté.

— Ce que tu peux être cynique.

Le menton de Finn trembla, pendant qu'elle enfilait son tee-shirt.

— Pas du tout, je suis réaliste. Le mariage, c'est comme le journal. On s'en débarrasse quand on l'a lu, et peu de gens se soucient de le recycler.

— Que cherches-tu à me démontrer, au juste ?

— Je t'aime, murmura-t-il.

Sur le point de sortir de la pièce, elle se figea.

— J'aimerais pouvoir envisager de fonder un foyer avec toi, avoir des enfants.

La colère de Deanna se volatilisa.

— Va au diable, Finn !

Son visage se fendit d'un large sourire :

— Donc, tu vas y réfléchir.

Chapitre 20

Dan Gardner n'avait pas épousé Angela pour son argent. Pas uniquement. Certains étaient assez méchants pour le croire... et le dire. La presse à scandales s'en donna à cœur joie sur ce sujet durant les premières semaines de leur mariage, ainsi que sur la dizaine d'années qui les séparait. Ferme adepte de publicité, Dan était l'instigateur des articles en question.

Mais il avait été poussé par d'autres motivations. Il avait beaucoup d'admiration pour l'habileté de sa femme. Il connaissait bien ses défauts, et surtout, savait les exploiter. Comme elle était méfiante et peu sûre d'elle, il avait insisté pour signer un accord prénuptial.

Un divorce ne l'avantagerait pas. Mais Dan n'avait aucune intention de divorcer, à moins de pouvoir en tirer un quelconque bénéfice. Conscient de son besoin d'être le centre de toutes les attentions, il organisait dîners aux chandelles et week-ends tranquilles à la campagne. Constatant son angoisse grandissante devant la chute des indices d'écoute, il s'arrangea pour gonfler les profits de plusieurs projets des Productions A.P.

Il ne l'avait peut-être pas épousée pour son argent, mais il était décidé à en profiter.

— Regarde-moi ça ! s'écria Angela en lançant à l'autre bout de la pièce un exemplaire de *TV Guide*.

Non, mais vraiment, regarde-moi ça ! « La princesse de nos journées », tu parles ! « Chaleureuse, ouverte, sensuelle et intelligente »... Ils la flattent, Dan. Bon Dieu de bon Dieu, elle a droit à la couverture et à une double page !

— Ne t'affole pas, la rassura Dan. Ils avaient convenu de rester chez eux ce soir-là, aussi lui remplit-il une coupe de Champagne. Elle était plus facile à dompter quand elle avait un peu trop bu.

— Elle tombera de plus haut, c'est tout.

— Non, ce n'est pas tout ! brailla Angela en lui arrachant le verre des mains, furieuse de constater qu'elle ne pouvait pas s'en passer. Tu as lu les résultats des sondages. Depuis trois semaines, elle s'accapare un marché de vingt pour cent.

— Mais tu as terminé l'année à la première place.

— Nous en avons démarré une autre, trancha-t-elle.

Hier ne compte plus.

Elle but longuement, puis planta délicatement le talon de sa mule ornée de plumes dans l'œil de Deanna... Tu es moins jolie, à présent, hein ? geignit-elle, avant de repousser d'un coup de pied la revue.

Quoi que je fasse, elle continue de grimper. Elle me prend même ma place dans les journaux !

— *Chez Angela* n'est pas ton seul cheval de bataille, argua Dan en servant de nouveau du Champagne. Tu as aussi tes émissions spéciales, tes projets des Productions A.P. Tu n'as pas mis tous tes œufs dans le même panier. Elle ne joue qu'une note, Angela. Elle la joue bien, je te l'accorde, mais elle n'en connaît pas d'autres.

Ce discours la calma momentanément.

— C'est vrai qu'elle a toujours été limitée, avec ses listes, ses fiches et ses emplois du temps... Je ne veux pas qu'elle me balance, Dan, reprit Angela d'un ton plaintif et désespéré, les yeux emplis de larmes. Je ne le supporterai pas. Surtout de sa part à elle.

— Tu prends cela trop pour toi, murmura-t-il en lui reversant du vin.

Après la troisième coupe, elle serait malléable comme un bébé au ventre bien rempli.

— Mais c'est une affaire personnelle. Dan, hoqueta-t-elle tandis qu'il l'entraînait vers le canapé.

Elle me veut du mal. Elle et Loren Bach. Ils ne reculeraient devant rien pour me détruire.

— Personne ne cherche à te détruire.

— Ils savent que je suis la meilleure.

— Bien sûr, que tu es la meilleure.

La détresse d'Angela l'excitait. Il était totalement maître de la situation. Il écarta les pans de son négligé et mit le nez entre ses seins.

— Laisse-moi m'occuper de tout, chuchota-t-il. Je m'en charge.

— Vos discussions avec votre conjoint tournent-elles au pugilat avec accusations et assiettes qui volent?

Soyez avec nous dans *Une heure avec Deanna* et découvrez « Comment gérer vos querelles conjugales ».

— Parfait, Dee. Et maintenant, passons aux promos pour les stations locales.

Elle leva les yeux au ciel, puis examina docilement ses fiches.

— À Tulsa, faites votre choix : KJAP-TV, chaîne n°9... Bon, ça va. Allons-y !

Pendant une heure encore, elle enregistra du matériel promotionnel destiné aux stations locales à travers tout le pays. C'était une corvée, mais qu'elle ne refusait jamais.

Lorsque ce fut fini, Fran arriva sur le plateau avec une bouteille de soda glacé. Elle marchait en canard, le ventre alourdi par sa seconde grossesse.

— C'est le prix du succès ! proclama-t-elle.

— Je le paie sans me plaindre, répondit Deanna en buvant avec joie une gorgée de Pepsi. Il me semble t'avoir proposé de rentrer chez toi plus tôt ?

— Il me semble t'avoir répondu que j'étais en pleine forme. Je n'accouche que dans trois semaines.

— D'ici trois semaines, tu ne passeras plus la porte!

— Que veux-tu dire, au juste?

— Rien, rien, murmura Deanna en se dirigeant vers la sortie. Elle

marqua une pause devant une glace en pied, et glissa un bras sous celui de Fran.

— Tu es plus grosse que pour Aubrey, non? Fran engloutit une poignée de Smarties.

— C'est la rétention d'eau. Deanna haussa un sourcil dubitatif.

— Ce ne serait pas plutôt tous ces beignets au chocolat que tu as avalés?

— Ce bébé en raffole, que veux-tu que j'y fasse?

Ses envies passent forcément par moi d'abord.

Fran inclina la tête et examina son reflet. Sa nouvelle coupe au carré aurait pu être seyante. Si son visage n'avait pas été gonflé comme un ballon.

— Seigneur ! Qu'est-ce qui m'a pris d'acheter cet ensemble marron ? J'ai l'air d'un mammoth !

— C'est toi qui l'as dit, pas moi, la taquina son amie en se tournant vers les ascenseurs.

Le plus dignement possible, Fran entra et appuya sur le bouton du seizième étage.

— Toi, ma vieille, tu ne perds rien pour attendre.

Tu verras, quand ce sera ton tour. Si seulement tu voulais bien céder et épouser Finn. Toi aussi, tu pourrais goûter les joies de la maternité. Les chevilles enflées, les nausées, les brûlures d'estomac, les vergetures, sans oublier l'envie perpétuelle de soulager sa vessie.

— C'est merveilleux, railla Deanna.

— Le problème, c'est qu'il n'y a vraiment rien de comparable. Et voilà pourquoi je ressemble une fois de plus à un petit globe terrestre.

Elle appuya sur son ventre où Big Baby II s'essayait au coup droit. Les portes s'ouvrirent.

— Alors, tu vas te marier avec lui, oui ou non ?

— J'y réfléchis.

— Tu y réfléchis depuis des semaines.

— Lui aussi, réfléchit, répliqua-t-elle, sur la défensive... De toute façon, tout est très compliqué en ce moment.

— Ce le sera toujours. À force d'attendre le moment idéal, on finit par mourir avant.

— Je te remercie de me réconforter.

— Je ne voudrais surtout pas te forcer.

— Ah, non ?

— Je te pousse un peu, ma cocotte, c'est tout.

Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça? s'exclama-t-elle en s'emparant de la rose blanche sur le bureau de Deanna.

Quelle classe ! Quel romantisme!... C'est Finn?

Elle aperçut l'enveloppe blanche posée contre le buvard.

Non, ce n'était pas Finn. Un frisson parcourut l'échine de Deanna. Elle saisit la pile de courrier que lui avait tapé Cassie en affichant un air nonchalant.

— Peut-être.

— Tu ne l'ouvres pas ?

— Plus tard. Je veux d'abord vérifier ces lettres afin que Cassie soit sûre de les envoyer d'ici la fin de la journée.

— Quelle dureté ! Si un type m'envoyait une rose blanche comme celle-ci, je serais liquéfiée de bonheur.

— Je suis trop occupée.

Fran releva la tête, surprise par la sécheresse de son ton.

— Je le constate, en effet. Je te laisse.

— Excuse-moi, dit Deanna, aussitôt désolée.

Franchement, Fran, je n'ai pas voulu être désagréable.

Je suis un peu tendue, c'est tout. On approche de la remise des Emmy. Et cet article débile sur ma prétendue liaison secrète avec Loren Bach m'a assommée.

— Voyons, tu ne vas pas te laisser abattre par ces bêtises. A mon avis, Loren Bach a dû bien rigoler.

— Il peut se le permettre. Il ne passait pas pour une allumeuse prête à coucher avec n'importe qui pour obtenir trente pour cent de parts de marché.

— Dee, personne n'y croit. Enfin, personne de sensé. Quant aux Emmy, tu n'as rien à craindre de ce côté-là non plus. C'est toi qui vas gagner.

— C'est ce qu'ils ne cessent de répéter à Susan Lucci... Allez, sors d'ici. Va te reposer chez toi. De toute façon, il est déjà presque dix-sept heures.

— Bon ! Tu m'as convaincue, décréta Fran en reposant la fleur solitaire sur le bureau. À demain.

— Oui, à demain.

Restée seule, Deanna tendit prudemment la main vers l'enveloppe, qu'elle ouvrit d'un geste précis avec son coupe-papier au manche d'ébène.

Deanna, je ferais n'importe quoi pour toi.

Si seulement tu voulais bien me voir, vraiment me regarder.

Je te donnerais n'importe quoi. Tout.

Je t'attends depuis si longtemps.

Décidément, cet auteur anonyme était tenace. Elle rangea la feuille dans l'enveloppe et ouvrit le tiroir du bas pour l'y ranger sur la pile grandissante de messages similaires.

Obsession,

songea-t-elle.

Certaines

formes

d'obsession pouvaient se révéler inoffensives. Mais cette fleur marquait un changement dans les habitudes.

Jamais auparavant elle n'avait reçu de cadeaux.

Seulement les missives, écrites en rouge. Cette fleur était un symbole d'estime et d'affection. Et pourtant, les épines le long de sa tige pouvaient tirer du sang.

Allons ! Elle s'affolait pour rien. Se secouant intérieurement, elle alla remplir un gobelet d'eau et y déposa la rose.

Pendant une vingtaine de minutes, elle signa sa correspondance. Elle avait encore son stylo à la main quand l'interphone sonna.

— Oui, Cassie.

— Finn Riley, sur la deux.

— Merci. J'ai fini avec le courrier. Pouvez-vous le poster en partant?

— Bien sûr.

— Allo, Finn ? Tu es en bas ? Je suis désolée, nous avons eu quelques ennuis et je suis en retard... Je ne serai jamais prête pour un dîner à dix-neuf heures, ajouta-t-elle en consultant sa montre avec une grimace de désespoir.

— Tant mieux. Je suis à l'autre bout de la ville, coincé dans une réunion. Je ne pense pas y arriver non plus.

— Dans ce cas, j'annule la réservation. Nous mangerons plus tard...

Elle s'adressa à la secrétaire, venue chercher les lettres.

—

Cassie,

pouvez-vous

décommander

le

restaurant, s'il vous plaît?

— Entendu. Avez-vous besoin d'autre chose ? Si vous le souhaitez, je peux rester visionner les enregistrements avec vous.

— Non, merci, ce n'est pas la peine. À demain.

Finn ?

— Je suis toujours là.

— J'ai du travail. Si tu passais ici me prendre ? Je renverrai mon chauffeur.

— Je n'y serai pas avant vingt heures. Peut-être plus tard.

— Le plus tard sera le mieux. J'en ai encore pour trois heures au moins. Je suis plus efficace une fois que tout le monde est parti. Si j'ai une petite faim, je mettrai le nez dans les provisions cachées de Fran.

— Si jamais je ne peux pas venir, je te préviendrai.

— Je serai là. À plus tard.

Deanna raccrocha et tourna son fauteuil vers la fenêtre. Le soleil se couchait déjà, le ciel s'assombrissait. Dans le crépuscule, les lumières de la ville commençaient à scintiller.

Elle imagina les immeubles qui se vidaient, l'autoroute qui se remplissait. Dans les foyers, les gens allumaient leur

télévision

pour

regarder

les

informations et préparaient leur dîner. Si elle épousait Finn, ils rentreraient chez eux. Si elle épousait Finn...

Elle tripota le bracelet qu'elle ne quittait pas. Elle lui promettrait d'être à lui pour toujours. Elle était fidèle à ses promesses.

Ils fonderaient une famille.

Elle croyait profondément en l'importance de la cellule familiale.

Elle s'arrangerait pour que ça marche. Pour respecter l'équilibre.

Justement... Elle n'était pas certaine d'y parvenir.

Après tout, elle n'était pas pressée. Pour l'heure, elle devait se préoccuper de gravir encore un échelon.

Elle jeta un coup d'œil sur sa montre et décida qu'elle pouvait s'accorder quelques instants de détente.

Paupières closes, respirant lentement, elle essaya un exercice de décontraction dont lui avait parlé un invité de son émission. Elle devait s'imaginer devant une porte fermée. Quand elle se sentait prête, elle devait ouvrir cette porte et pénétrer dans un décor qu'elle trouvait serein et plaisant.

Comme toujours, impatiente de découvrir ce qu'il y avait derrière, elle la poussa vite. Trop vite.

La véranda du chalet de Finn. Le printemps. Des papillons voletant de fleur en fleur dans la rocaille. Le bourdonnement monotone des abeilles dans les azalées couleur saumon qu'elle l'avait aidé à planter. Un ciel bleu d'azur, bleu de rêve.

Elle soupira, satisfaite. De la musique. Un flot de violons mélancoliques se déversait par la fenêtre ouverte derrière elle.

Puis elle se vit allongée sur la pelouse, les bras levés vers Finn. Le soleil créait un halo autour de sa tête, des ombres sur son visage, approfondissait le bleu de ses yeux dans lesquels elle se serait volontiers noyée... Corps contre corps, bouche contre bouche.

Peaux

brûlantes.

Mouvements

lents,

rythmés,

parfaitement synchronisés.

Elle entendit son prénom chuchoté à deux reprises.

Elle sourit et ouvrit les yeux.

Mais ce n'était pas Finn. Des nuages avaient caché le soleil, elle ne voyait plus sa figure. Mais ce n'était pas lui. — Je pense à toi sans arrêt.

Elle se réveilla en sursaut, le front moite, le cœur battant.

Comme pour se protéger, elle croisa les bras sur sa poitrine. Elle avait froid. Au diable la méditation, pensa-t-elle ! Le stress lui était plus bénéfique. Elle essaya de rire, mais le son qui s'échappa de ses lèvres ressemblait davantage à un sanglot.

Allons, ce n'était rien. Elle était abrutie par sa mini-sieste. Cependant, lorsqu'elle consulta sa montre, elle écarquilla les yeux. Elle avait dormi presque une heure!

Quelle perte de temps ! C'était absurde. Elle se leva, s'étira. Au travail ! Elle enleva sa veste et revint vers sa table.

Elle y vit deux roses. Deux superbes fleurs jaillissant d'un verre au milieu de son bureau. Tout à l'heure, il n'y en avait eu qu'une, qu'elle avait pris soin de placer ailleurs. Elle pivota sur elle-même. Rien.

Elle fixa les roses en se massant le sternum. Un geste de Cassie? De Simon, de Jeff ou de Margaret?

Quelqu'un étant resté tard avait dû trouver la seconde quelque part, l'apporter, la placer avec la première. Et voyant Deanna endormie... La voyant endormie... Elle frémit, ses jambes se dérobèrent sous elle. Elle s'était assoupie. Elle avait été seule et sans défense. Elle s'assit

lentement sur le bras de son fauteuil, et vit alors la cassette. D'après l'étiquette, ce n'était pas la marque utilisée pour l'émission.

Cette fois, il n'y avait pas de mot. Sans doute n'était-ce pas utile... Elle songea à s'enfuir, à se réfugier dans la salle de rédaction, où il y avait du monde.

Elle pouvait décrocher son téléphone, appeler un gardien de sécurité. Se ruer dans l'ascenseur et rejoindre ses camarades à l'étage en-dessous.

Non, elle n'était pas complètement seule. Elle n'avait aucune raison d'avoir peur. Elle devait visionner cette cassette.

Elle essuya les paumes de ses mains sur ses hanches avant de la glisser dans le magnétoscope.

Elle eut d'abord devant elle un écran tout bleu.

Puis, le front plissé, elle reconnut son immeuble, perçut le ronronnement de la circulation dans la rue. Quelques passants, en bras de chemise, circulaient sur les trottoirs.

Elle se vit arriver, les cheveux cascadeant sur ses épaules. Stupéfaite, elle leva une main et repeigna sa coupe toute courte. Elle se vit vérifier sa montre.

L'objectif la filma en gros plan, l'air impatient. Une camionnette de la CBC surgit au coin. L'image s'estompa.

Fondu-enchaîné. Elle se promenait dans l'avenue Michigan avec Fran. Elle avait les bras chargés de paquets. Elle portait un pull épais et une veste en daim.

Elle se tournait vers son amie en riant.

Fondu-enchaîné... Une douzaine de séquences se succédèrent ainsi, tranches de sa vie quotidienne... Une sortie au marché, une apparition dans un bal de charité, une balade autour de Water Tower Place, une signature d'autographes au centre commercial, une partie de cache-cache avec Aubrey. Ses cheveux avaient été coupés, sa garde-robe indiquait les changements de saison.

Tout le film se déroulait au son de la respiration du caméraman.

Fondu-enchaîné... Elle dormait paisiblement dans le fauteuil de son

bureau.

L'écran se brouilla, et elle demeura clouée sur place, atterrée, le sang glacé.

Il l'observait depuis des années. Il l'avait espionnée.

Il avait envahi son intimité. Et jamais elle ne s'en était rendue compte.

À présent, il voulait qu'elle le sache. Il voulait qu'elle comprenne combien il était proche. Et combien il pouvait se rapprocher.

D'un bond, elle fut devant l'appareil, le doigt sur le bouton d'éjection. Elle s'empara de son sac, y fourra la cassette et sortit en courant. Dans le couloir, tout était sombre. Elle se précipita vers les ascenseurs, haletante.

— Vite ! Vite, chuchota-t-elle, le poing sur la bouche.

Les portes s'ouvrirent. Avec un sanglot de soulagement, elle voulut s'engouffrer à l'intérieur, mais eut un mouvement de recul en voyant quelqu'un s'avancer vers elle.

— Tiens! Dee! Je t'ai fait peur ? Qu'et-ce que tu as?

Tu es blême comme un linge, s'exclama Roger. —

Non !

Son regard se tourna vers l'escalier de secours. Elle devait à tout prix y arriver.

— Que se passe-t-il ? insista-t-il. Tu trembles.

Assieds-toi.

— Je vais bien. Je m'en vais.

— Reprends ton souffle d'abord. Allons... Elle s'esquiva.

— Que veux-tu ?

— Cassie est passée dans mon bureau en partant, expliqua-t-il en lui emboîtant le pas. Elle m'a prévenu que tu travaillais tard. Aussi étais-je monté t'inviter à dîner.

— Finn vient me chercher, répliqua-t-elle en s'humectant les lèvres. Il sera là d'une minute à l'autre.

— C'était une idée comme ça. Dee... tout va bien?

Tes parents?

La peur la tenaillait.

— Pourquoi? Pourquoi me demandes-tu ça?

— Tu es visiblement bouleversée. J'ai pensé que tu avais eu une mauvaise nouvelle.

— Non ! réfuta-t-elle en s'éloignant, ivre de panique. Je suis très préoccupée.

Elle eut du mal à étouffer un cri quand l'ascenseur se remit à ronronner.

— Seigneur, Dee ! Du calme !

Par réflexe, il voulut la soutenir, mais elle se débattit. À ce moment-là, les portes s'ouvrirent de nouveau.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Oh, mon Dieu ! hoqueta-t-elle, s'arrachant à l'étreinte de Roger pour tomber dans les bras de Finn.

Te voilà enfin !

Il l'enlaça tendrement en fusillant Roger des yeux.

— Qu'est-ce qui se passe? — J'aimerais bien le savoir, répondit Roger, ébranlé, en passant une main dans ses cheveux. Je suis arrivé il y a une minute, elle était déjà dans tous ses états. J'essayais simplement de comprendre.

— Il t'a fait mal?

— Non, marmonna-t-elle, le visage enfoui contre son épaule. J'étais terrifiée. J'ai eu peur. Ramène-moi à la maison.

Finn réussit à obtenir un début d'explication sur le trajet du retour. Puis, lui ayant mis un cognac entre les mains, il s'assit pour regarder lui-même la cassette.

Elle ne protesta pas lorsqu'il se leva pour appeler la police. Lorsqu'elle dut répéter son histoire, elle put s'exprimer d'une manière calme. Les détails, les horaires, les faits étaient d'une importance capitale.

L'inspecteur qui l'interrogeait dans le salon de Finn l'écouta patiemment, notant tout dans un carnet.

C'était celui qui avait sauvé la fillette lors de la prise d'otages dans le quartier grec.

Arnold Jenner était un homme calme et méticuleux.

Son visage carré était déséquilibré par un nez qu'il avait cassé, non pas en service, mais au cours d'une partie de base-ball. Il portait un costume marron foncé, dont la veste tirait légèrement sur son ventre. Ses cheveux bruns grisonnants étaient très courts. Les plis autour de sa bouche et de ses yeux trahissaient sa propension à rire ou à froncer les sourcils. Ses yeux, d'un vert pâle, auraient pu être aussi ternes que le reste de sa personne, s'ils n'avaient inspiré une telle confiance.

— J'aimerais que vous me montriez les lettres.

— Je ne les ai pas toutes conservées. Les premières m'ont paru inoffensives. Dans un métier public comme le mien, ce genre de courrier est fréquent.

— Je veux voir tout ce que vous avez.

— J'en ai à mon bureau, d'autres chez moi.

— Vous n'habitez pas ici ?

— Euh... non. Pas exactement.

— Mmmmm. Miss Reynolds, vous affirmez que la dernière séquence a dû être filmée ce soir entre dix-sept heures trente et dix-huit heures vingt.

— Oui. Je me suis assoupie. J'étais très tendue. J'ai essayé un exercice

de décontraction basé sur la méditation. Ce n'est pas mon truc, apparemment, ajouta-t-elle en haussant les épaules. En tout cas, quand je me suis réveillée, j'ai vu la seconde rose sur mon bureau. Et la cassette.

Il s'éclaircit la gorge.

— Qui pouvait entrer à cette heure-là ?

— N'importe qui. Des membres de mon équipe, des gens de la rédaction.

— Le bâtiment n'était donc plus ouvert qu'au personnel de la CBC?

— Pas forcément. La porte arrière n'était sans doute pas fermée : c'est le moment des relais. Certains s'en vont, d'autres arrivent, ils sont déposés, on vient les chercher. Parfois même, des visites de groupe sont organisées.

— C'est donc un lieu de passage.

— Oui.

— Avez-vous une idée de qui cela pourrait être ?

Quelqu'un que vous avez fâché? Quelqu'un qui s'intéresse un peu trop à vous?

— Non, vraiment. Je suis certaine qu'il s'agit d'un inconnu. Sans quoi, je l'aurais vu me filmer.

— Vu le succès de votre émission, cela ne nous aide pas à réduire le nombre de suspects.

Il dessina distraitemment sur son bloc-notes.

— Vous apparaissez souvent en public. N'avez-vous jamais remarqué un visage particulier?

— Non.

— Je vais emporter la cassette, annonça-t-il en se levant. Quelqu'un passera prendre les messages.

Elle se mit debout aussi.

— C'est tout, n'est-ce pas ?

— On ne sait jamais ce que pourrait nous révéler la bande. Mais d'ici là, tâchez de ne pas vous inquiéter.

Ce genre d'incident est plus fréquent qu'on ne le pense.

On entend parler des plus spectaculaires, comme cette femme qui ne cesse de s'immiscer dans la demeure de Letterman, mais les personnalités ne sont pas les seules à subir ce genre de pressions... Je vous conseillerais cependant de resserrer un peu la sécurité autour de vous.

— Je n'y manquerai pas. Merci, Inspecteur.

— Je vous contacterai. Enchanté de vous connaître.

Miss Reynolds. Et vous aussi, monsieur Riley. Je passe un temps fou avec vous deux dans mon salon.

— Et voilà ! conclut Deanna en refermant la porte derrière le policier.

— Je t'interdis de travailler tard au bureau, intervint Finn.

— Ecoute, je...

— Ne discute pas, s'il te plaît. Sais-tu ce qui m'est passé par la tête, quand je t'ai vue te débattre dans le couloir avec Crowell?

— Il essayait de m'aider, soupira-t-elle. Oui, oui, je me doute de ce que tu as pu penser. Je suis désolée. Je rapporterai du travail ici s'il le faut.

— Je veux que tu sois protégée vingt-quatre heures sur vingt-quatre d'ici la clôture de cette affaire.

— Un garde du corps? s'écria-t-elle. Finn, je ne traînerai plus là-bas. Je ferai en sorte de ne jamais sortir non accompagnée. Mais il n'est pas question que j'engage un gorille qui va me suivre comme mon ombre.

— Il n'est pas rare qu'une femme connue comme toi ait droit à une protection rapprochée.

— Quoi qu'il en soit, je reste Deanna Reynolds, née à Topeka. Je refuse d'être affublée d'un monstre aux épaules larges qui fera peur à

tout le monde. Je ne le supporterais pas, Finn. Je ne prends pas cette histoire à la légère, crois-moi, je ferai très attention. Mais je n'ai reçu aucune menace.

— On t'a épiée, suivie, filmée, harcelée de messages anonymes et de coups de téléphone.

— Et j'ai peur, je l'avoue. Tu as eu raison d'appeler la police. J'aurais dû m'en charger moi-même plus tôt.

À présent, je pense être en de bonnes mains. Donnons aux agents la chance de prouver qu'on ne paie pas nos impôts pour rien.

Agacé, il repartit dans le couloir.

— Un compromis. Un de plus, grommela-t-il. Avec toi, on en arrive toujours là.

— C'est pour cette raison que notre couple se porte si bien. Qu'envisages-tu comme compromis ? Un garde du corps prénommé Sheila?

— Tu vas t'installer ici. Sur ce point, je serai intraitable. Garde ton appartement si ça t'amuse. Mais tu vas vivre ici, avec moi.

Elle l'embrassa sur la joue.

— C'est curieux : c'est justement la solution que j'allais te soumettre.

Il plongea son regard dans le sien. Il avait très envie de lui demander si elle acceptait parce qu'elle avait peur, ou parce qu'elle avait besoin de lui. Mais il n'osa pas.

— Et quand je m'absenterai? s'enquit-il.

— Je me demandais si nous ne pourrions pas passer à la SPA cette semaine.

Chapitre 21

Les récompenses ne comptaient pas. Un travail de qualité, la satisfaction d'une mission accomplie devaient suffire. Les statuettes et les discours n'étaient que des supports médiatiques.

Deanna n'en croyait pas un mot.

Pour une jeune femme échappée de son Kansas natal, dont le premier reportage télévisé émanait d'une exposition canine, descendre d'une limousine à Los Angeles dans l'espoir de repartir avec un Emmy était exaltant. Et Deanna n'avait pas peur de l'avouer.

La journée était superbe. Le ciel était d'un bleu limpide, le soleil éclatant. Une brise tiède taquinait robes longues et coiffures savantes, et envoyait des effluves de parfums et de fleurs vers les badauds agglutinés.

— Je n'arrive pas à croire que je suis ici !

murmura-t-elle.

Elle avait un mal fou à ne pas bondir de joie sur sa banquette. Elle se sentait l'âme d'une enfant allant pour la première fois au cirque. Pour finir, cédant à la tentation, elle sautilla sur le siège. Charmé, Finn lui prit la main et y déposa un baiser.

— Tu l'as bien mérité.

— Dans ma tête, je le sais. Mais là, dans mon cœur... J'ai peur qu'on me pince, qu'on me réveille pour m'annoncer que le rêve est fini. Aïe !

— Tu vois? Tu es éveillée... Et tu es toujours là.

Grisée,

elle

n'en

descendit

pas

moins

gracieusement du véhicule, et la tête haute, scruta la foule.

Pour l'occasion, elle avait choisi un spectaculaire fourreau écarlate à paillettes. Excellent choix, songea Finn. Cette tenue lui seyait à merveille, mettait en valeur sa jeunesse et son allure. Plusieurs personnes la reconnurent et crièrent son nom.

Leur joie l'étonna, et Finn ne put s'empêcher d'ébaucher un sourire. Elle était à la fois éblouie et éberluée. Elle agita la main avec un plaisir et un enthousiasme sincères.

— J'ai l'impression d'entrer dans un film, lui confia-t-elle en riant tout bas. Ou plutôt, non : je sors de la dernière bobine, en compagnie du héros.

Il la remercia, ainsi que les curieux, en l'embrassant. L'étreinte, langoureuse à souhait, réjouit les paparazzi, qui les mitraillèrent de tous côtés.

— Celui-là, c'était pour ta beauté, annonça-t-il, avant de recommencer. Et celui-là, c'était pour la chance.

— Merci.

Ils s'avancèrent vers le bâtiment, où les admirateurs avaient été séparés en deux groupes comme la mer Rouge par des haies de policiers. Les personnalités célèbres se mêlaient aux journalistes, créant ainsi des mini-séquences qui seraient diffusées le soir même au journal télévisé.

Deanna connaissait un certain nombre de ces gens.

Les uns étaient venus à son émission et s'étaient assis à ses côtés pour bavarder comme de vieux amis. Les autres avaient assisté comme elle à tel ou tel bal de charité. Elle les salua, échangea des vœux et des bises, serra des mains.

Sur leur chemin jusque dans le hall, les micros surgissaient, les caméras jaillissaient, les ralentissant.

— Deanna, quelles sensations éprouvez-vous ce soir?

— Qui a signé votre robe ?

- Finn, comment expliquez-vous le succès de votre magazine d'information alors que tant d'autres avant vous ont échoué?
- Avez-vous l'intention de vous marier bientôt?
- Seigneur ! C'est un parcours d'obstacles, marmonna-t-il.
- J'en profite pleinement, murmura-t-elle, les yeux brillants d'excitation. Quand on commence à te demander le nom de ton couturier, c'est bon signe.
- On ne m'a pas posé cette question.
- Elle se tourna vers lui, rajusta son nœud papillon.
- Tu es magnifique, toi aussi. Très chic.
- Je t'en prie, grimaça-t-il. Quand je pense que je me suis laissé convaincre de poser pour ce reportage photo !
- Il est somptueux !
- Je suis journaliste. Pas mannequin.
- Mais tu as de si jolies fossettes... Il la fusilla du regard.
- Continue comme ça, et j'annonce au monde entier que tu as changé trois fois de sous-vêtements avant de mettre ta robe ce soir.
- Bon, d'accord, tu es moche. Quoi qu'ait pu dire Mary Hart la semaine dernier dans E.T.
- Elle a dit... oh, et puis flûte! Allons prendre un verre.
- Étant donné la circonstance, je ne peux boire que du Champagne. Une toute petite coupe de rien du tout, précisa-t-elle.
- Attends-moi ici. Je vais me lancer à l'assaut de cette horde.
- Tu vois bien que tu es mon héros !

Elle pivota sur ses talons, et serait allée se réfugier dans un coin, si

elle ne s'était pas trouvée nez à nez avec Kate Lowell.

— Bonsoir. Dee.

— Bonsoir. Kate, répondit-elle en lui tendant la main. Je suis contente de te voir.

— Le ton de ta voix me laisserait plutôt croire le contraire... Mais toi, tu as l'air en pleine forme. Prête à gagner.

— Je l'espère.

— Je te souhaite bonne chance. Vraiment. Surtout connaissant ta concurrente.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. C'est tout à fait égoïste de ma part.

À propos, Rob Winters m'a recommandé de te transmettre ses vœux si jamais je t'apercevais.

Le sourire figé de Deanna se décontracta.

— Comment va-t-il ?

— Comme un mourant... Pardonne-moi ma brusquerie, souffla-t-elle après une légère pause. Nous sommes amis depuis des années, et c'est difficile à supporter.

— Tu n'as pas à t'excuser. Je sais ce que c'est que l'amitié et la loyauté.

Kate baissa les paupières.

— Bien visé, Dee.

— Un coup facile, marmonna Deanna en lui reprenant la main, mais cette fois avec chaleur. Je n'ose pas imaginer ce par quoi tu passes en ce moment.

Kate examina leurs doigts serrés et se rappela combien elles s'étaient appréciées, autrefois.

— Dee, pourquoi n'as-tu pas annoncé le problème de Rob quand il t'en a parlé ?

— Parce qu'il m'avait demandé de n'en rien dire.

Kate secoua la tête.

— Tu as toujours réagi ainsi. Je me demandais si tu avais changé.

— Sur certains plans, oui, mais pas sur celui-là.

— Je te souhaite vraiment de gagner ce soir. Je voudrais la voir basculer.

Sur ce, elle se détourna et s'éloigna. En la regardant se faufiler dans la foule, Deanna s'étonna d'avoir perçu une telle amertume dans sa voix.

— Tiens ! Tiens ! Comme on progresse ! susurra Angela, apparaissant soudain dans la ligne de mire de Deanna.

Toute en froufrous de satin rose bonbon et diamants étincelants, elle se pencha pour embrasser sa rivale sur les deux joues.

— Souris pour les caméras, ma chérie. Tu n'as tout de même pas déjà oublié tout ce que je t'ai appris ?

— Je n'ai rien oublié du tout, confirma Deanna en s'armant d'un sourire, le cœur battant. Il y a longtemps que nous nous sommes vues.

— En effet. Je ne pense pas avoir eu l'occasion de te présenter mon mari. Dan, voici Deanna Reynolds.

— Enchanté. Vous êtes aussi charmante que me l'avait dit Angela.

— Je suis certaine qu'elle ne vous a jamais rien dit de la sorte, mais merci quand même. J'ai vu ton émission spéciale hier soir, Angela. J'ai passé un excellent moment.

— Ah, oui ? s'exclama-t-elle en signalant à Dan de lui allumer sa cigarette. J'ai moi-même si peu de temps pour regarder la télévision ces temps-ci.

— C'est pourtant intéressant : n'as-tu pas peur de t'isoler de ton public

? Je m'installe souvent devant mon petit écran. Je suppose que je suis ce qu'on appelle la téléspectatrice moyenne.

— La moyenne ne me suffit pas, trancha Angela, dont le regard s'assombrit soudain... Bonsoir, Finn.

Comme c'est amusant de nous voir tous réunis ici à Los Angeles !

— Angela ! la salua-t-il aimablement en tendant à Deanna sa coupe de Champagne. Tu as l'air en pleine forme.

— Autrefois, il était plus prolixe en compliments, déclara-t-elle à Dan... Mais il faut que je me repoudre le nez avant le début du spectacle. Deanna, viens donc avec moi. Une femme ne va jamais seule aux lavabos.

Finn resserra son étreinte, mais Deanna s'en dégagea discrètement.

— D'accord.

Autant affronter tout de suite la méchanceté qu'Angela lui avait sans doute préparée, plutôt que d'attendre un scandale devant tout le monde.

— Finn, je te rejoins dans la salle.

Avisant une caméra, Angela glissa un bras sous celui de Deanna et sourit.

— Nous n'avons pas bavardé depuis des siècles, toutes les deux !

— Nous ne nous sommes pas croisées depuis deux ans.

— Ah ! Ce que tu peux être terre à terre ! plaisanta Angela en gloussant.

Les lavabos des dames étaient presque déserts, comme elle l'avait escompté. Plus tard, les femmes s'y presseraient, mais pour l'heure, elles préféraient s'asseoir. Angela s'approcha du comptoir, prit une chaise et se mit à l'ouvrage comme promis : elle se poudra le nez.

— Tu as mangé ton rouge à lèvres. Tu as le trac ?

— Un peu, avoua Deanna, qui était restée debout.

C'est assez normal.

— On s'y habitue. J'ai obtenu plusieurs prix, tu sais.

Je trouve amusant que tu aies été citée après ton émission sur le viol. J'avais plutôt considéré cet épisode comme une auto-confession, et non comme une confrontation d'opinions. Je suppose que Finn sera récompensé tôt ou tard, lui aussi. Il est fort apprécié dans le milieu, et il a su créer un programme qui plaît autant aux fous d'infos qu'aux spectateurs en quête de distractions.

— Je croyais que tu ne regardais pas la télévision.

Les yeux d'Angela se durcirent.

— Oh, j'y jette un coup d'œil par-ci, par-là, quand je pense que cela risque de m'intéresser. Évidemment, Finn m'a toujours intéressée.

Elle s'humecta les lèvres, lentement, avec délectation.

— Dis-moi, ses yeux prennent-ils encore cette couleur de cobalt quand il est excité ? J'imagine que tu arrives à l'exciter de temps à autre, non ?

— Pourquoi ne pas le lui demander toi-même?

— Je n'y manquerai pas... si je parviens à le voir seul. Mais il risque de t'oublier complètement... alors, à quoi bon?

Elle avait sorti un tube de rouge à lèvres rose vif.

Deanna n'était plus nerveuse, mais seulement agacée.

— Il me semble que tu es mariée, et que Finn a cessé depuis longtemps de penser à toi.

— Le crois-tu? s'écria-t-elle avec un rire grinçant.

Ma chérie, si je décide d'avoir une aventure avec Finn... et Dan est très compréhensif, mon mariage n'est donc en aucun cas un obstacle... non seulement acceptera-t-il, mais encore m'en serait-il reconnaissant.

Cette fois, Deanna était franchement en colère, mais elle sourit.

— Angela, essayer de me rendre jalouse ne servira à rien. Tu as

couché avec Finn. Je suis au courant. Et je ne suis pas naïve au point de croire qu'il ne t'a trouvée ni belle ni séduisante. Mais ce que je vis avec lui aujourd'hui est très différent. Tu ne te rends pas service à essayer de me convaincre qu'il ramperait jusqu'à toi au moindre claquement de doigts.

Angela referma son tube de rouge à lèvres d'un geste violent.

— Tu es bien calme.

— Non, pas vraiment. Je suis heureuse, c'est tout.

Elle s'assit, dans l'espoir qu'elles allaient au moins pouvoir enterrer ce tranchant-là de la hache de guerre.

— Angela, nous avons été amies. Du moins, avons-nous fonctionné sur un mode amical. Je te remercie de tout ce que tu m'as appris. Peut-être ne pouvons-nous plus être intimes, mais est-ce une raison pour nous battre ? Nous sommes concurrentes, peut-être, mais il y a plus de place qu'il n'en faut pour nous deux.

— Parce que tu crois pouvoir te mesurer à moi ?

railla Angela, tremblante de rage. Crois-tu réellement pouvoir te rapprocher de moi ?

— Oui, répliqua Deanna en se levant. Oui, je le crois. Et je n'ai pas besoin de raconter des bobards ou d'employer des espions de bas étage pour y arriver. Tu es dans le métier depuis assez longtemps pour supporter un coup de chaud, Angela.

— Espèce de garce ! Je te détruirai !

— Non. Tu auras un mal fou à rester à ma hauteur.

Avec un hurlement de fureur, Angela s'empara de la flûte de Champagne et en jeta le contenu au visage de Deanna. Deux femmes entrées à cet instant précis se figèrent, tandis qu'Angela complétait son geste d'une gifle retentissante.

— Tu n'es rien du tout ! brailla-t-elle, les joues roses comme sa robe. Moins que rien ! C'est moi la meilleure. La meilleure !

Toutes griffes dehors, elle plongea en avant.

Deanna frappa. Pour une fois, elles étaient toutes deux à égalité. Les deux nouvelles venues, effarées, les yeux exorbités, lâchèrent en chœur un cri d'horreur.

— Mesdames, si vous voulez bien nous excuser...

Kate Lowell, surgissant d'une cabine de W.C., fit signe aux inconnues de disparaître.

— Tiens ! Tiens ! Moi qui croyais que la compétition devait avoir lieu sur la scène!

Atterrée, Deanna contempla sa main coupable, celle qui était partie toute seule et qui la brûlait encore.

Elle cligna des paupières, le Champagne jeté par Angela lui piquant les yeux.

— Mon Dieu !

Kate hochait le menton en direction du double battant que venaient de pousser les témoins indésirables.

— La scène sera longuement commentée dans les comptes rendus de la soirée... Voulez-vous que je sois votre arbitre? proposa-t-elle subitement avec un large sourire.

— Ne te mêle pas de ça, grogna Angela, les dents serrées en s'avançant vers Deanna... Quant à toi, arrange-toi pour rester hors de ma vue. Cette fois, tu es allée trop loin.

— Je ne t'ai pas offert l'autre joue, et je n'en ai aucune intention. Essayons donc de nous éviter l'une l'autre à l'avenir.

— Tu ne gagneras pas ce soir. Tu ne gagneras jamais. Toujours frémissante de rage, Angela s'empara de son sac et s'enfuit.

— Nulle, sa réplique de sortie, décréta Kate.

— Je ne sais pas, je trouve qu'elle promet pour la suite... Et maintenant ?

— Et maintenant, arrange-toi, lui conseilla Kate.

— J'ai perdu la tête... Oh, mon Dieu ! gémit-elle en voyant son reflet

dans la glace.

— Remets ton masque, insista Kate en lui tendant une serviette humide. Ensuite, tu iras dans la salle avec le sourire.

— Il me semble que je devrais...

La porte s'ouvrit brutalement, et elle pivota sur elle-même, prête au pire. Reconnaisant Finn, elle s'empourpra.

— Excusez-moi, mesdames, mais en tant que journaliste, il est de mon devoir de vous demander ce qui se passe ici. Quelqu'un a dit que... Seigneur, Kansas ! Je ne peux pas te laisser seule deux minutes !

Ah ! là là ! soupira-t-il. Il me semblait bien que la joue d'Angela était un peu trop rouge. Laquelle d'entre vous est responsable ?

— C'est Deanna qui a eu ce plaisir. Il se pencha pour l'embrasser.

—

Bravo,

championne...

Mon

trésor,

le

Champagne, ça se boit, ça ne se porte pas.

Deanna redressa les épaules et se concentra sur sa tâche. Non, elle ne se laisserait pas aller au désespoir.

— Arrange-toi pour que personne n'entre ici pendant cinq minutes, veux-tu ?

— Ça va commencer.

— Je serai là.

Rafrâchie et recoiffée, elle se rendit à sa place les nerfs à fleur de

peau. Elle s'assit auprès de Finn et lui serra la main. Hors champ, espéra-t-elle.

Les présentateurs s'empêtrèrent dans les blagues de rigueur avant de lire la liste des candidats aux récompenses. Elle applaudit poliment, et parfois avec enthousiasme, tandis que les gagnants montaient sur la scène.

Elle s'efforça d'enregistrer chaque instant, chaque geste, chaque mot prononcé. Parce qu'elle avait très envie d'en être. Elle n'était plus la fillette excitée de tout à l'heure, éblouie par les projecteurs et les paillettes. Elle était Deanna Reynolds, et elle était là parce qu'elle le méritait.

Il ne s'agissait pas d'obtenir une tape dans le dos pour un travail bien accompli.

C'était un symbole. La réalisation d'un rêve entrepris depuis des années. La preuve de son triomphe sur les déceptions, les manipulations, les intrigues minables qui l'avaient menée à cette scène pathétique dans les lavabos.

L'objectif était sur elle. Pourvu que son émotion ne se voie pas trop ! Elle entendit prononcer le nom d'Angela, puis le sien.

Elle n'arrivait plus à respirer. Finn porta sa main à ses lèvres.

— L'Emmy revient à...

Dieu du ciel ! Combien de temps leur fallait-il pour ouvrir une enveloppe ?

— Deanna Reynolds, pour *Une heure avec Deanna* sur le thème « Le viol d'un copain ».

— Oh !

Finn l'étreignit avec fougue.

— J'en étais sûr !

— Moi aussi, mentit-elle.

En riant, elle quitta son fauteuil et se dirigea sous un tonnerre d'applaudissements vers la scène.

La statuette était fraîche et lisse dans ses mains.

Elle n'osait pas la regarder, de peur de fondre en larmes. Elle se tourna vers la salle.

— Je tiens à remercier chacun des membres de mon équipe. Je tiens aussi à remercier toutes les femmes qui ont bien voulu témoigner dans cette émission, qui ont surmonté leurs peurs pour évoquer un sujet douloureux. Merci de m'offrir ce prix pour un moment aussi pénible et satisfaisant à la fois.

Après les discours, les applaudissements, les entretiens et les fêtes, Deanna était enfin allongée, la tête lovée dans le creux de l'épaule de Finn. Elle croisa les jambes.

— Ma statuette est plus belle que la tienne du syndicat de la presse nationale.

— La mienne est plus professionnelle. Elle fit la moue.

— La mienne brille plus.

— Deanna, murmura-t-il en lui embrassant la tempe. Tu jubiles...

— Oui, et j'ai bien l'intention de continuer. Tu as gagné toutes sortes de prix, l'Overseas Press Club, le George Polk... Tu peux te permettre d'être blasé.

— Qui te dit que je suis blasé? Quand je recevrai mon Emmy, sache que je la verrai briller tout autant que toi.

En riant, elle roula sur lui.

— J'ai gagné ! Je ne voulais pas m'avouer combien je la désirais, cette statuette. Après cette scène avec Angela, je me suis dit que je devais absolument l'obtenir. Pas seulement pour moi, mais pour tous ceux qui m'entourent. Quand ils m'ont appelée, j'ai cru m'envoler. C'était formidable.

— Ce fut une soirée fort intéressante... Raconte-moi encore comment

tu l'as démolie.

— Je ne l'ai pas démolie. C'était une gifle on ne peut plus élégante... et efficace.

— Ha!

— Je devrais avoir honte, gloussa-t-elle en s'asseyant. Mais l'espace d'un éclair, juste avant d'en être horrifiée, je me suis sentie merveilleusement bien.

Ensuite, j'ai eu la sensation de m'engourdir de partout.

Et puis, la colère est remontée. De toute façon, c'est elle qui a commencé.

— Et toi qui as fini. Attends-toi à ce qu'elle se venge.

— Qu'elle se venge. Je me sens invincible !

s'exclama-t-elle en s'étirant langoureusement. Je ne saurais me sentir mieux.

— Si, si, promit-il avant de le lui prouver en la couvrant d'une pluie de baisers sur les seins.

— Tu as peut-être raison...

Le soleil levant chassait les ombres de la chambre.

Le corps de Deanna s'arqua, prêt à accueillir celui de Finn. Mains douces, soupirs et chuchotements. Torse contre torse, ils se pressèrent l'un contre l'autre, les draps emmêlés en nid autour d'eux. Caresses, saveurs, subtils changements de rythme...

A l'autre bout de la ville, dans une autre chambre d'hôtel, le lit était encore fait. Angela était assise tout au bord, son peignoir serré sur sa poitrine. Sa robe de soirée gisait en tas par terre, victime de sa mauvaise humeur.

A bout de forces, recroquevillée comme une enfant malheureuse, elle luttait contre les larmes.

— Ça n'a pas d'importance, ma chérie, lui assura Dan en lui versant du Champagne. Tout le monde sait que c'est magouillé.

— Les gens regardent la télévision, marmonna-t-elle, le regard droit devant elle. Des millions de gens, Dan. Ils l'ont vue monter sur la scène, alors que ç'aurait dû être moi. Ils l'ont vue prendre ma récompense. *Ma* récompense, nom de nom !

— Ils oublieront tout cela dès demain, insista-t-il, cachant difficilement son irritation et son dégoût.

Le seul moyen de maîtriser Angela était de la cajoler, de la flatter et de mentir.

— Une fois les projecteurs éteints, personne ne se souvient plus de qui a eu quoi.

— Moi, si ! Et elle ne s'en sortira pas comme ça.

Elle me le paiera d'une manière ou d'une autre.

— Nous en reparlerons plus tard. Pour l'instant, décontracte-toi. Il faut que tu paraisses au mieux de ta forme quand tu descendras de l'avion à New York ce soir.

— Me décontracter ? *Me décontracter*? cracha-t-elle. Deanna Reynolds accapare ma publicité, mes indices d'écoute, et maintenant mes récompenses ! Et tu veux que je me décontracte?

Sans compter Finn. Ah, Finn !

— Comment veux-tu que je me repose ?

— Parce que tu ne gagneras jamais si continues à geindre comme une harpie.

— Comment oses-tu me parler sur ce ton !

— J'agis pour ton bien, assura-t-il, sachant qu'il avait l'avantage. Tu dois rester digne, mûre, sûre de toi.

— Elle me gâche la vie ! C'est comme quand j'étais même. Il y a toujours quelqu'un pour venir me prendre ce que je veux.

— Tu n'es plus une enfant, Angela. Et il y aura d'autres récompenses.

Elle voulait *celle-là* ! Elle parvint à garder ces paroles pour elle, cependant. Elle ne voulait pas le pousser à bout : elle avait besoin de lui.

— Tu as raison. Demain, en public, je serai humble et gracieuse. Mais crois-moi, Deanna Reynolds ne gagnera plus rien à ma place... Oh, Dan, je suis si déçue ! soupira-t-elle en affichant un sourire et en lui tendant la main pour qu'il vienne près d'elle. Pour nous deux, d'ailleurs. Tu as oeuvré autant que moi pour ce prix.

— Nous l'aurons la prochaine fois.

— Le travail ne suffit pas toujours. J'en sais quelque chose. Elle but encore. Ce soir, elle pouvait bien se permettre ce luxe.

— Quand j'étais petite, je rangeais la maison, sans quoi nous aurions vécu dans un taudis. J'ai toujours aimé que ce soit rangé, joli. Je me suis mise à faire des ménages. Je ne te l'ai jamais dit?

— Non.

Il alla chercher la bouteille.

— Tu parles rarement de ton enfance. Je le comprends.

— Pour une fois, j'ai envie de l'évoquer... C'était donc une façon pour moi de gagner un peu d'argent, pour m'acheter ce dont j'avais envie. Mais il n'y avait pas que l'argent.

Dan lui avait allumé une cigarette. Elle en aspira une bouffée.

— C'est fou ce que les gens peuvent laisser traîner chez eux, dans les tiroirs, dans des cartons cachés. J'ai toujours été curieuse. C'est peut-être pour cela que j'ai atterri dans cette profession. En tout cas, j'ai découvert toutes sortes de choses sur les personnes pour lesquelles je travaillais. Des choses qu'elles préféreraient taire. Je parlais par exemple à une femme mariée d'un certain monsieur qui n'était pas son mari. Ensuite, je m'extasiais sur une paire de boucles d'oreilles, un bracelet, une robe... C'est incroyable! murmura-t-elle avec un sourire mélancolique. Comme par magie, tout ce que je trouvais beau me

revenait. En échange d'une information que j'acceptais de garder pour moi.

— Tu as débuté jeune.

Elle n'avait pas encore la voix pâteuse. Il lui remplit son verre.

— C'était la seule solution. Personne n'allait se battre à ma place. Personne n'allait me sortir de cet enfer sauf moi. Maman toujours ivre, Papa perdu dans les casinos ou avec les putes.

— C'était dur pour toi.

— Ça m'a endurcie, rectifia-t-elle. J'ai découvert comment arriver à mes fins. Je me suis prouvé que je pouvais réussir. Personne ne me renversera, Dan.

Surtout pas Deanna Reynolds.

Il déposa un baiser sur sa bouche.

— Enfin je retrouve mon Angela que j'aime!

Elle sourit. Elle était étourdie, grisée, libérée de ses angoisses.

— Prouve-le moi ! susurra-t-elle en laissant glisser son négligé sur ses épaules.

Chapitre 22

Les alentours du chalet étaient d'une blancheur féerique. Rochers et buissons soulevaient l'épais manteau en attendant le retour du printemps. Pas un nuage n'obscurcissait le ciel, d'un bleu limpide et glacé.

Les rayons du soleil scintillaient sur les écorces des arbres.

De la fenêtre, Deanna observait Finn et Richard, fort occupés avec Aubrey à fabriquer un bonhomme de neige. La fillette, en combinaison turquoise, avait l'air d'un oiseau exotique égaré sur la route du sud.

Quelques boucles rousses s'échappaient de son bonnet.

À ses côtés, les hommes prenaient des allures de géants engoncés dans leurs parkas et leurs grosses bottes.

Richard

montra

à

Aubrey

comment

confectionner une boule, puis il pointa le doigt vers Finn. En gloussant, la petite la jeta sur le genou de Finn, qui effectua une chute convaincante, comme s'il avait été frappé par une pierre.

Le chien, un bâtard-serpillière que Finn et Deanna avaient baptisé Cronkite, aboya vivement, dans l'espoir de pouvoir participer au jeu.

— Ils ont l'air de s'amuser beaucoup, constata Fran, en mettant sa deuxième fille, Kelsey, à son autre sein.

— Ils ont lancé l'attaque. Il n'y a ni morts ni blessés, mais j'ai l'impression que ce sera un combat durable.

— Tu peux sortir te défouler avec eux, tu sais. Tu n'es pas obligée de rester enfermée avec moi ici.

— Non, non, je préfère rester auprès de toi. Je suis si heureuse que vous ayez tous pu venir nous rejoindre ce week-end.

— C'est le premier dont vous disposez depuis six semaines, je suis étonnée que vous ayez envie de le partager.

— M'évader en compagnie de mes amis est un luxe dont j'ai dû trop souvent me passer.

Elle soupira. A quoi bon regretter les congés, les vacances, les soirées tranquilles à la maison? Elle n'avait que ce qu'elle méritait.

— J'ai découvert que j'avais besoin de plaisirs tout simples pour garder mon équilibre.

— Je suis heureuse de pouvoir participer à ton bien-être. L'idée de pêcher par ce temps était juste assez machiste et primitive pour susciter l'intérêt de Richard. Quant à moi, murmura-t-elle en caressant le crâne duveteux de son bébé... Je serais allée n'importe où. Quand il neige dès le mois de novembre, c'est signe que l'hiver sera long.

— Et pénible, renchérit Deanna en se détournant de la fenêtre pour revenir s'asseoir devant l'âtre, où crépitait un feu joyeux. J'ai l'impression d'avoir subi un siège, Fran, avec toutes ces bêtises dans les journaux au sujet de ma querelle avec Angela dans les lavabos.

— Ma chérie, personne n'y pense plus, et de toute façon, tout le monde savait dès le départ que c'était du vent.

— Presque «tout le monde», rectifia Deanna en se remettant debout, très agitée. Les allusions perfides n'ont pas manqué sur mon supposé refus d'accepter son amitié. Son amitié, tu parles! cracha-t-elle en fourrant les mains dans ses poches... Et ce ton ironique dont étaient empreints certains titres : « Les divas du talkshow se chamaillent ». « Toutes griffes dehors dans les vestiaires des dames »... les articles exposaient les faits de manière à nous faire passer toutes les deux pour des idiots. Loren jubile, évidemment. Les indices d'écoute ont pris leur essor depuis la remise des Emmy. Les gens qui ne regardaient jamais mon émission allument leur poste dans l'espoir que je vais perdre la tête et frapper mon invité.

Fran ricana, et Deanna la mitrailla des yeux.

— Oh, pardon !

— Si seulement je pouvais en rire ! avoua Deanna, attaquant les

bûches avec vigueur, du bout du tisonnier.

J'ai trouvé cela drôle, au début, jusqu'au moment où j'ai commencé à être inondée de courrier.

— Voyons, Dee ! La plupart de ces missives sont encourageantes, voire flatteuses !

— Je suis perverse, et alors ? riposta Deanna en haussant les épaules. Je ne retiens que les plus méchantes. Celles qui vont de « vous devriez avoir honte » à « votre ingratitude envers une fleur fragile comme Angela Perkins est inadmissible »... Fleur fragile! Ha! Ha! Ha!

Fran berça tendrement Kelsey.

— Tout cela est du passé. Pourquoi ne pas me dire ce qui te tracasse vraiment ?

Deanna donna un dernier coup de tisonnier dans le feu.

— J'ai peur. J'ai encore reçu une lettre anonyme.

— Seigneur ! Quand ?

— Vendredi. Immédiatement après avoir prononcé mon discours au Drake.

— Cassie était avec toi.

— Oui, murmura Deanna en se frottant le bas de la nuque. Je ne me déplace plus jamais seule.

— Parle-moi de ce mot, Dee.

— Après la conférence, la séance photos s'est prolongée. Cassie est partie : elle avait quelques tâches à terminer au bureau avant le week-end.

En un éclair, Deanna revit la scène. Une dernière poignée de mains, le clic-clac de l'appareil, la foule se pressant tout autour.

— Encore une, Deanna ! Avec l'épouse du maire !

— Une seule, alors ! était intervenue Cassie, d'une voix douce, mais ferme. Miss Reynolds est déjà en retard pour son rendez-vous suivant.

Deanna se rappela avoir été amusée par cette déclaration, le rendez-vous suivant consistant à jeter quelques pulls et un jean dans un sac et à quitter la ville au plus vite.

Elle avait posé de nouveau, puis s'était faufilée vers la sortie, Cassie se chargeant d'éloigner les indésirables.

— Bravo, Dee. Donnez-moi votre mallette.

— Le public était épatant. Je ne me suis pas ennuyée une seconde.

— Le public, peut-être, mais vous, certainement.

Cependant, si vous voulez partir d'ici avant minuit, un petit conseil : continuez d'avancer sans vous retourner...

Lorsqu'elles furent sur le trottoir, Cassie avait annoncé son intention de prendre un taxi jusqu'au bureau.

— Il n'en est pas question. Tim vous déposera.

— Et vous, vous trouverez quelque chose à y faire pendant que vous y êtes. Rentrez chez vous, avait ordonné la secrétaire. Bouclez votre valise et partez.

Ne montrez plus le bout de votre nez avant dimanche soir.

— Bien, chef! avait-elle acquiescé, incapable de résister davantage à la tentation.

Cassie l'avait embrassée sur la joue en riant.

— Bon week-end !

— Vous aussi.

Elles s'étaient séparées, alors, chacune allant dans une direction opposée dans la bise glacée et les tourbillons de neige.

— Désolée d'arriver si tard, Tim.

— Ce n'est pas grave, Miss Reynolds, avait répliqué le chauffeur en se précipitant pour lui ouvrir la portière. Comment s'est passée la rencontre ?

— Fort bien, merci.

Elle s'était glissée sur la banquette, les joues encore roses de plaisir.

Et elle avait vu l'enveloppe, toute blanche sur le tissu bordeaux.

— J'ai demandé à Tim si quelqu'un s'était approché de la voiture, raconta Deanna. Il n'avait vu personne. Il faisait très froid, il s'était réfugié un moment à l'intérieur de l'hôtel. Il m'a affirmé avoir fermé à clé, et je le crois : il est tellement consciencieux !

Fran avait l'estomac noué : cette plaisanterie avait assez duré. Les lettres étaient de plus en plus nombreuses, depuis quelques mois.

— Tu as prévenu la police ?

— J'ai appelé le lieutenant Jenner de la limousine.

Je suis complètement désemparée ! s'exclama-t-elle, à la fois angoissée et démunie. Je n'y comprends rien. Je suis incapable d'en discuter de manière rationnelle. J'ai beau me répéter que je n'ai été ni menacée, ni blessée, chaque fois, je frise la crise d'hystérie. Il me trouve n'importe où. Je veux seulement qu'il me laisse tranquille, Fran. Qu'il me laisse tranquille ! Je n'en peux plus.

Fran se leva pour placer Kelsey dans son parc, puis traversa la pièce et prit les mains de son amie dans les siennes.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ?

Pourquoi ne pas m'avoir montré combien cette affaire te bouleversait ?

— Tu as assez de soucis comme ça, entre Aubrey et le bébé.

— Tu as donc pris la jeune maman en pitié et feint de ne voir là-dedans qu'une conséquence désagréable de ta nouvelle célébrité ?

Soudain furieuse, Fran claqua les mains sur les hanches.

— C'est absurde, Dee !

— Je ne voulais pas t'inquiéter inutilement. Il se passe tant d'événements, entre les tournages, les réactions après la dispute avec Angela, l'accident de voiture du fils de Margaret, la mort de la mère de Simon. Et pour couronner le tout, Finn part pour Haïti la semaine prochaine, acheva-t-elle, au bord des larmes, de retour devant la fenêtre.

Elle appuya le front contre la vitre froide.

— Je croyais pouvoir m'en sortir toute seule. Je le voulais.

— Et Finn? A-t-il une idée de ce qui se passe?

— Il est très préoccupé.

Fran

ne

put

retenir

un

grognement

de

désapprobation.

— Tu ne lui as donc rien dit, à lui non plus.

— Je pensais attendre qu'il revienne.

— Tu es d'un égoïsme odieux.

— Égoïste, moi? s'écria-t-elle d'une voix grinçante.

Comment peux-tu dire cela ? Je ne veux pas qu'il s'affole alors qu'il est à des kilomètres d'ici.

— Mais il a envie de s'affoler ! Doux Jésus, Dee, comment peux-tu manquer à ce point de sensibilité ?

Ton entêtement me dépasse. Il y a là dehors un homme qui t'aime. Un homme qui veut tout partager avec toi, le meilleur comme le pire. Il a le droit de savoir quels sont tes sentiments. Si tu l'aimes un tant soit peu, cesse de lui cacher des choses.

— Ce n'est pas ainsi que je considérerais le problème.

— C'est néanmoins ce qui transparaît. Tu n'es pas juste envers lui, Dee. De même que...

Les mots moururent sur ses lèvres. Elle pivota sur elle-même et marmonna un juron.

— Excuse-moi. Je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Ce n'est pas à moi de t'expliquer comment tu dois te conduire avec Finn.

— Non, non, continue.

Fran prit une longue aspiration. Leur amitié durait depuis plus de dix ans. Pourvu qu'elle supporte un orage de plus!

— Très bien. Tu n'as pas le droit d'exiger qu'il mette un frein à ses désirs.

— Je ne comprends pas.

— Pour l'amour du ciel, regarde-le, Dee ! Regarde-le avec Aubrey... Regarde bien!

Deanna obéit. Finn faisait tourner Aubrey autour de lui, à l'immense joie de la fillette.

— Cet homme-là a envie d'une famille. Il a envie de toi. Tu lui refuses les deux, parce que tu as l'impression que tout n'est pas encore parfaitement en place. C'est égoïste de ta part, Dee. Et injuste. C'est triste...

Comme Deanna ne réagissait pas, elle s'écarta.

— Je vais changer Kelsey.

Deanna demeura là, clouée sur place, un long moment Finn se mit à jouer avec le chien, tandis qu'Aubrey se jetait dans les bras de son père pour coiffer le bonhomme de neige d'une casquette rouge.

Mais elle ne vit pas que cette scène. Elle vit aussi Finn traversant la piste de l'aéroport sous une pluie torrentielle, un sourire coquin fendait son visage. Finn, épuisé, endormi sur son canapé. Finn riant aux éclats tandis qu'elle ramenait au moulinet son premier gros poisson. Finn, doux et délicat dans leur lit. Finn las, les yeux rougis au retour d'un reportage sur les lieux d'une catastrophe.

Il était toujours là. Partout

Ce soir-là, elle s'activa machinalement, servant de généreuses portions de ragoût de bœuf et riant des plaisanteries de Richard. Quelqu'un les observant par la fenêtre de la cuisine aurait vu là le tableau idyllique d'un groupe d'amis partageant un repas dans la joie et la décontraction.

Mais Finn avait un sens aigu de l'observation. Il savait que Deanna n'allait pas bien.

Il ne l'avait pas interrogée sur les raisons de son extrême tension, dans l'espoir qu'elle lui en parlerait d'elle-même. Mais la soirée s'éternisait, et il se rendait compte qu'il serait obligé, une fois de plus, de la pousser dans ses retranchements.

Il la vit s'installer sur le canapé, le sourire aux lèvres. Et le regard triste.

Ah ! Cette femme l'exaspérait. Le fascinait. Ils étaient amants depuis bientôt deux ans. Et pourtant, elle trouvait encore le moyen de lui cacher des choses.

Elle pouvait lui saisir la main, mais son esprit était ailleurs, capté par un problème qu'elle cherchait méthodiquement à résoudre. Seule.

Son problème, répliquerait-elle de ce ton qui l'agaçait et l'amusait à la fois, s'il avait le malheur de l'interroger. Un problème qu'elle pouvait parfaitement régler sans lui.

Blessé, il posa son verre et s'éclipsa à l'étage.

Réfugié dans la chambre, il prépara le feu dans la cheminée. Combien de temps attendrait-il encore ?

Toujours. Il l'avait dans la peau.

Son aspiration à fonder un foyer, à mener une existence plus stable, n'était rien en comparaison de sa passion pour elle.

Mais ce qui le désespérait le plus, c'était de constater à quel point il souhaitait qu'elle ait besoin de lui.

C'est nouveau, ça vient de sortir! se dit-il avec ironie. Le désir d'être désiré, de s'installer...

Elle le découvrit accroupi devant les flammes, le regard lointain. Fermant doucement la porte derrière elle, elle se rapprocha, passa une main dans ses cheveux.

— Qu'y a-t-il, Deanna ? s'enquit-il, sans se retourner. Tu es nerveuse depuis notre arrivée hier soir, bien que tu feignes le contraire. Quand je suis entré juste avant le dîner, j'ai vu que tu avais pleuré. Et avec Fran, vous vous observez comme deux boxeurs sur le ring.

— Fran est fâchée contre moi, expliqua-t-elle en s'asseyant, les mains croisées sur ses genoux. Tu vas sans doute l'être aussi.

Paupières baissées, elle lui narra l'épisode de la lettre anonyme, répondit à ses questions, attendit sa réaction.

Il demeura immobile, le feu crépitant dans son dos, le regard fixé sur elle. Très calme. Trop calme.

— Pourquoi ne pas m'en avoir informé tout de suite?

— Je pensais que c'était mieux ainsi.

— Tu pensais, murmura-t-il en hochant le menton et en mettant les mains dans ses poches. Tu pensais que cela ne me concernait pas.

— Pas du tout ! protesta-t-elle, mais je ne voulais pas gâcher notre week-end. De toute façon, tu n'y peux rien.

Le regard de Finn s'assombrit dangereusement, mais il s'exprima toujours aussi froidement.

— Dieu du ciel, Deanna ! Tu te plantes là et tu me forces à employer les grands moyens. C'est intolérable.

J'en ai assez de tes cachotteries.

S'avançant d'un pas, rapide comme l'éclair, il la hissa sur ses pieds. Elle s'était dit qu'il se mettrait en colère, mais elle ne l'avait jamais imaginé dans un tel état de rage.

— Tu me fais mal !

— Et toi ? Tu ne me fais pas mal ?

Il la relâcha tout aussi vivement, et pivota sur ses talons.

— Tu n'en sais rien. Ce type, j'aimerais pouvoir lui tordre le cou ! Or, je me sens totalement inutile quand tu lis ces messages et que tu deviens blanche comme un linge. Mais ce qui me navre le plus dans cette histoire, c'est qu'après tout ce temps, tu ne me fasses pas plus confiance.

— Il ne s'agit pas de cela ! se défendit-elle, le cœur battant. Je t'assure, Finn. C'est une question d'amour-propre. J'ai du mal à admettre que je ne m'en sors pas toute seule.

Il demeura silencieux un long moment, durant lequel seul le sifflement des flammes brisa le silence.

— Va au diable avec ton amour-propre, Deanna.

J'en ai assez de me battre contre des moulins à vent.

Une peur panique la submergea. Les paroles de Finn résonnaient comme une fin, un tomber de rideau.

Elle le prit par le bras en lâchant un cri.

— Finn, je t'en supplie !

— Je vais faire un tour... C'est le seul moyen pour moi de me calmer. |

— Je n'ai pas voulu te blesser. Je t'aime.

— Ça tombe bien, parce que moi aussi, je t'aime.

Mais apparemment, ça ne te suffit pas.

— Tu peux t'emporter. Tu as raison. Tu devrais hurler, trépigner, insista-t-elle en s'accrochant à lui.

Il se dégagea tout doucement de son étreinte.

— Tu préfères les cris, ce doit être une question de gênes.

En ce qui me concerne, je suis issu d'une longue lignée de négociateurs. Il se trouve que je suis à court de compromis.

— Je ne te demande pas un compromis. Je veux simplement que tu m'écoutes.

— Très bien, accepta-t-il en allant s'installer sur la banquette devant la fenêtre. Parle. Vas-y, Deanna, sois raisonnable, objective, sympathique. Je serai ton public.

Plutôt que de mordre à l'appât, elle vint se mettre à côté de lui.

— Je ne pensais pas que tu m'en voulais à ce point.

Il ne s'agit pas seulement de mon silence au sujet de la dernière lettre anonyme, n'est-ce pas ?

— À ton avis ?

Au fil des ans, elle avait interviewé des dizaines d'invités hostiles. Finn Riley serait sans doute le plus redoutable d'entre eux.

— Je t'ai tenu pour acquis. Je n'ai pas été juste. Et tu n'as rien dit.

— Parfait! railla-t-il. Commence par l'auto-destruction. Ensuite, tu tourneras autour du pot. Je comprends maintenant comment tu es arrivée au sommet.

— Ah, non ! cracha-t-elle, les yeux luisants.

Laisse-moi aller jusqu'au bout avant de me dire que tout est fini entre nous.

Il s'enferma de nouveau dans le silence. Elle ne voyait plus sa figure,

dans la pénombre, mais elle perçut toute la lassitude dans sa voix lorsqu'il s'exprima enfin :

— Crois-tu que je le pourrais ?

— Je n'en sais rien, avoua-t-elle, deux grosses larmes roulant sur ses joues. Je n'ai pas osé y penser.

— Ne pleure pas !

Elle l'entendit bouger, mais il ne s'approcha pas.

— Non, non, marmonna-t-elle en ravalant un sanglot. J'ai toujours cru qu'il suffisait de travailler pour que tout se mette en place. J'ai donc rédigé des listes et des emplois dit temps. J'ai triché en traitant notre relation comme une tâche, une mission merveilleuse, mais une mission à accomplir.

Son débit était trop rapide, mais elle ne pouvait plus s'arrêter.

— J'étais au fond assez satisfaite de mon travail jusqu'ici. Nous sommes bien ensemble, j'aime être ta maîtresse. Et puis aujourd'hui, je t'ai regardé jouer dehors avec Aubrey, et je me suis rendu compte tout d'un coup combien j'avais tout gâché... Tu sais que j'ai horreur de me tromper.

— Oui... Mais à t'entendre, on croirait que c'est toi qui fermes la porte, Deanna.

— Non ! s'écria-t-elle en se levant d'un bond. Non.

Je te demande de m'épouser.

Une bûche s'effondra dans l'âtre, et une gerbe d'étincelles jaillit. Finn quitta son siège et vint vers elle, l'air méfiant.

— Parce que tu as peur que je m'en aille?

— J'imagine le trou qu'il y aurait dans ma vie si tu partais, et cela me terrifie. Et ma terreur m'incite à me demander comment j'ai pu attendre si longtemps. Mais peut-être que je fais fausse route, peut-être n'as-tu plus envie que je sois ta femme. Si c'est le cas, tant pis... Dis quelque chose ! Oui, non, va te faire cuire un œuf !

Quelque chose !

— Pourquoi ? Pourquoi maintenant, Deanna ?

— Je t'en prie, ne transforme pas cette discussion en interview.

— Pourquoi ? insista-t-il en l'empoignant presque violemment.

— Parce que tout est trop compliqué, murmura-t-elle, le menton tremblant. Parce que la vie ne correspond en rien à mes petites cases. Parce que je ne veux pas d'un mariage bien rangé. Parce qu'entre les sondages de novembre, tous ces scandales avec Angela et ton départ prochain pour Haïti, c'est sûrement le pire moment pour songer au mariage. Donc, le meilleur. En dépit de son émotion, il s'esclaffa.

— Pour une fois, ta logique m'échappe complètement.

— Je n'ai pas besoin de perfection, Finn. Nous sommes nés l'un pour l'autre.

Elle cligna des yeux dans l'espoir de refouler un nouveau flot de larmes, puis abandonna son effort et pleura.

— Veux-tu m'épouser ?

Il la dévisagea longuement, puis esquissa un lent sourire.

— Franchement, Kansas, tout ça est très soudain...

La nouvelle de leurs fiançailles se répandit à toute allure. Moins de vingt-quatre heures après l'annonce officielle, Deanna fut inondée de coups de téléphone.

Demandes d'interviews, propositions de couturiers et de traiteurs, félicitations des amis pleuvaient.

Cassie avait pour mission d'effectuer un tri, ne passant à Deanna que les communications exigeant une touche personnelle.

Curieusement celui qui la harcelait depuis maintenant plusieurs années ne se manifesta pas. Il n'y eut ni lettre ni appel anonymes. Et pourtant, au lieu d'en être soulagée, Deanna en éprouvait une peur de plus en plus intense.

Aucune missive ne lui était parvenue, parce qu'aucune n'avait été rédigée. Dans la petite pièce sombre décorée des photos de Deanna, on n'entendait que le bruit des sanglots. Les larmes brûlantes et amères tombaient sans répit sur le journal où était annoncée la promesse que s'étaient faite deux des vedettes les plus appréciées du petit écran.

Seul. Depuis si longtemps. Il avait attendu.

Patiemment. Persuadé que jamais Finn ne se stabiliserait. Que Deanna resterait libre. À présent, tous ses espoirs volaient en éclats.

Cependant, une fois les pleurs épuisés, il se mit à échafauder un plan. Il suffisait de lui démontrer que personne ne pouvait l'aimer autant que lui. À lui de le lui prouver, de lui en faire prendre conscience. Et puis elle méritait une punition. Toute petite.

Voilà comment il allait tout arranger.

Deanna avait souhaité un mariage très simple. Une cérémonie intime, expliqua-t-elle à Finn, qui achevait de boucler ses valises avant son départ pour Haïti. La famille et les amis uniquement.

— Pas Question ! trancha-t-il en hissant son sac sur son épaule. Cette fois, nous allons jouer le grand jeu, Kansas. L'église, les grandes orgues, les cascades de fleurs, et les vieilles tantes bouleversées, je veux tout le tralala. Suivi d'une méga-réception où les vieilles tantes bouleversées boiront une coupe de Champagne de trop et couvriront de honte leur tendre moitié. Elle le poursuivit dans l'escalier.

— Sais-tu combien de temps il faut pour organiser un truc pareil?

— Ouais. Tu disposes de cinq mois... Avril, dernier délai, prévint-il en l'attirant vers lui pour l'embrasser.

Nous examinerons ta liste à mon retour.

— Mais Finn...

— Cette fois, c'est moi qui veux que tout soit parfait. Je te téléphone dès que possible.

Il se dirigea vers la voiture, devant laquelle l'attendait le chauffeur, mais se retourna en souriant.

— Reste à l'écoute ! |

Il ne restait donc plus à Deanna qu'à passer à l'action. D'où, évidemment, lui vint l'idée de tourner une émission sur les préparatifs et l'inévitable tension engendrés par un mariage.

— Nous pourrions inviter des couples qui ont rompu parce que les querelles pendant cette période ont miné leur relation.

De sa place à la tête de la table de conférence, Deanna fusilla Simon des yeux.

— Merci pour tes encouragements.

— Non, mais vraiment, insista-t-il en toussotant.

J'ai une nièce...

Margaret grogna et remonta ses lunettes sur son nez.

— Il a toujours une nièce, un neveu ou un cousin, celui-là.

— Les enfants ! Les enfants ! intervint Fran en secouant le hochet de Kelsey dans l'espoir d'attirer leur attention. Tâchons de rester dignes et organisés.

N'oublions pas que nous avons atteint le sommet !

— On est numéro un ! On est numéro un !

chantonna Jeff.

— Et on va le rester ! enchaîna Deanna en riant.

Bon, d'accord, l'idée de Simon, bien que peu rassurante en ce qui concerne mon cas personnel, me paraît bonne. À ton avis, combien de couples rompent-ils entre la bague et l'alliance ?

— Plein ! affirma Simon avec délectation. Prends ma nièce par exemple...

Il ignore l'avion en papier que lui lança Margaret.

— ... Non, c'est sérieux ! Ils avaient réservé la chapelle, la salle de réception, le traiteur. Et ils se disputaient comme chien et chat. Les robes des demoiselles d'honneur ont été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la couleur.

— Quoi ? Ils ont annulé leur mariage à cause de la couleur des robes des demoiselles d'honneur ? Simon, tu nous mènes en bateau !

— Parole d'honneur, c'est vrai ! Elle voulait océan, lui préférait lavande. Quand on n'arrive pas à s'entendre là-dessus, que se passera-t-il le jour où il faudra choisir une université pour les enfants ? Tiens ! On pourrait peut-être les solliciter ?

— Nous y réfléchirons, murmura Deanna en gribouillant sur son bloc-notes : *souplesse question couleurs*. Ce que nous voulons souligner, c'est que l'organisation d'un tel événement est toujours source d'énervement. Il nous faudra un expert. Pas un psychologue, ajouta-t-elle précipitamment en pensant à Marshall.

— Un coordinateur de mariage, s'interposa Jeff en guettant la réaction de Deanna. Quelqu'un qui sait orchestrer toute l'affaire de façon professionnelle.

Parce qu'après tout, c'est une véritable entreprise.

— Ouais ! approuva Fran en frappant son hochet sur la table. Excellente proposition. On tentera de montrer comment empêcher les fantasmes de perfection de masquer le but réel.

— Garde tes coups bas pour toi ! rétorqua Deanna.

Il nous faudrait des parents de mariée : ce sont eux qui, selon la tradition, tiennent le carnet de chèques.

Combien cela coûte-t-il, sur les plans émotionnel et financier ? Comment se met-on d'accord, sans se fâcher, sur les invitations, la réception, la musique, les fleurs, le photographe ? Buffet ou dîner à table ? Et les chemins de tables ? La décoration ? La liste des invités ?

poursuivit-elle, d'un ton de plus en plus désespéré... Où va-t-on loger ceux qui viennent de loin ? Comment se débrouiller pour que tout soit prêt en moins de cinq mois ?

Elle posa la tête sur ses bras croisés.

— Je crois que nous allons nous enfuir et nous marier en secret, chuchota-t-elle.

— Super ! exulta Simon. La solution de rechange.

J'ai une cousine...

Cette fois, l'avion de Margaret l'atteignit entre les deux yeux.

En quelques semaines, le bureau de Deanna, en général impeccable, se retrouva sous une montagne d'esquisses de robes de mariée, des plus classiques aux plus folles.

Derrière elle trônait le sapin en plastique que lui avait débusqué Jeff le premier Noël. Il croulait littéralement sous les boules et les guirlandes.

Quelqu'un, Cassie sans doute, avait eu l'idée de vaporiser un parfum de synthèse, imitation pin, dans la pièce. L'initiative avait enchanté Deanna. Pathétique à souhait, cet arbre était devenu un symbole, une superstition, même. Pour rien au monde elle ne l'aurait échangé contre un autre.

— Je m'imagine mal prononcer le oui fatidique là-

dedans, murmura-t-elle en brandissant sous le nez de Fran l'ébauche d'une robe courte et moulante, accessoirisée d'une coiffe à hélices d'hélicoptère.

— Bof! Finn et toi pourriez voler jusqu'à l'autel.

Attends! Celle-ci est beaucoup mieux ! s'exclama-t-elle en montrant le dessin d'un mannequin filiforme en mini-jupe et talons aiguilles.

— Il me faudrait un fouet à la place du bouquet.

— La presse s'en donnerait à coeur joie. Tu n'as plus beaucoup de temps pour te décider. Avril va débouler avant que tu n'aies eu le temps de dire ouf!

— Inutile de me le rappeler... Tiens ! Celle-là n'est pas mal. Fran jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Superbe !

Jupe en corolle, manches bouffantes, buste près du corps, garni de perles et de dentelle, comme le voile...

— Elle est vraiment époustouflante ! C'est la robe d'un jour.

— Tu crois ?

— Tu es déjà décidée, c'est cela?

— Je veux ton avis franc et sincère. Mais oui, avoua-t-elle avec un petit rire. Dès que je l'ai vue, j'ai su que c'était celle-là. Je voudrais que tout le reste soit aussi simple. Le photographe...

— C'est moi qui m'en charge.

— Le traiteur.,.

— Ça, c'est du domaine de Cassie.

— La musique, les serviettes de table, les fleurs, les invitations, enchaîna-t-elle sans laisser à Fran le loisir de lui couper la parole. Laisse-moi au moins faire semblant de friser la crise de nerfs.

— J'aurais du mal à te croire : tu n'as jamais eu l'air aussi heureuse.

— C'est grâce à toi, et je t'en remercie. Tu m'as donné le coup de pied dont j'avais besoin.

— Tant mieux. A présent, sortons d'ici pour une fois que tu as une soirée de libre, et allons faire du lèche-vitrines dans Michigan Avenue. Finn est en tournage à l'autre bout de la ville, je veux à tout prix en profiter. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Je suis prête, annonça Deanna en s'emparant de son sac. Enfin, presque... ajouta-t-elle lorsque la sonnerie du téléphone retentit...

Cassie s'étant absentée pour l'après-midi, elle décrocha.

— Allô? Deanna Reynolds...

Son sourire s'estompa.

— Angela ! C'est très gentil de ta part. Je suis sûre que Finn et moi

serons très heureux.

— Évidemment ! roucoula sa rivale, tout en continuant de déchiqueter la photo de presse de Finn et de Deanna à l'aide de la lame de son coupe-papier.

S'efforçant de rester calme, Deanna examina le sapin de Noël qui penchait sérieusement sur la droite.

— Que puis-je pour toi ?

— Rien du tout. C'est moi qui vais te rendre un petit service. Disons que ce sera mon cadeau de fiançailles. Une information qui pourrait t'intéresser, au sujet de ton fiancé, justement.

— Rien de ce que tu me diras concernant Finn ne peut m'intéresser, Angela. J'apprécie ton attention, mais j'étais sur le point de m'en aller.

— Doucement ! Ne sois pas si pressée. Je crois me rappeler que tu étais plutôt curieuse, de nature. Tu n'as pas dû changer terriblement. Je te conseille, pour ton bien et celui de Finn, de m'écouter.

— Bien, acquiesça-t-elle en s'asseyant, mâchoires serrées. Je suis tout ouïe.

— Ah, non, ma chérie, pas au téléphone. Je suis de passage à Chicago. Je mêle affaires et plaisir.

— Ah, oui, tu as un déjeuner demain avec ces dames de la Ligue des électrices.

— Entre autres, oui. Mais j'aurai un moment pour bavarder avec toi disons... à minuit.

— À minuit ? L'heure du crime ? Allons, Angela, tu pousses un peu !

— Attention au ton que tu emploies avec moi.

Considère ma générosité comme un double présent de fiançailles et de Noël. À minuit. Au studio. Mon ancien studio.

— Je ne crois... Merde ! lâcha-t-elle, Angela lui ayant raccroché au nez.

— A quoi joue-t-elle?

— Je ne sais pas vraiment. Elle veut me voir. Elle prétend avoir quelque chose d'important à me dire.

— Elle ne cherche qu'à te provoquer des ennuis.

Elle n'est pas dans son état normal. Depuis six mois, son émission est en chute libre à l'audimat. Il paraît qu'elle boit de plus en plus, qu'elle met tout en scène, qu'elle n'hésite pas à soudoyer ses invités ! Je ne suis guère étonnée qu'elle soit arrivée jusqu'ici sur son balai de sorcière avec sa pomme empoisonnée.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète. Non, non, je t'assure. Au contraire, il est grand temps que nous nous rencontrions et que nous crevions l'abcès une fois pour toutes. Rien de ce qu'elle pourra me dire ne m'atteindra.

TROISIÈME PARTIE

Le caprice qui l'emporte sur la raison est synonyme de folie. »

Samuel Johnson

Chapitre 23

Mais quelqu'un avait blessé Angela. Quelqu'un l'avait tuée.

Deanna hurlait, poussait de longs cris perçants qui lui brûlaient la gorge comme de l'acide. Son regard se brouilla, mais elle ne pouvait quitter des yeux la vision d'horreur devant elle. Une odeur de sang, épaisse et cuivrée, imprégnait l'air.

Elle devait à tout prix s'échapper, avant que la délicate main morte d'Angela ne se tende vers elle pour l'étrangler.

Laissant échapper des miaulements de panique, elle s'éloigna prudemment, incapable de détourner son regard de ce qui avait été Angela Perkins. Chaque mouvement, chaque son était enregistré par l'œil neutre de la caméra. Deanna se sentit tirée vers l'arrière. La bouche arrondie, incapable d'émettre un son, elle leva les mains pour lutter contre son ennemi invisible, et s'emmêla les doigts dans les câbles d'un micro cravate.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit-elle en le jetant de côté. Complètement affolée, elle prit ses jambes à son cou. Elle trébucha, s'aperçut dans une glace : un rire hystérique lui monta à la gorge. Elle avait l'air d'une folle. Elle faillit tomber en courant dans le couloir. Quelqu'un respirait dans sa nuque. Elle sentait le souffle chaud qui chuchotait derrière elle.

Secouée de sanglots, elle se rua dans sa loge, claqua la porte derrière elle, poussa le verrou, puis demeura clouée sur place dans le noir, le cœur battant la chamade.

Elle chercha à tâtons l'interrupteur, hurla de nouveau quand son propre reflet surgit devant elle. Une guirlande dorée ornait le miroir. Un lasso, songea-t-elle. Un lasso à paillettes. Liquéfiée, elle se laissa glisser par terre. Elle avait le vertige, la nausée.

Tremblante, les mains moites, elle rampa jusqu'au téléphone. L'écho de sa voix lui glaça les sangs.

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît, au secours ! Elle est défigurée. Aidez-moi. Le bâtiment de la CBC, studio B. Vite!

Elle s'évanouit.

Il était tout juste une heure du matin lorsque Finn arriva chez lui. Il rêvait d'une bonne douche chaude et d'un cognac. Deanna rentrerait sans doute bientôt. Elle l'avait prévenu entre deux séquences qu'elle avait un rendez-vous tardif. Elle était restée assez floue, mais il n'avait eu ni le temps ni l'envie de l'interroger. Dans ces métiers, il ne fallait s'étonner de rien.

Il renvoya son chauffeur et remonta l'allée, à la fois amusé et gêné d'entendre les aboiements du chien.

— D'accord, d'accord, Cronkite ! Je suis là. Un peu de dignité, je t'en prie, marmonna-t-il en cherchant ses clés.

Deanna avait oublié de laisser la lumière dans l'entrée. C'était étrange. En général, elle pensait à ces petits détails. Les préparatifs du mariage lui faisaient perdre la tête. Quelque chose craqua sous son pied.

Baissant les yeux, il reconnut le scintillement d'un bout de verre. Sa curiosité se transforma en fureur lorsqu'il remarqua la vitre brisée.

Sa gorge se noua. Et si son rendez-vous avait été annulé ? Si elle était revenue plus tôt que prévu ? Il poussa violemment la porte et l'appela de toutes ses forces.

Un bruit fracassant lui parvint de l'arrière de la maison, et le chien se mit à hurler à la mort. Ne pensant qu'à Deanna, Finn alluma et courut.

Tout était sens dessus dessous. Les lampes et les tables avaient été retournées, la verrerie brisée en mille morceaux. En atteignant la cuisine, Finn crut apercevoir une silhouette s'enfuyant au bout du jardin.

Il voulut la poursuivre, mais le chien se remit à aboyer et à gratter péniblement contre la porte du placard dans lequel il était enfermé.

Deanna... Était-elle là ? Était-elle blessée ?

— Voilà, voilà, mon vieux Cronkite, murmura-t-il, tandis que la bête lui sautait dessus joyeusement... Il t'a fait peur, hein ? À moi aussi. Trouvons Deanna.

Il fouilla chaque pièce. Plus les minutes s'écoulaient, plus son angoisse

grandissait. Tout était dévasté.

Mais le pire, le plus terrifiant était le message qui avait été gribouillé au rouge à lèvres sur le mur au-dessus du lit qu'ils partageaient.

Je t'aimais.

J'ai tué pour toi.

Je te hais.

— Dieu soit loué, elle n'était pas là. Dieu merci !

— Allez-y doucement, conseilla le lieutenant Jenner en offrant à Deanna un verre d'eau.

— Ça va mieux, marmonna-t-elle.

Mais ses dents claquaient sur le rebord du gobelet.

— Je suis désolée : j'ai dû vous paraître totalement incohérente.

— C'est tout à fait compréhensible.

Il avait en effet longuement examiné le corps d'Angela Perkins : il ne pouvait en vouloir à la jeune femme de s'être enfermée dans sa loge après cela.

— Il faut que vous voyiez un médecin.

— Je vais bien, je vous assure.

Elle était encore sous le choc. Elle se croyait remise, mais son regard était encore voilé, et en dépit du manteau qu'il avait jeté sur ses épaules, elle continuait de frissonner.

— Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé?

— Je l'ai trouvée. Je suis entrée, et je l'ai trouvée.

— Que faisiez-vous dans le studio après minuit?

— Elle m'avait demandé de l'y retrouver. Elle m'a téléphoné et... Elle m'a... Elle a téléphoné.

— Et vous vous êtes mises d'accord pour vous rencontrer ici.

— Elle avait... quelque chose à me dire. Une information au sujet de... Je n'avais pas envie de venir, mais je me suis dit qu'il valait peut-être mieux crever l'abcès.

— À quelle heure êtes-vous arrivée ?

— Minuit. J'ai regardé ma montre en descendant de ma voiture. Il était minuit. J'ai pensé qu'elle n'était pas encore là, ou alors, que son chauffeur l'avait déposée et était reparti. Je suis entrée. Il faisait noir. Tant mieux, elle n'était pas là. Je voulais être la première sur les lieux. Et puis, quand j'ai voulu allumer, j'ai reçu un coup. En reprenant connaissance sur le plateau, je...

Mon Dieu ! La caméra tournait, et je l'ai vue à l'écran.

Je l'ai vue...

Elle porta une main à sa bouche pour ravalier ses gémissements.

— Reposez-vous un instant.

— Je ne sais rien de plus. J'ai couru jusqu'ici et poussé le verrou. J'ai appelé la police, et je me suis évanouie.

— Avez-vous aperçu quelqu'un sur le chemin du studio?

— Non. Personne. Les équipes de ménage sont toutes reparties à cette heure-là. Les quelques journalistes de garde à la rédaction repartent après le dernier journal.

— Il vous faut une carte pour pénétrer à l'intérieur du bâtiment, n'est-ce pas ?

— Oui. Ils ont installé un nouveau système de sécurité il y a environ un an.

— Est-ce votre sac, Miss Reynolds? s'enquit l'inspecteur en brandissant une belle besace en cuir noir.

— Oui, c'est bien le mien. J'ai dû le laisser tomber quand...

— Et ceci est votre carte?

— Oui. Il posa les affaires et recommença à prendre des notes.

— A quelle heure Miss Perkins vous a-t-elle contactée ce soir?

— Vers dix-sept heures. À mon bureau.

— C'est votre secrétaire qui a pris l'appel?

— Non. Elle s'était absentée pour l'après-midi. J'ai décroché moi-même. Vous... Vous croyez que c'est moi qui l'ai tuée? s'écria-t-elle en se levant, chancelante. Mais pourquoi? Comment? Pour quelle raison? Pensez-vous que je l'aurais attirée ici, puis tout enregistré pour montrer le film demain matin à mes fidèles téléspectateurs ?

— Calmez-vous, Miss Reynolds. Personne ne vous accuse de quoi que ce soit, la rassura-t-il en venant vers elle. J'essaie seulement de rassembler les faits.

— Les faits, les voici : quelqu'un l'a tuée.

Quelqu'un lui a fait exploser le visage, puis l'a installée sur le plateau. Seigneur! C'est sûrement un cauchemar !

— Asseyez-vous et reprenez votre souffle, lui conseilla-t-il gentiment en lui prenant le bras.

Un mouvement dans le corridor le fit se retourner.

— Nom de nom ! Je veux la voir !

Finn poussa de côté le policier qui tentait de lui barrer le chemin et entra.

— Deanna! Deanna, tu vas bien... tu n'as rien, s'écria-t-il en la serrant dans ses bras.

— Finn!

Elle se pressa contre lui, avide de sa peau, de sa chaleur, de son réconfort.

— Quelqu'un a tué Angela, Finn. Je l'ai trouvée.

C'est moi qui l'ai trouvée.

Mais déjà, il s'écartait, atterré par la bosse et le caillot de sang à l'arrière de sa tête.

— Qui t'a fait mal?

— Je n'en sais rien. Je n'ai rien vu. Ils croient que c'est moi, Finn. Ils croient que je l'ai tuée. Il mitrailla Jenner des yeux.

— Vous êtes complètement cinglé ?

— Miss Reynolds se trompe. Nous n'avons rien à lui reprocher pour l'instant et pas davantage, selon moi, à l'avenir.

— Elle est donc libre de partir. Jenner se frotta le menton.

— Oui. Il faudra qu'elle signe une déposition, mais cela peut attendre demain. Miss Reynolds, je sais que vous avez reçu un choc énorme, et je regrette d'avoir dû vous infliger aussitôt un interrogatoire. Je pense que vous auriez intérêt à vous rendre à l'hôpital.

— Je l'y emmène! décréta Finn... Deanna, assieds-toi et attends-moi ici une minute. Je veux parler avec le lieutenant Jenner.

Elle s'accrocha à sa main.

— Ne me laisse pas.

— Je suis juste là, dans le couloir. Inspecteur?

Jenner lui emboîta le pas, ordonna d'un signe de tête au policier de garde de s'éloigner.

— Elle a eu une nuit difficile, monsieur Riley.

— J'en ai conscience. Je ne veux pas que vous l'ennuyiez davantage.

— Moi non plus. Cependant, les rouages continuent de tourner. J'ai sur les bras une sale affaire de meurtre, et que je sache, Miss Reynolds est notre unique témoin. Pouvez-vous me dire où vous étiez ce soir?

— Je tournais un reportage dans les quartiers sud.

Une douzaine de personnes au moins pourront vous y confirmer ma présence jusqu'à minuit environ. Mon chauffeur m'a laissé devant chez moi juste après une heure. J'ai appelé la police à une heure vingt.

— Pourquoi ?

— Parce que ma maison avait été visitée. Si vous voulez vérifier cette information, adressez-vous à votre supérieur.

— Je ne mets pas en doute votre parole, monsieur, protesta Jenner en se frottant de nouveau le menton.

Une heure vingt, dites-vous ?

— A une ou deux minutes près. L'intrus a laissé un message à l'intention de Deanna au-dessus de notre lit.

Contactez vos associés pour tous les détails. J'emmène Deanna avec moi.

— Entendu... monsieur Riley, à votre place, j'emprunterais une autre sortie. Je ne pense pas qu'il soit souhaitable pour elle de traverser le studio.

— Hé ! Arnie ! aboya un policier en civil. Le médecin légiste a terminé.

— Dis-lui de m'attendre. Je vous appellerai, monsieur Riley. Sans un mot, Finn réintégra la loge. Il ôta sa veste, enfila les bras mous de Deanna dans les manches.

— Viens mon amour, sortons d'ici.

— Je veux rentrer à la maison.

— Pas question. Nous allons aux urgences.

— Ne m'y laisse pas !

— Je ne te quitterai pas d'une semelle.

Ils firent le grand tour, contournant le studio jusqu'à un escalier qui menait directement à l'aire de stationnement. Sachant à quoi s'attendre, il l'embrassa sur le front et lui tint les épaules.

— L'endroit doit être envahi par les journalistes.

Elle ferma les yeux de toutes ses forces.

— Je sais. Ça va aller.

Ils furent accueillis par le crépitement des flashes.

Aveuglée elle ne vit qu'une horde de micros et d'appareils-photos qui se ruaient vers elle.

Les questions fusèrent, et elle se recroquevilla, sur la défensive.

Elle connaissait la plupart de ces reporters. Elle appréciait leur travail. A une époque, ils avaient même été concurrents. Elle aurait pu se trouver mêlée à eux, se jetant sur les gens dans l'espoir d'obtenir une déclaration.

Puis elle aurait couru à son bureau rédiger son texte.

Mais elle n'était plus en position d'observatrice.

C'était elle qu'on observait. Comment leur expliquer ce qu'elle éprouvait? Comment leur dire ce qu'elle savait ?

Ses oreilles bourdonnaient. S'ils ne se taisaient pas, elle exploserait.

— Dee... Une main se tendit vers elle, et elle eut un mouvement de recul. Elle reconnut Joe, sa caméra sur l'épaule, sa casquette de baseball de travers.

— Je suis désolé, grommela-t-il. Désolé.

— Ce n'est pas grave. J'ai été parmi vous, rappelle-toi. C'est ton métier.

Ce fut avec un intense soulagement qu'elle s'engouffra dans la voiture

de Finn.

Jenner abandonna le studio aux mains de l'équipe médico-légale. Ayant ordonné à deux de ses hommes d'interroger toute personne se trouvant dans les locaux, il décida de quitter le bâtiment de la CBC pour se rendre chez Finn Riley.

Il ne fut ni surpris ni fâché de voir Finn arriver juste derrière lui.

— Comment va Miss Reynolds ?

— Elle souffre d'une légère commotion cérébrale, répondit-il sèchement. Ils la gardent en observation cette nuit. Je pensais bien vous trouver ici.

Jenner hocha le menton, et ils avancèrent ensemble.

— Il fait frais. D'après le commissariat, votre appel leur est parvenu à une heure vingt-trois. La première unité mobile était là à vingt-huit.

— Ils sont venus très vite, confirma Finn, bien qu'il ait eu l'impression du contraire lorsqu'il avait disposé de cinq minutes interminables pour constater les dégâts. Vous vous occupez de cette affaire aussi, Lieutenant?

— Je suis un touche-à-tout. À vrai dire, ajouta-t-il en marquant une pause juste devant la porte... Je me dis que c'est le destin qui me pousse vers vous. Entre l'enquête sur la prise d'otages dans le quartier grec et ces lettres anonymes que reçoit Miss Reynolds... Ça vous ennuie?

Finn examina Jenner dans la pénombre. Il paraissait fatigué, et pourtant très alerte.

— Non.

— Bien. Dans ce cas, reprit Jenner en ignorant le ruban barrant l'entrée... Me ferez-vous l'honneur d'un tour du propriétaire?

Question vêtements, Riley était plutôt dans le coup, songea Jenner, amusé. Il avait un net penchant pour les jeans délavés et les blousons. Lui-même avait essayé un blouson de cuir, un jour. Il avait eu l'air d'un flic.

Comme toujours.

— Avez-vous parlé de votre problème ici avec Miss Reynolds?

— Non.

— Je vous comprends. Elle a passé un moment difficile... Vous aussi.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Toutes les pièces ont été visitées. Mais je ne me suis pas attardé.

Jenner grogna. À l'instant même où il avait entendu parler du drame à la CBC, Finn était parti comme un fou, sans se soucier de son domaine dévasté.

— J'imagine que ça vous a énervé.

C'était peu dire. Le visage de Finn trahissait une rage contenue. S'il avait intercepté le coupable, il lui aurait fracassé le crâne. Jenner regrettait presque de ne pas pouvoir assister à la scène.

— Les objets, ça se remplace.

— Ouais, acquiesça Jenner en lui emboîtant le pas dans l'escalier. Ainsi, notre ami s'amuse maintenant à écrire sur les murs.

Il sortit son bloc-notes. C'était la première fois que l'auteur s'exposait ainsi ouvertement.

— Mon équipe va avoir un mal fou à se retrouver dans ce bazar, marmonna-t-il, en poussant du bout du pied un flacon d'eau de toilette cassé. Tiffany... Ma femme adore ce parfum. Je lui en ai offert pour son anniversaire. Ah, et ces draps ! Du lin irlandais! Ma grand-mère avait une nappe comme ça. Quand j'étais même j'aimais m'y frotter le visage.

Finn s'adossa contre le chambranle et examina le policier.

— Est-ce toujours ainsi que vous conduisez vos enquêtes, Lieutenant? Ou bien travaillez-vous en douce pour une compagnie d'assurances?

— J'ai toujours eu un faible pour la qualité, répliqua-t-il en rangeant son carnet dans sa poche. Or donc, monsieur Riley, je crois pouvoir dire que nous avons notre lien.

— Or donc, monsieur Jenner, je suis d'accord avec vous.

— Le meurtre a eu lieu aux alentours de minuit. En respectant la limite de vitesse, il faut quatorze minutes pour venir de l'immeuble CBC jusqu'ici. L'assassin met une dizaine de minutes à préparer sa mise en scène làbas, à mettre en route le matériel. Il en met dix autres à revenir ici. Vous arrivez à une heure vingt. Oui, je crois que ça colle...

— Vous ne m'apprenez rien que je ne sache déjà, Lieutenant. Ensuite?

— Dès demain, nous passons le quartier au peigne fin. Quelqu'un a peut-être entendu quelque chose.

— Vous n'avez pas eu le temps d'interroger Dan Gardner.

— Non, avoua Jenner avec l'ombre d'un sourire.

C'est ma prochaine étape.

— La mienne aussi.

— Monsieur Riley, je vous conseille plutôt de retourner à l'hôpital vous occuper de votre petite dame.

Laissez-moi me charger du reste.

— Je veillerai sur Deanna. Mais je verrai aussi Gardner. J'emploierai tous les moyens, je me servirai de tous mes contacts pour aller au fond de cette affaire.

Je peux fonctionner avec vous, Lieutenant, ou vous contourner.

— Ce n'est pas gentil, monsieur Riley.

— Je ne suis pas d'humeur à être gentil. Lieutenant Jenner.

— Je m'en doute, mais il s'agit d'une enquête policière.

— La prise d'otages du quartier grec aussi. Jenner haussa un sourcil. Décidément, celui-là savait sur quels boutons appuyer.

— Vous me plaisez, décréta-t-il après un court silence. J'ai apprécié

votre comportement l'autre jour.

Je vous ai vu recevoir ce coup... Vous avez continué votre reportage comme si de rien n'était.

— C'est mon métier.

— Ouais. Et moi, j'ai le mien. J'accepte de faire une entorse au règlement pour deux raisons. La première, j'ai beaucoup d'admiration pour votre petite dame ; la seconde : une mère de dix ans vous doit peut-être la vie. Je ne vous l'ai peut-être pas dit, mais j'ai une petite-fille de cet âge-là.

— Non, vous ne me l'aviez pas dit.

— Voilà... Suivez-moi avec votre voiture.

Deanna émergea d'un sommeil lourd vers le milieu de la matinée, mais n'eut aucun mal à se repérer. Les souvenirs l'assaillirent brutalement. Elle était à l'hôpital, en observation.

Elle tourna prudemment la tête. Finn s'était assoupi dans le fauteuil à côté du lit, une main sur celle de son amie. Pas rasé, épuisé, pâle, il offrait le tableau le plus réconfortant qu'elle eût pu imaginer.

Ne voulant pas le déranger, elle bougea tout doucement. Mais il sursauta.

— Tu as mal ?

— Non. Tu n'aurais pas dû rester là toute la nuit. Ils t'auraient trouvé un lit.

— Je dors n'importe où. Je suis journaliste, rappelle-toi... Tu devrais essayer de te reposer, ajouta-t-il en se frottant le visage.

— Je veux rentrer à la maison. Je n'ai rien de grave.

Je n'ai rien, ni troubles de vision, ni amnésie, ni nausées, affirma-t-elle en s'asseyant.

— Tu es blême comme une poupée de cire, Deanna.

— Tu n'as pas l'air en grande forme toi-même. Tu veux venir t'allonger ici tout près de moi ?

— Plus tard.

Il vint se percher sur le bord du lit et lui caressa la joue.

— Je t'aime.

— Je sais. Je n'aurais pas tenu le coup hier soir sans toi.

— Tu pourrais m'avoir toujours auprès de toi, si tu le voulais.

Elle esquissa un sourire, mais son regard se déporta sur le poste de télévision installé en hauteur.

— Tu n'as pas écouté les informations, je suppose?

— Non. Nous nous occuperons de cela plus tard.

Oui, songea-t-elle. Mieux valait attendre.

— C'était horrible. Si parfaitement mis en scène...

— Chut, Deanna...

Il releva la tête, percevant la voix indignée de Fran, qui discutait avec le garde en faction devant la porte.

— Je vais lui dire que tu te reposes.

— Non, s'il te plaît ! Je veux la voir.

Finn s'apprêtait à amadouer le policier, quand Fran fit irruption dans la chambre. Elle se rua vers Deanna et la serra contre elle.

— Oh, mon Dieu ! C'est épouvantable ! Ça va? Tu n'es pas trop gravement blessée ?

— Je n'ai qu'une bosse sur la tête. J'allais justement me lever et m'habiller.

— Tu crois ? s'inquiéta Fran en reculant d'un pas.

Tu es si blanche ! Finn, va chercher le médecin. Il me semble qu'il devrait l'examiner de nouveau.

— Non, intervint Deanna d'un ton ferme. Ils m'ont gardée une nuit en observation. Parfait. A présent, tout va bien. Et au bureau? Que se passe-t-il?

Une lueur étrange vacilla dans les yeux de Fran, mais elle haussa les épaules.

— C'est le bazar, évidemment. Les flics sont partout.

— Il faudrait que j'y aille...

— Ah, non ! protesta son amie. Je suis sérieuse, Dee. Il n'y a rien que tu puisses faire. Ta visite n'arrangerait rien, au contraire. Dès que j'aurai annoncé à tout le monde que tu vas à peu près bien, ça devrait se calmer... Tu es certaine que ça va? insista-t-elle, menton tremblant. Quelle horreur ! Chaque fois que je pense à ce qui aurait pu arri...

— Je sais. Angela. Seigneur, Fran ! J'ai du mal à le croire. Qui pouvait la haïr à ce point ?

La liste devait être longue, se dit Fran.

— Surtout, ne pense ni au bureau ni à l'émission.

Aujourd'hui, nous avons opté pour une rediffusion.

Cassie annule et reporte tout ce qui était prévu pour la semaine prochaine.

— C'est inutile.

— C'est moi la directrice de production, et j'ai décidé qu'il en serait ainsi, proclama-t-elle avant de se tourner vers Finn... Tu me soutiens, oui ou non ?

— Si tu veux, bien que ce ne soit pas nécessaire, à mon humble avis. Je l'emmène au chalet.

— Ce n'est pas possible ! Jenner va vouloir m'interroger. Et il faut que je voie Loren, ainsi que l'équipe.

Finn la dévisagea longuement. Son regard exprimait encore le désarroi.

— Voici comment j'envisage le problème, répliqua-t-il très calmement. Ou je te sors d'ici tout à l'heure, et nous allons au chalet. Ou alors, je m'arrange pour qu'ils te gardent dans ce lit deux ou trois jours de plus.

— C'est absurde ! marmonna-t-elle, trop lasse pour se mettre franchement en colère. Ce n'est pas parce que nous nous marions que tu dois te croire tout permis.

— Si, quand tu es trop obstinée pour comprendre ce qu'il te faut.

— Bon ! intervint Fran en déposant un baiser sur la joue de Finn. Maintenant que je la sais entre tes mains expertes, je vais trouver ce médecin. J'ai à te parler, Finn, ajouta-t-elle tout bas, le dos tourné à Deanna...

Ma chérie, ne t'inquiète de rien, nous nous chargeons de tout. Je reviens dans un instant.

— Bien. Épatant. Dis-leur que j'ai décidé d'aller à la pêche. Elle se laissa retomber sur ses oreillers en grimaçant de douleur.

— Quant à moi, annonça Finn en tenant la porte grande ouverte pour Fran... Je vais voir si je peux obtenir une décharge auprès de l'administration. Toi, tu restes couchée!... Oui, Fran? Que veux-tu qu'elle ne sache pas ?

— Les flics sont partout au seizième, expliqua Fran en jetant un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, avant de se diriger vers les ascenseurs. Son bureau a été mis en pièces, comme si quelqu'un y avait piqué une crise de nerfs. Chaises cassées, vitres brisées.

Toutes ses listes en prévision du mariage, tous les dessins de robes ont été déchiquetés. Quelqu'un a écrit sur les murs, à l'encre rouge... Il avait marqué partout «

Je t'aime. » Je ne veux pas qu'elle voie ça, Finn, conclut Fran, bouleversée.

— Je veille sur elle.

— Oui, je le sais. Mais j'ai peur. Celui qui a tué Angela est aussi obsédé par Dee. Je ne pense pas qu'il la lâchera comme ça.

— Il ne s'approchera pas d'elle. J'ai quelqu'un à voir. Reste avec elle jusqu'à mon retour.

Après une sieste de deux heures, Jenner frappa à la porte de la suite de Dan Gardner. À ses côtés, Finn se remémorait sa liste de questions à poser.

— Il a intérêt à être d'humeur à parler, cette fois.

Jenner haussa les épaules. Si la route était longue, tant pis, pourvu qu'elle le mène au but.

— C'est difficile, quand on a pris des tranquillisants.

— Le prétexte ! railla Finn.

— Le type apprend que sa femme vient d'être assassinée. Il a bien le droit de craquer.

— Vous ne trouvez pas étrange qu'il n'ait pas cherché à connaître les détails, Lieutenant? Selon moi, plus il retarde l'entretien, plus il a de temps pour s'inventer un alibi. Angela Perkins était riche. Cela vous intéresse-t-il de savoir qu'il est son principal héritier?

— Dans ce cas, il aurait été stupide de ne pas avoir préparé son alibi dès le départ. J'ai l'impression que vous êtes habitué à prendre des initiatives.

— Et alors ?

— Et alors, aujourd'hui, vous allez devoir vous contenter de rester dans l'ombre. Je vous apprécie, monsieur Riley. C'est la raison pour laquelle je vous ai autorisé à m'accompagner. Mais n'oubliez pas qui est le chef dans cette affaire.

— Les journalistes et les flics ont de nombreux points en commun, Lieutenant. Nous ne serons ni les premiers ni les derniers, à nous servir l'un de l'autre.

La chaîne cliqueta:

— En effet. Mais ça ne change rien sur le fond.

Finn hocha le menton à contrecœur. La porte s'ouvrit, et Dan Gardner apparut, exsangue, hirsute, les yeux cernés. Son pyjama et son peignoir en satin noir, si élégants, contrastaient fortement avec son apparence délabrée.

— Monsieur Gardner ?

— Ouais, marmonna-t-il en aspirant une bouffée de sa cigarette.

— Je me présente : Lieutenant Jenner. \$ Dan vit son badge, puis aperçut Finn.

— Attendez. Et lui ? Qu'est-ce qu'il fabrique ici ?

— Je m'informe.

— Je refuse de parler à un journaliste, surtout celui-là.

— C'est curieux, de la part de quelqu'un qui vénère la presse comme un amoureux éconduit... Tout ce que vous direz restera entre nous. Mais je peux vous assurer que vous avez tout intérêt à parler en présence d'un flic : je suis plutôt de mauvaise humeur.

— Je suis souffrant.

— Je compatis, monsieur Gardner, intervint Jenner.

Rien ne vous oblige à vous exprimer devant M. Riley.

Cependant, j'ai le sentiment qu'il n'hésiterait pas à revenir vous voir. Pourquoi ne pas s'y mettre tout de suite, sans perdre de temps ? Cela vous évitera une visite au commissariat.

Dan les dévisagea l'un après l'autre, puis haussa les épaules et pivota sur ses talons, laissant la porte grande ouverte.

Les rideaux étaient tirés, l'atmosphère de la suite était lugubre. Une odeur de tabac froid se mêlait à celle, capiteuse, des gerbes de roses dans les deux énormes vases flanquant le canapé.

Dan s'assit entre les deux nouveaux venus, clignant des paupières

quand Jenner alluma.

— Je suis navré de devoir vous déranger à cette heure-ci, monsieur Gardner. Mais j'ai besoin de vous.

Dan se contenta de fumer sa cigarette.

— Pouvez-vous nous dire quelles ont été les activités de votre femme au cours de la journée d'hier ?

— À part se faire assassiner? grogna-t-il.

Avec un rire sans humour, il se leva et alla jusqu'au bar se verser une dose généreuse de whisky. Finn souleva un sourcil tandis que Dan avalait d'un trait le contenu de son verre et le remplissait de nouveau. Il était à peine dix heures du matin.

— Nous aimerions connaître son emploi du temps.

Où est-elle allée ? Avec qui a-t-elle eu des contacts ?

— Elle s'est levée vers dix heures, commença Dan en revenant s'asseoir. Elle s'est fait masser, coiffer, maquiller, manucurer ici, dans la suite.

Le whisky aidait. Il avait la délicieuse sensation de flotter à trois centimètres du sol. Il buvait d'une main, fumait de l'autre. Ses gestes étaient machinaux, curieusement rythmés.

— Elle a répondu à une interview pour le Chicago Tribune, puis elle est descendue déjeuner. Elle avait d'autres rendez-vous dans l'après-midi : réunions et entretiens. La plupart se sont déroulés ici.

Il écrasa le mégot dans le cendrier, et contempla le halo bleuté au-dessus de sa tête.

— Vous étiez avec elle? s'enquit Finn.

Dan le mitrailla des yeux, puis leva les épaules.

— J'entrais, je sortais. Je n'ai pas été beaucoup là.

Angela n'aimait pas être distraite pendant ses interviews avec la presse. Elle en avait une autre au dîner avec Première, pour la promotion de sa prochaine émission spéciale. Elle m'a dit qu'elle ne

savait pas combien de temps ça durerait, qu'elle avait un autre rendez-vous ensuite, et que je n'avais qu'à aller dans un bar m'amuser un peu.

— C'est ce que vous avez fait? demanda Jenner.

— J'ai mangé un steak, bu quelques verres, écouté le pianiste du Pump Room.

— Vous étiez seul ou accompagné ?

— Seul. Depuis quelque temps, nous avons rarement eu un moment pour nous détendre. J'étais content de pouvoir en profiter. Mais c'est l'emploi du temps d'Angela qui vous intéresse, ou le mien?

— Les deux, répondit aimablement Jenner.

Il gribouilla sur son carnet, esquaissa le plan de la chambre, puis un portrait de Gardner.

— Quand avez-vous vu votre femme pour la dernière fois ?

— Juste avant dix-neuf heures. Elle se préparait à sortir.

— Vous a-t-elle dit qu'elle comptait rencontrer Deanna Reynolds au studio de la CBC plus tard dans la soirée ?

— Non. Si elle m'en avait parlé, je sais que je l'en aurais découragée, déclara-t-il, se penchant en avant.

Lui aussi, il le sait, ajouta-t-il en désignant Finn d'un coup de tête. C'est pour ça qu'il veut se mêler de l'enquête. Ce n'est un secret pour personne que Deanna Reynolds détestait ma femme. Elle la jalousait et souhaitait la détruire. C'est elle qui a tué Angela, ou qui a commandité son meurtre. Je n'ai aucun doute là-dessus.

— Voilà une théorie intéressante, murmura Finn.

Est-ce ce que vous allez raconter à votre agent publicitaire ? Jenner s'éclaircit la gorge.

— Miss Reynolds a-t-elle menacé votre femme ?

— Je vous l'ai dit : elle s'est littéralement jetée sur elle, un soir. Et

Dieu sait combien de fois elle l'a attaquée verbalement au cours des années. Elle voulait se débarrasser d'Angela. Elle y a réussi. C'est clair, non? Qu'allez-vous faire maintenant?

— Nous envisageons toutes les hypothèses, dit calmement Jenner. Monsieur Gardner, à quelle heure avez-vous regagné votre hôtel cette nuit?

— Minuit et demi, une heure.

— Avez-vous rencontré quelqu'un qui pourrait nous le confirmer ?

— Lieutenant, le sous-entendu m'est désagréable.

Ma femme est morte. Et d'après ce que l'on m'a dit, une seule personne se trouvait avec elle. Une personne qui avait toutes les raisons de s'en prendre à elle. Je n'apprécie guère qu'on me demande de fournir un alibi.

— Le pouvez-vous seulement? intervint Finn.

— Riley, vous êtes odieux. Pensez-vous vraiment pouvoir détourner la police de Deanna et me la mettre sur le dos ?

— Vous n'avez pas répondu à ma question, il me semble.

— Il est possible qu'un des gardiens de nuit m'ait vu entrer. Il est possible aussi qu'une des serveuses du bar se souvienne de m'avoir vu, et de l'heure à laquelle je suis parti. Quel est donc l'alibi de Deanna Reynolds?

— Je crains de ne pas pouvoir en discuter pour l'instant. Avez-vous une idée sur la façon dont votre femme a pu avoir accès au studio B de l'immeuble de la CBC ? voulut savoir Jenner, intrigué par la violence des réactions de Gardner.

— Elle y a travaillé un certain temps. J'imagine qu'elle est passée par la porte. Elle connaissait le chemin.

— Un nouveau système de sécurité a été mis en place depuis le départ de Miss Perkins.

— Dans ce cas, je suppose que c'est Deanna qui lui a ouvert. Pour la tuer ensuite... Rendez-vous compte des conséquences pour les indices d'écoute, Lieutenant!

Lui, il le sait bien, ajouta-t-il en désignant Finn du bout de l'index.

Combien de téléspectateurs allumeront leur poste juste pour voir une meurtrière, Riley? Elle massacrera la concurrence. Comme elle a assassiné Angela.

— La personne qui a tué votre femme n'en retirera aucun bénéfice, répliqua Jenner.

Il était content de constater que Finn restait impassible, du moins en apparence. Ils travaillaient bien ensemble. Ils formaient une équipe.

— Miss Perkins avait-elle un agenda?

— C'est sa secrétaire qui le tenait, mais Angela avait toujours un petit carnet de rendez-vous dans son sac.

— Pouvons-nous jeter un coup d'œil dans sa chambre ? Dan appuya les talons de ses mains sur ses yeux.

— Allez-y ! soupira-t-il.

— Vous devriez commander un petit déjeuner.

— Ouais, c'est ça.

Jenner sortit une carte de visite et la déposa sur la table basse, à côté du cendrier débordant de mégots.

— Si vous pensez à quoi que ce soit qui pourrait intéresser notre enquête, contactez-moi. Nous nous éclipsons quelques minutes.

Dans la chambre, Finn commença par ouvrir les rideaux. Une lumière éclatante inonda la pièce. La commode croulait sous les pots de crème et les flacons, joujoux coûteux d'une femme narcissique pouvant s'offrir ce qu'il y avait de mieux. Une flûte de Champagne, marquée sur le bord de rouge à lèvres, trônait au milieu. Un négligé de satin était gracieusement drapé sur le bras d'un fauteuil. Seule, la présence sur le valet d'un costume trahissait la présence d'un homme.

— Lieutenant, vous ne m'aviez pas signalé qu'elle avait un carnet de rendez-vous dans son sac.

— Il n'y était pas. Produits de beauté, clé de la chambre d'hôtel, cigarettes, briquet, mouchoir de soie, pastilles pour l'haleine fraîche,

portefeuille en cuir contenant pièces d'identité, cartes de crédit et environ trois cents dollars en liquide... mais pas de carnet de rendez-vous.

— C'est intéressant... Cette flûte était la sienne, n'est-ce pas?

— C'est vraisemblable.

— Il y en avait une autre, sur le bar. Avec du rouge à lèvres plus foncé.

— Vous avez le sens de l'observation, monsieur Riley. Allons donc nous renseigner auprès du service des chambres. Nous saurons en compagnie de qui elle buvait.

Carla Mendez n'avait pas connu une existence particulièrement passionnante. Aînée de cinq enfants, fille de chausseur et de serveuse, elle avait vécu dans la simplicité. A trente-trois ans, elle avait elle-même trois enfants, un mari servile et le plus souvent chômeur.

Carla ne se plaignait pas de son métier de femme de chambre. Elle n'y prenait aucun plaisir particulier, mais elle était efficace, et en profitait pour empocher savonnettes, bouteilles de shampoing miniatures... et pourboires.

Petite, solidement bâtie, elle avait les cheveux noirs aux boucles serrées et de minuscules yeux foncés, perdus dans un labyrinthe de rides d'inquiétude. Le regard brillant, elle observait tour à tour le flic et le journaliste.

Elle n'aimait pas les flics. Si Jenner l'avait abordée seul, elle se serait refermée comme une huître. Par principe. Mais Finn Riley, avec ses fossettes quand il souriait et sa courtoisie, était irrésistible.

Et il voulait l'interviewer !

C'était le moment le plus excitant de toute sa vie !

Jenner décida de laisser à Finn toute l'initiative.

— À quelle heure êtes-vous venue préparer le lit de Miss Perkins, Madame Mendez?

— Vingt-deux heures. En général, je passais beaucoup plus tôt, mais elle ne voulait pas être dérangée. Elle avait des rendez-vous.

Carla tira sur l'ourlet de sa jupe avant de poursuivre:

— J'aime pas travailler tard comme ça, mais elle était très gentille.

Génèreuse, aussi, puisqu'elle l'avait gratifiée d'un pourboire de vingt dollars !

— ... Je l'avais vue, à la télé. Pourtant, elle était pas prétentieuse. Vraiment polie. Mais désordre. Elle et son mari utilisaient au moins six draps de bain par jour. Et tous les cendriers débordaient. Il y avait de la vaisselle partout... Nettoyer après les gens, ça vous renseigne.

— Je n'en doute pas, dit Finn avec un sourire encourageant. Miss Perkins était-elle avec son mari, quand vous êtes venue?

— Sais pas. Je l'ai pas vu, je l'ai pas entendu. Mais elle, je l'ai entendue. Et l'autre.

— L'autre ?

— L'autre femme. Elles se battaient comme chien et chat. Carla défroissa son tablier, admira le bout de ses chaussures.

— C'est pas que j'ai écouté, remarquez. Je me mêle de mes affaires. Je suis dans cet hôtel depuis sept ans.

Mais quand j'ai appris qu'elle avait été tuée... Miss Perkins, bien sûr... J'ai dit à Gino, c'est mon mari, je lui ai dit que je l'avais entendue se disputer avec une dame quelques heures avant sa mort, dans sa suite. Il m'a répondu que je devrais peut-être en parler à mon chef, mais j'ai eu peur que ça pose des problèmes.

— Vous ne vous êtes donc confiée à personne?

— Non. Et je croyais que vous étiez au courant.

Vous l'étiez pas?

— Que pouvez-vous nous dire de la personne avec qui se trouvait Miss Perkins ?

— Je l'ai pas vue, mais je l'ai entendue. Toutes les deux, je les ai entendues. L'autre a dit : « J'en ai assez de tes petits jeux, Angela. D'une manière ou d'une autre, ils cesseront. » Miss Perkins a ri. J'ai su

que c'était elle, parce que je l'ai souvent regardée à la télé.

Elle a un rire méchant. Et elle a répondu quelque chose comme : « Oh, tu continueras de jouer, ma chérie.

L'enjeu est... L'enjeu est trop important. » Elles se sont insultées un moment Ensuite, l'autre a crié : « Je pourrais te tuer, Angela. Mais j'ai une meilleure idée. »

La porte a claqué. Miss Perkins a recommencé à rire.

J'ai fini de ranger et je suis sortie dans le couloir.

— Madame Mendez, vous avez un sens aigu de l'observation, la félicite Finn.

— C'est naturel, chez moi. On en voit, des choses, dans un hôtel !

— Je n'en doute pas. Je me demande si... Avez-vous vu la femme lorsqu'elle est sortie ?

— Non. Il n'y avait personne dehors, mais il m'a fallu quelques secondes pour finir d'empiler des serviettes propres dans la salle de bains. Elle devait être déjà dans l'ascenseur. C'était ma dernière chambre.

Après ça, je suis rentrée chez moi. Le lendemain, j'ai appris que Miss Perkins avait été assassinée. Au début, j'ai cru que c'était peut-être cette dame, qu'elle était revenue dans la suite. Mais j'ai su que ça s'était passé ailleurs, au studio où Deanna Reynolds enregistre son émission. J'aime mieux la sienne, d'ailleurs. Elle a un plus joli sourire.

C'est avec ce sourire que Deanna tenta de convaincre Finn, qui hésitait devant la porte du chalet.

— Je vais bien, lui répéta-t-elle pour la centième fois depuis qu'elle avait quitté l'hôpital trois jours auparavant. Tu peux aller faire les courses au village, je n'ai rien à craindre ici toute seule. D'ailleurs, ajouta-t-elle en se penchant pour gratter le chien entre les oreilles... J'ai avec moi un champion.

— Un champion des poules mouillées, oui. Laisse-moi donc m'inquiéter à ma guise, veux-tu ? C'est encore tout nouveau, pour moi.

Il lui prit le visage dans les deux mains et sourit en concluant :

— J'aime me tourmenter pour toi, Deanna.

— Du moment que tu n'oublies pas de m'acheter mon chocolat...

— Une grosse tablette de noir sans amandes.

Il l'embrassa, et fut soulagé de sentir les lèvres de Deanna s'entrouvrir sous les siennes. Ils avaient passé une journée tranquille ensemble, mais elle dormait toujours d'un sommeil agité, peuplé de cauchemars.

— Si tu te reposais un peu, Kansas ?

— Va donc me chercher mon chocolat. Ensuite, tu auras le droit de faire la sieste avec moi.

— Excellente idée. Je n'en ai pas pour longtemps.

Non, songea-t-elle en le regardant s'éloigner vers la voiture. Il ne s'absenterait pas longtemps. Il ne supportait pas de la laisser seule. Mais que craignait-il, au juste ? Qu'elle pique une crise de nerfs ? Qu'elle s'enfuie de la maison en hurlant ?

Avec un soupir, elle s'accroupit devant Cronkite, qui gémissait en grattant à la porte. Il adorait monter en voiture. Mais Finn avait tenu à ce qu'il reste avec elle.

Un garde du corps canin.

Elle ne pouvait guère en vouloir à Finn de la surprotéger, après tous ces événements. Car elle s'était trouvée en présence du meurtrier. Un meurtrier qui aurait pu la tuer, elle aussi. Tout le monde se faisait du souci pour elle, ses parents, Fran, Simon, Jeff, Margaret, Cassie. Roger et Joe et bien d'autres collègues de la rédaction. Même Loren et Barlow lui avaient téléphoné pour lui exprimer leur sollicitude.

— Prenez tout le temps qu'il vous faudra, lui avait conseillé Loren. Ne revenez qu'une fois complètement remise.

Mais elle allait bien. Elle était vivante.

Personne n'avait attenté à sa vie. Ils pouvaient le comprendre, non? Oui, elle s'était trouvée seule avec l'assassin. Mais elle était bel et bien vivante.

Se redressant, elle erra dans le chalet, mettant en ordre ce qui l'était déjà. Elle se prépara un thé dont elle ne voulait pas, puis se promena de nouveau, sa tasse entre les mains. Elle raviva le feu dans la cheminée.

Elle contempla le paysage par la fenêtre. Elle s'assit sur le canapé.

Elle éprouvait un besoin impérieux de travailler.

Ce n'était pas un de ces week-ends remplis de rires, d'amour et de discussions sur ce qui se passait dans le monde. Il n'y avait pas un journal en vue ! Et Finn affirmait que le câble ne fonctionnait pas : elle ne pouvait donc même pas regarder la télévision.

Il essayait de la tenir à l'écart de l'actualité. De l'enfermer dans une bulle confortable et douillette, où rien, ni personne, ne pouvait la blesser.

Hantée par le drame, elle n'avait pas protesté. Elle l'avait autorisé à tout mettre de côté pour elle.

Mais à présent, elle avait envie d'agir.

— Nous rentrons à Chicago, annonça-t-elle au chien, qui répondit d'un battement de queue vigoureux.

Alors qu'elle s'apprêtait à monter à l'étage préparer son bagage, elle perçut un bruit de moteur au-dehors.

— Ce ne peut pas être déjà lui, marmonna-t-elle en revenant vers la porte d'entrée. Écoute, Cronkite, du calme ! Je l'aime, moi aussi, mais il n'est pas parti depuis dix minutes.

Deanna ouvrit, et Cronkite se propulsa dehors.

Mais lorsqu'elle vit la voiture, le sourire de la jeune femme s'effaça.

Elle ne reconnaissait pas cette berline d'un brun terne, aux pare-chocs défoncés. En revanche, elle reconnut Jenner, et se surprit à serrer le col de son chemisier autour de son cou. Elle aurait dû être soulagée de le voir, sachant qu'il essayait de conclure l'enquête. Au lieu de cela, elle se sentit prise dans un piège de peur et de résignation.

Jenner sourit, visiblement ému par l'accueil de Cronkite.

— Là, là! Tout doux, mon vieux, tout doux !

Cronkite s'assit sur son séant et lui tendit la patte.

Jenner ricana.

— Dis-moi, tu es drôlement bien élevé, toi ! Vous en avez de la chance d'être aussi bien gardée, Miss Reynolds !

— Je crains que ce ne soit là son humeur la plus féroce. Vous avez parcouru un long trajet, Lieutenant.

— La route est belle.

L'air de décembre était glacial. La neige avait fondu, cependant, et les sapins luisaient. La brise sifflait dans les branches dénudées.

— C'est joli, par ici. Ça fait du bien de sortir de la ville.

— En effet.

— Je suis désolé de vous déranger, Miss Reynolds, mais j'ai quelques questions à vous poser concernant l'affaire Perkins.

— Entrez, je vous en prie. Je viens de préparer du thé, mais si vous préférez du café, c'est facile.

Comment

pouvaient-ils

échanger

de

telles

mondanités alors qu'il s'agissait d'un meurtre ?

— Du thé, ce sera parfait.

— Asseyez-vous, j'arrive tout de suite.

— M. Riley n'est pas avec vous ? s'enquit l'inspecteur en embrassant du regard la salle de séjour.

— Il est parti faire quelques courses. Il ne va pas tarder. Jenner continua son examen. Il aimait découvrir les refuges secrets des gens riches. Il remarqua une table et une chaise Hepplewhite. Le tapis était d'origine américaine. Une fabrication artisanale des Indiens Navajos, sans doute. Verrerie irlandaise.

Waterford.

— Vous avez l'œil aiguisé, Lieutenant.

Imperturbable, Deanna se présenta devant lui avec un plateau. Il ne s'en était pas rendu compte, mais il s'était exprimé à voix haute. Tant pis ! Il n'était pas gêné qu'on le prenne en flagrant délit de curiosité : après tout, c'était son métier.

— J'ai toujours eu un faible pour la qualité. Même si je ne peux pas me l'offrir. Ce vase, c'est un Staffordshire ?

— Un Dresde, répliqua Deanna, agacée. Je ne pense pas que vous ayez parcouru tout ce chemin pour admirer notre bric-à-brac. Savez-vous qui a tué Angela ?

— Non. Cependant, nous commençons à mettre en place quelques pièces du puzzle.

Il s'enfonça dans le canapé, le chien se vautrant à ses pieds.

— C'est réconfortant. Du sucre ? Du citron ?

— Pas de citron. Beaucoup de sucre. Il ébaucha un sourire penaud. Deanna le servit.

— C'est mon péché mignon, expliqua-t-il. Le sucre.

Miss Reynolds, je ne voudrais pas vous obliger à me répéter toute votre déposition...

— Je vous en sais gré... Pardonnez-moi ma brusquerie, Lieutenant, mais je ne vois pas ce que je pourrais avoir à rajouter. J'avais un rendez-vous avec Angela. Je m'y suis rendue. Quelqu'un l'avait tuée.

— Ne trouviez-vous pas bizarre qu'elle veuille vous rencontrer si tard?

Deanna l'observa par-dessus le bord de sa tasse.

— Angela avait des exigences étranges...

— Et vous y répondiez sans protester ?

— Non. Je n'avais aucune envie de la voir. Nous étions en froid : ce n'est un secret pour personne. Je savais que nous nous disputerions. J'avais le trac. Je n'apprécie guère les confrontations, Lieutenant, mais je n'ai pas pour habitude de les fuir. Vous êtes sûrement au courant de notre histoire.

— Vous étiez concurrentes, concéda-t-il en inclinant la tête. Vous ne vous aimiez pas.

— C'est exact. Je m'étais préparée à discuter avec elle, et au fond, j'espérais crever l'abcès, afin que nous trouvions un accord à l'amiable. En même temps, je rêvais de pouvoir lui arracher une poignée de cheveux.

Je voulais l'écarter de mon chemin, c'est indéniable.

Mais jamais je n'ai souhaité sa mort... Est-ce la raison de votre visite ? Me considérez-vous comme une suspecte ?

Jenner se frotta le menton.

— Dan Gardner, le mari de la victime est persuadé que vous la haïssez suffisamment pour vouloir l'assassiner. Ou commanditer son meurtre.

— Commanditer son meurtre ? répéta-t-elle en clignant des yeux.

Laissez-moi rire ! Ainsi, j'aurais engagé un tueur, je l'aurais payé pour me débarrasser d'Angela, m'assommer et filmer la suite de la scène.

Ma foi, j'ai une sacrée imagination.

Elle se leva brusquement, les joues rouges de colère.

— Je ne connais même pas ce Dan Gardner. Je suis flattée qu'il me croie à ce point intelligente. Et quel est mon mobile ? Les indices d'écoute ?

— Miss Reynolds, je n'ai pas dit que nous soutenions l'hypothèse de M. Gardner.

— Vous vouliez simplement voir comment j'allais réagir ? J'espère que vous voilà satisfait.

— Miss Reynolds, avez-vous rendu visite à Miss Perkins le soir du meurtre ?

— Mais non ! s'exclama-t-elle en passant une main dans ses cheveux. Pourquoi ? Nous avions rendez-vous au studio.

— Vous auriez pu vous impatienter.

— Angela m'avait dit qu'elle était prise jusqu'à minuit.

— Vous a-t-elle précisé qui elle devait voir ?

— Ses projets personnels ne m'intéressaient aucunement.

— Vous saviez qu'elle avait quelques ennemis ?

— Je savais qu'elle n'était pas appréciée de tout le monde. Peut-être à cause de son caractère, peut-être tout simplement parce qu'elle avait énormément de pouvoir. Elle pouvait se montrer dure et vindicative.

Elle pouvait aussi être charmante et généreuse.

— Je suppose que vous ne l'avez trouvée ni charmante ni généreuse, le jour où elle s'est arrangée pour que vous entriez dans son bureau alors qu'elle était en compagnie du Dr Pike.

- C'est très vieux...
- Mais vous étiez amoureuse de lui ?
- Presque. La nuance est importante.

A quoi bon ? se demanda-t-elle, submergée par une immense lassitude.

— J'ai été blessée et furieuse, avoua-t-elle. Mes sentiments à l'égard des deux protagonistes ont changé du tout au tout.

— Le Dr Pike a tenté de poursuivre sa relation avec vous.

— Il ne voyait pas cet incident sous le même angle que moi. Je ne voulais rien de plus avec lui, et je le lui ai clairement démontré.

— Mais il a insisté.

— Oui.

Derrière ces répliques brèves, Jenner crut déceler une certaine émotion.

— Et ces lettres anonymes, que vous recevez depuis maintenant plusieurs années... Avez-vous pensé qu'il pouvait en être l'auteur?

— Marshall ? Ah, non, ce n'est pas du tout son style.

— Avez-vous fréquenté quelqu'un d'autre que le Dr Pike? Quelqu'un que l'annonce de vos fiançailles aurait bouleversé au point qu'il veuille saccager votre bureau, ou la demeure de M. Riley ?

— Non, il n'y a eu... Que voulez-vous dire? Elle s'agrippa au bras du fauteuil.

— Il paraît logique d'établir un lien entre celui qui vous a adressé toutes ces missives et celui qui s'est introduit dans votre bureau, ainsi que chez M. Riley...

— Quand? chuchota-t-elle... Quand est-ce arrivé?

Intrigué, Jenner cessa de tapoter son crayon sur son bloc-notes. Deanna avait blêmi. Il comprit enfin : Riley ne lui avait rien dit. Il

n'allait pas être content..

— La nuit du meurtre d'Angela Perkins, la demeure de M. Riley a été visitée.

— Non, murmura-t-elle, ses genoux se dérobaient sous elle. Finn ne m'a rien dit..

Elle ferma les yeux de toutes ses forces, les rouvrit

— Mais vous allez tout m'expliquer. Je veux tout savoir. La situation risquait de tourner à l'aigre au retour de Finn. Jenner observa Deanna, tandis qu'il lui exposait les faits. Elle tressaillit une fois, comme si ses mots l'avaient atteinte en plein cœur, puis se figea, le regard lointain.

Lorsqu'il eut terminé, elle ne dit rien tout d'abord.

Elle se pencha pour remplir les tasses de thé. Sa main ne tremblait pas. Jenner admira son calme.

— Vous croyez donc que l'auteur des lettres, celui qui a détruit mon bureau et la maison de Finn, a tué Angela.

—

Il
s'agit
d'une
hypothèse,
répondit-il

prudemment. Logiquement, ce ne peut être qu'une seule et même personne.

— Alors pourquoi pas moi ? s'enquit-elle d'une voix brisée. Pourquoi Angela, et pas moi ? S'il est si enragé, s'il m'en veut à ce point, pourquoi ne pas m'avoir supprimée ?

— Elle représentait un obstacle pour vous, décréta Jenner. Elle eut l'impression d'avoir reçu une gifle.

— Vous voulez dire qu'il l'a fait pour moi ? Mon Dieu !

— Nous ne pouvons pas en être certains, commença Jenner.

Mais Deanna avait bondi de son siège.

— Finn! Seigneur! Il pourrait s'en prendre à Finn.

Si Finn avait été là quand il est entré chez lui... Il faut faire quelque chose.

— Miss Reynolds...

Elle entendit les pneus crisser sur le gravier. Elle pivota sur ses talons et courut dehors.

Il la reçut dans ses bras et la serra très fort, son regard se portant, par-dessus l'épaule de la jeune femme, sur Jenner.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je suis désolé, dit Finn à Deanna.

Jenner les avait laissés seuls. Après avoir lâché sa bombe, songea Finn avec amertume.

— Désolé de quoi? Que je l'aie appris par Jenner?

Ou désolé de ne pas avoir eu suffisamment confiance en moi pour m'en parler tout de suite?

— Je regrette que ce soit arrivé ainsi. Ce n'est pas que je doutais de toi, Deanna. Mais tu sortais de l'hôpital.

— Et tu voulais épargner mon fragile équilibre psychologique. D'où la panne de télévision. D'où ton insistance pour te rendre seul au village faire les courses et revenir sans journal. Nous ne voulons surtout pas risquer de bouleverser cette chère petite Deanna...

— C'est à peu près cela, avoua-t-il en fourrant les poings dans ses poches. Je pensais que tu avait besoin de temps.

— Tu pensais mal. Tu n'avais pas le droit de me cacher cela, Finn ! explosa-t-elle en lui tournant le dos pour monter l'escalier.

— Mais je l'ai fait. Si nous devons nous disputer, restons au moins face à face ! s'écria-t-il en l'arrêtant dans son élan.

— Je peux tout aussi bien me disputer en préparant mes valises.

— Tu veux rentrer? Parfait. Nous partirons dès que nous aurons réglé ce problème.

Elle sortit son sac de voyage du placard.

— *Nous* n'irons nulle part. Je m'en vais. Seule.

Elle se mit à ramasser pots et flacons sur la commode.

— Je retourne chez moi, reprit-elle. Je prendrai mes affaires chez toi plus tard.

— Non.

La bouteille de parfum qu'elle jetait dans le sac rebondit joyeusement sur le matelas.

— Si ! Tu m'as menti, Finn. Si Jenner n'était pas venu aujourd'hui, je ne l'aurais peut-être jamais su. Je n'aurais pas su non plus que tu avais interrogé Dan Gardner et la femme de chambre.

— Grâce à quoi tu auras bénéficié de quelques nuits de sommeil en prime.

— Tu m'as menti ! insista-t-elle. Et ne me dis pas que cacher la vérité est différent. C'est exactement pareil. Je refuse de poursuivre une relation où la franchise n'est pas de mise.

— Tu veux que je sois franc ? D'accord. Il se retourna, ferma la porte.

— Je ferai tout en mon pouvoir pour te protéger.

Tu ne vas pas me quitter comme ça, Deanna. C'est un fait. Épargne-moi tes grands discours sur l'honnêteté : c'est trop facile. Sois franche, toi aussi.

— Bien... En acceptant de t'épouser, j'ai commis une erreur.

J'ai réfléchi. Je veux me concentrer sur ma carrière.

C'est impossible à concilier avec une vie de couple et de famille. J'ai pensé un temps que j'y arriverais, mais j'avais tort.

Le diamant à son annulaire gauche la nargua d'un scintillement insolent. Elle ne put cependant se résoudre à enlever la bague. Pas encore.

— Je ne veux pas me marier avec toi, Finn. Pour l'heure, ma priorité, c'est mon travail.

— Regarde-moi, Deanna.

Les mains sur ses épaules, il la força à lever les yeux.

— Tu mens.

— Je sais que tu ne veux pas croire...

— Doux Jésus ! Deanna, je lis tout sur ton visage !

Tu ne sais pas mentir. Pourquoi ?

— Lâche-moi, Finn.

— Pas question !

— Je ne veux plus de toi, Finn. Est-ce clair ?

— Non!

Il la secoua, l'attira vers lui, couvrit sa bouche de la sienne. Elle frémit, les lèvres brûlantes, tout son corps en éveil.

— Tu veux que je te demande encore pardon ?

murmura-t-il en lui caressant les cheveux. Très bien. Je suis désolé, je t'ai menti, mais si c'était à refaire, je le referais. Je suis prêt à tout pour te protéger.

Elle s'écarta, crispa les poings.

— Je ne veux pas qu'on me protège ! Je n'en ai pas besoin, tu ne comprends donc pas? Il s'est servi de moi pour la tuer, mais il ne va pas m'attaquer directement.

Je ne suis pas visée. Dieu sait à qui il pourrait s'en prendre.

— À moi, répliqua Finn, tout bas. Le problème est là. Tu crains que je ne sois sa prochaine victime. Et tu te dis que le meilleur moyen d'éviter ça, c'est de me laisser tomber.

— Je n'en discuterai pas, Finn.

— Tu as raison. N'essaie plus jamais ces petits jeux avec moi.

— Il va essayer de te tuer. Je le sais.

— Donc, tu as menti, pour me protéger. Nous sommes quittes, Deanna. Tu ne veux pas être protégée.

Moi non plus. Que veux-tu, au juste?

— Que tu cesses de me regarder comme si j'allais tomber en

morceaux.

— Bien. Ensuite?

— Que tu me promettes de ne plus rien me cacher, quoi qu'il arrive.

— D'accord. Et réciproquement. Elle hocha le menton.

— Tu es encore fâché.

— Oui. C'est un effet secondaire, quand la femme que j'aime me coupe en deux.

— Tu as encore envie de moi.

— Oh, oui!

— Nous n'avons pas fait l'amour, depuis cette nuit-là. Tu m'as dorlotée, réconfortée, mais tu ne m'as pas touchée.

— Non. Je voulais te laisser un peu de temps.

— Mais je n'en veux pas ! hurla-t-elle. Je ne suis ni frêle, ni faible, ni délicate. Je suis vivante. Vivante !

Il l'enlaça, l'embrassa. Elle l'attira sur le lit et entreprit avec frénésie de lui arracher ses vêtements.

Son corps arqué vers celui de Finn, vibrant, elle n'avait qu'un désir, le recevoir en elle. Elle entendait les battements fous de son cœur. Elle étouffa un cri de triomphe tandis qu'il ouvrait son chemisier pour chercher la douceur de sa peau nue.

Le vent siffla dans la cheminée. La tempête menaçait, mais le feu crépitait joyeusement.

Finn et Deanna s'étreignirent avec ferveur. Affamé, il voulait la dévorer, lui arracher sa peau déjà moite de passion. Son souffle était chaud, haletant, ses mains brutales dans leur précipitation. Elle se cambra vers lui en gémissant.

Vite. Plus vite. Encore... Ils se fondirent l'un dans l'autre, grisés par le bonheur de n'être plus qu'un.

Chapitre 24

Le cabinet de Marshall Pike ressemblait à un élégant salon. Mais personne n'y habitait. Finn songea à une maison modèle, décorée pour de futurs acheteurs qui ne se vautreraient jamais sur le canapé de brocart et ne se battraient jamais sur le tapis Aubusson. Personne n'aurait l'idée saugrenue de laisser une trace de verre sur la table basse Chippendale. Aucun enfant ne jouerait à cache-cache derrière les tentures de soie ou ne se loverait dans un fauteuil pour lire.

Même son bureau avait davantage l'apparence d'un élément de décor que d'un meuble authentique. Le chêne était poli à merveille, les ornements en cuivre brillants à souhait. Le ficus près de la fenêtre n'était pas en plastique, mais il était tellement parfait, avec ses feuilles impeccables, qu'il aurait tout aussi bien pu l'être.

Finn avait toujours évolué dans un milieu aisé, et savait apprécier les jolies choses. Mais ici, tout était sans âme.

— Bien entendu, c'est avec plaisir que je coopérerais avec la police, affirma Marshall en tirant les manches de sa veste sur les boutons de manchette en or gravés à ses initiales. Comme je vous l'ai expliqué, ils n'ont pas jugé nécessaire de m'interroger.

Pourquoi viendraient-ils me trouver, d'ailleurs? Je n'ai rien à déclarer à la presse.

— Et comme je vous l'ai expliqué, je ne suis pas ici en ma qualité de journaliste. Rien ne vous oblige à parler avec moi Pike, mais si vous refusez...

Finn eut un geste d'impuissance. Jenner serait furieux, car il n'était pas au courant de son initiative.

Mais tant pis. Cette fois, il s'agissait d'une affaire personnelle.

— Quelques-uns de mes collègues pourraient retrouver subitement la mémoire au sujet d'un certain incident entre vous et Angela. Un incident qui a eu droit à deux ou trois entrefilets, il y a deux ans...?

— Je ne vois pas en quoi un épisode aussi trivial pourrait intéresser qui que ce soit.

— C'est incroyable, n'est-ce pas, comme les téléspectateurs peuvent s'attacher à un seul détail ? De surcroît, présentée sous un certain angle, la scène pourrait intriguer la police.

Marshall se rassura : ce type lui tendait une perche.

Rien absolument rien ne le liait à Angela, sinon un moment d'égarement. Et pourtant... un seul mot de travers risquait d'entraîner une campagne publicitaire fatale pour son cabinet.

Après tout, quelques questions... pourquoi pas ?

N'était-il pas expert en matière de communication ? S'il n'était pas capable de se débrouiller en face d'un reporter poussé à bout, il était indigne de tous ces diplômes accrochés derrière lui.

— Mon dernier rendez-vous de la journée a été annulé» annonça-t-il en hochant la tête, comme s'il avait pitié du pauvre couple qui ne bénéficierait pas de ses conseils du jour. Je suis disponible jusqu'à dix-neuf heures. Je peux vous accorder quelques instants.

— C'est tout ce dont j'aurai besoin. Quand avez-vous appris la mort d'Angela ?

— Le lendemain matin du meurtre, aux informations. J'ai été très choqué. J'ai cru comprendre que Deanna se trouvait dans le studio. Comme vous le savez, Deanna et moi sommes sortis ensemble. Je m'inquiète pour elle, évidemment.. J'ai essayé de prendre contact avec elle, de lui transmettre mes amitiés.

— Elle n'en veut pas.

— Seriez-vous possessif, monsieur Riley ?

— Oui, docteur.

— Dans mon métier, il est essentiel d'être juste, décréta Marshall avec un sourire. Je tenais énormément à Deanna, à une époque.

Finn avait compris que plus ses questions seraient courtes, plus les réponses de Marshall seraient circonstanciées.

— Vraiment ?

— L'eau a coulé sous les ponts, depuis. Et Deanna est fiancée avec

vous. Néanmoins, je continuerais, si je le pouvais, d'aider quelqu'un pour qui j'ai encore de l'affection...

— Et Angela Perkins ? Teniez-vous à elle aussi ?

s'enquit Finn en s'adossant contre son fauteuil, guettant la moindre réaction de son interlocuteur.

— Non.

— Cependant, c'est votre liaison avec Miss Perkins qui a marqué la fin de votre relation avec Deanna.

— Il n'y a pas eu de liaison, expliqua patiemment Marshall en croisant les mains sur son bureau. Il y a simplement eu perte momentanée de contrôle et de lucidité. J'ai assez vite compris qu'Angela avait orchestré la scène pour des raisons personnelles.

— C'est-à-dire ?

— À mon avis ? Pour manipuler Deanna, pour la blesser. C'était réussi, ajouta-t-il, lèvres pincées.

Deanna n'a pas accepté le poste que lui offrait Angela à New York, mais elle a aussi rompu avec moi.

— Et vous lui en voulez ?

— Ce que je lui reproche, monsieur Riley, c'est de n'avoir pas voulu considérer l'incident pour ce qu'il était. Un accident de parcours sans importance. Une réaction physique à un stimulus délibéré. Il n'y avait aucune émotion là-dedans. Aucune.

— Certaines personnes sont plus sensibles que d'autres. Deanna, par exemple...

— En effet, concéda le psychologue. Comme Finn se taisait, agacé, il reprit :

— Je ne comprends pas en quoi cette malencontreuse péripétie se rapporte à l'enquête.

— Je n'ai rien affirmé de la sorte, répliqua aimablement Finn. Mais

dites-moi, afin d'éclaircir ce point une fois toutes, où étiez-vous, le soir du meurtre?

Entre vingt-trois heures et deux heures du matin?

— Chez moi.

— Seul?

— Oui, seul, confirma-t-il, décontracté et sûr de lui. Si j'avais planifié un assassinat, vous vous doutez bien que j'aurais pensé à me procurer un alibi. Mais voilà, j'ai dîné seul, étudié quelques dossiers, puis je me suis couché.

— Avez-vous parlé à quelqu'un ? Reçu des coups de téléphone?

— C'est mon service de secrétariat qui prenait mes appels. J'ai horreur d'être interrompu quand je travaille... sauf en cas, d'urgence, bien sûr. Me conseillez-vous de m'adresser à mon avocat, monsieur Riley ?

— Si vous croyez en avoir besoin, oui.

S'il mentait, en tout cas, il parvenait à conserver ses airs d'innocence.

— Quand avez-vous vu Angela pour la dernière fois ? Finn décela dans le regard de Marshall Pike une lueur de plaisir.

— Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle s'est installée à New York. Il y a plus de deux ans.

— Avez-vous eu des contacts avec elle pendant cette période?

— Pourquoi en aurais-je eu ? Il n'y avait rien entre nous.

— Il n'y a rien eu non plus entre Deanna et vous, rétorqua Finn, satisfait de voir le sourire de Marshall s'évaporer. Et pourtant, vous avez continué à l'appeler.

— Plus depuis un an. Elle n'est pas clément.

— Vous avez envoyé des lettres. Téléphoné.

— Non. Pas avant ce drame. Elle ne m'a d'ailleurs pas répondu, aussi

dois-je en conclure qu'elle ne veut pas de mon aide.

Il se leva, estimant qu'il en avait assez dit.

— Comme je vous l'ai dit, j'ai un rendez-vous à dix-neuf heures. Je veux rentrer chez moi me changer.

Cet entretien a été fort intéressant. Transmettez mes amitiés à Deanna.

— Non, je ne pense pas que ce soit raisonnable, répondit Finn en se mettant debout. Encore une question : de journaliste à psychologue.

— Comment pourrais-je vous la refuser ? railla Marshall.

— Au sujet de l'obsession... Si un homme, ou une femme, fait une fixation sur quelqu'un, à long terme j'entends... sur une durée de deux ou trois ans, et si cette personne a des fantasmes sans pouvoir se résoudre à approcher l'autre, si elle se sent trahie...

Qu'éprouve-t-elle? De l'amour ou de la haine?

— C'est un problème délicat, et vous êtes bien vague. Comme le clame le poète, l'amour et la haine sont intrinsèquement liés. L'un comme l'autre peuvent dominer, selon les circonstances, et devenir dangereux.

L'obsession est rarement constructive... Vous préparez une émission sur ce sujet?

— Peut-être, dit Finn en reprenant sa veste. En tant que profane, je me demande si quelqu'un qui est poursuivi par ce genre d'obsession peut le cacher.

Effectuer les gestes quotidiens sans tomber le masque...

Vous savez bien, ce vieux John Smith qui a descendu une douzaine de clients au supermarché : ses voisins le trouvaient si gentil et si discret...

— Ce sont des choses qui arrivent. Pour la plupart, les gens sont habiles à ne montrer que ce qui les arrange. Et en retour, on ne voit que ce qu'on veut bien voir. Si la race humaine était plus simple, nous serions vous comme moi au chômage.

— Vous soulevez un point intéressant. Merci, docteur. Finn quitta le bureau, traversa la salle d'attente et se dirigea vers les ascenseurs en se demandant si Marshall Pike était de ceux qui pouvaient tuer une femme à bout portant et s'en aller comme si de rien n'était.

Était-ce une réaction purement animale? Un instinct territorial? se demanda Finn. Non, son malaise était sincère. Cet homme-là cachait quelque chose.

Restait à découvrir quoi.

Finn décida d'effectuer un petit détour par l'hôtel.

Peut-être que quelqu'un avait aperçu Marshall dans les parages le soir de la mort d'Angela?

Dans son bureau, Marshall s'était rassis. Il attendit le ronronnement de l'ascenseur, puis le silence total.

Saisissant le combiné, il composa le numéro, puis essuya sa main moite sur son visage.

Il entendit la voix de Finn annoncer ce qu'il savait déjà : Deanna était momentanément absente. Il raccrocha violemment et enfouit la tête dans ses mains.

Au diable Finn Riley ! Au diable Angela ! Au diable Deanna. Il devait la voir. Tout de suite.

— Tu n'aurais pas dû rentrer si vite ! protesta Jeff, le front plissé par l'inquiétude.

Il se tenait au seuil de son bureau, qui sentait encore la peinture fraîche.

Tous deux savaient pourquoi les murs avaient été redécorés la moquette remplacée. De longues cicatrices cisaillaient la surface de la table de travail. La police avait ôté les scellés quarante-huit heures auparavant seulement, et tout n'avait pu être réparé ou remplacé.

— J'espérais que tu serais content de me revoir.

— Je le suis, mais pas ici.

Il était huit heures du matin. Ils étaient seuls. Jeff se sentait une responsabilité envers elle jusqu'à l'arrivée des autres.

— Tu as vécu un cauchemar, Deanna, il n'y a même pas une semaine de cela.

Si, songea-t-elle. Une semaine ce soir. Mais elle ne prit pas la peine de le corriger.

— Jeff, j'ai déjà discuté de tout cela avec Finn et...

— Il n'aurait pas dû te permettre de venir. Agacée, elle ravala une riposte cinglante. Elle devait avoir encore les nerfs à fleur de peau, pour s'en prendre ainsi à ce pauvre Jeff.

— Finn ne me permet rien du tout. Si cela peut te rassurer, il est tout à fait d'accord avec toi. J'ai besoin de travailler, Jeff. La mort d'Angela a été horrible, mais ce n'est pas en faisant l'autruche que je résoudrai quoi que ce soit. Et j'ai besoin des copains. Si, si, je t'assure, insista-t-elle en lui tendant la main.

Elle avait abandonné son fauteuil pour se mettre devant la fenêtre.

Jeff soupira, mais il vint vers elle en réponse à son geste.

— Je suppose que ça n'a été facile pour personne.

Avez-vous été interrogés par la police ?

— Ouais, acquiesça-t-il avec une grimace, en remontant ses lunettes sur son nez. Le lieutenant Jenner. « Où étiez-vous la nuit du meurtre » ?

minauda-t-il, imitant à la perfection Jenner... On a eu droit au grand jeu. Simon suait à grosses gouttes. Tu sais comment il est quand il est sous pression. Il se tord les mains, il ravale sa salive. Il était dans un tel état que Fran lui a ordonné de s'allonger, avant de se jeter comme une folle sur le flic en l'accusant de harcèlement.

— Je regrette d'avoir raté ça, murmura-t-elle, appuyant sa tête sur l'épaule de Jeff... Et quoi d'autre ?

J'aimerais autant être au courant, Jeff. J'ai su vaguement que mon

bureau avait été saccagé. Notre sapin en plastique me manque. C'est idiot, n'est-ce pas?

Quand on pense à tout ce qui a été détruit ici, c'est cet arbre de pacotille qui me manque le plus !

— Je t'en trouverai un autre. Tout aussi moche.

— C'est impossible... Alors? Dis-moi tout. Il hésita.

— Il y avait un sacré désordre, Dee. Quand les flics nous ont enfin laissés entrer, Loren a ordonné qu'on fasse le ménage et qu'on redécore l'ensemble. Il était furieux. Pas contre toi, ajouta Jeff précipitamment.

Contre le fait que quelqu'un ait pu entrer ici et... agir ainsi.

— Je vais l'appeler.

— Deanna, je suis navré, mais je ne sait pas quoi te dire d'autre, le suis désolé que tu aies eu à subir tout ça.

J'aimerais pouvoir en dire autant pour Angela, mais ce serait mentir.

— Jeff...

Il lui prit la main et la serra très fort.

— Elle te voulait du mal. Elle a tout fait pour ruiner ta carrière. Elle s'est servie de Lew, elle a menti, manigancé. Non, vraiment, je suis rassuré qu'elle ne soit plus là pour continuer. Je dois te paraître odieusement froid.

— Non, non. Angela n'inspirait pas forcément l'amour et le dévouement.

— Toi, si

Elle leva la tête et lui sourit, quand un bruit à la porte les fit tous deux sursauter.

— Oh ! Mon Dieu ! s'exclama Cassie, un presse-papiers en verre dans une main, une sculpture en bronze dans l'autre. Je croyais qu'on avait encore de la visite....

Jambes flageolantes, Deanna parvint à accomplir deux pas jusqu'à un siège.

— Je suis venue tôt, exptiqua-t-elle d'un ton qu'elle espérait calme. Je voulais rattraper un peu du temps perdu.

— Nous sommes donc trois, décréta Cassie en posant ses armes. Vous êtes sûre que tout va bien ?

— Non, avoua Deanna, paupières closes, mais j'ai envie d'être ici.

Peut-être était-elle nerveuse et fatiguée, mais vers le milieu de la matinée, Deanna eut la satisfaction de constater que l'activité la reconfortait. Il fallait reprogrammer les invités, renoncer à ceux qui n'étaient plus libres, en trouver d'autres. Élaborer de nouveaux projets d'émission. Le bruit ayant couru que Deanna avait repris les rênes, le téléphone se remit à sonner sans arrêt. Les gens venaient de tous les coins du bâtiment, certains sincèrement ébranlés, d'autres simplement curieux.

— Benny aimeraient que tu répondes à une interview, lui annonça Roger. En exclusivité, histoire de ne pas oublier le bon vieux temps.

Deanna lui passa la moitié de sandwich qu'elle grignotait à son bureau maintenant surchargé de dossiers.

— Benny pense beaucoup au bon vieux temps.

— C'est une information, Dee. Un scoop. Quand on pense que ça s'est passé ici-même, dans le studio, et que deux de nos plus grandes vedettes étaient impliquées !

— Donnez-moi un peu de temps, d'accord? Dis-lui que je réfléchis.

— D'accord. Si tu te décides, j'apprécierais que tu me laisses t'interroger, poursuivit-il, les yeux fixés par terre. Ce coup de pouce m'aiderait bien. On parle de nouvelles réductions de personnel, à la rédaction.

— Ce n'est pas nouveau ! Bon, très bien, Roger. En souvenir du bon vieux temps. Mais laisse-moi encore deux jours.

— Dee, tu es un amour ! Je descends. J'ai des commentaires à enregistrer.

Il se leva, abandonnant le sandwich sans y avoir touché.

— Je suis content que tu sois de retour. Tu sais, je suis toujours à ta disposition, si tu as envie de parler.

— Entre nous ? Il eut la bonne grâce de rougir.

— Strictement.

— Excuse-moi, je suis un peu susceptible. Cassie s'occupe d'organiser un rendez-vous d'ici un ou deux jours, d'accord ?

— Quand tu voudras.

Il se dirigea vers la porte et sortit en marmonnant :

— C'est vraiment nul.

— Comme tu dis, acquiesça Deanna en fermant les yeux. Elle se laissa bercer un moment par le murmure impersonnel de la télévision de l'autre côté de la pièce.

Angela était morte, et les médias s'intéressaient encore plus à elle que lors de son vivant.

Mais le pire, le plus sordide, se dit Deanna, c'était qu'elle-même faisait la une de tous les journaux, entraînant un accroissement de sa popularité. Depuis l'assassinat, *Une heure avec Deanna...* ou plutôt, les rediffusions d' *Une heure avec Deanna* gagnaient des points, inexorablement, écrasant la concurrence.

Aucune émission de jeux, aucun feuilleton ne pouvait espérer survivre au poids de la mort et du scandale.

Angela avait offert à sa rivale la plus redoutée tout le succès dont elle avait espéré la priver. Il lui avait suffi de mourir.

— Deanna?

Son cœur cessa de battre, elle sursauta. En face d'elle se trouvait

Simon.

— Oh, pardon, dit-il. Tu n'as pas dû m'entendre frapper.

— Ce n'est pas grave, répliqua-t-elle avec un petit rire forcé. Je suis plus fragile que je ne le croyais. Tu sembles épuisé.

Il essaya de sourire, mais n'y parvint pas.

— J'ai du mal à dormir, avoua-t-il en tripotant une cigarette.

— Tiens ? Je croyais que tu avais arrêté de fumer.

— Moi aussi, soupira-t-il en haussant les épaules. Il paraît que tu veux enregistrer dès lundi.

— C'est exact. Quel est le problème ?

— C'est simplement que... J'ai pensé qu'étant donné les circonstances... mais peut-être n'y attaches-tu aucune importance. Il m'a semblé que...

— Que quoi ? interrompit-elle, exaspérée.

— Le plateau, bredouilla-t-il en passant une main dans ses cheveux. Je me suis dit que tu voudrais peut-

être changer le décor. Les fauteuils... tu sais bien...

Elle porta un poing à sa bouche, tandis qu'une vision d'Angela sans visage lui venait.

— Mon Dieu ! Je n'y pensais plus.

— Je suis désolé, Deanna, j'aurais mieux fait de me taire. Je suis un imbécile.

— Non ! Non ! Tu as eu raison, au contraire. Je ne pense pas que j'aurais supporté... Oh, Simon ! Dieu du ciel !

Il lui tapota l'épaule, maladroit et compatissant

— Je ne voulais pas te contrarier.

— Mais pas du tout ! Mets le décorateur là-dessus tout de suite, je t'en

prie. Qu'il modifie tout, les couleurs, le mobilier, les plantes, tout. Dis-lui...

Simon avait déjà sorti un carnet pour noter ses instructions. Cette réaction toute simple, saine, raviva la jeune femme.

— Merci, Simon.

— Je suis l'homme de tous les détails, n'est-ce pas ?

Ne t'inquiète de rien. Ce sera superbe.

— Je veux que cela reste confortables. Et rentre donc chez toi un peu plus tôt : offre-toi un massage.

— Je préfère travailler.

— Je te comprends.

— Je n'imaginai pas que je serais à ce point affecté, expliqua-t-il en rangeant son bloc-notes. J'ai travaillé avec elle pendant des années. Je ne l'aimais pas beaucoup, mais je la connaissais bien. Je me suis tenu ici même, et elle à ta place. Aujourd'hui, elle est morte. Je ne cesse d'y penser.

— Moi aussi.

— Le meurtrier est entré ici, aussi... Oh, pardon, Deanna! Je ne réussis qu'à nous effrayer tous les deux.

Sans doute suis-je particulièrement ému parce que les obsèques ont lieu ce soir.

— Ce soir? À New York?

— Non, ici. Elle a dû vouloir être enterrée à Chicago, d'où elle a démarré. C'est une cérémonie intime, au funérarium. Je crois que ce serait bien que j'y aille.

— Donne les coordonnées à Cassie, veux-tu. Je pense que je devrais y aller, moi aussi.

— Ce n'est pas stupide, c'est complètement fou !

s'exclama Finn, qui contenait difficilement sa fureur.

Deanna regarda les essuie-glace aller et venir sur le pare-brise. La neige tombée tout au long de la journée s'était transformée en une boue noirâtre le long des trottoirs. À présent, une pluie glacée tombait sans relâche.

C'était une soirée idéale pour un enterrement

— Je t'ai dit que tu n'étais pas obligé de m'accompagner, se défendit-elle, le menton en avant

— Ouais, c'est ça... Ah ! ces maudits journalistes !

grommela-t-il en apercevant les reporters agglutinés devant le bâtiment

Elle faillit s'esclaffer, mais eut peur de passer pour une hystérique.

— Je vais me garer au bout de la rue, prévint-il, les dents serrées. Nous tâcherons de trouver une entrée par l'arrière.

— Je suis désolée de t'avoir traîné jusqu'ici.

Elle avait une migraine dont elle n'osait pas parler.

— Je ne me rappelle pas avoir été « traîné ».

— Je savais bien que tu m'empêcherais de venir seule. Donc, ça revient au même. Je ne saurais pas expliquer ce qui me pousse à être là. Je sens qu'il le faut, c'est tout

Elle se tourna vers lui et lui saisit le bras.

— Celui qui l'a tuée pourrait être là. Je me demande sans arrêt si je ne vais pas le repérer; si, en le regardant dans les yeux, je saurai. J'ai peur.

— Mais tu tiens à entrer.

— Oui.

Grâce à ce temps exécrationnel, ils pouvaient se cacher dans leurs grands

manteaux et sous leurs parapluies. Ils marchèrent en silence, contre le vent Elle remarqua la camionnette de la CBC au moment même où Finn l'entraînait à l'intérieur.

— J'ai horreur des funérailles, grommela-t-il.

Surprise, elle l'observa en train de se déshabiller.

Elle comprit, tout d'un coup.

— Oh, pardon ! Je ne savais pas...

— Je n'y suis pas allé depuis des années. À quoi bon ? Quand on est mort, on est mort Ce ne sont pas quelques fleurs et de la musique qui changeront quoi que ce soit.

— Le but est de réconforter les vivants.

— Il paraît, oui.

— Nous ne nous attarderons pas.

— Finissons-en.

Un murmure de voix leur parvint, sur un fond discret de musique de chambre. L'air était imprégné d'odeurs d'huile de citron, de parfum et de fleurs. De whisky, aussi, Finn en aurait mis sa main au feu.

Des gerbes de roses rouges flanquaient le vestibule, au bout duquel deux grandes portes en chêne étaient ouvertes. Deanna trembla, et Finn mit un bras autour de sa taille.

— Nous pouvons faire demi-tour et repartir, tu sais.

Elle refusa d'un signe de tête. Puis elle vit la première caméra vidéo. Les reporters n'étaient pas seulement dehors. Quelques-uns avaient obtenu l'autorisation d'entrer, avec leur équipe au grand complet. Un entrelacs de câbles jonchaient le tapis.

La salle était pleine de monde. Scrutant les visages, Deanna se demanda si elle y lirait du chagrin ou de la résignation. Le tueur d'Angela était-il là ?

Personne ne pleurait, remarqua Finn. Les visages étaient sombres, blêmes. Les voix assourdies, respectueuses. Les caméras enregistraient

tout.

Une photo d'Angela, dans un cadre doré trônait sur le cercueil en acajou étincelant.

Deanna tressaillit, et Finn resserra son étreinte.

— Sortons d'ici.

— Non.

— Kansas...

Mais en la dévisageant, il nota plus que le choc et l'angoisse. Dans ses yeux, il déchiffrà ce qu'il n'avait pas vu chez les autres : le chagrin.

— Elle m'a aidée à une époque. Celui qui l'a tuée s'est servi de moi. Je ne l'oublierai jamais.

Finn non plus. C'était justement ce qui le terrifiait.

— Il vaudrait mieux éviter Dan Gardner.

Deanna acquiesça, et l'aperçut à l'entrée, recevant des condoléances.

— Lui aussi se sert d'elle, même morte. C'est sordide

— Il va profiter un temps de la publicité. Elle l'aurait compris.

— Peut-être.

— Une scène intéressante, vous n'en trouvez pas ?

s'enquit Loren, se joignant à eux... Vous paraissez en forme, ajouta-il à l'intention de Deanna.

— Vous mentez ? répliqua-t-elle gentiment. Je ne pensais pas que vous viendriez.

- Je pourrais en dire autant de vous. Cela me semblait nécessaire mais je le regrette déjà... D'après les rumeurs, il prévoit de diffuser des images de cette cérémonie lors de la prochaine émission spéciale qu'Angela avait déjà enregistrée pour le mois de mai.

Et il exige cinq mille dollars à la minute de la part des commanditaires. Le pire, c'est qu'il les obtiendra.

— Le mauvais se paie souvent plus cher. Il doit y avoir au moins cinq cents personnes, ici.

— Au moins. Une poignée d'entre elles pleurent vraiment sa mort.

— Oh, Loren !

— J'avoue en être, reprit-il avec un haussement des épaules et un soupir. Vous savez, je me demande si elle méritait ou non ce Dan Gardner.

— En tout cas, elle ne vous méritait pas. Nous ne restons pas, Loren. Vous venez avec nous ?

— Non, j'irai jusqu'au bout. Mais je vous conseille d'éviter toute publicité intempestive. Allez-vous en discrètement.

Lorsqu'ils ferrent près de la sortie, Deanna s'accrocha au cou de Finn.

— Je ne me doutais pas qu'il l'aimait encore.

— Lui non plus, apparemment... Et toi, tu vas bien ?

— Mieux, chuchota-t-elle, la joue sur son épaule.

En effet, sa peur s'était estompée.

— Je suis contente d'être venue.

— Excusez-moi...

Deanna tourna la tête et reconnut Kate Lowell, dans l'embrasure.

— Je suis désolée de vous avoir interrompus.

— Pas du tout, nous partions.

— Moi aussi... Je n'apprécie guère ce genre de festivités, décréta l'actrice. C'était une garce, et je la détestais. Mais je ne suis pas certaine qu'elle ait mérité ça... Je boirais volontiers un whisky. Et

j'aimerais te parler, Deanna... Enfin, à tous les deux, semble-t-il. De toute façon, au point où j'en suis...

Finn haussa un sourcil, et elle sourit.

— C'est fou ce que je suis aimable, ce soir ! Allons dans un bar. Je vais vous offrir un verre et vous raconter une histoire qui pourrait bien vous intéresser.

Chapitre 25

— À Hollywood ! lança Kate en levant son verre de whisky. Le paradis des illusions.

Intriguée, Deanna dégusta une gorgée de vin blanc, tandis que Finn buvait du café.

Le bar dans lequel ils se trouvaient n'était guère fréquenté par les vedettes du spectacle. Un pianiste égrenait ses notes dans un nuage de fumée bleutée. A la demande de Kate, ils s'étaient installés dans un coin reculé. Sur la table égratignée, leurs boissons entouraient un cendrier ébréché.

— Tu as parcouru un bien long chemin pour assister aux obsèques de quelqu'un que tu n'aimais pas, fit remarquer Deanna.

— J'étais dans les murs. Mais même si je ne l'avais pas été, j'aurais effectué le trajet. Pour le plaisir de m'assurer qu'elle était vraiment morte. Je ne pense pas que tu l'aies appréciée plus que moi, mais c'est sans doute plus dur, dans la mesure où c'est toi qui l'as découverte.

Kate posa son verre, son regard se radoucissant.

— D'après ce que j'ai entendu, ce n'était pas joli à voir.

— Non.

— Je regrette de n'avoir pas été à ta place. Tu as toujours été plus sensible que moi. Même après tout ce qu'elle t'a infligé. J'en sais beaucoup plus que tu ne l'imagines, ajouta-t-elle en voyant l'air perplexe de son amie. Des choses qui n'ont jamais été révélées par la presse. Angela te détestait et ne s'en cachait pas... À

cause de vous, précisa-t-elle en inclinant son verre vers Finn, parce que vous n'avez pas couru dans ses bras quand elle a claqué les doigts. Elle n'aurait reculé devant rien pour vous supprimer.

— Ce n'est pas nouveau.

Finn signala à la serveuse d'apporter un autre whisky à la jeune femme.

— Non, c'était juste une introduction, expliqua-t-elle en s'étirant. Tu ne seras sans doute pas étonnée, Deanna, d'apprendre qu'Angela s'est

décarcassée pour connaître ton passé. L'histoire du viol, entre autres. Ça s'est retourné contre elle.

Elle eut un sourire charmant.

— Ce fut le cas pour quelques-uns de ses projets, comme elle les appelait. Rob Winters en était un.

Marshall Pike aussi. Et de nombreux autres. La liste te surprendrait. Elle a engagé les services d'un détective privé du nom de Beeker. Il est à Chicago. Il était chargé de la renseigner. J'ai dû soudoyer la secrétaire d'Angela à raison de cinq mille dollars pour obtenir ses coordonnées. Évidemment, tout le monde a quelque chose à cacher, y compris moi.

— Tu veux dire qu'Angela exerçait un chantage sur les gens ? Qu'elle échangeait des secrets contre de l'argent ?

— De temps en temps. Elle préférait monnayer son silence. C'était toujours elle qui menait le jeu.

Kate se servit distraitement une poignée de cacahuètes.

— « Rends-moi juste un petit service, ma chérie, et je garderai cette information pour moi »... « Sénateur, votre épouse est toxicomane. Ne vous inquiétez pas, je n'en soufflerai mot, à condition que vous m'aidiez... »

Un comédien a été victime d'une relation incestueuse?

Un présentateur a des liens avec le Ku Klux Klan?

Angela était au courant. Elle savait qui cachait un squelette dans son placard. Et dès qu'elle avait assez d'emprise sur la personne en question, elle menaçait d'ouvrir la porte dudit placard. Elle croyait pouvoir en faire autant avec moi.

— Et maintenant, elle est morte, dit Finn.

Kate acquiesça.

— C'est curieux, maintenant que je ne risque plus rien j'ai envie d'agir. En fait, je l'avais décidé la nuit du meurtre. La police va trouver que ça tombe bien : comme dans un mauvais scénario. J'étais avec elle, ce soir-là. Pas dans le studio. À son hôtel, ajouta-t-elle précipitamment en voyant le regard horrifié de Deanna.

Nous nous sommes disputées. Il y avait une femme de chambre à côté, la police est donc probablement déjà au courant.

Elle haussa un sourcil en direction de Finn.

— Je vois que vous le saviez. Parfait. Je vais donc me jeter à l'eau et faire une déclaration avant qu'ils ne viennent me chercher. Je crois même avoir menacé de la tuer, soupira-t-elle, paupières closes. Décidément, le scénario est en-dessous de tout. Je ne l'ai pas assassinée, mais ce sera à vous de décider si vous me croyez ou non une fois que j'aurai terminé.

— Pourquoi nous en parles-tu ? s'enquit Deanna.

Pourquoi ne pas aller à la police ?

— Je suis une actrice avant tout : j'aime choisir mon public. Tu as toujours été bonne pour moi, Deanna. De plus, il me semble normal que tu saches toute l'histoire. Ne t'es-tu pas demandé pourquoi je m'étais désistée si brusquement, avant ton émission ?

Pourquoi ensuite, je n'ai jamais été disponible?

— Si, mais je crois que tu y as déjà répondu.

Angela te faisait chanter. En échange de quoi, tu acceptais de boycotter *Une heure avec Deanna*.

— C'est une des raisons, en effet. Quand tu m'as contactée, il y a deux ans, j'étais dans une situation à la fois précaire et exaltante. J'étais à l'affiche de deux films au succès retentissant. Les critiques me vénéraient. Ne crois surtout pas ces bêtises selon lesquelles les comédiennes ne s'intéressent pas aux articles à leur sujet. Personnellement, je ne me lassais pas de lire tout ce qui me concernait. J'en buvais chaque parole ! assura-t-elle, l'air rêveur. Je pourrais sans doute encore en citer quelques phrases. J'avais toujours voulu être une vedette. Ils me consacraient, me comparaient à Bacall, Bergman et autres Davis. J'y étais parvenue en peu de temps. Mon premier rôle m'avait valu une nomination aux oscars, le second, mon nom en grosses lettres au générique.

Elle rit, but encore.

— J'étais la femme au sourire irrésistible.

L'héroïne, la gentille, celle que toutes les mamans souhaitent voir ramenées à la maison par leur fils.

C'était l'image que Hollywood avait donnée de moi, celle à laquelle étaient attachés mes admirateurs. J'ai respecté leurs souhaits. J'ai joué mon rôle. Ils ont apprécié mon talent, mais l'apparence comptait tout autant.

Elle plissa les yeux.

—

Croyez-vous

que

les

producteurs,

les

réalisateurs, tous ceux qui décident quel film verra le jour et quel film sera relégué dans les fonds de tiroirs inonderaient mon agent d'offres, s'ils savaient que leur actrice préférée, enceinte à dix-sept ans, avait abandonné son bébé sans remords ?

Deanna arrondit la bouche, et Kate émit un rire amer.

— C'est choquant, n'est-ce pas ? Nous avons beau vivre une époque moderne, peu de gens auraient continué de payer une place au cinéma pour me voir jouer les mères éplorées.

— Je ne vois pas en quoi c'est important, bredouilla Deanna, atterrée. Ce choix n'a sûrement pas été facile.

Tu n'étais toi-même qu'une enfant.

Amusée, Kate se tourna vers Finn :

— Est-elle à ce point naïve ?

— Sur certains points, oui, confirma-t-il. Je comprends comment une révélation de ce genre aurait bouleversé les cartes. Vous auriez reçu quelques coups dans la presse. Mais vous vous seriez relevée.

— C'est possible. J'avais peur. Angela le savait. Et j'avais honte. Elle le savait aussi. Au début, elle s'est montrée compatissante. « Comme ça a dû être douloureux pour toi, ma chérie. Tu étais si jeune, et toute ta vie était en suspens pour une malheureuse erreur. Comme tu as dû avoir du mal à décider de ce qu'il y avait de mieux à faire pour le bébé. »

Une larme perla au coin de son œil, et Kate l'essuya d'un geste farouche.

— Oui, j'avais passé des moments atroces, oui, j'avais souffert. Et parce qu'elle manifestait de la sympathie pour mon malheur, j'ai craqué. Dès lors, elle a eu le dessus. Elle m'a rappelé que ma carrière risquait de s'arrêter net, si Hollywood apprenait que j'avais commis une erreur de jeunesse. Oh, elle me comprenait! Mais eux ? Seraient-ils aussi indulgents ?

— Kate, tu avais dix-sept ans !

Très lentement, Kate plongea son regard dans celui de Deanna.

— Suffisamment âgée pour faire un enfant, suffisamment âgée pour l'abandonner. Et pour en payer les conséquences. J'espère être assez forte pour les supporter aujourd'hui. Il y a quelques années, ce n'était pas le cas. C'est aussi simple que cela, avoua-t-elle, sourcils froncés. Je n'aurais pas survécu au courrier, aux articles à sensation, aux mauvaises plaisanteries.

Elle ébaucha de nouveau un sourire, d'une tristesse infinie.

— Je ne peux pas dire que cette perspective m'enchantait davantage maintenant. Mais les flics vont sûrement venir me trouver. Tôt ou tard, ils découvriront les dossiers de Beeker et d'Angela. Je vais devoir choisir le moment et l'endroit pour annoncer la nouvelle. J'aimerais que ce soit au cours de ton émission.

Deanna cligna des yeux.

— Pardon?

— J'ai dit que j'aimerais m'exprimer au cours de ton émission.

— Pourquoi?

— Premièrement, ce serait mon ultime vengeance contre Angela. Je sais, cela te déplaît. Mais la suite te convaincra peut-être : deuxièmement, j'ai confiance en toi. Tu es intelligente et sensible. Ce sera une épreuve pour moi, et j'ai besoin de ton aide. Je suis terrifiée.

Autant te le dire : c'est mon ambition qui m'a poussée à renoncer à ce bébé. Je ne veux plus perdre ce que j'ai acquis, Deanna. Tout ce pour quoi j'ai travaillé. Angela est aussi dangereuse pour moi morte que vivante. De cette manière, j'aurai au moins mon mot à dire sur le moment de l'aveu. Je te respecte, Deanna. Je t'ai toujours respectée. Je vais devoir exposer une partie de ma vie privée, de mes griefs personnels. Je veux que ce soit en présence de quelqu'un pour qui j'ai de l'estime.

— Nous jonglerons avec la programmation, répondit Deanna, et nous enregistrerons lundi.

Kate exhala un soupir et rassembla ce qui lui restait d'énergie.

— Merci.

La pluie glacée avait cessé de tomber, lorsqu'ils arrivèrent chez eux. L'air était froid et humide, de gros nuages noirs couraient dans le ciel. L'une des fenêtres était éclairée. Le chien se mit à aboyer dès l'instant où Finn enfonça la clé dans la serrure.

La maison sentait encore la peinture fraîche.

Vidées de leurs meubles saccagés, les pièces résonnaient désagréablement.

— Nous pouvons dormir à l'hôtel, proposa Finn.

Deanna refusa d'un signe de tête.

— Non. Ça ne servira à rien de fuir la réalité. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir responsable de cette catastrophe.

— C'est ton problème, riposta-t-il, agacé.

— Toutes ces affaires t'appartenaient.

— Et alors ? Ce ne sont que des objets, Deanna.

Tous remplaçables. Tous assurés, en plus.

Elle s'était penchée pour caresser le chien. Finn avait retiré sa veste et l'avait accrochée au portemanteau. Dans la glace, il vit le visage de la jeune femme, las et désespéré.

— Je t'aime tellement. L'idée qu'il est venu ici, qu'il a touché à tout ce qui t'appartenait, m'est pénible.

Il s'accroupit auprès d'elle, et Cronkite se roula sur le dos, pattes écartées. Mais il n'eut pas droit aux chatouilles attendues.

Finn prit Deanna par les épaules, le regard soudain féroce.

— Tu es tout ce que j'ai d'irremplaçable. Dès notre première rencontre, j'ai su que tu compterais plus que tout au monde. Le comprends-tu ? Ce que j'éprouve pour toi est immense, indescriptible. Effrayant. Et merveilleux. — Oui, murmura-t-elle, lui offrant ses lèvres. Oui... Finn essayait de lui enlever son manteau, quand le chien s'immisça entre eux en gémissant.

— Nous mettons Cronkite mal à l'aise, annonça Finn en aidant Deanna à se mettre debout.

— Nous devrions lui trouver une fiancée.

— Il suffit de retourner à la SPA.

— Puisque tu le dis... Mais son sourire s'évapora.

— Finn, j'ai quelque chose à te dire !

— Ça m'a l'air sérieux.

— Pouvons-nous monter ?

Elle voulait aller dans la chambre, puisque celle-ci avait été entièrement restaurée. Au-dessus du lit, masquant l'endroit où le visiteur avait inscrit son message au rouge à lèvres, se trouvait le tableau que Finn avait acheté, lors du fameux vernissage, si longtemps auparavant.

Éveils. Taches de couleurs vives. Énergie et insolence. Il avait compris son besoin de revoir ce souvenir d'une époque sereine.

— Je suppose que les aveux de Kate t'ont bouleversée ?

— Oui. Mais il s'agit d'autre chose, murmura-t-elle en errant de la fenêtre à la cheminée. Je t'aime, Finn.

Il se raidit, sur le qui-vive.

— Il me semble que tu me l'as déjà dit.

— Ce n'est pas pour autant que j'ai le droit d'envahir tous les recoins de ton existence.

Il inclina la tête. Il savait ce qui n'allait pas. Elle était inquiète.

— Par exemple ?

— Tu es fâché ! s'exclama-t-elle, ahurie. Tu me surprendras toujours. Moi qui essayais de me montrer raisonnable...

— Accouche, Deanna.

— Bien. Que savait Angela à ton sujet ?

— Hein ?

— Pas de ça avec moi ! explosa-t-elle en se remettant à aller et venir. Si tu ne veux pas me l'avouer, dis-le. Ton passé n'a pas forcément un rapport avec notre relation, je suis d'accord.

— Doucement ! Arrête-toi. Qu'imagines-tu ?

— Je n'en sais rien. Et si tu crois que je n'ai pas besoin de le savoir, je m'efforcerai de l'accepter. Mais une fois que la police aura interrogé ce Beeker, ton secret risque fort d'être révélé de toute façon.

— Une petite minute ! s'écria-t-il en levant la main, tandis qu'elle déboutonnait la veste de son tailleur.

Interromps-moi si je me trompe, mais tu es en train de me dire que tu soupçonnes Angela de m'avoir fait chanter. C'est bien cela ?

Elle se dirigea au pas de charge vers l'armoire et en sortit un cintre.

— Je t'ai prévenu que je n'insisterais pas si tu me le demandais.

Il s'approcha, plaqua les mains sur ses épaules et la força à s'asseoir.

— À présent, dis-moi ce qui t'incite à croire que j'ai pu être victime d'un chantage.

— Ce soir-là, j'avais rendez-vous avec Angela, parce qu'elle avait quelque chose à m'apprendre à ton sujet. Quelque chose de grave.

Il se laissa choir sur le bord du lit, ivre de rage.

— Elle t'a attirée dans ce studio en brandissant des menaces contre moi?

— Pas directement. Pas précisément, soupira Deanna en passant une main dans ses cheveux. Rien de ce qu'elle m'aurait dit n'aurait changé mes sentiments envers toi. Je tenais à ce qu'elle le comprenne. Et à ce qu'elle nous laisse tranquilles.

— Pourquoi ne t'es-tu pas adressée à moi ? Elle tressaillit, vexée.

— Je voulais régler seule cette affaire. Que m'aurait-elle raconté, Finn ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne suis pas pédé, je ne me drogue pas, je n'ai jamais rien volé, sinon une ou deux bandes dessinées quand j'étais même... et personne ne pourrait le prouver.

— Tu n'es pas drôle.

— Elle n'avait aucune emprise de ce type sur moi, Deanna. J'ai eu une liaison avec elle, au grand jour.

Elle ne fut pas la première ni la dernière, mais je n'ai rien à cacher. Je n'ai jamais été mêlé à une quelconque affaire illégale. Je n'ai pas d'enfant illégitime. Je n'ai jamais tué personne.

Les mots moururent sur ses lèvres, et il blêmit.

— Oh, Seigneur! Seigneur!...

— Finn ! Finn, je suis désolée, je n'aurais pas dû !

— Comment a-t-elle pu ? Et pourquoi ? Pourquoi ?

— Comment a-t-elle pu quoi ? demanda Deanna en venant l'entourer des deux bras.

— Mon meilleur ami, à l'université. Pete Whitney.

Nous étions amoureux de la même fille. Un soir, on s'est saoulés. On s'est battus. Et puis, on a décidé que la fille n'en valait pas la peine, et on s'est remis à boire.

Il s'exprimait d'un ton détaché, en bon reporter.

— Jamais plus je ne me suis enivré comme ça. Il m'a offert ceci, ajouta-t-il en sortant la croix celtique qu'il avait sous sa chemise. Il était mon meilleur ami.

Était, songea Deanna, désemparée.

— Nous avons oublié la fille. Notre amitié primait sur le reste. Nous avons descendu une bouteille entière à nous deux. J'avais l'œil enflé. Je lui ai donné les clés, je me suis installé à la place du passager, je me suis endormi. Nous avions vingt ans. Nous étions stupides.

Se mettre au volant dans un état pareil était absurde.

Nous nous croyions immortels. Pete ne l'était pas.

Je me suis réveillé en entendant son hurlement.

C'est tout. Il a crié, et ensuite, j'ai vu des lumières, des gens. J'avais mal. Il avait pris un virage trop vite. La voiture avait heurté un poteau de signalisation. Nous avions tous deux été éjectés. Je souffrais d'un traumatisme crânien, d'une clavicule et d'un bras cassés, d'hématomes. Pete était mort.

— Oh, Finn ! murmura-t-elle en le serrant très fort.

— C'était ma voiture, ils ont donc pensé que je conduisais.

Ils

allaient

m'inculper

d'homicide

involontaire. Mon père est venu, mais entre-temps, plusieurs témoins avaient affirmé avoir vu Pete prendre le volant. Cela ne changeait rien à la situation, cependant. Il était bel et bien mort. Quant à moi, j'avais eu un comportement inadmissible et irresponsable.

Il crispa les doigts autour de la croix.

— Je ne le cachais pas, Deanna, mais c'est un souvenir douloureux. C'est curieux, j'ai repensé à Pete, tout à l'heure, au funérarium. Je n'avais pas assisté à un enterrement depuis celui de mon ami. Sa mère m'a toujours tenu pour responsable de sa mort. Je la comprends.

— Ce n'est pas toi qui conduisais, Finn.

— Est-ce important? C'aurait pu être moi. Mon père a conclu un accord avec les Whitney. Je n'ai pas été accusé.

Il enfouit le visage dans la chevelure de Deanna.

— Mais j'étais coupable. J'étais tout aussi ivre que Pete. La seule différence c'est que je suis encore vivant.

— Tu as eu droit à une seconde chance, mais pas lui, chuchota-t-elle en posant la main sur la sienne, pour qu'ils tiennent tous deux la croix. Je suis désolée, Finn. Pas autant que lui.

— Angela n'aurait eu aucun mal à présenter l'affaire à sa façon ; il serait apparu que la fortune et l'influence des Riley m'avaient sauvé. Mais c'est toi qu'elle aurait fait chanter. Elle devait se douter qu'il était inutile de s'adresser à moi, — Je veux en parler à la police.

Il la repoussa sur le lit, et ils se pelotonnèrent l'un contre l'autre, tendrement.

— Demain, promit-il... M'aurais-tu protégé, Deanna?

Elle commença par le nier, mais vit la lueur dans ses yeux et comprit qu'il ne serait pas dupe.

— Oui. Et alors ?

— Et alors, merci.

Elle sourit et lui offrit ses lèvres.

Non loin de là, quelqu'un sanglotait. Les larmes étaient brûlantes et amères, elles piquaient la gorge, les yeux, la peau. Tout autour, les portraits de Deanna lui souriaient innocemment.

Seules,

trois

bougies

éclairaient la pièce, leurs flammes rehaussant les reliefs des photos, la boucle d'oreille esseulée, la mèche de cheveux entourée d'un ruban doré. Autant de trésors sur l'autel du désir frustré.

Les cassettes vidéo s'empilaient, mais l'écran demeurait résolument noir et muet, ce soir.

Angela était morte, et cela ne suffisait pas.

L'amour-passion avait actionné la gâchette, mais cela ne suffisait pas. Il fallait aller plus loin.

Dans la pénombre, une silhouette solitaire se recroquevilla sur elle-même, secouée de spasmes désespérés.

Deanna

comprendrait,

elle

devait

comprendre qu'elle était aimée, chérie, adorée.

Il restait encore un moyen de le lui prouver.

Finn aurait préféré conduire seul l'entretien. Jenner aussi. L'un ne parvenant pas à se débarrasser de l'autre, et réciproquement, ils

n'avaient eu qu'une solution : se rendre ensemble chez Beeker.

— Autant faire contre mauvaise fortune bon cœur, soupira Jenner, résigné. Je suis gentil de vous traîner avec moi. Cette déclaration lui valut un regard noir.

— Je ne me laisse traîner par personne, Lieutenant. Et permettez-moi de vous rappeler que vous ne sauriez rien au sujet de Kate Lowell ou de Beeker si nous n'étions pas venus vous apporter cette information.

Jenner sourit et se frotta le menton, qu'il avait oublié de raser.

— J'ai comme l'impression que vous m'auriez

«oublié », si Miss Reynolds n'avait pas insisté.

— Elle préfère savoir que la police a la situation en main.

— Et que pense-t-elle de votre rôle dans cette enquête? Silence.

— Elle ne sait rien, conclut Jenner. Marié depuis trente-deux ans en juillet dernier, je peux vous dire que vous marchez sur des œufs.

— Elle est terrifiée. Et elle le sera jusqu'à ce que le meurtrier d'Angela soit sous les verrous.

— Évidemment. Bon, à propos de Kate Lowell.

Vous qui êtes journaliste, vous ne serez peut-être pas d'accord, mais elle a droit à une vie privée.

— Il est difficile d'avoir une vie privée quand on existe pour et par le public. Je suis partisan du droit de connaître la vérité, Lieutenant. Mais ni du chantage ni du voyeurisme.

— Personnellement, j'ai pitié d'elle. Elle était jeune, elle devait être morte de peur.

— Vous êtes un grand sensible, Lieutenant.

— Tu parles ! On ne peut pas être flic et sensible.

Mais il l'était. Et gêné de l'être, il opta pour l'agressivité.

— Elle aurait quand même pu tuer Angela Perkins.

Finn attendit que Jenner se soit garé en double file.

— Racontez-moi tout.

— Elle se dispute avec Angela à l'hôtel. Elle est à bout de nerfs, exaspérée. Elle entend la femme de chambre dans la pièce à côté, donc elle s'en va. Mais elle suit Angela jusqu'à l'immeuble de la CBC, l'affronte dans le studio et l'assassine froidement. Et puis, voilà que Deanna arrive. Kate Lowell est dans le cinéma depuis des années. Elle sait comment on met en route une caméra.

— Oui, intervint Finn en aspirant une bouffée d'air frais, tandis qu'ils traversaient la rue. Ensuite, elle décide de masquer son mobile en rendant publique la raison précise pour laquelle elle a tué Angela. Mieux vaut avoir été mère célibataire que meurtrière.

— Ça ne marche pas, acheva Jenner.

— Non. Si Beeker possède la moitié des dossiers dont Kate nous a laissé entendre l'existence, nous aurons échafaudé encore une dizaine de scénarios d'ici ce soir.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment, Jenner montrant son insigne au gardien de la sécurité.

Lorsqu'ils furent à l'étage, il scruta le vaste corridor. Les murs étaient ornés de toiles de qualité, la moquette était épaisse, de hautes plantes vertes s'épanouissaient tous les trois mètres dans des niches.

La porte du cabinet Beeker était en verre et s'ouvrait sur une salle d'attente aérée. Une jeune femme brune d'une trentaine d'années veillait derrière un bureau de réception circulaire composé de blocs de verre.

— Bonjour. Que puis-je pour vous ?

— Beeker, répliqua Jenner en brandissant son insigne.

— M. Beeker est en conférence, Lieutenant. Un de ses associés peut-il vous aider?

— C'est Beeker que nous voulons. Nous allons attendre, mais à votre place, je le préviendrais.

— Très bien, murmura-t-elle avec un sourire figé.

Puis-je vous demander de quoi il s'agit?

— D'une affaire de meurtre.

— Bravo, dit Finn, tout bas, tandis qu'ils allaient s'enfoncer dans les confortables fauteuils. Quelle autorité! Le décor est élégant.

— Avec deux ou trois clientes comme Angela Perkins, ce type gagne en un mois ce que je gagne en un an.

— Lieutenant Jenner ? s'enquit la réceptionniste, visiblement vexée... M. Beeker peut vous recevoir.

Elle les conduisit à travers plusieurs bureaux, frappa discrètement à une porte tout au bout, et la poussa.

Clarence Beeker était comme le reste, chic, sobre et pratique. De taille moyenne, mince, il tendit une main fine au policier. Il avait les cheveux grisonnants aux tempes, les traits précis, une beauté qui s'était accrue avec les années.

— Puis-je voir votre insigne ? demanda-t-il d'une voix suave. Jenner était déçu. Il s'était attendu à un détective miteux.

— Vous, monsieur Riley, je vous reconnais pour vous avoir souvent regardé à la télévision le mardi soir.

Comme vous êtes accompagné d'un journaliste, Lieutenant, j'en déduis que c'est une visite non officielle.

— Vous vous trompez. M. Riley est ici en qualité de médiateur du maire.

— Très honoré. Asseyez-vous, je vous en prie, et dites-moi en quoi je puis vous être utile.

— J'enquête sur le meurtre d'Angela Perkins.

C'était une de vos clientes.

— En effet. J'ai été choqué d'apprendre sa mort par la presse.

— Selon nos renseignements, la défunte aurait exercé un chantage sur

plusieurs personnes.

Beeker haussa les sourcils.

— Cela m'étonnerait de la part d'une femme aussi séduisante.

— Et pourtant, ce pourrait être le mobile du crime, intervint Finn. Vous avez constitué divers dossiers pour Miss Perkins.

— C'est exact. Notre association a duré une dizaine d'années. Etant donné la nature de sa profession, il était avantageux pour elle de connaître certains détails, certaines habitudes de ceux qu'elle devait interviewer.

— Son intérêt, et la façon dont elle s'est servie de ces révélations, ont pu la conduire à la mort.

— Monsieur Riley, j'étais employé par Miss Perkins dans un but précis. Je n'avais aucun contrôle sur l'usage qu'elle pouvait faire des informations fournies.

— Et aucune responsabilité.

— Aucune, confirma Beeker, aimablement. Nous offrons un service. Notre cabinet jouit d'une excellente réputation parce que nous sommes habiles, discrets, et que l'on peut compter sur nous. Nous respectons toujours la loi, Lieutenant, ainsi qu'un code d'éthique.

La suite ne dépend pas de nous.

— Une de vos clientes a été tuée d'une balle en plein visage, rétorqua Jenner. Nous voudrions une copie de tous les rapports que vous avez soumis à Miss Perkins.

— C'est avec plaisir que je coopérerais avec la police, malheureusement, c'est impossible. À moins que vous ne soyez muni d'un mandat.

— Vous ne pouvez plus prétexter le droit de protection, monsieur Beeker. Ce qui reste de votre cliente est dans un cercueil.

— J'en ai conscience. Cependant, il se trouve que son époux, M. Gardner, est aussi un client. Je me dois d'accéder à ses désirs.

— Qui sont ?

— Il veut que j'enquête moi-même sur le meurtre de sa femme. Pour être franc, Messieurs, il n'est pas content de la manière dont la police a agi jusqu'ici. Je ne peux donc pas vous remettre ces documents sans un mandat en bonne et due forme. Vous le comprenez, j'en suis certain.

— Et vous comprendrez mon point de vue, j'en suis sûr, insista Finn. Médiateur de la mairie ou non, je suis avant tout reporter. En tant que tel, je me dois d'informer le public. Je pense que celui-ci serait très intéressé d'apprendre le genre de travail que vous avez effectué pour Angela. Je me demande comment vos autres clients réagiraient.

Beeker s'était raidi.

— Je n'apprécie guère vos menaces, monsieur Riley.

— Je m'en doute. Je les profère néanmoins. Je crois, ajouta-t-il en consultant sa montre, qu'il est encore temps d'insérer une « dernière minute » dans le journal du soir. Nous proposerons une version plus approfondie demain.

Mâchoires serrées, Beeker décrocha son téléphone.

— Apportez-moi les dossiers Angela Perkins, ordonna-t-il à sa secrétaire. Tous... Cela risque de prendre quelques minutes.

— Nous ne sommes pas pressés, le rassura Jenner.

En attendant, peut-être pourriez-vous nous dire où vous vous trouviez, le soir de la mort d'Angela Perkins ?

— Avec plaisir : j'étais chez moi, avec mon épouse et ma mère. Nous avons joué au bridge à trois jusqu'à minuit.

— Vous ne voyez aucune objection à ce que j'interroge votre épouse et votre mère?

— Aucune. Puis-je vous proposer un café?

Chapitre 26

Marshall Pike attendait depuis plus d'une heure dans sa voiture devant l'immeuble de la CBC, quand Deanna se décida enfin à en sortir. Il tressaillit en la voyant, partagé entre la colère et le désir. Depuis deux ans, il était obligé de se contenter de son image au petit écran. Dans la pénombre du crépuscule, de ses jambes longues et fines sous sa jupe courte, elle se dirigeait d'une démarche vive vers sa limousine foncée.

—
Deanna

!

s'écria-t-il

en

descendant

précipitamment de son propre véhicule.

Elle s'immobilisa, jeta un coup d'œil dans sa direction, scruta la nuit tombante. Son sourire s'estompa.

— Que veux-tu, Marshall?

— Tu n'as jamais répondu à mes appels.

Il s'entendit geindre et en fut furieux : il voulait à tout prix être fort et dynamique.

— Je n'avais pas envie de parler avec toi.

— Cependant, nous allons discuter, toi et moi, décréta-t-il en plaçant une main sur son épaule.

Ce geste incita le chauffeur à bondir vers eux.

— Dis à ton garde du corps de nous lâcher, Deanna. Tu peux m'accorder cinq minutes, tout de même ?

— Ça va, Tim, merci. Ce ne sera pas long.

— Aucun problème, Miss Reynolds, répondit-il en examinant Marshall de bas en haut. Aucun problème.

— Allons par là, proposa-t-il. Ton gorille nous verra. Je suis sûr qu'il se fera un plaisir de me sauter dessus s'il me voit te malmenier.

— Je n'ai pas peur de toi.

Elle traversa l'aire de stationnement avec lui, espérant que l'entretien serait bref. Le vent était glacial, et elle n'avait aucune envie de discuter avec lui.

— Comme nous n'avons rien à nous dire sur le plan personnel, je suppose que tu veux me parler d'Angela.

— Ça n'a pas dû être facile pour toi.

— En effet.

— Je pourrais t'aider.

— D'un point de vue professionnel ? railla-t-elle en haussant un sourcil. Non, merci. Dis moi ce que tu veux.

Pendant un moment, il la dévisagea. Elle était toujours aussi merveilleuse. Fraîche, séduisante. Le regard lumineux, les lèvres humides.

— Viens dîner avec moi. Dans ce restaurant français que tu aimais tant.

— Marshall, je t'en prie, soupira-t-elle, d'une voix empreinte de lassitude et de pitié.

— Ah, oui ! Je crois avoir oublié de te féliciter pour tes fiançailles avec notre beau journaliste.

— Merci. C'est tout?

— Je veux le dossier.

Devant son air ahuri, il resserra son étreinte.

— Ne fais pas l'idiot. Je sais qu'Angela t'a remis une copie du rapport du détective à mon sujet. Elle me l'a dit. Elle s'en est vantée. Je ne te l'ai pas demandé auparavant, parce que j'espérais que tu finirais par comprendre ce que j'avais à t'offrir. Aujourd'hui, étant donné les circonstances, j'en ai besoin.

— Je ne l'ai pas. Il s'empourpra.

— Tu mens. Elle te l'a donné.

— Oui, c'est exact, confirma-t-elle, le poignet douloureux mais refusant de se débattre. Crois-tu que j'aie pu garder ça tout ce temps ? Il y a longtemps que je l'ai détruit.

Il la saisit des deux bras, cette fois, la soulevant presque du sol.

— Je ne te crois pas.

— Tant pis pour toi. Je ne l'ai pas. Tu ne comprends donc pas que je ne tenais pas assez à toi pour le conserver ?

— Garce !

Ivre de rage, il l'entraîna vers sa voiture.

— Tu ne tiendras pas ce dossier au-dessus de ma tête comme l'épée de Damoclès.

Un grognement lui échappa, il trébucha tandis qu'on le tirait violemment vers l'arrière. Il tomba douloureusement, écrasant sa hanche et son amour-propre.

— Non, Tim ! protesta Deanna, tremblante, en tentant de calmer le chauffeur.

Tim rajusta son manteau. Marshall semblait neutralisé.

— Ça va, Miss Reynolds ?

— Très bien, merci.

— Hé! Dee! Ça va?

Joe, sa casquette de base-ball de travers et sa caméra sur l'épaule vint en courant vers elle.

— Oui, oui.

— J'arrivais, quand j'ai vu ce type te bousculer, expliqua Joe, avant de plisser les yeux. Ma foi, mais c'est le psy, si je ne m'abuse?

Il plaqua une main sur le torse de Marshall, l'empêchant d'avancer.

— Tout doux, mon vieux. Dee, tu veux que j'appelle les flics ? À moins que Tim et moi ne montrions à ce mufle ce qui arrive aux hommes qui harcèlent les jolies jeunes femmes ?

— Lâchez-le.

— Tu es certaine ?

Elle regarda Marshall droit dans les yeux.

— Lâchez-le.

— La dame te donne une chance, marmonna Joe.

Si jamais je te revois dans les parages, gare à toi.

Marshall s'engouffra dans son automobile sans un mot. Il ferma les portières à clé, boucla sa ceinture et démarra en trombe.

— Vous êtes sûre qu'il ne vous a pas blessée, Miss Reynolds?

— Oui, oui. Merci, Tim.

— Aucun problème.

Tim repartit fièrement vers la limousine.

— Je regrette que tu ne m'aies pas laissé lui mettre mon poing dans la figure, soupira Joe... Tu as eu peur, hein? Mince! J'étais tellement furieux que j'ai oublié de filmer la scène!

C'était au moins cela.

— Je pense qu'il est inutile de te préciser que ceci doit rester rigoureusement entre nous.

Il la gratifia d'un sourire charmeur.

— Tu as tout faux ! Une info est une info !

Elle ne souhaitait pas en parler à Finn, mais ils avaient conclu un accord. Ils ne devaient plus rien se cacher. Elle avait espéré qu'il travaillerait tard, ce soir-là, mais comme par hasard, il était déjà à la maison. Il lui ouvrit et l'embrassa avec fougue.

— Salut !

— Salut !

Elle s'accroupit pour donner à Cronkite sa caresse.

— Nous avons eu une petite modification dans l'emploi du temps, et j'ai pu rentrer tôt.

La modification avait consisté en l'annulation de tous ses rendez-vous de l'après-midi afin de pouvoir étudier les dossiers de Beeker avec Jenner.

— J'ai préparé le dîner, ajouta-t-il. Décidée à coopérer, Deanna renifla : — Mmmmm. Ça sent bon.

— C'est une nouvelle recette.

Haussant un sourcil, il posa l'index sous le menton de la jeune femme.

— Alors?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce qui te tracasse ? Elle le repoussa.

— C'est agaçant, à la fin ! Tu ne sais donc pas qu'une femme a besoin de rester mystérieuse, par moments?

Elle ôta son manteau et l'accrocha, histoire de retarder encore un peu l'instant fatidique.

— Que s'est-il passé, Kansas?

— Nous en parlerons tout à l'heure. Je meurs de faim. Il lui barra le chemin.

— Accouche.

À quoi bon discuter, puisqu'elle cherchait précisément à éviter une dispute ?

— Tu me promets de m'écouter jusqu'au bout sans t'emporter?

— D'accord.

Il lui sourit, l'entoura d'un bras solide et l'entraîna vers la dernière marche de l'escalier, sur laquelle ils s'installèrent côte à côte, le chien vautré à leurs pieds.

— C'est à propos d'Angela?

— Pas directement... Il s'agit de Marshall. Il m'a tendu une sorte de piège devant l'immeuble de la station.

— Un piège?

La froideur de son ton mit Deanna sur le quivive, mais Finn paraissait à peu près calme. Intrigué, vaguement exaspéré, mais calme.

— C'est une façon de parler. Il était dans tous ses états. Tu sais que je n'ai jamais réagi à ses appels... Il était furieux, c'est tout. A cause de cela. Et des dossiers qu'Angela m'avait adressés. Je t'ai mis au courant.

Marshall s'est mis en tête que je les avais conservés.

Évidemment, avec cette enquête, il s'inquiète.

— Évidemment, renchérit Finn, fort aimable.

Il connaîtrait la fin de l'histoire de toute manière. Il l'apprendrait par Joe, ou par un de ses collègues de la rédaction. Ce serait encore pire.

— Il y a eu une légère échauffourée.

Une lueur dangereuse vacilla dans les prunelles de Finn.

— Il t'a touchée?

Deanna haussa les épaules dans l'espoir d'alléger l'atmosphère.

— Si l'on veut. En fait, il m'a seulement poussée un peu. Mais Tim était là. Ainsi que Joe. Il n'y a rien eu de grave.

— Il t'a touchée! répéta Finn. Il t'a menacée, aussi?

— Je ne dirais pas cela. Il a simplement... Finn !

hurla-t-elle en le voyant se précipiter vers le portemanteau. Finn, tu m'avais promis d'être raisonnable !

Il la fusilla des yeux.

— J'ai menti.

Genoux flageolants, elle courut dehors derrière lui en enfilant sa veste.

— Arrête ! Tout de suite ! Que vas-tu faire ?

— Expliquer à Pike qu'il n'a pas à mettre les mains sur ma femme !

— Ta femme ?

C'en était trop. Elle le dépassa d'une enjambée, plaquant les deux mains sur sa poitrine.

— Pas de ces mesquineries de macho avec moi, Finn Riley. Je ne...

Les mots moururent sur ses lèvres, tandis qu'il la soulevait sans effort.

— Tu es ma femme, Deanna. Ce n'est pas une insulte. C'est un fait. Quiconque te maltraite doit en répondre devant moi. C'est un autre fait. Ça t'ennuie ?

— Non. Si. Je n'en sais rien... Rentrons et parlons de tout ceci dans le calme.

— A mon retour.

Elle le poursuivit jusqu'à la voiture.

— Je t'accompagne.

— Retourne dans la maison, Deanna.

— Je t'accompagne ! insista-t-elle en ouvrant la portière. Si *mon homme* va se ridiculiser, j'aime autant être là. Ça t'ennuie?

Finn inséra la clé dans le démarreur.

— Pour ça, non !

Deanna n'avait plus qu'à espérer que Marshall ne fût pas chez lui.

Le vent s'était levé, promettant de nouvelles chutes de neige. Finn s'avança au pas de charge jusqu'à la porte d'entrée de Marshall. Il n'avait qu'une idée en tête, et comme tout journaliste expérimenté, il savait ignorer toute distraction éventuelle : les gémissements rageurs de Deanna, le crissement des pneus dans la rue, le froid.

— Il n'en vaut pas la peine ! répéta-t-elle pour la centième fois. À quoi bon lui faire une scène ?

— Ce n'est pas mon intention. Je veux lui parler, et il va m'écouter. Après cela, tu ne le verras ni ne l'entendras plus jamais.

Il attendait cette confrontation depuis le jour où Deanna était sortie du bâtiment de la CBC en larmes. Il souriait déjà à la perspective de satisfaire sa longue attente.

Deanna le vit plisser les yeux comme un prédateur, tandis que la porte s'ouvrait devant eux. L'estomac noué, elle se demanda si elle devait se précipiter entre les deux hommes pour éviter le drame.

Mais Finn ne se jeta pas sur Marshall. Il se contenta d'avancer dans le vestibule.

— Il ne me semble pas vous avoir invité à entrer, décréta Marshall, sa main sur son nœud papillon.

D'ailleurs, je sors.

— Ce ne sera pas long : je ne pense pas que Deanna se sente à l'aise ici.

— Elle est toujours la bienvenue chez moi. Pas vous.

— Ce que vous n'avez pas l'air de comprendre, c'est que nous sommes unis. Quand vous la menacez, vous me menacez aussi. Or, je réagis fort mal aux menaces, docteur.

— La conversation que j'ai eue avec Deanna était personnelle.

— Là encore, vous faites erreur, répliqua Finn en se dirigeant vers lui. Si jamais vous l'approchez de nouveau, si jamais vous posez la main sur elle, je vous enterre, au propre comme au figuré.

— Il existe des lois qui protègent le citoyen de toute attaque dans sa demeure.

— J'ai mieux. Le dossier d'Angela vous concernant était passionnant, Pike.

Marshall se tourna vers Deanna.

— Elle ne l'a pas. Elle l'a détruit.

Marshall accorda de nouveau son attention à Finn.

— Vous n'avez pas le droit de...

— Si, le Premier amendement. Restez au large, Pike. Sans quoi, je vous casserai en deux.

— Espèce de salaud !

La peur poussa Marshall en avant. Il lança le poing, plus par panique que par volonté. Finn esquiva facilement le coup, et lui en rendit un en plein estomac.

Ce fut terminé en quelques secondes. Deanna n'avait pu que lâcher une sorte de miaulement.

Marshall avait grogné. Quant à Finn, il n'avait pas émis le moindre son. Il s'assit sur ses talons, odieusement urbain : — Écoutez-moi attentivement. Ne vous approchez plus jamais de Deanna. N'appellez pas, n'écrivez pas, n'envoyez pas de télégramme. Vous avez bien saisi ?

Marshall cligna des paupières. Finn se remit debout et se plaça aux côtés de Deanna.

— Voilà qui conclut cet interlude... Allons-nous en.

Elle n'avait plus de jambes. Elle chancela.

— Seigneur, Finn ! Seigneur !

— Nous allons devoir réchauffer notre repas, constata-t-il en l'emmenant jusqu'à la voiture.

— Tu veux dire que tu... que tu vas... Nous ne pouvons pas l'abandonner comme ça !

— Bien sûr que si. Il n'a pas besoin de soins médicaux, Deanna. J'ai simplement froissé son costume et bousculé son amour-propre.

— Tu l'as frappé ! s'exclama-t-elle, une fois sanglée, en portant les poings à sa bouche.

Finn avait retrouvé sa bonne humeur. Il conduisait vite, malgré la tempête.

— Ce n'est pas mon genre, mais comme c'est lui qui a commencé... Elle détourna la tête. Elle n'arrivait pas à s'expliquer ce qu'elle ressentait. Finn avait littéralement assassiné Marshall avec quelques paroles.

Puis il s'était écarté, souple et agile comme un danseur.

Elle n'avait rien vu, pas plus que Marshall. Il avait bougé à une allure vertigineuse.

— Arrête, supplia-t-elle. Tout de suite.

Il s'exécuta, craignant qu'elle ne vomisse, furieux contre lui-même de n'avoir pas su maîtriser assez sa colère pour la convaincre de rester à la maison.

— Calme-toi, Deanna. Je suis désolé que tu aies assisté à pareille scène, mais...

Le reste de son discours se perdit dans le vide. D'un mouvement preste, elle arracha sa ceinture et plongea vers lui. Sa bouche était brûlante, humide, gourmande.

Malgré le choc et un sursaut de désir, il perçut les battements affolés de son cœur.

Et ses mains... Doux Jésus ! Ses mains...

Les automobiles défilaient. Finn ne pouvait que gémir sous la pression du corps de Deanna, la langue avide. Lorsqu'enfin elle se résolut à se redresser, tous deux étaient haletants.

— Eh bien ! souffla-t-il... Eh bien !

— Je ne suis pas fière de moi, avoua-t-elle en se laissant retomber sur son siège, les joues roses, le regard brillant. J'ai horreur de la bagarre. Oh, mon Dieu ! soupira-t-elle en riant, vibrante comme un moteur surchauffé... Je sens que je vais exploser.

Dépêche-toi, veux-tu?

— Ouais, grogna-t-il en redémarrant... Ouais...

Deanna, je suis fou de toi !

Il appuya sur l'accélérateur et s'esclaffa. Deanna dut fermer les poings pour ne pas lui arracher ses vêtements.

— Nous sommes tous les deux cinglés. Roule plus vite !

Marshall se consola comme il le put, soignant ses muscles talés à l'aide d'un analgésique. Honteux, furieux, il était parti se réfugier dans un bar, où il avait bu deux whiskies avant de se rendre comme prévu à l'opéra.

Il s'était dit qu'il n'apprécierait ni la musique ni sa compagne. Mais en fait, toutes deux le soulagèrent.

N'était-il pas, après tout, un homme civilisé?

Respectable? Il n'allait pas se laisser impressionner par ce vaurien de Finn Riley. Il attendrait son heure, calmement.

Sous le charme de l'air final de la diva, il se sentait toujours en paix avec lui-même lorsqu'il arriva devant chez lui. La douleur était revenue, mais deux cachets suffiraient à l'atténuer. Mozart avait su l'apaiser. En chantonnant, Marshall mit en marche le dispositif d'alarme. Si Deanna avait le dossier, ce dont il n'était pas sûr, il la persuaderait de le lui rendre. Mais il attendrait que Riley soit en déplacement.

Ils parleraient tous les deux, se promit-il. Ils mettraient une croix définitive sur le passé. Et sur Angela.

Les yeux brillants, il sortit ses clés. Il crut sentir un mouvement à sa gauche. Il eut le temps de se retourner, le temps de comprendre. Il n'eut pas le temps de hurler.

Finn regardait Deanna dormir, quand le téléphone sonna. Ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre en bas de l'escalier et avaient entrepris une lente ascension des marches. À mi-parcours, ils avaient décidé, d'un accord tacite, qu'ils étaient assez loin comme ça.

Il sourit en se remémorant la façon dont elle lui avait arraché ses vêtements. Elle l'avait littéralement attaqué. Bien entendu, il avait été victime consentante, mais elle avait fait preuve d'une énergie surprenante.

Domage qu'il ne se soit pas préoccupé plus tôt de Pike...

Mais il n'avait pas envie de penser à Pike, alors que Deanna était lovée contre lui.

Non, il ne la réveillerait pas, bien qu'il fût très tenté de le faire. Elle semblait avoir enfin trouvé un sommeil sans cauchemars.

Il jura lorsque la sonnerie de l'appareil la fit sursauter.

— Ne t'affole pas.

Comme elle, il s'attendait à entendre à l'autre bout de la ligne une respiration lente.

— Finn? Ici Joe.

— Joe... Je suppose que ce n'est pas la peine de te signaler qu'il est une heure du matin ?

— J'ai un scoop pour toi, coco. Je délirais avec Leno en écoutant la radio de la police. On est tombé sur un appel pour un meurtre à

Lincoln Park.

— Je ne m'occupe pas des crimes.

— J'ai vérifié l'info, Finn. Je me suis dit que tu voudrais être au courant tout de suite. C'était Pike. Tu sais bien, ce psy qui harcelait Dee aujourd'hui.

Quelqu'un l'a tué.

Finn jeta un coup d'oeil vers Deanna.

— Comment?

— Comme Angela. Une balle en pleine figure.

Mon contact au commissariat n'a pas daigné me donner de détails. Mais c'est arrivé juste devant chez lui. Un voisin a entendu le coup de feu vers minuit. Un flic l'a trouvé. Je t'appelle du poste. On a une équipe sur place.

Le reportage sera diffusé dans *Lever du Jour*.

— Merci.

— J'ai pensé que Dee le prendrait mieux si c'était toi qui le lui annonçais.

— Ouais. Tu me tiens au courant?

— Tu parles !

Finn raccrocha, désespéré.

— Quelque chose ne va pas, devina-t-elle. Vas-y franchement, Finn.

Il mit ses mains sur les siennes.

— D'accord. Marshall Pike vient d'être assassiné.

Elle frissonna, puis se figea.

— Comment?

— D'un coup de revolver.

Elle le savait déjà, mais ne put s'empêcher de demander : — Dans le visage ? Comme Angela, n'est-ce pas ?

— Il semble que oui.

Un son étranglé lui échappa, et Finn l'enlaça.

— Ça va, le rassura-t-elle. Il faut que nous expliquions à la police ce qui s'est passé en fin de journée. Il doit y avoir un lien entre cet incident et le meurtre.

— C'est possible.

— Ne tourne pas autour du pot ! trancha-t-elle en se levant. Marshall m'a ennuyée, nous nous sommes rendus chez lui. Quelques heures plus tard, il est mort.

— Et si lien il y a, que proposes-tu de faire ?

— Ce que je pourrai, répliqua-t-elle en mettant un pull et en s'emparant d'un jean. Ce n'est pas moi qui ai manié l'arme, mais j'en suis la cause, il faut que j'agisse.

Elle ne lui résista pas lorsqu'il vint l'entourer des deux bras. Elle s'accrocha à lui, pressant la joue sur son épaule.

— Je ne supporterai pas de ne pas bouger, Finn.

— Allons voir Jenner, suggéra-t-il avant de l'embrasser. Nous trouverons une solution.

— D'accord.

Elle acheva de s'habiller en silence. Finn ne se sentait pas du tout coupable de sa querelle avec Marshall un peu plus tôt, puisqu'il avait agi pour la justice. Peut-être avait-il raison ? Était-ce ce qu'avait pensé celui qui avait visé et tiré ?

— Je t'attends en bas, annonça-t-elle en ravalant un haut-le-cœur.

Elle aperçut l'enveloppe juste avant d'atteindre le rez-de-chaussée. D'une blancheur immaculée, elle semblait jaillir du plancher verni, à quelques centimètres de la porte. Elle se pencha.

Elle ouvrit l'enveloppe alors que Finn arrivait derrière elle.

— Merde !

Il lui prit la feuille des mains.

Il ne te fera plus aucun mal

Lorsqu'ils sortirent de la maison, quelqu'un les observait, le cœur éclatant d'amour, de désir et de chagrin. Tuer pour elle n'avait pas été difficile. Il y était parvenu à deux reprises, il allait devoir continuer.

Peut-être comprendrait-elle enfin ?

Chapitre 27

Dans la salle de régie dominant le studio, Jeff se mordait la lèvre d'angoisse. Deanna s'apprêtait à tourner sa première émission depuis la mort d'Angela.

— Caméra 3, sur Dee ! aboya-t-il. La 2, en plan d'ensemble. Plus large, la 1. La 3, resserre-toi sur Dee.

Musique... parfait... parfait. Applaudissements ! Lancez la bande.

En dessous, sur un plateau tout neuf aux couleurs gaies, décoré de superbes buissons de houx, Deanna se laissa griser par les encouragements de son public. Ils étaient contents de la voir. Ses yeux se remplirent de larmes qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

— Merci, souffla-t-elle enfin. Je suis vraiment très contente d'être de retour parmi vous. Je...

Les mots moururent sur ses lèvres, tandis qu'elle scrutait les visages devant elle. Certains d'entre eux lui étaient familiers : les collègues de la rédaction, et quelques personnalités de la direction avaient eu la gentillesse de venir. Le visage de la jeune femme s'illumina.

— Oui, je suis enchantée de vous revoir, tous autant que vous êtes. Avant de démarrer l'émission, je tiens à vous remercier de votre courrier et de vos appels téléphoniques tout au long de la semaine. Votre soutien nous a été précieux, à moi et à mon équipe, en un moment difficile.

Elle n'en dirait pas davantage. Elle enchaîna très vite :

— Et maintenant, permettez-moi de vous présenter une actrice qui nous a offert des heures innombrables de plaisir. Elle est incandescente. Divine. Son talent est d'or, comme ses yeux. Selon l'hebdomadaire *Newsweek*, Kate Lowell sait « embraser l'écran d'un battement de cils, d'un sourire »... Elle nous a prouvé qu'elle pouvait plaire à la fois au grand public et aux critiques, en restant en haut de l'affiche deux années d'affilée et en gagnant un oscar pour son rôle inoubliable de Tess, dans *Déception*. Mesdames et Messieurs, Kate Lowell!

De nouveau, un tonnerre d'applaudissements. Kate apparut, fraîche et

belle, fascinante à souhait. Mais lorsque Deanna lui prit la main, elle la trouva glacée et tremblante. Elle l'enlaça amicalement.

— Surtout, ne fais rien si tu ne le sens pas, murmura-t-elle à l'oreille de Kate. Je ne te pousserai en rien. Kate marqua une imperceptible hésitation.

— Dieu merci, tu es là, Dee. Asseyons-nous, veux-tu? Je ne tiens plus sur mes jambes.

Ce n'était pas un sujet facile à aborder. Deanna consacra les dix premières minutes aux commérages hollywoodiens, à l'immense plaisir des spectateurs, au point qu'elle soupçonna Kate de vouloir renoncer à ses aveux.

— J'aime jouer les femmes solides, à forte personnalité, affirma Kate en croisant ses longues jambes fines. Il semble que l'on écrive davantage de scénarios pour celles qui luttent pour le respect de leurs valeurs et de leurs croyances. Je suis reconnaissante d'avoir pu les incarner, parce que je ne me suis pas moi-même toujours battue comme je l'aurais dû.

— Vous pensez donc pouvoir y parvenir à travers votre interprétation ?

— Je suis très proche des personnages que j'ai joués. De Tess, en particulier. Car elle a tout sacrifié pour son enfant. L'image que vous renvoie une glace est inversée. D'une certaine manière, c'est ce qui s'est passé entre Tess et moi. J'ai sacrifié mon enfant, ma chance avec mon enfant, quand je l'ai abandonné pour adoption il y a dix ans.

— Mince alors! s'exclama Jeff, les yeux écarquillés, en régie.

Un silence de plomb s'était abattu sur la salie,

— Mince ! La 2, en gros plan sur Kate ! Nom de nom !

Se mordillant toujours la lèvre, il fixa son regard sur Deanna et comprit.. Elle était au courant Le coup était préparé...

— Une grossesse imprévue est forcément un événement qui fait peur, suggéra Deanna, dans l'espoir d'amadouer le public. Quel âge aviez-vous ?

— Dix-sept ans. Comme vous le savez, Dee, j'étais entourée
d'une
famille
aimante.
Je
venais

d'entreprendre ma carrière de mannequin, j'avais le monde entier à mes pieds. Et puis j'ai découvert que j'attendais un bébé.

— Et le père? Vous voulez en parler?

— C'était un gentil garçon, tout aussi terrifié que moi. Mon premier, précisa-t-elle avec un petit sourire.

Lui non plus n'avait aucune expérience. Mais nous étions fous l'un de l'autre, émerveillés par les sentiments qui nous portaient. Quand je lui ai annoncé la nouvelle, il est resté figé, sans rien dire, comme engourdi. Nous étions à Los Angeles, à la plage. Nous avons contemplé les vagues. Il a proposé de m'épouser.

— Certaines personnes pourraient penser que c'était la solution idéale.

— Ce n'était donc pas votre avis?

— Ce n'était bien ni pour moi, ni pour lui, ni pour l'enfant. Deanna lui prit la main.

— J'avais toujours rêvé d'être actrice, reprit Kate d'une voix à peu près égale. J'étais mannequin, et j'espérais par ce biais partir à la conquête de Hollywood. Et voilà que j'étais enceinte.

— Avez-vous envisagé un avortement? Avez-vous discuté de cette alternative avec le père ? Avec votre famille ?

— Oui. Ce fut une épreuve terrible pour mes parents, pourtant, ils ne m'ont jamais laissé tomber. Je les avais blessés, déçus. Je me suis rendu compte beaucoup plus tard à quel point ils en avaient souffert.

Mais jamais ils n'ont flanché. Je ne peux pas expliquer comment j'ai pris ma décision. J'ai agi par instinct, de façon purement émotionnelle. Mais je pense que mes parents y ont eu aussi leur part. J'ai voulu avoir le bébé et le donner en adoption. Je n'imaginais pas combien ce serait douloureux.

— Savez-vous qui a adopté l'enfant?

— Non, répondit-elle en essuyant une larme furtive. Non, je n'ai pas voulu le savoir. J'avais conclu un pacte. J'avais choisi de confier mon bébé à des gens qui l'aimeraient. Ce n'était plus le mien, mais le leur.

Elle doit avoir aujourd'hui dix ans, bientôt onze.

J'espère qu'elle est heureuse. J'espère qu'elle ne m'en veut pas.

— Des milliers de femmes vivent ce que vous avez vécu. Chacune est obligée d'effectuer un choix, forcément pénible, quel qu'il soit. Il me semble que si vous jouez si bien les femmes admirables et courageuses, c'est justement parce que vous avez affronté ce qu'il y a de plus dur.

— Quand j'ai interprété Tess, je me suis souvent demandé comment les choses se seraient passées si j'avais opté pour une autre solution. Je ne le saurai jamais.

— Avez-vous des regrets ?

— Une partie de moi-même regrettera toujours de ne pas avoir été la mère de cette petite. Mais je crois avoir enfin admis, après toutes ces années, que j'avais eu raison. Pour tout le monde.

Deanna s'adressa à la caméra.

— Nous serons de retour dans quelques instants.

Elle se tourna vers Kate :

— Ça va?

— Couci-couça. Je ne pensais pas que ce serait aussi pénible... Les questions vont fuser. Quant à la presse de demain, je préfère ne pas y penser.

— Tu t'en sortiras, tu verras.

— Oui, Dee, murmura-t-elle en se penchant vers son amie. Tu ne peux pas savoir combien je suis heureuse d'avoir pu parler ici, avec toi. J'ai eu la sensation, l'espace d'une ou deux minutes, que nous bavardions comme autrefois, juste toi et moi.

— Peut-être garderas-tu le contact, maintenant ?

— Tu peux compter sur moi. Tu sais, si je détestais tellement Angela, ce n'est pas tant parce qu'elle se servait de moi, mais parce qu'elle se servait de mon bébé. Je suis heureuse d'en avoir désormais conscience.

— C'était superbe ! approuva Fran, les mains sur les hanches, quand Deanna entra dans sa loge. Tu le savais. J'ai bien vu que tu le savais. Mais pourquoi ne pas m'en avoir parlé auparavant ? Je suis ta directrice de production et ta meilleure amie.

— Je n'étais pas certaine qu'elle irait jusqu'au bout.

L'heure qui venait de s'écouler avait épuisé Deanna.

Elle roula les épaules dans le vain espoir de les décontracter, puis s'avança vers sa coiffeuse pour se démaquiller. Fran était vexée. C'était normal.

Compréhensible. Pourvu qu'elle se calme rapidement...

— Je ne voulais pas soulever le sujet avant elle.

Quelles ont été les réactions du public ?

— Une fois le premier choc passé ? D'après moi, environ soixante-cinq pour cent étaient dans son camp.

Dix pour cent n'ont jamais surmonté leur surprise, et les vingt-cinq pour cent restants ont été déçus de constater que leur princesse n'était pas parfaite.

— C'est ce que j'avais plus ou moins prévu. Ce n'est pas mal... Elle s'en remettra, ajouta-t-elle, s'adressant au reflet de Fran dans la glace. Et toi ?

Quelle est ton opinion ?

Fran se réfugia tout d'abord dans un silence pesant, puis exhala un souffle qui souleva sa frange.

— Je suis dans son camp à cent pour cent. La pauvre, elle a dû vivre un enfer. Mais Dee, qu'est-ce qui a bien pu la pousser à révéler cette affaire au grand jour?

— C'est à cause d'Angela.

Quand Deanna lui eut tout raconté, Fran lâcha un sifflement.

— Du chantage ! Je savais qu'elle était odieuse, mais je ne pensais pas qu'elle avait pu descendre si bas.

Je suppose que la liste des suspects vient de s'allonger considérablement... Tu ne crois tout de même pas que Kate...?

— Non, décréta Deanna, qui s'était pourtant posé la question. Et même si je l'avais crue capable d'avoir tué Angela, ce qui n'est pas le cas, je n'aurais aucune raison de penser qu'elle puisse s'en prendre à Marshall. Elle ne le connaissait même pas.

— Ouais... J'aimerais bien que les flics concluent leur enquête et mettent ce type sous les verrous. Je suis folle d'inquiétude à l'idée que tu continues de recevoir ces messages... Enfin, ce qui me rassure, c'est de savoir que Finn ne s'absentera pas tant que l'affaire n'aura pas été résolue.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que...

Fran s'arrêta juste à temps, consulta sa montre et s'écria :

— ... Mon Dieu! Qu'est-ce que je fabrique? J'ai mille et une...

— Fran, interrompit Deanna en lui barrant le chemin. Comment sais-tu que Finn ne s'absentera pas tant que l'affaire n'aura pas été résolue? J'avais entendu dire qu'il devait se rendre à Rome après Noël.

— J'ai... euh... j'ai dû confondre.

— Tu parles !

— Oh, Dee ! Du calme.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'il me l'a dit, d'accord? Et je devais fermer ma grande gueule au lieu de t'avouer qu'il avait annulé le tournage de Rome et tout ce qui l'aurait entraîné au-delà de Chicago.

— Je vois, souffla Dee, paupières baissées.

— Non, tu ne vois rien du tout, parce que tu as des œillères. Crois-tu vraiment qu'il puisse s'envoler tranquillement de l'autre côté de l'Atlantique tant que cela durera? Pour l'amour du ciel, Dee, il t'aime !

— J'en ai conscience... J'ai moi-même beaucoup à faire, acheva-t-elle en sortant au pas de charge.

— Bravo. Myers ! se félicita Fran, furieuse, en décrochant le téléphone pour appeler Finn à son bureau.

Elle venait, par inadvertance, de déclencher une guerre. Autant le prévenir à temps pour qu'il soit suffisamment armé.

Dans son bureau au-dessus de la salle de rédaction, Finn raccrocha en adressant un grognement du côté de Barlow James : — Vous allez avoir du renfort. Deanna est sur le chemin.

— Parfait ! s'exclama Barlow en étirant ses bras au-dessus de la tête. Nous allons régler cette affaire une fois pour toutes.

— Elle l'est déjà, Barlow. Je ne m'éloignerai pas à plus d'une heure de trajet de la maison, tant que la police n'aura pas arrêté le coupable.

— Finn, je comprends que tu te fasses du souci pour Deanna. Je m'inquiète aussi. Mais tu vas sabrer votre émission. Tu réagis de manière excessive.

— Ah, oui? murmura Finn d'un ton calme, trop calme. Moi qui croyais assumer si bien deux meurtres et une agression sur la femme que j'aime.

Barlow ne se laissa pas démonter par l'ironie de cette réplique.

— Ce que j'essaie de te dire, c'est que Deanna peut jouir d'une protection rapprochée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle peut s'offrir une équipe de professionnels. Je ne voudrais surtout pas avoir l'air de mettre en cause ton cran, Finn, mais tu n'es que journaliste. Tu n'es pas gorille. Et bien que remarquable reporter, tu n'as rien d'un détective. Laisse la police faire son métier, occupe-toi du tien. Tu as de lourdes responsabilités, des gens qui se démènent pour toi. Tu as un contrat à respecter envers tes commanditaires, la direction, tes employés. D'un point de vue strictement légal, tu es tenu de voyager quand l'actualité t'y incite. Tu as accepté ces termes. Tu les as même exigés !

— Traîne-moi en justice, proposa Finn, les yeux brillants. La porte s'ouvrit brutalement, et il leva le nez. Deanna se tenait dans l'embrasure, superbe en tailleur de soie, le menton en avant, le regard étincelant de fureur. Elle s'avança jusqu'à lui et plaqua les paumes de ses mains sur le bureau.

— Je ne veux pas de ça !

— Tu n'as pas ton mot à dire là-dedans, Deanna.

C'est moi qui ai choisi.

— Tu n'allais même pas m'en parler ! Tu allais m'inventer un prétexte absurde pour expliquer l'annulation subite de ton voyage. Tu m'aurais menti.

Il aurait même tué pour elle, songea-t-il en haussant les épaules.

— Voyons, Dee, un peu de calme, je t'en prie.

Il s'adossa contre son fauteuil, appuya les bouts de ses doigts les uns contre les autres.

— Comment s'est déroulé l'enregistrement ?

— Arrête ! Arrête ! trancha-t-elle, avant de se retourner vers Barlow... Vous pouvez lui intimer l'ordre d'y aller, non ?

— Je le croyais, admit-il, penaud, en levant, puis en laissant retomber

ses

maines

dans

un

geste

d'impuissance totale. Je suis venu de New York exprès pour lui ouvrir les yeux. J'aurais dû me douter que cela ne servirait à rien. Je descends à la rédaction pendant une heure ou deux. Si vous avez plus de succès que moi, venez m'avertir.

Finn attendit que la porte fût fermée.

— N'insiste pas, Deanna.

— Je veux que tu y ailles, riposta-t-elle en martelant chaque syllabe. Je ne veux pas que cette histoire influence nos existences. C'est important pour moi.

— Tu es importante pour moi.

— Alors fais ce que je te demande.

Il ramassa un crayon, le tripota un instant, le cassa nettement en deux.

— Non.

— Ta carrière est en jeu.

Il inclina la tête, comme pour y réfléchir. Ah, ces fossettes, auxquelles elle ne résistait pas !

— Je ne le pense pas.

— Ils pourraient supprimer ton émission.

— Jeter le bébé avec l'eau du bain? railla-t-il en posant ses talons sur la table, feignant la nonchalance.

J'ai connu des directeurs bêtes comme leurs pieds, c'est vrai. Bon,

admettons qu'ils sucent un programme intéressant, bien considéré, qui rapporte de l'argent et des récompenses, sous prétexte que pendant quelque temps, je voyagerai un peu moins... Il faudrait que tu m'entretiennes. Au fond, je pourrais peut-être en profiter pour prendre tout de suite ma retraite? Je me mettrais au jardinage, ou au golf. Non, j'ai une meilleure idée ! Je deviendrais ton agent. Tu serais ma vedette, tu sais, comme ces chanteuses de country music.

— Ce n'est pas une plaisanterie, Finn.

— Ce n'est pas non plus une tragédie. Le téléphone sonna. Il décrocha, écouta : — Tout à l'heure, trancha-t-il avant de raccrocher.

Je reste sur mes positions, Deanna. Je ne peux pas continuer de suivre l'enquête si je suis en vadrouille en Europe.

— Pourquoi veux-tu la suivre? s'enquit-elle, paupières plissées. C'est donc cela ! Je comprends pourquoi tu as préféré une rediffusion, mardi dernier.

Je comprends pourquoi Jenner t'appelle nuit et jour. Tu ne travailles pas sur En profondeur, mais avec cet inspecteur !

— Ce n'est pas un problème pour lui. Pourquoi le serait-ce pour toi?

Elle pivota sur ses talons.

— Je ne supporte pas que nos vies professionnelle et privée soient aussi intimement liées, au point d'en être déséquilibrées. Je ne supporte pas d'avoir peur comme ça. Je sursaute au moindre bruit, je me braque dès que les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

— Justement. Viens ici, l'invita-t-il en lui tendant les bras. J'ai peur, Deanna.

Elle entrouvrit les lèvres, ahurie.

— Tu ne me l'as jamais dit.

— J'aurais peut-être dû. Mais mon ego en aurait pris un coup. Le fait est que j'ai besoin d'être ici, sur place. C'est la seule façon pour moi de combattre ma terreur.

— Promets-moi seulement de ne prendre aucun risque.

— Ce n'est pas moi qu'il poursuit, Deanna.

— J'aimerais en être sûre, soupira-t-elle en fermant les yeux.

Mais elle n'en était pas sûre du tout.

Après le départ de Deanna, Finn descendit aux archives. Une idée le rongait depuis le meurtre de Marshall, l'impression d'avoir oublié, ou ignoré, un détail.

Le discours de Barlow sur les responsabilités avait réveillé en lui un souvenir. Il scruta les rangées interminables de cassettes vidéo jusqu'en février 1992.

Il mit la bande en route, en avance rapide, éliminant reportages, informations locales, nationales, internationales, rapports de météorologie, exploits sportifs. Il n'était pas certain de la date, ni de ce qui en avait été dit, mais à coup sûr, le contact de Lew McNeil avait dû effectuer au moins une séquence sur la mort de son ex-collègue.

Les yeux plissés, il arrêta le défilement sur l'image d'un journaliste de la CBC, debout sur un trottoir enneigé.

— La violence a encore frappé ce matin, dans cet élégant quartier de New York. Producteur senior de la célèbre émission *Chez Angela*, Lew McNeil a été abattu ce matin devant sa demeure de Brooklyn Heights.

Selon la police, McNeil, né à Chicago, partait pour son travail quand on lui a tiré dessus à bout portant.

L'épouse de McNeil était dans la maison... Elle a été réveillée peu après sept heures par un coup de revolver.

Finn écouta la suite du reportage, le regard fixe. Il visionna encore quelques journaux télévisés, glanant au fur et à mesure toutes les informations concernant l'assassinat. Muni de ses notes, il se rendit à la rédaction. Il y trouva Joe, sur le point de partir en tournage.

— Une question.

— Vite ! Je suis pressé.

— Février 1992. Le meurtre de Lew McNeil. C'est ton équipe qui a filmé, à New York, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu que je te dise ? soupira Joe en polissant ses ongles sur son sweat-shirt. Mon art est reconnaissable entre tous.

— Ouais. Où ?

— Devant chez lui, il me semble... Oui, c'est ça. Ils ont dit qu'il devait être en train de nettoyer son pare-brise.

— Non. Où a-t-il reçu le coup ? Dans la poitrine, à la tête ? Ce n'est précisé nulle part.

— Ah, marmonna Joe, sourcils froncés, essayant de se remémorer la scène. À notre arrivée, ils avaient déjà tout nettoyé. On n'a pas vu le cadavre... Tu connaissais Lew ?

— Un peu.

— Moi aussi. C'est triste... Pourquoi cet interrogatoire ?

— Un truc qui me travaille. Ton journaliste n'a pas demandé de détails à la police ?

— Qui était-ce, déjà ? Ah, oui, Clément. Il n'a pas duré : trop brouillon. J'en sais rien. Écoute, il faut que j'y aille... Ouais, ouais ! ajouta-t-il, revenant sur ses pas... Il me semble que j'ai entendu un des autres reporters parler. Paraît que Lew aurait été frappé en plein visage. C'est moche, hein ?

— Très moche, renchérit Finn, satisfait.

Jenner dégustait sa brioche matinale arrosée de café. Tout en mangeant et en buvant, il examinait les photos accrochées au tableau en liège, La salle de conférence était tranquille, mais il avait laissé les portes ouvertes.

Angela Perkins. Marshall Pike. Il contempla longuement ce qu'il était resté de leur visage.

Il en voulait juste assez à Finn pour laisser son émotion l'emporter sur

l'intellect. Pourquoi ne lui avait-il pas raconté tous les détails de sa conversation avec Pike? Après tout, c'était l'affaire de la police. L'idée que Finn avait pu interviewer Pike tout seul l'agaçait prodigieusement.

Il se rappela leur dernière rencontre, aux petites heures du matin du meurtre de Pike.

Jenner leva un doigt.

— Bon. On sait que le tueur connaît Deanna. Qu'il était au courant de sa relation, ou tout du moins de sa dispute avec Pike.

Il leva un autre doigt.

— On sait qu'il a les coordonnées de Deanna, qu'il avait celles de Pike, et qu'il s'y connaissait suffisamment en matière de vidéo pour mettre en route la caméra après avoir tué Angela Perkins.

— Oui.

— Les lettres ont été poussées sous la porte de Deanna, posées sur son bureau, laissées dans sa voiture et dans l'appartement qu'elle a conservé dans la vieille ville.

Jenner haussa un sourcil, dans l'espoir d'inciter Finn à s'expliquer.

— C'est donc forcément quelqu'un de la CBC.

— Je suis d'accord. En théorie, ajouta Finn avec un sourire qui exaspéra l'inspecteur. Ce pourrait être quelqu'un qui y travaille. Ce pourrait être aussi un admirateur, qui

assiste

régulièrement

aux

enregistrements. Le fonctionnement d'une caméra n'intimide plus grand monde, de nos jours.

— Vous poussez un peu loin.

— Et alors ? Il la voit chaque jour à la télévision.

— Ce pourrait être une femme.

Finn réfléchit un instant, puis hocha le menton.

— C'est possible, mais peu probable. Laissons cette hypothèse de côté pour le moment. Voici ce que je propose : il s'agit d'un homme seul et frustré. Il est célibataire, mais chaque jour Deanna entre par le biais du petit écran dans son salon. Elle est là, avec lui, elle lui parle, lui sourit. Quand elle est là, il ne souffre plus de sa solitude. Et il veut qu'elle soit avec lui pour toujours. Il a des relations difficiles avec les femmes. Il en a un peu peur. Il a le sens de l'organisation, sans doute un métier intéressant avec une certaine responsabilité. Il est sérieux et méticuleux.

Impressionné, Jenner eut une moue :

— De toute évidence, vous avez planché sur la question.

— C'est exact. Parce que j'aime Deanna, et que je crois pouvoir le comprendre. Le hic, c'est qu'il a en lui une sorte de rage. Il n'a pas tué dans un accès de colère.

Au contraire, il l'a fait de sang-froid... Mais il a saccagé ma maison et le bureau de Deanna. Il a inscrit sur les murs ses sentiments. Comment l'a-t-elle trahi ? Qu'est-ce qui a pu changer entre la première missive et le meurtre d'Angela ?

— Elle est venue vivre avec vous ?

— Nous nous fréquentions depuis deux ans, reprit Finn en se penchant en avant. Mais nous nous sommes fiancés. Officiellement. La mort d'Angela, les effractions ont eu lieu presque aussitôt après.

— Il aurait donc tué Angela parce qu'il en voulait à Deanna Reynolds ?

— Il aurait tué Angela, ainsi que Pike, parce qu'il est amoureux de Deanna Reynolds. Comment mieux le lui prouver, qu'en supprimant tous ceux qui peuvent l'irriter ? Il a détruit toutes ses affaires, il s'est acharné sur les esquisses de robes de mariée, les articles de presse annonçant nos projets, les photos de Deanna avec moi. Il était fou de colère parce qu'elle avait déclaré publiquement qu'elle lui préférait

quelqu'un d'autre. Et qu'elle était prête à s'engager.

Acquiesçant avec lenteur, Jenner se mit à gribouiller sur une feuille de papier.

— Vous êtes plutôt psychologue. Pourquoi ne s'est-il pas attaqué à vous ?

Instinctivement, Finn passa les doigts sur sa manche, sous laquelle se trouvait la cicatrice d'une balle. Une balle qui n'était peut-être pas celle d'un tireur d'élite.

— Parce que vous n'avez fait aucun mal à Deanna.

Marshall l'a harcelée le jour même de sa mort, et il y a deux ans il la blessée, quand il est tombé dans le piège d'Angela. J'aurais dû lui parler, marmonna Jenner en tapant le poing sur ses dossiers. Il savait peut-être quelque chose. Peut-être avait-il été menacé.

— J'en doute : il serait venu chez vous en courant.

Ou alors, il me l'aurait dit quand nous avons discuté.

— Vous étiez trop occupé à le frapper.

— Je ne l'ai pas frappé, se défendit Finn en croisant les bras sur le torse. Il m'a attaqué, j'ai riposté. Et je faisais allusion à un entretien que nous avons eu dans son bureau il y a quelques jours.

Jenner cessa de dessiner.

— Vous l'avez rencontré au sujet du meurtre d'Angela Perkins?

— J'avais une hypothèse.

— Que vous ne jugiez pas nécessaire de partager avec moi?

— C'était personnel.

— Il n'y a rien de personnel dans cette affaire.

Rien. Je vous ai autorisé à me suivre parce que vous êtes un homme intelligent et que je compatis avec vous. Mais si vous me doublez, je vous mets dehors.

— Lieutenant, je ferai ce que j'ai à faire. Avec ou sans vous.

— Les journalistes n'ont pas tous les droits. Tâchez de ne pas l'oublier. À présent, j'ai du travail.

Non, se dit Jenner, toute sa sympathie et son admiration mises à part, il n'allait pas laisser à Finn le plaisir de mener l'enquête à sa guise. Il ne se rendait peut-être pas compte qu'il mettait sa vie en péril, mais Jenner, lui, le savait.

Il se leva pour remplir sa tasse de café et jeta un coup d'œil par la porte en verre.

— Tiens! munnura-t-il. Quand on parle du diable...

C'est moi que vous cherchez? demanda-t-il à Finn en lui ouvrant l'entrez. Je vous accorde cinq minutes.

— Ça risque d'être un peu plus long, répliqua Finn en étudiant les clichés exposés, représentant les victimes avant et après leur mort.

Côte à côte, on aurait dit une série d'avant-après qui auraient mal tourné.

— Vous allez en avoir une à rajouter à votre collection.

Vingt minutes plus tard, Jenner mettait un terme à sa conversation avec le commissaire de Brooklyn Heights.

— Ils nous envoient le dossier par téléfax, annonça-t-il à Finn. Bien... Qui savait que McNeil transmettait des informations à Angela?

— Les membres de l'équipe de Deanna, j'en suis à peu près sûr. Je suis prêt à parier aussi, que le bruit a couru à la rédaction. Il y a toujours eu beaucoup d'interaction entre les deux. Sommes-nous sur la même longueur d'onde, Lieutenant? Trois personnes sont mortes parce qu'elles menaçaient Deanna d'une façon ou d'une autre.

— Je n'émettrai aucun commentaire, monsieur Riley. Finn s'écarta du

bureau.

— Sacré nom ! Je ne suis pas ici en tant que journaliste. Je ne suis pas en quête d'un scoop, d'un détail juteux de source policière anonyme. Fouillez-moi, si vous voulez : je n'ai pas de micro.

— Je ne pense pas, en effet, que vous soyez à la recherche de sensationnel. Si je l'avais cru, vous n'auriez pas mis le pied dans cette pièce. Cependant, il me semble que vous êtes un peu trop habitué à fonctionner à votre guise, à diriger tout seul les opérations. Or, la coopération est une affaire délicate.

Finn abattit les poings sur la table.

— Si vous espérez m'envoyer bouler, vous faites fausse route. Un coup de fil suffira, Lieutenant, et vous aurez une douzaine de caméras aux trousses. Je vous infligerai une telle pression que vous ne pourrez même plus éternuer sans qu'on vous mette un micro sous le nez. Ou vous me prenez avec vous, ou je me sers de vous. À vous de choisir.

Jenner croisa les bras devant lui et s'appuya dessus.

— J'ai horreur qu'on me menace.

— Moi aussi. Mais j'irai encore beaucoup plus loin, si vous essayez de me tenir à l'écart maintenant.. Il pourrait perdre la tête à n'importe quel moment. La photo de Deanna se retrouverait là avec les autres.

Vous m'en voulez d'avoir suivi une piste de mon côté.

Parfait Soyez fâché. Mais gardez-moi sinon, Dieu m'est témoin, c'est moi qui vous aurai.

Jenner ravala son irritation en toute objectivité : une guerre des médias le conduirait tout droit à la catastrophe.

— Voici ce que je vous propose, monsieur Riley.

Imaginons que McNeil ait été la première victime des trois. Bien entendu, ceci doit rester entre nous.

— Je vous le répète : je ne suis pas en quête d'un scoop.

— Je me permets simplement d'établir quelques règles de base. Nous allons donc nous en tenir à cette hypothèse, et au fait qu'un nombre

limité de personnes ait pu le savoir, ou avoir connaissance d'un élément pouvant devenir le mobile du crime.

D'un geste de la main, il invita Finn à se rasseoir.

— Commençons donc par Loren Bach, suggéra Jenner en ouvrant le dossier sur Loren qu'Angela avait commandé à Beeker.

Cassie entra dans le bureau de Deanna et poussa un profond soupir. Deanna était au milieu de la pièce, sur un tabouret, la couturière à ses pieds. Des mètres et des mètres de soie blanche cascadaient tout autour.

— Elle est magnifique !

— Elle est à peine commencée, répliqua Deanna...

Mais vous avez raison, elle va être superbe.

— Il faut absolument que j'aille chercher une caméra! s'exclama la secrétaire. Ne bougez surtout pas!

— J'aurais du mal.

— Ne vous trémoussez pas comme ça ! geignit la couturière, la bouche pleine d'épingles.

Elle avait la voix rauque, comme si elle en avait déjà avalé plus qu'une quantité raisonnable.

— Je ne me trémousse pas.

— Vous rebondissez comme un ressort.

— Désolée... Je suis un peu sur les nerfs, sans doute.

— La future mariée ! récita Cassie, qui avait ressurgi, le visage caché derrière un boîtier noir.

Deanna Reynolds, la reine des émissions de jour, a choisi une élégante

création en...

— En soie italienne, déclara la styliste. Avec quelques touches de dentelle irlandaise et une mer de perles d'eau douce.

— Somptueux, commenta Cassie, l'air sobre. Et dites-nous, Miss Reynolds... comment vous sentez-vous en pareille occasion ?

— Je suis terrifiée, avoua-t-elle en fermant les yeux.

Si cette séance d'essayage durait cinq minutes de plus que l'heure prévue à cet effet, elle mettrait la semaine toute entière à rattraper son retard.

— ... et je frôle la crise de nerfs, ajouta-t-elle. Mais hormis cela, j'en profite pleinement.

— Si vous voulez bien rester parfaitement immobile, je vais tourner autour de vous, afin que nos spectateurs puissent avoir une idée de l'ensemble. Cette séquence aura sa place dans ma vidéothèque grandissante sur les coulisses d' *Une heure avec Deanna*.

Deanna sentit son sourire se figer.

— Vous en avez beaucoup ?

— Oh, un petit bout par ci, un petit bout par là.

Simon s'arrachant ce qui lui reste de cheveux. Margaret qui jette des avions en papier. Vous qui courez après l'ascenseur.

Le cœur de la jeune femme se mit à battre plus vite.

— Je n'y ai jamais vraiment prêté attention. Des caméras, il y en a partout, ici. Vous avez toujours celle-ci sous la main, n'est-ce pas ?

— On ne sait jamais... un événement historique, un incident à saisir...

Quelqu'un l'avait saisie, elle, pendant qu'elle dormait dans son fauteuil. Venant à son travail, en repartant, faisant ses courses, jouant avec le bébé de Fran dans son parc, jouant avec le bœuf de Fran dans son parc... Quelqu'un l'avait saisie inconsciente auprès du cadavre d'Angela, dans le studio.

Cassie, qui entrait et sortait dix fois par jour, Cassie, qui connaissait à

la minute près l'emploi du temps de Deanna. Cassie, qui avait eu pour petit ami l'un des cameramen de l'équipe.

— Éteignez ça, Cassie.

— Encore une seconde !

— Eteignez-le ! ordonna-t-elle sèchement.

— Excusez-moi, murmura Cassie, contrite. Je me suis laissée emporter.

— Ce n'est rien. Je suis un peu nerveuse, c'est tout Deanna retrouva son sourire. Imaginer un seul instant que Cassie pût être la meurtrière était absurde !

— C'est votre premier jour, vous êtes fatiguée.

Vous devriez rentrer chez vous. Je reporterai vos rendez-vous de l'après-midi.

— C'est une bonne idée, concéda Deanna. J'ai beaucoup à faire chez moi.

Cassie pinça les lèvres.

— Je ne vous dis pas de courir d'un asile de fous à l'autre. Vous n'arriverez jamais à travailler là-bas, avec les peintres et les menuisiers. J'avais plutôt dans l'id...

Jeff! s'écria-t-elle en se retournant pour suivre la direction du regard de Deanna... Elle est superbe, non?

— Superbe. Si, si, vraiment... Tu l'as filmée?

— Évidemment ! Je ne voulais pas rater ça. Écoute, à moins d'une urgence, ou retarde tout le programme.

Célébrons une grande occasion: Deanna s'en va tôt.

— Excellente idée. Finn a téléphoné, Deanna. Il avait une réunion. Il te verra à la maison. Il pense y être vers seize heures.

— Quelle chance! J'y arriverai peut-être avant lui.

— Pas si vous continuez à remuer comme un asticot! grommela la couturière.

Mais il était à peine quinze heures trente lorsque Deanna remit ses chaussures et s'empara de son sac.

— Cassie, pouvez-vous appelez Tim, s'il vous plaît?

— C'est fait. Il vous attend en bas.

— Merci... Je suis désolée de m'être emportée, pour cette histoire de caméra.

— N'y pensez plus! répondit la secrétaire en continuant d'ouvrir le courrier du jour. Je sais que j'embête tout le monde, mais ça m'amuse. A demain..

— Oui. Ne restez pas trop tard.

Rassurée, Deanna se rendit devant les ascenseurs et consulta sa montre en appuyant sur le bouton d'appel.

Avec un peu de chance, elle pourrait faire une surprise à Finn en étant là la première. Elle n'aurait guère de mal à le convaincre de cuisiner un plat de pâtes au poulet cinq épices. Elle avait envie de quelque chose d'exotique pour fêter cette première journée de retour à la normale.

Elle s'occuperait de ses papiers et donnerait des coups de téléphone. Ensuite, elle s'octroierait une petite pause pour revêtir une tenue seyante en l'honneur de Finn.

Ils dîneraient tard. Très tard, décida-t-elle en atteignant le rez-de-chausée.

Peut-être envelopperait-elle quelques cadeaux de Noël. Ou alors elle convaincrerait Finn de confectionner des biscuits. Elle en profiterait pour lui soumettre quelques idées et projets.

Un rayon de soleil l'incita à sortir ses lunettes noires. Elle les mit et s'engouffra à l'arrière de la limousine.

— Bonjour, Tim.

Paupières closes, elle s'étira. Il faisait très bon, dans la voiture.

— Bonjour, Miss Reynolds.

— La journée a été belle, finalement.

Fidèle à ses habitudes, elle tendit la main vers ta bouteille de jus de fruits frais qu'il lui tenait toujours en réserve. Elle observa distraitemment la nuque de son chauffeur. En dépit de la chaleur, il était enfoncé dans son manteau, la casquette basse.

— Ouais.

Elle ouvrit sa mallette, mit de côté son dossier intitulé « Mariage », et se concentra sur la correspondance que Cassie avait triée pour elle. Elle avait toujours considéré ce trajet du bureau à la maison comme parti e intégrante de sa journée de travail.

Aujourd'hui, elle avait amplement de quoi s'occuper.

Mais dès la troisième lettre, sa vision se brouilla.

Comment pouvait-elle être à ce point fatiguée, si tôt dans la journée ? Exaspérée, elle se frotta les yeux. Un vertige l'assailit, sa tête dodelina, son bras tomba mollement sur la banquette.

Elle était lasse. Terriblement lasse. Elle avait chaud, trop chaud. Comme dans un film au ralenti, elle essaya, d'enlever

son

manteau.

Ses

papiers

s'éparpillèrent à ses pieds.

— Tim...

Elle s'avança, une main sur le dossier du siège avant. Il ne répondit pas, mais elle-même avait peine à s entendre.

— Quelque chose ne va pas, essaya-t-elle de lui dire, en glissant par

terre. Quelque chose ne va pas...

Mais il ne répondit pas. Elle eut la sensation de tomber, à travers le plancher de la voiture, dans un puits sans fond.

Chapitre 28

Deanna rêva qu'elle remontait entre des nuages teintés de rouge, tout doucement, péniblement, se hissant vers la lumière blanchâtre qui transperçait des couches et des couches de brume. Elle gémit, le cœur au bord des lèvres.

Pour ne pas vomir, elle garda les yeux fermés et s'efforça de respirer calmement. De grosses gouttes de transpiration perlaient à son front, et son fin chemisier de soie lui collait à la peau.

Quand elle se sentit à peu près bien, elle ouvrit prudemment les yeux.

La limousine, se rappela-t-elle. Tim la reconduisait chez elle. Elle avait eu un malaise. Mais elle n'était pas dans sa maison. À l'hôpital, alors? La pièce était claire, tapissée d'un papier à minuscules fleurs violettes. Un ventilateur à grandes pales blanches ronronnait au plafond. Sur la jolie commode en acajou s'alignaient flacons et pots multicolores. Un magnifique poinsettia et un sapin miniature décoré de boules d'argent ajoutaient un air de fête au décor.

À l'hôpital? se demanda-t-elle de nouveau. Elle tenta de se redresser, mais fut saisie d'un vertige. Sa vision se brouilla de nouveau. Elle voulut porter une main à son visage, mais ses membres étaient lourds, si lourds. Elle resta allongée, luttant contre la nausée. Elle constata que la chambre était comme une boîte. Sans fenêtres. Comme un cercueil.

Une peur panique s'empara de tout son être. Elle s'assit en hurlant, descendit en trébuchant du lit. Se précipitant vers le mur, elle laissa courir ses doigts sur la paroi en quête d'une ouverture. Prisonnière. Elle pivota sur elle-même. Prisonnière!

Elle vit alors, au-dessus du lit, l'immense portrait qui lui souriait. Pendant quelques instants, atterrée, Deanna fixa Deanna. Lentement, les battements de son cœur résonnant dans ses oreilles, elle examina l'endroit où elle se trouvait.

Non, il n'y avait ni portes ni fenêtres. Seulement des petites fleurs, partout. Et d'autres photos. Des douzaines de photos, de couvertures de magazines, de clichés de presse, les uns après les autres sur le papier peint.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'entendit-elle gémir, en se mordant la lèvre inférieure.

Elle se détourna de ces images et, les yeux arrondis d'horreur, vit la table de réfectoire recouverte d'une nappe raidie par l'amidon, sur laquelle étaient disposés une multitude de trésors ; une boucle d'oreille qu'elle avait perdue un mois auparavant, un tube de rouge à lèvres, un foulard de soie que Simon lui avait offert un Noël, un gant de cuir rouge, celui de la paire qui avait disparu l'hiver précédent.

Ce n'était pas tout. Dominant sa terreur, elle s'approcha pour examiner de plus près cette extraordinaire collection. Un mémo qu'elle avait adressé à Jeff, une boucle de ses cheveux retenue par un ruban doré, d'autres portraits, tous d'elle, dans de jolis cadres. Les chaussures qu'elle avait aux pieds en montant dans la limousine étaient là aussi, de même que son manteau, soigneusement plié.

Un frémissement la parcourut. Dans un coin trônait une télévision, en-dessous d'une étagère remplie d'albums reliés de cuir. Mais le plus horripilant était ces caméras accrochées au plafond, et qui la surveillaient sans relâche, leur lumière rouge comme de minuscules yeux.

Elle eut un mouvement de recul.

— Vous m'épiez. Je sais que vous me regardez, dit-elle en essayant de surmonter le tremblement de sa voix. Vous ne pouvez pas me garder ici. Ils me chercheront. Vous savez bien qu'ils me retrouveront.

Ils sont probablement déjà en route.

Elle voulut consulter l'heure, mais s'aperçut qu'elle n'avait plus sa montre. Depuis combien de temps était-elle là ? se demanda-t-elle, affolée. Quelques minutes ou plusieurs jours pouvaient s'être écoulés depuis qu'elle était montée dans la voiture.

La voiture. Elle retint son souffle.

— Tim...

Elle pinça les lèvres pour ne pas pleurer.

— Tim, vous devez me relâcher. J'essaierai de vous aider, je vous le promets. Je ferai ce que je pourrai. Je vous en supplie, venez ici me

parler.

Comme si cette invitation était attendue, un pan de mur coulissa. Par réflexe, elle plongea en avant, mais un cri de désespoir lui échappa, tandis que les vertiges provoqués par la drogue la reprenaient. Elle s'immobilisa, remonta les épaules.

— Tim.

Elle écarquilla les yeux, stupéfaite.

— Bienvenue à la maison, Deanna.

Le visage rose de plaisir, Jeff entra. Il portait un plateau en argent sur lequel il avait disposé un verre de vin, une assiette de pâtes aux fines herbes et une rose solitaire.

— J'espère que la chambre te plaît, déclara-t-il en s'avançant. Il m'a fallu un temps fou pour l'arranger à mon idée. Je voulais que tu t'y sentes à l'aise. Que tu y sois heureuse. Je sais que tu n'as pas de vue, mais c'est mieux ainsi, poursuivit-il, le regard trop brillant.

Personne ne viendra nous ennuyer quand nous serons ici.

Surtout, rester calme.

— Jeff... Tu ne peux pas me garder ici.

— Mais si. J'ai tout prévu. J'ai eu des années pour y penser. Pourquoi ne pas t'asseoir, Dee? Tu te sens sûrement encore un peu étourdie. Il faut que tu manges.

Il fit un pas vers elle, et elle se braqua, mais il ne la toucha pas.

— Essaie de te décontracter. Tu ne te détends jamais. Tu as peut-être un peu peur, et je le comprends, mais tout ira bien, tu verras. Si tu te débats, je vais devoir...

Les mots moururent dans sa gorge et il sortit de sa poche une seringue.

— Je ne voudrais pas avoir à m'en servir, continuait-il. Comme elle tressaillait, il s'empressa de la ranger.

— Vraiment, je n'y tiens pas du tout, insista-t-il. Et tu ne pourrais pas m'échapper.

Avec un sourire doux, il rapprocha une table et une chaise du lit.

— Il faut que tu te nourrisses. Tu n'as jamais su prendre soin de toi. Tous ces repas que tu sautes... Mais je prendrai soin de toi. Assieds-toi, Deanna.

Elle pouvait refuser. Elle pouvait hurler, trépigner, menacer. A quoi bon? Elle connaissait Jeff, du moins elle avait cru le connaître, depuis des années. Il pouvait être abominablement têtu. Mais elle avait toujours fini par le raisonner.

— J'ai faim, lui annonça-t-elle, en espérant que son estomac coopérerait. Tu restes bavarder avec moi pendant ce temps ? Tu m'expliques tout?

Elle le gratifia de son sourire le plus professionnel.

Lui avait le visage illuminé de joie.

— Oui. Je craignais que tu ne sois fâchée, au début.

— Je ne suis pas fâchée. J'ai peur.

— Jamais je ne te ferais du mal ! protesta-t-il en lui prenant la main. Personne ne te fera du mal. Peut-être crois-tu pouvoir me doubler, Deanna. Passer de l'autre côté. Mais c'est impossible. Je suis vraiment très fort, et toi, tu es encore sous l'effet de la drogue. Quoi que tu fasses, tu resteras enfermée. Assieds-toi.

Comme dans un rêve, elle obéit. Elle avait envie de s'enfuir en courant, mais à cette seule pensée, ses jambes se dérochèrent sous elle. Comment pouvait-elle imaginer courir, alors qu'elle tenait à peine debout ?

Son organisme était loin d'avoir éliminé toute la dose de narcotique. Il n'avait omis aucun détail. N'était-ce pas justement pour cela qu'il avait été si précieux dans leur équipe?

— Ce n'est pas bien de me garder ici, Jeff.

— Non, tu as raison. J'y ai beaucoup, beaucoup réfléchi. Mais c'est la meilleure solution. Pour toi. Je pense à toi sans arrêt. Plus tard, nous voyagerons ensemble. Je suis en train de me renseigner sur la possibilité de louer une villa dans le sud de la France.

Tu t'y plairais... Je t'aime tant.

Du bout de l'index, il caressa son épaule. Elle en eut la chair de poule.

— Pourquoi ne me l'avoir jamais dit? Tu aurais pu me parler de tes sentiments.

— Non. Au début, je me suis dit que c'était parce que j'étais timide. Mais ensuite, je me suis rendu compte qu'il fallait agir autrement. Échafauder un plan pour la vie. La tienne et la mienne.

Anxieux de lui expliquer sa vision des choses, il s'installa sur une chaise et se pencha en avant. Ses lunettes glissèrent sur son nez. Deanna le vit les remonter, un geste qui l'avait jusqu'alors plutôt attendrie, mais qui aujourd'hui lui glaçait les sangs.

— Il fallait que tu ailles jusqu'au bout de certaines expériences, avec d'autres hommes, notamment, pour que nous puissions nous trouver. Je le comprenais, Dee. Je ne t'en ai jamais voulu, pour Finn. Et pourtant, j'avais mal, avoua-t-il avec un soupir. Mais je ne t'en voulais pas. A lui non plus. Comment aurais-je pu, quand je savais que tu étais parfaite ? La première fois que je t'ai vue à l'écran, j'en ai eu le souffle coupé. Ça m'a un peu effrayé. Tu me regardais droit dans les yeux. Je ne l'oublierai jamais. Tu comprends, avant ça, j'étais si seul. J'étais enfant unique. J'ai grandi dans cette maison. Tu ne manges pas, Deanna...

Docilement, elle prit la fourchette. Il avait envie de parler. Si elle voulait lui échapper, elle devait d'abord comprendre.

— Tu m'as dit que tu avais été élevé dans l'Iowa.

— C'est là que ma mère m'a emmené plus tard. Elle était folle, ma mère. Elle n'écoutait jamais personne, elle ne respectait jamais les règles. Alors évidemment, oncle Matthew a été obligé de la punir. Il était plus âgé, tu comprends. C'était lui, le chef de famille. Il l'enfermait dans sa chambre et essayait de lui montrer ce qui était bien

et ce qui était mal.

Au fur et à mesure de son discours, l'expression de Jeff devenait plus sévère.

— Mais ma mère n'a jamais rien voulu savoir. Elle s'est enfuie, elle est tombée enceinte. Quand j'ai eu six ans, ils l'ont emmenée. Elle faisait une dépression nerveuse. Je suis allé habiter chez l'oncle Matthew. Je n'avais personne d'autre. C'était son devoir de parent le plus proche.

Deanna avala péniblement une bouchée de pâtes.

Elles lui collaient dans la gorge, mais la jeune femme n'osait pas boire le vin, au cas où celui-ci contiendrait, comme le jus de fruits de la limousine, un somnifère.

— Je suis désolée, Jeff, pour ta mère.

Il haussa les épaules, et sa figure se déplissa.

— Ce n'est pas grave. Elle ne m'aimait pas.

Personne ne m'a jamais aimé, sauf l'oncle Matthew. Et toi. C'est du vin, Dee. Ton préféré... Je n'ai rien mis dedans, assura-t-il en en buvant une gorgée pour lui prouver sa bonne foi. Je n'avais pas à le faire, puisque tu es ici, désormais. Avec moi.

Drogué ou non, elle préféra éviter le vin.

— Et qu'est-il advenu de ta mère?

— Elle a eu une crise de démence. Elle est morte.

Ton dîner te plaît? Je sais que c'est ton plat de pâtes favori.

— C'est excellent, affirma-t-elle, les dents serrées.

Quel âge avais-tu, quand elle est morte?

— Je n'en sais rien. Ça n'a pas d'importance, puisque j'étais heureux, ici, avec mon oncle. C'était un homme épatant. Fort et généreux. Il ne me punissait presque jamais, parce que j'étais sage. Je n'étais pas aussi difficile que ma mère. On prenait soin l'un de l'autre. Il était fier de

moi. J'étais bon élève, je ne traînais pas avec les copains dans la rue. Je n'avais pas besoin d'eux. Ils ne s'intéressaient qu'aux voitures de course, au rock et aux disputes avec leurs parents. Moi, je respectais mon oncle. Je n'oubliais jamais rien : je rangeais toujours ma chambre, je me brossais régulièrement les dents... Et puis, quand oncle Matthew est mort, il y a eu toi.

— Jeff... Crois-tu qu'il approuverait ce que tu es en train de faire en ce moment?

— Oh, oui ! s'exclama-t-il avec un sourire d'une innocence terrifiante. Il me parle tout le temps, de là-haut. Il m'a dit d'être patient, d'attendre le bon moment.

Tu sais quand j'ai commencé à t'écrire les lettres ?

— Oui, je m'en souviens.

— C'est là que, pour la première fois, j'ai rêvé de l'oncle Matthew. Seulement, ce n'était pas comme un rêve. C'était trop vrai. Il m'a dit que je devais te courtiser, comme un gentleman. Et surtout, attendre.

D'après lui, les meilleures choses prennent du temps. Il me dit d'attendre, de rester sur le qui-vive. Les hommes doivent chérir leurs femmes, les protéger. Les gens ont tendance à l'oublier. Personne ne chérit personne, de nos jours.

— Est-ce la raison pour laquelle tu as tué Angela, Jeff? Pour me protéger ?

— Ça, je l'ai planifié pendant des mois.

Il se balança sur son siège, plia une jambe sur son autre genou. Ses conversations avec Deanna avaient toujours été pour lui un moment intense.

— Tu ne l'as pas su : je lui ai laissé entendre que je prenais la place de Lew.

— De Lew? Lew McNeil?

— Après l'avoir tué...

La fourchette glissa des doigts de Deanna et tomba lourdement sur la porcelaine.

— Tu as tué Lew.

— Il t'avait trahie. Il méritait une punition. Et il s'était servi de Simon, aussi. Avant de commencer à travailler pour toi, je n'avais pas d'amis. Simon en est devenu un. J'allais le tuer, lui aussi, mais je me suis rendu compte qu'il avait été manipulé. Ce n'était donc pas vraiment sa faute, n'est-ce pas?

— Non, bien sûr. Non, ce n'était pas la faute de Simon. J'aime beaucoup Simon. Je ne voudrais pas que tu lui fasses du mal.

— C'est ce que j'ai pensé, s'exclama-t-il avec un sourire d'enfant félicité par un parent indulgent. Je te connais si bien, Deanna. Je sais tout sur toi. Sur ta famille, tes amis, tes plats et tes couleurs préférés. Où tu aimes faire tes courses. Je sais tout ce que tu penses.

Un peu comme si j'étais à l'intérieur même de ta tête.

Ou toi, à l'intérieur de la mienne. Je savais que tu voulais être débarrassée d'Angela. Je savais aussi que tu étais trop bonne pour la pousser toi-même hors de ton chemin.

Il lui serra tendrement la main.

— Alors, je l'ai fait à ta place. Je me suis débrouillé pour la rencontrer sur l'aire de stationnement de la CBC. Elle a renvoyé son chauffeur, comme je le lui avais demandé. Je l'ai laissée entrer, je l'ai emmenée jusqu'au studio. Je lui ai dit que j'avais copié des dossiers du bureau : idées d'émissions, liste d'invités prévus... Elle allait me les acheter. Seulement, elle ne m'avait pas précisé que tu devais venir.

Il eut une moue d'enfant gâté.

— Elle m'a menti.

— Tu l'as donc tuée, puis tu as mis les caméras en marche.

— J'étais furieux contre toi.

Son menton trembla, il baissa les paupières.

Deanna s'accrocha de nouveau à sa fourchette, pensant peut-être s'en

servir comme d'une arme. Les effets de la drogue s'estompaient. Elle reprenait des forces.

— Je savais que c'était mal, mais j'avais envie de te blesser. Et presque même de te tuer. Tu allais te marier avec lui, Dee. Je comprenais que tu puisses coucher avec lui. Les faiblesses de la chair... Oncle Matthew m'avait parlé de la perversion du sexe.

Même toi, tu pouvais en être victime. Alors j'ai été patient. Parce que je savais que tu finirais par venir.

Mais tu ne pouvais pas l'épouser, prononcer des vœux.

J'ai su que c'était toi dès que tu as ouvert la porte. Je t'ai frappée. J'ai eu envie de recommencer, mais je me suis retenu. Je t'ai transportée jusqu'au fauteuil, j'ai mis Angela dans l'autre, et j'ai mis en marche les caméras.

Je voulais que tu voies ce que j'avais fait pour toi.

J'étais déjà monté dans ton bureau.

Il pinça la bouche, soupira, relâcha doucement la main de Deanna qu'il serrait douloureusement.

— J'ai eu tort de saccager ton bureau. Je n'aurais pas dû aller chez Finn non plus. Je suis désolé.

Il en parlait comme s'il avait raté un déjeuner d'affaires.

— Jeff, n'as-tu jamais confié à quiconque tes sentiments ?

— Seulement à mon oncle, quand on discute tous les deux dans ma tête. Il était persuadé que tu comprendrais et que tu viendrais ici avec moi. Et quand j'ai appris que ce goujat t'avait sauté dessus devant la CBC, j'ai su que le moment était venu.

— Marshall?

— Il t'a harcelée. Joe m'a tout raconté, alors je l'ai guetté. Je l'ai tué comme les autres. C'était symbolique, Deanna. Ma vision détruisait la leur. C'est presque sacré, tu ne trouves pas?

— Tuer n'a rien de sacré, Jeff.

— Tu es trop bonne, murmura-t-il, l'air adorateur.

Si tu pardonnes à ceux qui t'ont offensée, ils t'offenseront de nouveau. Je veux protéger tout ce qui t'appartient.

Il se rappela le chien qui était entré dans leur jardin, un jour, et qui avait abîmé les plates-bandes de l'oncle Matthew. Il avait pleuré, quand ce dernier avait empoisonné l'animal. Mais oncle Matthew lui avait expliqué qu'il était juste et honorable de se défendre contre un intrus.

Jeff se leva et se dirigea vers la commode. Du tiroir du haut, il sortit une liste.

— J'ai tout planifié. Toi comme moi, nous établissons toujours des listes. Nous ne sommes pas du genre à foncer sans avoir réfléchi, n'est-ce pas?

Radieux, il lui tendit la feuille :

LEW MCNEIL

ANGELA PERKINS

MARSHALL PIKE

DAN GARDNER

JAMIE THOMAS

FINNRILEY ?

— Finn, parvint-elle à chuchoter, atterrée.

— Lui, ce n'est pas encore sûr. Je l'ai inscrit, au cas où. J'ai failli, une fois. Failli. Mais à la dernière minute, je me suis rendu compte que je voulais le supprimer par jalousie. C'est comme si l'oncle Matthew avait été là et qu'il m'avait arraché mon revolver à la dernière minute. J'étais bien content de ne pas l'avoir tué, quand j'ai vu à quel point

cela te bouleversait qu'il ait reçu une balle dans le bras.

— Le jour de la prise d'otages du quartier grec, souffla-t-elle. C'est donc toi ? Tu l'as visé ?

— J'ai commis une erreur. J'en suis vraiment désolé.

— Oh, mon Dieu ! Mon Dieu !

— C'était une erreur, répéta-t-il d'un ton dangereusement boudeur. Et je t'ai dit que j'en étais désolé. Je le laisserai tranquille à condition qu'il ne te fasse aucun mal.

— Il ne m'en fera jamais

— Dans ce cas, je le laisserai tranquille.

Le cœur de la jeune femme battait à toute allure, sa main était moite sur le papier.

— Promets-moi de ne jamais le toucher, Jeff. J'ai besoin de savoir qu'il sera en sécurité. Il a été merveilleux pour moi.

— Je le serai encore plus.

Il avait le comportement d'un gamin. Deanna décida d'exploiter le moment.

— Promets-le moi, Jeff, sinon, je serai très malheureuse. Tu ne voudrais pas que je sois malheureuse, je pense ?

— Non... De toute façon, ça n'est plus très important, puisque tu es là.

— Il faut que tu me le promettes, insista-t-elle. Je sais que tu seras fidèle à ta parole.

— D'accord, si ça te fait plaisir.

Pour démontrer sa sincérité, il sortit un stylo et barra le nom de Finn de la liste.

— Tu vois ?

— Merci. Quant à Dan Gardner.

— Non ! trancha Jeff en repliant la feuille. Il a dit des choses abominables sur ton compte. Il a aidé Angela à te détruire. Il sera puni.

— Mais Jeff, il n'est rien ! Et Jamie Thomas... cela s'est passé il y a des années. Ces gens-là ne m'intéressent en rien.

— Moi, si. Thomas, je l'aurais tué tout de suite, mais il était en Europe. Il se cachait, le lâche. Ce n'est pas facile de passer une arme à la douane, alors j'ai opté pour la patience. Il est rentré, tu sais. Il est dans le New Hampshire. Je vais y aller bientôt.

— Laisse-les, Jeff.

Il se détourna, maussade.

— Je n'ai plus envie de parler de tout cela.

— Je veux...

— Tu dois penser aussi à ce que je désire, interrompit-il en rangeant la liste dans le tiroir. Moi, je ne pense qu'à toi.

— Je sais. Mais si tu dois aller à New York tuer Dan Gardner, ou dans le New Hampshire pour Jamie, je serai toute seule ici. Je ne veux pas rester seule, Jeff.

— Ne t'inquiète pas, la réconforta-t-il, radouci. J'ai tout mon temps. Je serai très prudent. Je suis content que tu sois là.

— J'aimerais sortir un peu. Je manque d'air.

— Non, c'est impossible. Pas encore. Ce n'est pas le plan prévu. Trois mois...

Elle blêmit.

— Tu ne peux pas me garder ici pendant trois mois!

— Ne t'inquiète pas, je te donnerai tout ce dont tu auras besoin. Des livres, la télé, moi. Je louerai des cassettes vidéo, je te préparerai de bons petits plats, Je t'ai acheté des vêtements.

Il se précipita vers une armoire dissimulée dans le mur et en fit coulisser la porte. D'un geste du bras, il désigna les pantalons, les robes, les vestes.

— Il y a aussi des chemisiers, des chandails, des vêtements de nuit, de la lingerie dans la commode. Par là, ajouta-t-il en poussant une autre porte cachée, c'est la salle de bains.

Il rougit, fixa le bout de ses chaussures.

— Je n'y ai pas mis de caméra. Parole d'honneur. Je t'ai mis des huiles de bain et des savons, tous tes produits de beauté habituels. Tu ne manqueras de rien.

Tu ne manqueras de rien. Tu ne manqueras de rien.

Ces mots résonnaient dans sa tête. Elle ne put s'empêcher de craquer :
— Je n'ai pas envie d'être enfermée !

— Je suis navré. C'est la seule solution pour l'instant. Bientôt, quand tu auras vraiment compris, ce sera différent. Mais tout le reste, je te le trouverai.

Quand j'aurai à m'absenter, tu n'auras rien à craindre ici. La chambre est sûre, parfaitement isolée phoniquement. Même si quelqu'un entre dans la maison, tu resteras introuvable. De l'autre côté, la porte est cachée par une bibliothèque. C'est assez superbe. Je l'ai conçue moi-même. Personne ne peut soupçonner l'existence d'une ouverture à cet endroit. Et quand je serai là, partout où je me trouverai, je pourrai te voir, acheva-t-il en pointant le doigt vers les caméras. Si tu as besoin de moi, je le saurai.

— Ils me retrouveront, Jeff. Tôt ou tard, ils viendront. Ils ne comprendront pas. Il faut que tu me relâches.

— Non, il faut que je te garde. Tu veux regarder la télévision? Nous avons le câble.

Il alla jusqu'au poste et s'empara de la télécommande. Deanna ravala un rire hystérique.

— Non, non. Pas maintenant, merci.

— Tu pourras la regarder quand tu voudras. Et là, tu as toute une

collection de films en cassettes. Sans oublier les albums. Je les ai gardés exprès pour toi.

Tout ce qui a jamais été écrit sur toi est là-dedans. Si tu préfères écouter de la musique, tu peux utiliser la chaîne. J'ai mis tous tes disques préférés. Dans la salle de bains, il y a un petit réfrigérateur avec des boissons et des en-cas.

— Jeff...

Un flot de panique la submergeait. Elle se leva, tremblante.

— Jeff, tu t'es énormément donné à ton projet. Je comprends. Je sais que tu as agi pour le mieux. Mais c'est mal, Jeff. Tu n'as pas le droit de me garder prisonnière.

— Non ! Non ! Non ! s'écria-t-il en se jetant vers elle. Tu es comme la princesse du conte de fées, et je suis ton prince charmant Tu es sous un charme, Dee.

Un jour, tu te réveilleras, et je serai là Et nous serons heureux.

Elle s'écarta violemment, la colère lui permettait presque de surmonter sa peur.

— Ce n'est pas un conte de fées. Je ne suis pas une princesse. Je suis un être humain, et j'ai le droit de choisir ! Tu ne peux pas m'enfermer et me demander de t'en être reconnaissante sous prétexte que je peux jouir d'un confort quatre étoiles.

— Je savais bien que tu te fâcherais, marmonna-t-il, déçu, en ramassant la vaisselle. Mais tu finiras par te calmer.

— Certainement pas ! explosa-t-elle.

Elle bondit vers lui et le gifla. Ce coup le déséquilibra, et l'assiette se fracassa par terre. Avec un grognement de rage, Deanna ramassa un tesson pointu.

Elle hurla, se débattant comme une folle tandis qu'il la jetait à terre. Il était fort, nettement plus fort qu'elle ne l'avait imaginé. Il ne dit rien, se contenta de plaquer une main sur son poignet jusqu'à ce que ses doigts aient libéré son arme de fortune.

Il la traîna jusqu'au lit, ignorant stoïquement ses coups de poing et de pied. Lorsqu'il se pressa contre elle, elle sentit son érection, et sa frayeur redoubla.

— Non!

Elle essaya de le repousser, mais il lui maintint la tête.

— J'ai envie de toi, Deanna. J'ai tellement envie de toi. Son baiser mouillé dérapa sur la joue de la jeune femme.

— Je t'en supplie, laisse-moi te caresser, bredouilla-t-il, un sanglot dans la gorge.

— Non.

Elle se détourna, recouvrant tous ses esprits.

— Tu ne vaux pas mieux que Jamie. Tu me fais mal, Jeff. Cesse de me faire mal.

Le visage ruisselant de larmes, il se redressa.

— Pardon, Deanna. Pardon. Mais tu comprends, j'ai attendu si longtemps ! Nous ne ferons pas l'amour tant que tu ne t'y sentiras pas prête, je t'en donne ma parole. N'aie pas peur de moi.

— Oh, mais si, j'ai peur. Tu me gardes enfermée.

Tu m'as dit que personne ne nous trouverait jamais ici.

Et s'il t'arrivait un malheur? Je mourrais ici toute seule.

— Il ne se passera rien. J'ai tout prévu jusqu'au moindre détail. Je t'aime. Deanna, et quoi que tu en penses, tu m'aimes aussi. Tu me l'as montré de mille et une manières. Dans ta façon de me sourire, de me toucher ou de rire avec moi. De rencontrer mon regard.

Tu ne peux pas imaginer ce que j'ai éprouvé le jour où tu m'as admis dans l'équipe. Tu avais confiance en moi.

Tu croyais en moi. En nous.

— Ce n'est pas de l'amour. Je ne t'aime pas.

— Pas encore. À présent, tu as besoin de repos.

Il encercla ses deux poignets d'une main et chercha sa seringue de l'autre.

— Non ! Non ! s'écria-t-elle en se tortillant Je t'en supplie, non. Je ne peux aller nulle part, tu me l'as dit toi-même, — Tu as besoin de te reposer, répéta-t-il tout bas en enfonçant l'aiguille sous sa peau. Je veillerai sur toi, Deanna.

Sa tête dodelina, et ses larmes se mêlèrent à celles de Jeff.

Il attendit qu'elle ait cessé de lutter. Quand son corps se ramollit, il se retint de la caresser.

Pas avant qu'elle n'y soit prête, se réprimanda-t-il.

Il l'allongea délicatement et l'embrassa sur le front.

Sa princesse. Il lui avait bâti une tour d'ivoire. Ils y vivraient ensemble. Pour toujours.

— N'est-elle pas parfaite, oncle Matthew ? N'est-elle pas belle? Tu l'aurais aimée, toi aussi. Tu aurais su que c'était elle.

Il soupira. Oncle Matthew ne lui parlait pas. Il avait failli succomber à ses pulsions sexuelles. Il méritait une punition. Au pain sec et à l'eau pendant deux jours. Voilà comment aurait sévi son oncle. Jeff s'accroupit pour ramasser les bouts de porcelaine éparpillés sur le sol. Il rangea la chambre, baissa la lumière, et après un ultime regard sur Deanna, sortit.

— Il vaudrait mieux que vous rameniez Miss Reynolds à la maison, proposa Jenner à Finn, dans l'ascenseur. Je préfère qu'elle ne soit pas à son bureau pendant que nous procéderons à un nouvel interrogatoire de tout le personnel.

— Dès qu'elle saura à quoi vous jouez, elle refusera de bouger, le prévint Finn. Je m'efforcerai de la convaincre, mais je ne peux rien

vous promettre.

Deanna est d'une loyauté féroce. Elle ne voudra jamais accepter que le coupable puisse être quelqu'un de son équipe.

— Elle y sera peut-être obligée, grommela Jenner en bondissant dans le couloir. Si elle nous cause du souci, nous les emmènerons tous au poste. Ça lui plaira encore moins.

— Vous pouvez toujours essayer. Vous ne la connaissez pas aussi bien que moi, Lieutenant. Bonjour Cassie... Elle est là?

— Non.

Ahurie, la secrétaire cessa d'empiler le courrier qu'elle s'apprêtait à poster en partant. Que faites-vous ici ?

— Cassie Drew ? s'enquit Jenner. Nous avons quelques questions à vous poser. Pourriez-vous rassembler toute l'équipe de Miss Reynolds, je vous prie ?

— Je... Je ne sais pas qui est encore là. Finn?

— Appelez-les, suggéra le journaliste. Et trouvez-moi Deanna, voulez-vous?

Il était pressé de la sortir de là.

— Dites-lui que je suis d'humeur à cuisiner, ce soir.

— Elle est partie. Tout de suite après votre coup de fil.

— Moi, j'ai téléphoné? Deanna vous a dit que je l'avais appelée ?

— Non. Vous avez laissé un message disant que vous étiez en réunion, mais que vous rentriez tôt. Elle était en plein essayage. Elle est partie aussitôt après.

Finn poussa la porte du bureau de Deanna et embrassa la pièce d'un coup d'œil.

— C'est vous qui avez pris la communication ?

— Non, puisque j'étais avec elle. C'est Jeff.

Il se retourna vers elle, les yeux bleu de glace.

— Il vous a dit qu'il m'avait eu au bout du fil ?

— Euh... Je suppose que oui. Que se passe-t-il ?

s'enquit la secrétaire, perplexe, en portant son regard de l'inspecteur au journaliste. Quelque chose est arrivé à Deanna ?

Finn ne dit rien : il se rua sur le téléphone et composa le numéro de son domicile. Au bout de deux sonneries, le répondeur se mit en marche. Serrant les dents, il attendit le bip sonore.

— Deanna ? Si tu es là, réponds. Décroche cet appareil, nom de nom !

— Elle devrait être là. Elle nous a quittés il y a maintenant plus d'une heure. Finn, que se passe-t-il ?

— Que lui a dit Jeff ?

— Que vous aviez appelé.

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu, vous ?

— Je... Je n'ai rien entendu. Je vous assure que je n'ai rien entendu.

— Où est Jeff ?

— Je n'en sais rien. Je...

Mais Finn était déjà dans le couloir. Il fit irruption dans une pièce, y trouva Simon, en consultation avec Margaret.

— Hé ! Finn ! Surtout, ne prends pas la peine de frapper !

— Où est Jeff ?

— Il ne se sentait pas bien. Il est rentré chez lui...

Quel est le problème ?

— Finn... Les mains glacées, Cassie lui tira sur la manche.

— ... J'ai appelé Tim moi-même. Je lui ai parlé. Il l'attendait en bas.

— Passez-le moi tout de suite.

— Monsieur Riley, intervint calmement Jenner, tandis que Cassie s'en allait au pas de course... J'ai demandé à un de mes hommes d'aller chez vous. Il se peut que Miss Reynolds n'ait pas décroché le téléphone, tout simplement.

— Qu'est-ce qui se passe, à la fin ? aboya Simon.

— Tim ne réagit pas à son bip ! annonça Cassie, revenue dans l'embrasement, une main à sa gorge. Et chez lui, je suis tombée sur le répondeur.

— Donnez-moi l'adresse, ordonna sèchement Jenner.

Chapitre 29

— Monsieur Riley, je comprends votre émotion, mais cette fois, vous allez devoir me laisser mener les opérations à ma façon.

Jenner se tenait sur le trottoir, devant le pavillon de Jeff, et tentait sans grand espoir d'empêcher Finn d'aller défoncer la porte.

— Elle est là. Je le sais.

— Sans vouloir déprécier votre instinct, nous n'en sommes pas certains. Nous savons seulement que Jeff Hyatt a transmis un message. Nous allons tout vérifier, comme nous l'avons fait avec le chauffeur, Tim O'Malley.

— Lequel n'était pas chez lui, râla Finn, le regard rivé sur les fenêtres derrière le policier. Et dont la voiture de fonction n'était pas à sa place. Et que personne n'a revu depuis le milieu de l'après-midi... Où est-il? Où est Deanna?

— C'est ce que nous allons tâcher de découvrir. Je ne vais pas perdre un temps précieux à vous conseiller de rentrer chez vous, mais je vous prie de me laisser me débrouiller avec Hyatt.

— Qu'est-ce que vous attendez? Il s'exprimait d'un ton glacial, les yeux voilés, mais Jenner le soupçonnait de frôler l'explosion. Un carillon mélodieux résonna lorsque Jenner appuya sur la sonnette. Le tapis-brosse sous ses pieds était orné d'un imposant BIENVENUE

en lettres noires. Sur la porte, la couronne de Noël était surmontée d'un gros nœud rouge. Une guirlande de lampes multicolores entourait le cadre, Jeff Hyatt était prêt pour les fêtes de fin d'année.

Il s'était douté qu'ils viendraient. Il les attendait Vêtu d'un vieux chandail et d'un pantalon usé, il descendit l'escalier. Ils les avait observés de sa chambre. Il sourit intérieurement en marquant une pause dans l'entrée. Il allait franchir encore une étape.

— Tiens! Finn! s'exclama-t-il en prenant un air perplexe. Qu'est-ce qui se passe ?

— Où est-elle ? martela le journaliste. Je veux savoir où elle est

Jeff le dévisagea, ahuri, le sourire de travers. Puis il porta son regard sur Jenner.

— Qu'est-ce qui se passe? répéta-t-il. Quelque chose ne va pas?

— Monsieur Hyatt, intervint Jenner, se plaçant entre les deux hommes, j'ai quelques questions à vous poser.

— Bon, si vous voulez, marmonna Jeff en se frottant les tempes. Pas de problème. Vous voulez entrer?

— Oui, merci. Monsieur Hyatt, avez-vous transmis un message à Miss Reynolds aux alentours de quinze heures cet après-midi?

— Oui, pourquoi? Seigneur ! poursuivit Jeff en se massant le front. Vous ne voulez pas vous asseoir? J'ai une migraine épouvantable.

Il les entraîna dans la salle de séjour, qui semblait sortir tout droit d'un catalogue : tables, fauteuils, lampes jumelles, tout était pratique et sans âme. Seul, Jeff se laissa choir sur un siège.

— Vous lui avez dit que j'avais téléphoné ?

— Ouais, murmura Jeff, sur le qui-vive. Votre assistante a dit de prévenir Dee que vous étiez en réunion et que vous aviez l'intention de rentrer tôt

— Vous n'avez donc pas parlé directement avec M.

Riley? insista Jenner.

— Non. J'ai trouvé un peu bizarre que l'appel arrive dans mon bureau, mais quand je suis allé voir Dee, j'ai constaté

qu'elle

et

Cassie

avaient

d'autres

préoccupations. Dee était en plein essayage de sa robe de mariée. Elle était vraiment superbe.

— Pourquoi êtes-vous parti si vite ?

— A cause de mon mal de tête. Il ne m'a pas quitté de la journée. J'avais du mal à me concentrer. Écoutez, reprit-il en se levant, à la fois agacé et perplexe. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Ce n'est tout de même pas un crime de transmettre un message téléphonique !

— À quelle heure êtes-vous parti de la CBC ?

— Juste après avoir vu Dee. Je suis rentré à la maison. Enfin, non, je suis passé à la pharmacie d'abord. Je me disais qu'en m'allongeant un moment...

Les mots moururent sur ses lèvres.

— Dee... Il lui est arrivé un malheur, souffla-t-il en se rasseyant. Oh ! Mon Dieu ! Elle est blessée ?

— Elle a disparu, annonça Jenner.

— Mon Dieu ! Vous avez interrogé Tim? Il ne l'a pas ramenée chez elle?

— Nous ne parvenons pas à mettre la main sur M.

O'Malley.

Jeff enfouit son visage dans ses mains et poussa un soupir tremblant.

— Ce n'était pas votre assistante, n'est-ce pas, Finn? Je n'ai pas posé de questions. Je n'ai pas fait attention. Je n'avais qu'une idée en tête : me coucher.

J'ai simplement promis de transmettre.

— Je ne vous crois pas, décréta Finn, imperturbable. Vous êtes un homme méticuleux, Jeff.

C'est ainsi que Deanna vous décrit. Comment, après tous les événements de ces temps derniers, avez-vous pu vous contenter de si peu ?

— Le message était sensé venir de vous ! répliqua Jeff, gêné par l'intensité avec laquelle Finn l'observait, comme s'il pouvait déchiffrer toutes ses pensées. Je n'avais aucune raison de me méfier.

— Dans ce cas, vous ne verrez aucun inconvénient à ce que nous fouillions la maison, riposta Finn en se tournant vers

Jenner. Au peigne fin.

— Vous croyez que je... Bon ! Bon ! Allez-y !

Fouillez tout ce que vous voudrez. Je vous en prie.

— Merci de votre coopération, monsieur Hyatt. Il vaudrait mieux que vous restiez avec nous.

— Très bien, acquiesça Jeff en se remettant debout, l'œil rivé sur Finn. Je sais ce que vous ressentez pour elle, je ne peux pas vous en vouloir.

Ils examinèrent chacune des pièces, ouvrant tous les placards, toutes les armoires, puis se rendirent dans le garage. Il leur fallut moins de vingt minutes.

Le mobilier était simple, pratique, les vêtements bien rangés, confortables. Réalisateur d'une émission-phare, il devait percevoir un salaire plus que convenable. De toute évidence, il ne dépensait rien pour lui.

A quoi donc lui servaient ses économies ?

— J'aimerais bien qu'elle soit là, murmura Jeff, avec un sursaut de jubilation quand ils furent devant la bibliothèque. Elle serait en sécurité, au moins. Je voudrais pouvoir vous aider. Faire quelque chose.

Nous pouvons commencer par la presse, demander une diffusion à l'échelle nationale. Dès demain matin, le pays tout entier sera à sa recherche. Tout le monde connaît son visage. Quelqu'un finira bien par la voir. Il ne peut pas la garder enfermée indéfiniment.

— Où qu'elle se trouve, je la retrouverai, affirma Finn, avant de pivoter sur ses talons et de sortir de la maison.

Quelques secondes plus tard, le moteur de sa voiture vrombit.

— Je ne peux pas lui en vouloir, redit Jeff. C'est normal. Il poussa tous les verrous après le départ du policier. Son sourire s'élargit au fur et à mesure qu'il grimpait l'escalier. Ils reviendraient peut-être. Ce serait même rigolo. Parce qu'il leur ferait de nouveau tout visiter, et ils

passeraient une fois de plus sans le savoir devant l'endroit où était cachée sa princesse. Ils ne la découvriraient jamais. Ils finiraient par se lasser. Lui.

resterait seul avec Deanna. Pour toujours.

Il alluma la télévision dans sa chambre. Le journal du soir ne l'intéressait guère. Il abaissa une manette derrière le poste et s'installa pour contempler Deanna.

Elle dormait, immobile comme une poupée, derrière le verre de l'écran. Les larmes qu'il versa étaient enfin des larmes de joie.

Jenner rattrapa Finn chez lui. Il ne fit aucun commentaire sur le fait que Finn avait superbement ignoré les limites de vitesse.

— Nous allons surveiller Hyatt et O'Malley de très près. Pourquoi ne pas exercer votre métier de journaliste et rendre publique cette affaire ?

Dans le vent glacé de décembre, Finn s'efforça de vaincre sa peur.

— Je m'en occupe... Hyatt avait vraiment l'air innocent comme un bébé, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Jenner, un nuage de buée s'échappant de sa bouche.

Plus que trois jours avant Noël, songea-t-il. Il avait intérêt à ce que cette journée soit digne d'être fêtée.

— Quelque chose m'a gêné, dans ce pavillon.

— Expliquez-vous.

— Tout a sa place précise. Il n'y a pas un tableau de travers, pas un grain de poussière. Les livres et les revues sont alignés comme des soldats, les meubles placés à angles droits. Tout est centré, carré, reluisant de propreté.

— Oui, je l'ai remarqué aussi. C'en est presque obsessionnel. — Justement.

Jenner acquiesça d'un signe du menton.

— Mais on peut être obsédé par l'ordre sans pour autant être un meurtrier.

— Où était le sapin de Noël? marmonna Finn.

— Le sapin ?

— Il a mis une couronne, des lumières, mais pas de sapin.

C'est curieux, non ?

— Peut-être est-il un de ces traditionalistes qui ne le mettent que la veille du grand jour?

Cependant,

c'était

en

effet

une

omission

intéressante.

— Encore un détail, Lieutenant. Il dit être rentré tôt pour s'allonger. Son lit était un peu froissé. Nous l'avons dérangé en pleine sieste.

— C'est ce qu'il a prétendu.

— Pourquoi avait-il ses chaussures aux pieds, dans ce cas? Lacets à double nœud, précisa Finn. Quelqu'un d'aussi maniaque ne se met pas chaussé sur son lit.

Flûte ! pensa Jenner, vexé. Il n'avait pas remarqué cette anomalie.

— Je crois vous avoir déjà félicité pour votre sens de l'observation, monsieur Riley.

Il ne pouvait pas rester chez lui. Pas sans elle. Il décida de regagner l'immeuble de la CBC, en évitant soigneusement la salle de rédaction. Il ne supporterait pas de devoir répondre aux questions des collègues. Il monta donc directement dans son bureau, se prépara un pot de café. Dans la première tasse, il ajouta une dose généreuse de whisky.

Il mit en marche son ordinateur.

— Finn...

Le visage ravagé par les larmes, les yeux rouges et gonflés Fran se précipita vers lui.

— Oh ! Mon Dieu ! Il la serra dans ses bras et lui tapota l'épaule, un geste machinal, qui ne résoudrait rien pour personne.

— J'avais emmené Kelsey chez le pédiatre. Je n'étais pas là. Je n'étais même pas là !

— Ta présence n'aurait rien changé.

— Si, peut-être, répondit-elle, une lueur de colère dans les yeux. Que s'est-il passé ? J'ai entendu une dizaine de version différentes.

— Nous ne le savons pas de façon précise. Elle est partie plus tôt que de coutume. Son chauffeur devait l'attendre devant l'immeuble. Elle a disparu. Le chauffeur semble s'être volatilisé, lui aussi.

— Tu ne me dis pas tout, Finn.

— La vérité, c'est que celui qui lui a envoyé toutes ces lettres anonymes, celui qui a tué Lew McNeil, Angela et Pike, a maintenant Deanna entre ses mains.

Un avis de recherche a été lancé la concernant, un autre pour la limousine de Tim O'Malley.

— Tim n'aurait jamais pu faire ça.

— Pourquoi ? Parce que tu le connais ? Parce qu'il est un membre de la « grande famille » d' *Une heure avec Deanna* ? Tu parles !

Finn se rassit et avala d'un trait son café arrosé.

L'effet conjugué de l'alcool et de la caféine lui réchauffa le sang en un éclair.

— Je ne crois pas que ce soit lui, conclut-il. Mais je ne peux pas en être sûr, tant qu'il ne réapparaîtra pas.

S'il réapparaît.

— Pourquoi ne reviendrait-il pas ? Il est au service de Dee depuis deux ans. Il n'a jamais manqué une seule journée.

— Il n'a jamais été mort, que je sache?

En la voyant blêmir, il se leva et lui versa une rasade de whisky sec.

— Pardonne-moi, Fran. Je suis fou d'angoisse.

— Comment peux-tu rester là et dire des choses pareilles ? Comment peux-tu travailler, réfléchir à ton boulot, alors que Dee est quelque part dans la nature?

Ce n'est pas une catastrophe internationale que tu couvres pour la chaîne ! Il s'agit de Dee !

Finn fourra les poings dans ses poches.

— Quand le problème est grave, vital, je m'installe et j'essaie de mettre noir sur blanc mes pensées. Pour trouver une solution. Je crois que c'est Jeff.

— Jeff! s'étrangla-t-elle. Tu es malade ! Jeff lui est complètement dévoué ! Il est doux comme un agneau.

Jamais il ne lui ferait du mal.

— C'est justement ça que je veux, grommela Finn.

J'ai besoin de tout ce que tu peux savoir sur lui, Fran.

Dossiers personnels, mémos, courrier, tout. Je veux aussi tes impressions, tes remarques. Il faut que tu m'aides.

Elle revint très rapidement avec une pile de dossiers et une boîte

remplie de disquettes.

— Son curriculum, ses références d'emplois précédents, sa demande de poste, ses déclarations d'impôts... J'ai aussi ses agendas. Il les conserve d'une année sur l'autre. Tout était classé.

Méticuleux. Obsessionnel. Finn inséra la première disquette dans son ordinateur.

— C'est son dossier personnel de la CBC. J'espère que cela ne t'ennuie pas d'outrepasser la loi.

— Pas du tout. Il a posé sa candidature en avril 89.

Quand Dee a-t-elle pris l'antenne à la CBC ?

— Environ un mois avant cela, répondit Fran en avalant encore une gorgée d'alcool. Ça ne prouve rien.

— Peut-être, mais c'est un fait. Il habitait la même adresse qu'aujourd'hui. Comment pouvait-il s'offrir une demeure pareille à l'époque où il travaillait comme coursier?

— C'est un héritage. Son oncle la lui a laissée...

Finn, j'ai été forcée de prévenir la famille de Dee. Ils prennent le premier avion demain matin.

— Je suis désolé. J'aurais dû m'en préoccuper. La famille ! Il n'avait jamais eu à s'en soucier.

— Non, ce n'est pas cela, c'est que je... Je ne sais pas quoi leur dire.

— Dis-leur que nous la retrouverons. Parole d'honneur. Fran, essaie de retrouver dans l'agenda la date de la mort de Lew McNeil. C'était courant février, 1992.

— Oui, je m'en souviens.

Elle parcourut le cahier, où se succédaient les annotations de Jeff, d'une écriture fine et précise.

— Nous avons un enregistrement, ce jour-là. Jeff était à la réalisation. Je m'en souviens parce qu'il neigeait : nous avons peur de manquer de spectateurs.

— Est-il venu ?

— Oh, oui, il était là. Il ne manquait jamais.

Apparemment, il avait rendez-vous avec Simon à dix heures trente.

— Cela lui aurait laissé suffisamment de temps.

— Doux Jésus ! Crois-tu vraiment qu'il ait pu aller à New York abattre Lew, puis revenir comme si de rien n'était réaliser une émission, le tout avant midi ?

Oui, se dit Finn. Oui, il le croyait.

— Les faits : Lew a été tué vers sept heures. Il y a une heure de décalage entre Chicago et New York.

L'hypothèse : il prend un avion à l'aller comme au retour, quitte à louer un appareil privé. J'ai besoin de ses reçus.

— Il ne garde rien de personnel ici.

— Je vais donc devoir retourner chez lui. Arrange-toi pour qu'il vienne demain matin. Et débrouille-toi pour qu'il reste.

Elle se mit debout, versa du café dans son reste de whisky.

— Très bien. C'est tout?

— Voyons un peu ce qui nous reste...

Elle avait complètement perdu la notion du temps.

Le jour et la nuit se confondaient dans cet espace clos que lui avait créé Jeff. Son esprit était embrumé par la drogue, son estomac noué. Pourtant, elle mangea le petit-déjeuner qu'il lui avait apporté. Elle n'ouvrit pas l'enveloppe blanche qu'il avait laissée sur le plateau.

Pendant un long moment, elle avait tenté en vain de trouver une ouverture dans le mur. A l'aide d'une cuiller, elle avait piqué, fureté sans autre résultat que d'abîmer le papier peint à fleurs.

S'était-il absenté ? Depuis combien de temps était-elle seule ? Elle se

rappela tout d'un coup le poste de télévision et se rua sur la télécommande.

C'était le matin, songea-t-elle, les yeux brouillés de larmes, en passant d'une chaîne à l'autre. Comme il était facile d'établir une routine autour de ses programmes préférés ! L'éclat de rire de l'animateur d'un jeu la réconforta et la chagrina à la fois.

Elle avait dormi pendant la diffusion de sa propre émission. Elle étouffa un fou rire.

Où était Finn? Que faisait-il? Où la cherchait-il?

Elle se leva machinalement et se rendit dans la salle de bains. Elle avait déjà vérifié, mais elle recommença à chercher une caméra cachée en hauteur, ou dans le réservoir de la chasse d'eau.

Elle n'avait d'autre choix que d'espérer que Jeff ne l'épierait pas ici. Elle ferma la porte sans verrou et se déshabilla.

Elle avait peur qu'il entre au moment où elle se sentait le plus vulnérable. La douche glacée lui éclaircit la tête. Elle se frotta vigoureusement, concentrant toutes ses pensées sur les bulles de savon.

Il n'avait omis aucun détail. Il avait pensé à lui fournir sa marque de shampoing préférée, ses crèmes, son maquillage. Elle fit sa toilette avec soin, rassurée de pouvoir procéder à sa routine habituelle.

Enveloppée dans un drap de bain, elle retourna dans la chambre et ouvrit les tiroirs de la commode.

Elle en sortit un pull et un jean. Une tenue idéale pour une journée chez soi. Exactement ce qu'elle aurait acheté. Un frémissement la parcourut, et elle retourna se vêtir.

Une fois prête, elle se mit à arpenter la pièce. Et à échafauder un plan.

Finn gara sa voiture au bout de la rue et revint en arrière à pied. Il s'avança au pas de charge jusqu'à la porte d'entrée de Jeff Hyatt. Il ne prit pas la peine de frapper. Il venait d'avoir Fran au bout du fil, et

savait que Jeff était au bureau.

Il avait en sa possession le double de clés de Jeff, que Fran lui avait subtilisé dans le tiroir de son bureau.

Trois serrures, que de précautions, dans un quartier aussi tranquille ! songea Finn. Il ouvrit les trois puis, une fois à l'intérieur, les referma.

Il décida de commencer par l'étage. Maîtrisant son envie de plonger dans les dossiers, il s'obligea à inspecter minutieusement chaque placard, chaque détail avec l'œil aiguisé d'un reporter en quête du plus minuscule des indices. Il cherchait une facture, preuve que Jeff avait effectué l'aller-retour New York-Chicago le jour de l'assassinat de Lew.

La police méprisait peut-être son instinct de journaliste, mais elle ne pourrait ignorer les faits. Une fois Jeff en garde à vue, ils lui soutireraient la vérité sur l'endroit où se trouvait Deanna.

Il refusait de croire qu'elle était morte.

Jusqu'ici, le meurtrier avait toujours agi dans des lieux publics.

Finn poussa le dernier tiroir et se tourna vers les dossiers.

Lorsqu'il eut terminé, il avait les mains moites de transpiration. Ravalant son désespoir, il sortit du bureau et entra dans la chambre. Il ne découvrit rien, absolument rien, sinon la confirmation que Jeff Hyatt était un employé organisé et dévoué qui semblait vivre bien modestement.

Au même moment, Deanna arpentait la pièce juste en-dessous. Elle savait qu'elle n'aurait qu'une chance, et qu'un échec serait risqué. Voire fatal.

Finn examina une rangée de cassettes vidéo. Ce type n'était pas qu'un mordu : il était complètement fanatique. Les étiquettes annonçaient séries télévisées, films, actualités. Plus de cent boîtiers noirs étaient alignés le long du mur à côté du poste de télévision.

Finn jongla un instant avec la télécommande et se promit de remonter visionner quelques-unes de ces bandes s'il en avait le temps.

Il reposa l'appareil, sans se douter qu'il lui suffisait d'appuyer sur un bouton pour voir Deanna en direct sur l'écran. Il se tourna vers l'armoire.

Une odeur d'anti-mites lui titilla les narines. Les pantalons étaient impeccablement suspendus, les vestes avaient droit à des cintres rembourrés aux épaules. Les chaussures étaient munies d'embauchoirs. L'album-photos sur l'étagère ne lui apprit rien : il ne contenait que des clichés d'un homme âgé, Jeff à ses côtés, les mâchoires crispées, les lèvres toujours pincées. Une légende illustrait chaque portrait.

Oncle Matthew, le jour de son 75e anniversaire.

Juin 1983. Oncle Matthew et Jeff, Pâques 1977. Oncle Matthew, novembre 1988.

Il n'y avait jamais personne d'autre. Seulement ce vieillard et ce jeune garçon. Jamais une fille. Jamais un sourire. Finn rangea le livre, découragé.

Les sous-vêtements étaient empilés soigneusement dans un tiroir de commode. D'une blancheur immaculée, repassés, plies, disposés sur une mince feuille de papier blanc parfumé au lilas et protégeant le fond. C'était presque pire que l'anti-mites.

Aucune des cachettes habituelles n'était utilisée. Il n'y avait ni paquets ni papiers collés sur les côtés des tiroirs. Il n'y avait pas non plus de billets pliés dans le bout des souliers. La table de chevet contenait le programme de télévision de la semaine, un certain nombre d'émissions étant entourées au feutre jaune, un carnet, un crayon de plomb bien taillé et un mouchoir de rechange.

Finn farfouillait depuis plus d'une heure lorsqu'il tomba enfin sur un objet intéressant : le journal intime, sous l'oreiller, était relié de cuir, fermé par un petit loquet. Finn cherchait son canif dans sa poche, quand il entendit le cliquetis d'une clé dans la serrure du bas.

— Nom de nom ! grommela-t-il.

Il jeta un coup d'oeil vers l'armoire, mais se ravisa aussitôt : l'idée de s'y cacher était aussi répugnante qu'humiliante. Il préférait affronter l'ennemi en face. Il s'avança vers la porte à l'instant précis où Jeff longeait le couloir en sifflotant jusqu'à la cuisine.

— Ça n'a pas l'air de t'angoisser trop, n'est-ce pas, mon salaud ! marmonna Finn en se faufilant jusqu'à l'escalier.

Il était impatient de la revoir. Il savait qu'il avait eu tort de quitter en douce le bureau, alors que Fran lui avait expressément demandé de rester. Mais il s'était éclipsé, pressé de rentrer. D'être près de Deanna. De toute façon, au bureau, tout était sens dessus dessous.

Personne n'arrivait plus à travailler correctement. Si on l'interrogeait, il expliquerait qu'il avait éprouvé le besoin d'être seul. On ne pourrait guère lui en vouloir.

Il remplit un verre de lait frais, disposa des gâteaux sur une assiette en porcelaine de Chine, plaça le tout sur un plateau, avec la traditionnelle rose solitaire.

Elle serait plus en forme. Elle avait eu le temps de se reposer, de se calmer. Bientôt, elle se rendrait compte à quel point il la dorlotait.

Finn attendait en haut des marches. Il entendit Jeff siffler, la vaisselle tinter. Il perçut un bruit de pas, un déclic discret suivi, peu après, d'un second.

Ensuite, ce fut le silence.

Où diable était-il passé? Finn descendit sur la pointe des pieds, se glissa comme une ombre de pièce en pièce. Lorsqu'il fut dans la cuisine, il s'immobilisa, interloqué. Il remarqua la boîte qui avait contenu les gâteaux, flaira un parfum de glaçage trop sucré. Mais Jeff s'était volatilisé.

— Tu es belle comme tout, s'exclama Jeff avec un sourire timide. Les vêtements te plaisent?

— Énormément, répondit-elle en se forçant à sourire, elle aussi. J'ai pris une douche. Je n'arrive pas à croire que tu aies mis tant de soin à acheter mes marques préférées.

— Tu as vu les serviettes ? Elle sont brodées à tes initiales.

— Je sais, murmura-t-elle, l'estomac noué. C'est très gentil, Jeff. Ce

sont tes gâteaux ?

— Ceux que tu aimes.

— En effet.

Sans le quitter des yeux, elle s'approcha de lui, choisit un biscuit, mordit délicatement dedans.

— Excellent.

Elle vit son regard se porter sur ses lèvres, tandis qu'elle essuyait du bout de la langue une miette.

— Tu t'es absenté un bon moment.

— Je suis revenu le plus vite possible. Je vais donner ma démission la semaine prochaine. J'ai des économies, et mon oncle avait investi toute sa fortune.

Je ne te laisserai plus du tout.

— Je m'ennuie ici toute seule. Elle s'assit sur le bord du lit.

— Tu vas rester avec moi, à présent?

— Aussi longtemps que tu le voudras.

— Assieds-toi près de moi, invita-t-elle en tapotant le matelas. Je crois que si tu m'expliques tout maintenant, je pourrai comprendre.

Les mains tremblantes, il posa le plateau.

— Tu n'es pas fâchée ?

— Non. Mais j'ai encore un peu peur. C'est effrayant d'être enfermée à clé.

— Je suis désolé, dit-il en s'installant à quelques centimètres d'elle. Un jour, ce sera différent.

— Jeff, reprit-elle, une main sur la sienne.

Comment t'es-tu décidé? Qu'est-ce qui t'a poussé à agir?

— Il fallait que ce soit avant le mariage. Quand je suis entré hier, quand je t'ai vue avec ta robe de mariée, je... j'ai su que je ne pouvais pas traîner davantage.

C'était comme un signe du destin. Tu étais si belle, Dee.

— Mais tu as pris un risque terrible. Tim m'attendait en bas.

— C'était moi. À sa place. J'avais mis son manteau, sa casquette, ses lunettes de soleil. J'ai été obligé de me débarrasser de lui.

— Comment cela? Jeff... Tim est-il mort?

— Je ne m'y suis pas pris comme avec les autres, répliqua-t-il précipitamment dans l'espoir de ne pas la choquer. Je n'aurais pas osé. Tim ne t'a jamais fait aucun mal. Mais il fallait que je le mette hors d'état de nuire, et vite. Moi aussi, je l'aimais bien. J'ai été très rapide. Il n'a pas souffert. Ensuite, je l'ai mis dans le coffre de la limousine. Après t'avoir déposée ici, j'ai emmené la voiture dans un parking, en ville. Je l'y ai laissée, et je suis rentré à la maison. Pour être avec toi.

Comme elle se détournait, il s'effondra :

— Il faut que tu comprennes, Deanna.

— J'essaie. Jeff...

Tim! Dieu du ciel!

— Et Finn? Tu n'as pas touché à Finn?

— J'ai promis de le laisser tranquille. Il t'a eue pour lui pendant tout ce temps. Et moi, j'ai attendu.

— Je sais, je sais, le consola-t-elle. Ils me recherchent, n'est-ce pas?

— Ils ne te trouveront pas.

— Mais ils cherchent.

— Oui ! s'écria-t-il en se levant brusquement.

Jusqu'ici, tout s'était déroulé à la perfection. Et pourtant, il avait la

sensation désagréable de se tenir au bord d'un gouffre dont il ne voyait pas le fond.

— Ils fouilleront partout, et ils finiront par se lasser. Personne ne viendra nous embêter. Personne.

Elle se mit debout à son tour, mais ses jambes tremblaient.

— Calme-toi, Jeff. Tu me connais : je suis curieuse, je pose toujours trente-six questions.

Du revers de la manche, il effaça la larme qui avait roulé sur sa joue.

— La télévision ne te manquera pas, Dee. Je suis ton meilleur public. Je pourrais t'écouter pendant des heures et des heures. Je le fais. Mais désormais, je n'ai plus besoin de me contenter de cassettes. Tu es là en chair et en os.

— C'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

— Plus que tout.

Le cœur de la jeune femme se mit à battre plus vite.

Elle lui caressa le visage.

— Tu as envie de moi.

— Tu es tout ce dont j'ai toujours rêvé. Je t'ai désirée pendant des années. Jamais je n'ai été avec une autre femme. Je ne suis pas comme Pike. Ni comme Riley. Je t'ai attendue.

Malgré elle, elle fut submergée par un flot de pitié.

— Tu as envie de me toucher... Comme ceci, chuchota-t-elle, en lui plaçant la main sur son sein.

— Tu es douce. Si douce.

Il y avait quelque chose d'effroyable et de pathétique à la fois, dans la façon dont ses doigts tremblaient.

— Si je te laisse faire comme tu veux, me laisseras-tu aller dehors ?

Il eut un mouvement de recul, comme si elle l'avait brûlé. L'impression d'avoir été trahi l'étrangla presque.

— Tu essaies de me duper.

— Non, Jeff. Je n'aime pas être enfermée, c'est tout. J'aimerais sortir quelques minutes, respirer un peu d'air frais. Tu veux que je sois heureuse, non ?

Il serra les dents.

— Il va falloir du temps. Tu n'es pas encore prête.

— Tu sais bien que j'ai besoin d'être active, Jeff, insista-t-elle en venant vers lui.

Quand elle l'enlaça, elle vit son regard s'assombrir.

— Rester ici heure après heure m'énerve. J'ai conscience de tout ce que tu as fait pour moi. Tu veux que nous soyons ensemble, je le sais.

Elle sentit la forme de la seringue dans sa poche.

— Nous sommes ensemble, murmura-t-il, la voix rauque, en remettant une main sur son sein.

Comme elle ne lui résistait pas, il sourit.

— Nous serons toujours ensemble.

Il baissa la tête pour l'embrasser. Elle sortit la seringue de sa poche.

— Deanna...

Sa respiration retenue la trahit. Elle se tortilla, se débattant pour plonger l'aiguille dans le bras de Jeff, tandis qu'ils tombaient à terre.

Finn était revenu devant la bibliothèque. Il avait repéré le détail qu'il avait manqué avec Jenner lors de leur première visite. Les dimensions, se dit-il en ravalant sa salive. Les dimensions n'étaient pas bonnes.

La bibliothèque ne pouvait pas être le mur du fond.

Elle était là-dedans. Deanna était là-dedans ! Et elle n'y était pas seule. L'espace d'un éclair, Finn s'imagina se jetant contre les étagères. Mais ce serait stupide.

Au prix d'un effort surhumain, il parvint à rester calme et entreprit de chercher un mécanisme de fonctionnement.

Elle perdait. La seringue s'échappa de ses doigts lorsqu'il roula sur elle. Elle hurla, quand sa tête heurta violemment le sol. À travers ses larmes, elle apercevait le visage déformé de Jeff. Elle le savait capable de tuer.

Pas seulement les autres, elle aussi.

— Tu m'as menti ! sanglota-t-il, au comble du désespoir. Tu m'as menti. Je vais devoir te punir. Je n'ai pas le choix.

Il ferma les mains autour de sa gorge.

Elle se servit de ses ongles pour lui griffer le visage. Le sang se mêla aux larmes. Il hurla de douleur, et elle se dégagea vivement en essayant de rattraper la seringue.

— Je t'aimais. Je t'aimais ! Et maintenant, je vais devoir te faire du mal. Il n'y a que comme ça que tu comprendras. C'est ce qu'oncle Matthew me répétait sans arrêt. C'est pour ton bien. Tu vas devoir rester ici.

Tu seras au pain sec et à l'eau, jusqu'à ce que tu décides de bien te comporter.

Il la traîna vers le lit.

— Je fais tout ce que je peux pour toi, n'est-ce pas ?

Je t'ai donné un toit, des vêtements. Et c'est ainsi que tu me remercies ? Tu vas devoir apprendre.

Il la saisit par le bras.

Elle plongea l'aiguille dans le sien.

Finn entendit au loin les sirènes, mais il n'y prêta aucune attention. Il se concentrait sur sa tâche. Une solution. Il y avait toujours une solution. Il allait la trouver.

— Là... juste là, murmura-t-il. Ce monstre n'est tout de même pas un passe-muraille.

Son doigt frôla un bouton, il le tourna. Le panneau coulisssa sans un bruit

Deanna se tenait devant le lit. une seringue à la main. Les yeux voilés, Jeff rampait vers elle en râlant.

— Je t'aime, Deanna...

Sa main effleura celle de la jeune femme, puis il sombra dans l'inconscience.

— Deanna!

En un bond, Finn fut auprès d'elle. Elle chancela vers lui, secouée d'un spasme de peur rétrospective.

— Finn...

— Il t'a touchée ? Tu es blessée ? Dis-moi où tu as mal.

— Non, non. Il voulait prendre soin de moi.

— Sortons d'ici, grommela-t-il en la soulevant dans ses bras. Il se précipita dans le vestibule et tira les trois verrous. Elle aspira une grande bouffée d'air.

— Je lui demandais de m'emmener dehors. Il t'a tiré dessus, Finn. C'est lui qui t'a tiré dessus. Et il a tué Tim.

Elle sursauta au son d'un crissement de pneus.

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! s'exclama Jenner en descendant de son véhicule, suivi de près par quelques collègues venus en renfort.

Le tableau de Finn transportant Deanna n'était pas celui auquel il s'était attendu après l'appel affolé de Fran Myers.

— Une fois de plus, monsieur Riley, vous avez voulu jouer les indépendants.

— Il ne faut jamais faire confiance à un journaliste, Lieutenant.

— C'est ce que je constate, en effet. Je suis heureux de vous voir, Miss Reynolds. Joyeux Noël.

Deanna étudia son reflet dans la glace de sa loge.

Les hématomes autour de sa gorge s'étaient estompés, son regard était redevenu clair.

Mais son cœur était toujours aussi douloureux.

Comme le lui avait souvent reproché Joe, du temps où elle était reporter, elle était trop sensible.

Elle ne pouvait pourtant pas se laisser aller maintenant. Elle avait une émission à présenter dans moins de trente minutes.

— Coucou !

Elle jeta un coup d'œil derrière elle et sourit.

— Coucou à toi.

— Tu peux m'accorder un instant ?

— Plusieurs, même, répondit-elle en tournant dans son fauteuil, les mains tendues. Tu n'avais pas un avion à prendre ?

— J'ai téléphoné à l'aéroport. Mon vol est retardé de deux heures. J'ai du temps à perdre.

Elle le dévisagea d'un air soupçonneux.

— Je ne veux pas que tu rates ton avion.

— Je sais. Je sais. Tu as établi toutes les règles. J'ai un métier, et tu refuses de me soutenir si je rate tout. Je pars pour Rome. Je n'ai qu'une semaine de retard sur l'emploi du temps prévu... J'ai voulu tenter de te convaincre une dernière fois de m'y accompagner.

Il l'embrassa.

— Moi aussi, j'ai un métier.

— La presse va te harceler. Elle haussa les épaules.

— Promesses! Promesses!... Comment me trouves-tu?

— Comme quelqu'un dont je n'ai pas envie d'être séparé par cinq mille kilomètres d'océan... Tu es triste.

— Je vais mieux.

— Je ne sais pas combien de temps il me faudra pour ne plus te voir dans cette pièce dès que je ferme les yeux. Quand je pense que tu étais là depuis des heures, et que je suis passé devant sans m'en rendre compte... Ah ! J'ai envie de le tuer...

— Il est malade, Finn. Il a terriblement souffert pendant sa jeunesse. Il avait besoin d'une échappatoire.

Il s'est servi de la télévision. Et le jour où il a trouvé son oncle mort, je suis sortie de l'écran et entrée dans sa vie.

— Je me fiche de lui et de sa maladie, Deanna.

C'est affreux, mais c'est ainsi. Et je ne supporte pas que tu te fasses des reproches.

— Oh, je sais bien que ce n'est pas ma faute.

Mais elle pensait encore à Tim, dont le cadavre avait été découvert dans le coffre de la limousine.

— J'étais irréaliste à ses yeux, Finn. Même lorsque nous travaillions ensemble : je n'étais qu'une image, une vision. Je ne peux pas m'en vouloir, mais je peux en être chagrinée.

Fran apparut dans l'embrasure. Elle adressa un clin d'œil à Finn.

— Dee... Tu n'as plus que cinq minutes.

— Je suis prête.

— Je pourrais reporter mon départ, attendre la fin de la conférence de presse après l'émission.

— Je saurai me débrouiller avec les journalistes. Je ne manque pas d'expérience, ajouta-t-elle en le gratifiant d'un baiser sonore sur la bouche.

— Kansas, si on se mariait?

Bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent vers le plateau.

— Bonne idée. Le trois avril. N'oublie pas.

— Je suis toujours à l'heure à mes rendez-vous... Je suis fou de toi ! ajouta-t-il, puis, en grimaçant...

Pardon, je suis maladroit.

Elle s'esclaffa, et n'en fut pas surprise. Plus rien ne l'étonnerait, désormais.

— Appelle-moi de Rome.

Marcie se précipita pour retoucher son rouge à lèvres.

— Et pense à t'occuper des fleurs pour l'église et la réception ! Tu as pris la liste que je t'ai préparée?

Derrière son dos, il leva les yeux au ciel.

— Laquelle ?

— Toutes !

— Ah, non ! protesta Marcie, tandis que Deanna tentait d'obtenir un dernier baiser... Il ne te reste plus que trente secondes ! N'abîme pas mon travail.

— Reste à l'écoute, Kansas. Je reviens bientôt.

— Oh, et puis zut ! marmonna Deanna.

Sous le regard atterré de Marcie, elle se rua dans les bras de Finn.

— Ne tarde pas, chuchota-t-elle, avant de repartir en courant pour son entrée en scène.

Le régisseur de plateau lui donna le signal. Au son des applaudissements, elle sourit vers l'œil de la caméra et s'immisça discrètement dans quelques millions de foyers.

— Bonjour à tous ! Je suis très heureuse d'être de retour parmi vous.